



Les représentations spatiales de la ville et les mobilités quotidiennes au prisme des positions sociales

Pierre Dias

► To cite this version:

Pierre Dias. Les représentations spatiales de la ville et les mobilités quotidiennes au prisme des positions sociales : Une approche socio-cognitive des ségrégations socio-spatiales. Psychologie. Université de Strasbourg, 2016. Français. NNT : . tel-01354367

HAL Id: tel-01354367

<https://theses.hal.science/tel-01354367>

Submitted on 18 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École doctorale Sciences Humaines et Sociales
Laboratoire SAGE

Thèse présentée par **Pierre Dias**

soutenue le : **17 mars 2016**

pour obtenir le grade de :

Docteur de l'Université de Strasbourg en Psychologie sociale et environnementale

**Les représentations spatiales de la ville et les mobilités
quotidiennes au prisme des positions sociales**
Une approche socio-cognitive des ségrégations socio-spatiales

Thèse dirigée par :

Thierry Ramadier

Directeur de recherche CNRS, Université de Strasbourg

Rapporteurs :

Marie-Line Félonneau

Maître de conférences HDR, Université de Bordeaux 2

Patrick Rateau

Professeur des universités, Université de Nîmes

Autres membres du jury :

Samuel Carpentier

Maître de conférences, Université d'Aix-Marseille

Pierre Lannoy

Professeur des universités, Université Libre de Bruxelles

Fabio Lorenzi-Cioldi

Professeur des universités, Université de Genève

École doctorale Sciences Humaines et Sociales
Laboratoire SAGE

Thèse présentée par **Pierre Dias**

soutenue le : **17 mars 2016**

pour obtenir le grade de :

Docteur de l'Université de Strasbourg en Psychologie sociale et environnementale

**Les représentations spatiales de la ville et les mobilités
quotidiennes au prisme des positions sociales**
Une approche socio-cognitive des ségrégations socio-spatiales

Thèse dirigée par :

Thierry Ramadier

Directeur de recherche CNRS, Université de Strasbourg

Rapporteurs :

Marie-Line Félonneau

Patrick Rateau

Maître de conférences HDR, Université de Bordeaux 2
Professeur des universités, Université de Nîmes

Autres membres du jury :

Samuel Carpentier

Pierre Lannoy

Fabio Lorenzi-Cioldi

Maître de conférences, Université d'Aix-Marseille
Professeur des universités, Université Libre de Bruxelles
Professeur des universités, Université de Genève

REMERCIEMENTS

En premier « lieu », et tout particulièrement, je tiens à remercier mon directeur de thèse, Thierry Ramadier, qui, toujours disponible pour considérer la moindre de mes idées, m'a guidé tout en me témoignant une grande confiance. Grâce à lui, mon champ des possibles scientifiques s'est vu considérablement élargi.

Merci également aux membres de mon jury, Marie-Line Félonneau, Patrick Rateau, Samuel Carpentier, Pierre Lannoy et Fabio Lorenzi-Cioldi, qui ont tous été une source d'inspiration pour ce travail et qui acceptent de le ponctuer par leur présence.

Cette thèse a été réalisée dans le cadre du projet de recherche ACROSS, financé par le Fonds National de Recherche luxembourgeois (FNR CORE 2010 # SR/783207), m'accordant des conditions de travail et d'échanges scientifiques plus que fructueux. Je pense à Philippe Gerber pour ses avis avisés, à Tai-yu Ma pour son aide, à Bérengère Darud pour toute la technique autour de la mise en ligne du questionnaire et à Gregory Lo Monaco pour ses encouragements et ses conseils.

La recherche serait bien plus complexe sans l'aimable participation des personnes enquêtées. Ces quelques lignes reviennent aux « individus » de cette recherche, pour les remercier d'avoir répondu au questionnaire et donné de leur temps en entretien.

Ce parcours de doctorants aurait été bien moins passionnant sans l'ensemble de mes camarades :

Tout d'abord la Ceps-team : Maxime, Guillaume, Julien et Nadja. Sans nos premiers échanges, plus ou moins formels..., je ne saurais toujours pas ce qu'est une ellipse de dispersion.

Les Liviens : Simon, André et Wissal, mes compatriotes de bureau. Yasmine et Estelle, toujours partantes pour me rendre service. Paul, mon plus grand re-lecteur, continuellement une remarque pertinente à la bouche. Anne-Christine pour sa grande aide cartographique et Arnaud qui a dû perdre beaucoup de temps en ma compagnie à force de m’apporter son aide pour les cartes et la mise en page (je te laisserai dorénavant toujours gagner, quel que soit le jeu).

Et bien évidemment les Sages : Adé, Adrien, Antoine, Estelle, Fatima, Marie, la Mouchetterie, Valentin, Guillaume, Kevin, vous avez tous été présents pour m’apporter renfort. Particulièrement, Greg, la Julliardise, Léa, Sabrina qui se sont plongés sans hésitation dans différents chapitres. Victor, pour ses retours statistiques. Jean-Yves, pour ses traductions de dernière minute. Adeline, pour ses remarques consciencieuses, et Mélanie qui a lu plusieurs de mes écrits sans jamais se lasser. Une spéciale pour la Lucquerie et la Vincerie, toujours au rendez-vous pour me soutenir.

Merci aussi aux membres du Crew, par ordre d’apparition : Joel, Floppy, Emma, Vasil et Lou, qui n’ont jamais réussi à lire plus d’une page de cette thèse, mais qui m’ont toujours appuyé pour faciliter sa réalisation. Tony et Vivien, merci d’avoir été là. J’espère que l’on continuera à se rendre service encore très longtemps.

Sans oublier Carole, la première de mes lectrices - fan qui plus est - et qui a su donner de sa personne pour m’encourager tout au long de cet apprentissage. J’en serai redevable quand ton tour viendra.

Pour finir, une pensée particulière s’adresse à mes parents qui ont toujours été d’un soutien sans faille et sans qui je n’en serai (à proprement parler) pas là aujourd’hui. Merci à vous.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	13
PREMIÈRE PARTIE - POSITIONNEMENT THÉORIQUE.....	31
CHAPITRE 1 – LA RELATION INDIVIDU-MILIEU	35
1. Conceptions et perspectives de la notion d’environnement.....	36
1.1. <i>Environnement et milieu</i>	36
1.2. <i>Environnement, milieu et espace</i>	41
2. Les approches théoriques de la relation entre l’individu et le milieu	43
2.1. <i>La perspective déterministe</i>	44
2.2. <i>La perspective interactionnelle</i>	46
2.3. <i>La perspective transactionnelle</i>	50
CHAPITRE 2 – LES REPRÉSENTATIONS SOCIO-SPATIALES	56
1. Les représentations spatiales.....	58
1.1. <i>Définition</i>	58
1.2. <i>Dimensions des représentations</i>	60
1.3. <i>Éléments des représentations et processus de catégorisation</i>	63
2. Les représentations sociales.....	71
2.1. <i>Définition</i>	72
2.2. <i>Dynamique et structure des représentations</i>	77
2.3. <i>Dimension identitaire des représentations et processus de catégorisation</i>	84
CHAPITRE 3 – LES MOBILITÉS QUOTIDIENNES INTRA-URBAINES	91
1. Les cadres théoriques des mobilités spatiales.....	92
1.1. <i>La mobilité et ses caractéristiques</i>	92
1.2. <i>Les perspectives autour de la mobilité</i>	97
2. Les dynamiques sociales des mobilités spatiales.....	103
2.1. <i>La mobilité comme pratique socio-cognitive</i>	103
2.2. <i>Le processus de ségrégation et la mobilité quotidienne</i>	106
CHAPITRE 4 – L’ESPACE SOCIAL	109

1. Les classes sociales.....	110
1.1. <i>L'approche marxienne</i>	110
1.2. <i>L'approche wébérienne</i>	113
2. Les structures sociales	117
2.1. <i>L'approche durkheimienne</i>	117
2.2. <i>L'approche dynamique des structures sociales</i>	120
3. Les relations sociales	123
3.1. <i>L'approche morphologique</i>	123
3.2. <i>L'approche bourdieusienne</i>	126
DEUXIÈME PARTIE - PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE	133
CHAPITRE 1 – OBJECTIFS ET HYPOTHÈSES.....	136
1. Rappels et synthèse de la problématique	136
2. Hypothèses théoriques.....	138
2.1. <i>Les représentations socio-spatiales</i>	139
2.2. <i>Les pratiques socio-spatiales</i>	143
2.3. <i>Les positions sociales</i>	146
CHAPITRE 2 – POPULATION ET TERRAIN D'ÉTUDE	148
1. Choix de la population, quasi-expérience et validité	149
1.1. <i>Population parente à celle de l'enquête</i>	149
1.2. <i>Population de l'enquête</i>	151
2. Caractéristiques du terrain	152
CHAPITRE 3 – MATÉRIEL ET PROCÉDURE	154
1. Description du questionnaire et de la grille d'entretien	154
1.1. <i>Le questionnaire</i>	154
1.2. <i>L'entretien et le jeu de reconstruction spatiale</i>	162
2. Déroulement du recueil des données	164
TROISIÈME PARTIE - CONTRIBUTIONS EMPIRIQUES	169
CHAPITRE 1 – LES STRUCTURES COGNITIVES : REPRÉSENTATIONS ET CATÉGORISATIONS DE L'ESPACE URBAIN	174
1. Différentes représentations socio-spatiales de la ville de Strasbourg.....	174
1.1. <i>Les principales composantes des représentations socio-spatiales de Strasbourg</i>	176
1.2. <i>Réalisation d'une CAH à partir des principales composantes des représentations</i>	182
1.3. <i>Description des groupes sociocognitifs issus de la CAH</i>	194
1.4. <i>Comparaison des cinq représentations socio-spatiales de Strasbourg</i>	200
2. Les points de référence des différentes représentations socio-spatiales	204
2.1. <i>Principes de l'analyse de similitude</i>	205

2.2. Analyse de similitude et identification des points de référence spatiale	208
2.3. Caractéristiques des points de références spatiales et dimensions des représentations socio-spatiales.....	219
3. Analyse des catégories spatiales de la ville à partir des points de référence	224
3.1. Les différentes associations de lieux aux points de références et les catégorisations spatiales.....	225
3.2. Les types de catégorisations liées aux représentations socio-spatiales de Strasbourg...	235
4. Conclusion du chapitre	239
CHAPITRE 2 – LES STRUCTURES SPATIALES : PRATIQUES DE MOBILITÉS QUOTIDIENNES DANS L’ESPACE URBAIN	242
1. Les liens entre représentations spatiales et pratiques de l’espace urbain.....	242
1.1. Mise en relation des lieux représentés et des lieux fréquentés.....	243
1.2. La cohérence entre les traitements cognitifs de l’espace urbain et ses fréquentations...	246
2. Les mobilités quotidiennes des groupes sociocognitifs.....	254
2.1. Identification des activités quotidiennes des groupes sociocognitifs	255
2.2. Description des mobilités quotidiennes des groupes sociocognitifs	263
3. Les espaces de vie des groupes sociocognitifs	271
3.1. Identification de différentes zones socio-spatiales dans l’Eurométropole de Strasbourg	271
3.2. Caractéristiques socio-spatiales des espaces de vie des groupes sociocognitifs.....	286
4. Conclusion du chapitre	290
CHAPITRE 3 – LES STRUCTURES SOCIALES : POSITIONS ET TRAJECTOIRES SOCIALES DES INDIVIDUS	293
1. Description des positions et trajectoires sociales des groupes d’individus.....	294
1.1. Capital économique et capital culturel caractéristiques des groupes	295
1.2. Les indicateurs complémentaires aux formes de capital des groupes.....	305
1.3. Les trajectoires sociales caractéristiques des groupes	312
2. Conclusion du chapitre	321
CONCLUSION GÉNÉRALE	325
BIBLIOGRAPHIE	339
TABLE DES FIGURES	357
TABLE DES TABLEAUX	361
ANNEXES	365

INTRODUCTION GÉNÉRALE

« Nous croyons que l'universalisme, la communication de notre civilisation homogénéise les rapports entre les hommes. Je pense au contraire que ce qui caractérise notre siècle et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée, se recoupant à tous les niveaux »

Jacques Lacan, Lettres de l'École freudienne n° 7, 1969, p.84

Les premières formes d'urbanisme sont reconnues comme des espaces restreints où s'organise la vie de plusieurs milliers de personnes¹. Cependant, et contrairement à ce qui est communément évoqué, la ville ne se caractérise pas seulement par une grande taille et une forte densité de peuplement. C'est la prééminence d'un cadre bâti, hiérarchisé selon sa fonctionnalité, sur le cadre « naturel » qui définit un espace géographique comme une ville. En d'autres termes, il s'agit d'un « lieu artificiel où une concentration d'habitants s'active, échange des biens et des idées, et produit autre chose que des denrées alimentaires » (Stébé & Marchal, 2010, p.4). La notion de ville reflète alors plus qu'un espace qui rassemble de nombreux individus, elle traduit une construction idéologique, comme l'affirme le sociologue Lefebvre (1972) lorsqu'il décrit le lien entre l'économie libérale et les politiques urbaines. Il existe effectivement, dès les premières formes urbaines, au 5e millénaire av. J.-C., une hiérarchisation et une spécialisation des lieux comme des individus (Huot *et al.*, 1990). Celles-ci répondent souvent aux idéologies économiques et/ou religieuses dominantes du moment, et tendent à se concentrer sur l'amélioration de la productivité et des activités, tout en mettant en avant des symboles de pouvoir. De cette façon, on comprend que les relations aux différents lieux de la ville et aux individus qui y sont présents dépendent aussi de l'idéologie dominante qui les caractérise et les hiérarchisent. De fait, du moment qu'il existe des spécialisations hiérarchisées de l'espace urbain, les échanges entre les individus semblent indissociables des villes et constituent même un moteur de leur développement. Mais au-delà

¹ Site de l'Insee, [En ligne]. www.insee.fr/fr/methodes/définitions/ville.htm (Page consultée en juin 2015).

des échanges, on observe aussi des confrontations entre les individus qui ont des relations différenciées à la ville. Dans ce sens, les travaux de Montlibert (1995) montrent que les décideurs de l'espace urbain, architectes, urbanistes, politiques, etc., injectent, de manière intentionnelle ou non, leurs normes et valeurs dans les codes architecturaux et urbanistiques de la ville. Ainsi, c'est plus précisément la position sociale² des individus qui va déterminer les rapports possibles avec l'espace urbain. En effet, si certaines idéologies façonnent l'espace urbain, elles s'incarnent seulement pleinement chez certaines catégories sociales. Les relations à la ville dépendent alors des normes et valeurs propres aux positions sociales des différents groupes sociaux à l'instar des rapports qu'ils entretiennent entre eux.

La question que nous nous posons maintenant est de savoir comment les différences entre les positions sociales occupées par les groupes s'objectivent dans les rapports à l'espace urbain :

- Différentes positions sociales sont-elles liées à différentes représentations et pratiques de l'espace urbain ? En d'autres termes, est-ce que les positions sociales sont liées aux rapports différenciés à la ville ?

Il est dès lors quasiment impossible de se pencher sur une articulation entre positions sociales et relations à l'espace urbain sans aborder le sujet des ségrégations socio-spatiales. En effet, par définition les ségrégations reflètent des distances sociales³ qui s'observent par leur matérialisation dans l'espace physique. À notre connaissance, celles-ci sont rarement considérées par une approche mutuelle des représentations et des pratiques de l'espace urbain, malgré le fait qu'elles soient liées à des relations particulières à la ville. Ainsi, l'exploration que nous proposons de réaliser autour des différentes positions sociales, représentations et pratiques de la ville permettra de fait une nouvelle approche du champ des ségrégations socio-spatiales par une dimension socio-cognitive.

Par une rapide description historique des principales évolutions de la ville en France, nous montrerons que les ségrégations ont toujours été inhérentes aux espaces urbains et

² Cette notion sera développée et définie de manière précise dans le chapitre théorique sur l'espace social. Nous pouvons cependant préciser que cela détermine la place occupée dans la structure sociale selon le capital économique et culturel possédé par les individus, les uns par rapport aux autres. C'est un système relationnel où chaque position ne peut être définie qu'en rapport aux autres positions (Bourdieu, 1979a).

³ Site du dictionnaire Larousse, [En ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/segregation> (Page consultée en juin 2015). Ici le terme de distance sociale est utilisé pour pointer des différences plus ou moins grandes entre les catégories sociales.

dépendantes des différentes idéologies dominantes qui imprègnent autant la construction des villes que les relations sociales. Une fois cette dimension socio-spatiale mise en avant, il sera possible de proposer une définition des ségrégations qui articule les dimensions cognitives, spatiales et sociales des relations individu-milieu.

Durant l'antiquité, des réflexions sur la cohésion sociale au sein des villes émergent et l'urbanisme prend de l'ampleur. Aristote commence à concevoir la cité comme un lieu de regroupement social à la fois contraint et nécessaire pour l'homme. La ville devient synonyme de survie et de connaissances, mais aussi de privation de libertés naturelles au profit d'une politique de vie en collectivité. Platon, lui, se penche sur l'espace physique de la cité et propose un contrôle de ce regroupement humain en limitant la croissance des villes. Selon lui, l'assujettissement volontaire des individus participerait, si la cité conserve des proportions idéales, à mettre en place une justice sociale où chaque personne serait considérée dans un système démocratique. Ainsi, la morphologie de la ville et ses habitants changent et se développent selon ces valeurs particulières qui reflètent des intérêts postulés. Alors que la ville s'affirme comme un carrefour idéologique où se rencontrent politiques et techniques, les distinctions entre individus s'accroissent. Tous ceux qui ne correspondent pas à l'idée qui est alors peinte d'un citoyen sont socialement, voire même physiquement, exclus de la cité.

Au 15^e siècle, la fonction marchande et commerciale des villes évolue de manière significative. L'évolution des techniques permet de produire, de transporter et d'échanger des marchandises plus facilement, notamment par le biais de nouvelles routes. Le commerce prend dès lors une part importante dans la construction urbaine et influe sur la vie citadine. Puis, au 19^e siècle, c'est l'avènement de l'industrialisation. Les villes se transforment en lieux de concentration de ressources, matérielles et humaines, permettant le profit économique. Cette révolution industrielle entraîne de fortes modifications des conditions de vie et de productivité. En effet, durant cette période les villes connaissent de nombreuses mutations : progrès technologiques de production et de construction, expansion des voies de communication, mais aussi création de cités industrielles, travail parcellarisé et renforcement des disparités autour d'un pouvoir centré sur le capital économique (Chevalier, 1958). Les villes deviennent alors le symbole idéologique de la supériorité économique sur la féodalité terrienne. En effet, les différentes formes de pouvoirs sont transférées à ceux qui détiennent le capital au détriment de ceux qui appartiennent aux communautés locales ou qui possèdent des terres. La ville étant le lieu d'enrichissement et de profit, un exode rural important se met en

place. De nombreux individus migrent dans les zones urbaines et la démographie ainsi que la croissance augmentent de façon importante. Les frontières des villes ne cessent de grandir, les paysages se modifient et les loyers augmentent. L'organisation spatiale de l'espace urbain se conforme au développement de la société, et se construit de plus en plus sur un principe de division économique. Ces évolutions ne se font pas sans difficulté, les villes deviennent des lieux où l'insalubrité règne, notamment dans les centres-villes, proches des industries, devenus des taudis (Faure & Lévy-Vroelant, 2007). En même temps, et notamment pour ces raisons, les ségrégations socio-spatiales s'intensifient et se consolident (Harvey, 2012).

Au 20^e siècle apparaît la division taylorienne du travail. Les décideurs du paysage urbain s'inspirent fortement de cette rationalisation des modes de production. Ils cherchent alors à hiérarchiser l'espace selon quelques fonctionnalités qu'ils identifient comme importantes : habiter, travailler, se divertir, etc. Des architectes tels que Le Corbusier vont contribuer à construire des villes fonctionnelles, jusqu'à vouloir supprimer les centres historiques ne répondant pas à cette attente. Ainsi, la ville s'étend, souvent de manière concentrique autour du centre, avec la réalisation de zones de grands ensembles pour habiter, de zones commerciales pour consommer et de zones industrielles pour travailler. Cette expansion entraîne une décentralisation qui restructure l'ensemble du paysage urbain ainsi que les voies de communication (Roncayolo, 2001). La priorité est donnée aux déplacements et à la circulation, des égouts et des canalisations sont construits pour pallier les épidémies de la ville industrielle, les rues sont élargies et les trottoirs se multiplient. L'étalement de la ville et la multiplication des ghettos notamment rendus possible par le développement des transports font que les centres anciens ne sont plus les moteurs socio-économiques de la ville (Roncayolo, 2001). Les individus dotés en capitaux économiques et culturels commencent à y renforcer leur présence et à les façonner par leur style de vie (Tissot, 2012). Ces changements progressifs, d'usage et d'image, des centres-villes entraînent une réorganisation des frontières et une lutte d'appropriation entre catégories sociales. Plus le centre-ville se valorise par une présence importante de groupes socialement aisés, plus les groupes populaires éprouvent des difficultés économiques et/ou sociales à y rester (Tissot, 2012). Le découpage de l'espace géographique en zones aboutit finalement à l'accroissement de nuisances physiques et sociales que l'on connaît : comme une augmentation des transports qui entraîne la pollution et le bruit, et des discriminations sociales issues de considérations spatiales. Les centres-villes devenant petit à petit des vitrines touristiques et culturelles des villes patrimonialisées, les

rapports asymétriques entre les groupes sociaux se renforcent et les ségrégations dans la ville s'affirment.

De nombreux travaux viennent, à cette époque, critiquer l'influence du capitalisme dans la construction architecturale et la division de l'espace urbain (Lefebvre, 1960 ; Castells, 1989 ; etc.). Nous retiendrons surtout la pensée de Lefebvre, souvent considéré comme le précurseur de cette inspiration théorique. Cet auteur énonce une critique des politiques urbaines qui façonnent une réalité spatiale en rapport aux modes de production. Largement inspiré du marxisme, il souligne l'existence d'une aliénation dans l'espace physique par l'idéologie urbaine (Lefebvre, 1968). Ainsi, en insistant sur le fait que tout espace urbain est porteur de codes idéologiques, il montre que la ville est une production sociale qui participe activement aux rapports sociaux entre groupes. En effet, l'espace urbain « résulte d'une suite et d'un ensemble d'opérations, et ne peut se réduire à un simple objet. Effet d'actions passées, il permet des actions, en suggère ou en interdit » (Lefebvre, 1974, p.88). En d'autres termes, la ville matérialise les relations sociales et détermine des comportements sociaux⁴ de la même manière dont ces comportements la façonnent. Il s'agit d'une dimension géographique où s'inscrivent et se renforcent les relations sociales. De fait, les individus s'y investissent différemment selon leur position dans la structure sociale. Finalement, l'espace urbain peut être identifié comme un instrument de pouvoir et de reproduction des inégalités, mais c'est aussi, puisqu'il est le produit et le producteur des rapports sociaux, un support d'émancipation et de solidarité entre les individus (Clerval *et al.*, 2015). Ceux-ci ont effectivement tendance à adopter des comportements spatialisés qui dépendent de leur position sociale et des enjeux qui y sont liés. En définitive, « il n'y a pas d'espace, dans une société hiérarchisée, qui ne soit pas hiérarchisé et qui n'exprime les hiérarchies et les distances sociales » (Bourdieu, 1993, p.160). Nous pouvons alors définir l'espace urbain comme la dimension spatiale de la structure sociale.

Ces propos se vérifient facilement, notamment dans les « contre-cultures ». Le mouvement anarchiste, par exemple, tend à vouloir s'appropriier et gérer collectivement l'espace urbain afin de réaliser une révolution sociale (Hakim Bey, 1991). Ainsi, on remarque que certains lieux sont volontairement détournés de leur fonction première, voire symboliquement arrachés au système politique par la remise en question de leurs codes, afin de permettre aux individus d'appuyer leurs prises de position. Cette forme d'appropriation de l'espace urbain

⁴ Ici, la notion de comportement est utilisée pour désigner une manière objectivement observable d'être.

semble être l'expression d'une lutte sociale qui se cristallise dans la dimension spatiale. Très rapidement, la ville est comprise comme un élément qui permet de faire médiation entre les institutions et le quotidien des individus (Guy Debord, 1967), et de fait comme l'enjeu et le moyen des transformations sociales. En effet, si la structure sociale produit l'espace urbain, il ne faut pas oublier que l'espace urbain participe également à l'agencement de la structure sociale.

Aujourd'hui, la société urbaine repose sur un principe de concentration sur chaque ville et de simultanéité entre elles (Boutaud & Gralepois, 2009), afin de répondre aux attentes d'une société de consommation de plus en plus globale. En effet, dans le contexte de mondialisation économique, les villes se multiplient sur le plan mondial tout en se fragmentant les unes des autres selon des exigences locales. De cette façon, elles constituent un réseau de grandes métropoles permettant les échanges internationaux. Ces aires urbaines organisent dès lors les flux de la globalisation par leur consommation, leur production et leur distribution de la plupart des biens et services de la planète. L'exemple en est que les entreprises internationales privilégient leur implantation dans les métropoles, qui leur offrent plus d'avantages socio-économiques et d'efficacité de production. De cette façon, le réseau mondial se renforce, les entreprises bénéficient des particularités de chaque espace urbain où elles s'implantent et le travail se découpe de plus en plus à l'échelle de la planète. Les villes, et particulièrement les métropoles, deviennent alors « l'expression spatiale de la mondialisation » (Halbert, 2005, p.7). Cependant, les espaces urbains ne se contentent pas d'être un support du néolibéralisme, ils sont aussi, par la concurrence qui s'établit entre eux, acteurs de la compétition mondiale. En effet, les politiques urbaines se penchent sur ces nouveaux enjeux et cherchent à façonner l'image des villes pour les transformer en modèles d'excellence, c'est-à-dire en vitrines mondialement attirantes. Les entités urbaines deviennent ainsi des outils marketing, mises en concurrence les unes avec les autres afin d'attirer les entreprises, mais aussi les individus aisés qui participent à la valorisation de leur image (Jouve & Lefèvre, 2004). Certaines innovations urbanistiques ou architecturales, encensées par les médias comme étant des modèles pour le futur, deviennent alors des exemples à suivre pour l'ensemble des villes dans le monde. La mise en place d'un réseau cyclable, par exemple, permet de renforcer le positionnement des villes dans la compétition mondiale (Béal, 2014), et par la même occasion, d'affirmer une certaine distinction par rapport aux villes qui en sont dénuées.

Cette compétition mondiale et la valorisation de l'urbain qu'elle entraîne tend à faire des villes, des lieux de plus en plus vastes et de plus en plus peuplés. On note qu'à notre époque la majorité de l'humanité réside effectivement dans des villes⁵. La périurbanisation qui en découle contribue grandement à amplifier les dégradations environnementales ainsi que les ségrégations déjà présentes au 20e siècle (Charlot *et al.*, 2009). De plus, la quête d'affirmation mondiale entraîne les politiques urbaines à particulièrement mobiliser les champs du culturel et du patrimoine comme vecteurs de distinction, ce qui amorce une reconfiguration totale de l'espace urbain. Ghorra-Gobin (2007) fait dès lors appel à la notion de « ville mondiale » pour définir les villes qui sont dans cette dynamique de réseau, et qui, au-delà de développer des tissus économiques particuliers, cherchent aussi à exercer une attraction à l'échelle mondiale par leur passé, leur histoire, leur spécificité de production, leur urbanisation, leur capacité à attirer le tourisme, etc. D'après cet auteur, une ville est considérée comme mondiale lorsqu'elle « exerce un pouvoir d'attraction et d'influence en raison de son patrimoine historique par exemple si elle est en mesure de se qualifier pour se positionner dans la hiérarchie des villes accueillant les flux touristiques » (Ghorra-Gobin, 2007, p.38). De cette façon, on comprend que certains lieux, comme le centre-ville, ou certains groupes d'individus, comme les catégories socialement élevées, sont fortement valorisés par les politiques urbaines. Ceci a pour conséquence de renforcer les inégalités sociales et les ségrégations socio-spatiales par une gestion différenciée des différentes zones d'une même ville (Tissot, 2012). Par exemple, la restauration prioritaire des centres-villes et des anciennes zones industrielles appuie une différenciation sociale déjà importante entre ses résidents et ceux des quartiers de périphérie qui ne sont pas restaurés (Gerber, 1999). Ainsi, il apparaît que la valorisation de l'image de la ville a tendance à entraîner un renforcement de croissance pour les lieux et les individus ayant déjà un capital important (culturel, économique ou les deux), et une marginalisation de plus en plus importante du reste de la ville.

Au final, les ségrégations ont toujours été liées aux différentes idéologies dominantes, c'est-à-dire aux dimensions culturelles dites légitimes qui façonnent la structure sociale par une hiérarchisation des normes et des valeurs propres aux différentes positions sociales. Plus précisément, ce sont les normes et valeurs des groupes dominants qui deviennent le fondement de la hiérarchisation de la structure sociale (Bourdieu, 1979a). De fait, l'existence

⁵ Selon l'enquête sur le zonage en aires urbaines de 2010 de l'Insee : « 95% de la population mondiale vit sous l'influence des villes ».

de ségrégations repose essentiellement sur les asymétries des relations sociales. Les différents groupes sociaux, hiérarchiquement positionnés les uns par rapport aux autres dans la structure sociale selon leur socialisation, entretiennent en effet des normes et valeurs ainsi que des représentations et pratiques déterminées par leur position sociale. S'il est facilement concevable que cela influence les relations sociales, il ne faut pas oublier que celles-ci sont aussi quotidiennement spatialisées. Ainsi, les positions sociales déterminent les relations à la ville qui attribuent de la même façon une dimension géographique aux relations sociales. Pour le dire autrement, les rapports sociaux s'objectivent dans le rapport à l'espace géographique (Grafmeyer, 1994). À notre époque, les logiques néolibérales de la mondialisation, notamment par la concurrence et la compétitivité, renforcent de façon patente, comme nous l'avons vu, les asymétries des rapports sociaux par des ségrégations. La hiérarchisation spatiale se trouve exacerbée et favorise les inégalités sociales dans une dynamique intra-urbaine, c'est-à-dire entre les différents lieux d'une même ville, et interurbaine, c'est-à-dire entre les différentes villes en compétition.

Dans son premier sens, la notion de ségrégation est associée à une mise à l'écart du troupeau. Elle désigne un ensemble de normes sociales, voire de politiques, qui empêchent certains mélanges en formant des sous-groupes isolés qui subissent bien souvent des discriminations politiques, sociales, économiques, etc. Les exemples sont nombreux : le racisme, les castes, le sexisme, etc. Au-delà de cette séparation, on note que le processus de ségrégation renvoie aussi à une concentration d'individus plus ou moins homogènes. Ainsi, la ségrégation peut se définir par un double mouvement qui consiste autant à former un groupe qu'à mettre à distance les autres groupes. Si la dimension spatiale n'apparaît pas spontanément dans cette définition, il reste cependant difficile d'imaginer l'exclusion et le regroupement d'individus sans l'existence de contrastes spatiaux. La notion de ségrégation est de ce fait automatiquement et systématiquement liée à des distinctions spatiales qui marquent des distances spatiales entre des groupes sociaux, et à des unités spatiales qui marquent leur homogénéité. Les ségrégations sont alors toujours socio-spatiales, c'est-à-dire à la fois empreintes par la dimension sociale et par la dimension spatiale.

Nous avons précisé que ces dernières découlent d'un système de normes ou de politiques délibérées comme le modèle des castes, l'apartheid, etc. Toutefois, ce genre de politiques ne représente aujourd'hui, dans notre société, qu'une modalité particulière des ségrégations en comparaison au système de normes. En effet, « le plus souvent désormais, la ségrégation

sociale résulte davantage de pratiques effectives et récurrentes que de dispositions réglementaires. Elle consiste dans la formation de groupes de personnes qui entretiennent entre elles des relations plus ou moins exclusives, en fonction de divers critères »⁶. En d'autres termes, c'est l'intériorisation de différentes normes et valeurs qui constitue la nature même des ségrégations. On s'attend alors à observer chez les différents groupes sociaux, des pratiques et des représentations de la ville différenciées qui marquent leur appartenance sociale. Dans ce sens, les travaux de Lannoy (2009), sur la production de la voiture populaire au 20^e siècle, montrent comment les normes et les valeurs d'une certaine élite sociale ont amené une nouvelle territorialité des mobilités et une reconfiguration des villes. Par la construction de voitures pour le peuple, c'est-à-dire de voitures fonctionnelles et bon marché pour les individus qui jusque-là ne pouvaient pas s'offrir d'automobile, les dirigeants industriels amènent de nouvelles normes autour de la fonction et de l'utilisation de la voiture. Leur intérêt premier est d'éloigner les ouvriers des centres urbains qui tendent, selon eux, à les détourner d'un travail de production au profit d'autres formes de métiers ou de révoltes. Par une production de masse, la voiture se démocratise et n'est plus réservée aux catégories sociales élevées, elle devient populaire et indispensable aux individus qui se retrouvent aussi dans l'obligation d'être mobile. En effet, les ouvriers quittent les centres urbains et parcourent des distances physiques plus longues sans difficulté. Cette mobilité accrue permet aux industries de se délocaliser, tout en leur garantissant une productivité renforcée. L'individu devient « mobile », il n'est plus question de sédentarité même en ce qui concerne les loisirs. Cependant, cette norme de mobilité, notamment pour travailler, semble particulièrement associée aux catégories populaires qui se retrouvent dans une injonction à être mobiles. Finalement, sans réglementations, seulement à travers un système hiérarchisé de normes et de valeurs, les distances sociales entre groupes se retrouvent dans les pratiques de mobilité et certainement dans la représentation de l'automobile. On constate même l'existence de ségrégations sur les routes. Les recherches de Boltanski (1975), par exemple, décrivent les autoroutes de cette époque comme des lieux réservés aux catégories supérieures, qui ont les moyens de posséder des véhicules puissants, permettant de s'y rendre. De plus, cet auteur souligne aussi l'existence de luttes symboliques entre les différents groupes sociaux sur les autres routes. Les distances sociales se répercutent alors dans la manière de conduire, dans les trajets empruntés et dans l'accès à différentes voitures, plus ou moins puissantes et sécuritaires. Malgré une pratique de la voiture partagée par tous, on constate que la manière

⁶ Définition issue de l'encyclopédie en ligne : <http://www.hypergeo.eu> (Pumain, 2006)

de pratiquer diffère selon les groupes (Bourdieu, 1979a). Nous retiendrons alors que les ségrégations ne sont pas dues à des raisons extérieures aux individus ni à la volonté propre des personnes (Schelling, 1978). Il s'agit de comportements socialement intériorisés qui impliquent leurs positions dans la structure sociale.

Pour continuer à décrire le processus de ségrégation, il semble important de préciser que de nombreux auteurs font la distinction entre deux types de ségrégations : subie et choisie. Nous tâcherons maintenant d'explicitier cette vision afin d'en présenter une approche plus contrastée.

La ségrégation « subie » correspond à l'exclusion d'individus d'une aire spatiale qui, de par leur capital économique et social, n'ont pas le choix des lieux géographiques qu'ils fréquentent. Par exemple, certaines catégories sociales sont repoussées des quartiers centraux revalorisés pour se déplacer dans des espaces géographiques considérés comme dévalorisés et dévalorisés. Ce processus est étroitement lié à des mesures de rénovations urbaines et d'implantation de services supérieurs dans des quartiers populaires qui vont alors s'embourgeoiser. Il en ressort que l'habitat et l'espace public se transforment, les classes aisées s'installent et chassent de manière indirecte les populations plus modestes. Malgré de potentiels mouvements de « résistance », ce processus de gentrification (Smith, 1979) s'opère et se renforce par une transformation du bâti, des caractéristiques des habitants, des types de services, des relations sociales, de la qualité de vie, des prix du foncier et des commerces, etc.

La ségrégation « choisie », elle, est décrite comme la concentration d'un groupe social homogène dans une unité spatiale. Ici, il s'agit d'une recherche de l'entre-soi selon la composition de l'environnement urbain, du voisinage, etc. Dans ce cas, on observe également une distribution spatiale de la population qui se différencie suivant les positions sociales. Cette dynamique s'illustre parfaitement avec l'exemple des ségrégations scolaires marquées par la localisation spatiale des établissements (Van Zanten, 1999). Selon leurs capitaux, certaines familles font intégrer leur(s) enfant(s) dans des établissements scolaires par dérogation et selon leur réputation. Cette stratégie d'évitement (Léger & Tripier, 1987) conduit à renforcer les différences socio-spatiales qui sont à la source de cette action et à entretenir les stigmatisations entre établissements. Bien souvent, ce processus est considéré comme l'apanage des catégories aisées qui côtoient les quartiers bourgeois, les clubs privés, les rallyes mondains pour défendre leur intégrité sociale et spatiale (Pinçon & Pinçon-Charlot, 1997). Si cela est effectivement vrai, et que nous constatons une opposition forte entre les

zones de haut standing et celles très défavorisées (Castells, 1989), il faut aussi considérer que tous les individus selon leurs formes de capital participent plus ou moins à enclaver certaines zones spatiales et à en reléguer d'autres, même si ces contrastes sont moins nets. En ce sens, il ne s'agit pas d'un choix. Le fait de rechercher certaines interactions sociales au détriment d'autres semble plutôt relever d'une valorisation ou d'une préservation de l'identité sociale⁷ propre à tous.

Finalement, ces dynamiques d'exclusion et d'agrégation sont deux logiques de dislocation qui « renvoient à la hiérarchie sociale et aux capacités d'action et de choix des individus ou collectifs selon leur rapport aux ressources » (Frantz, 2011, p.6). En d'autres termes, les individus fréquentent et s'installent dans certains quartiers, déjà plus ou moins homogènes, selon leurs positions sociales et renforcent ainsi une répartition spatiale hétérogène (Bourdieu, 1993). La séparation et l'agrégation socio-spatiale étant fatalement indissociables l'une de l'autre, il apparaît primordial de les aborder de manière systémique dans un contexte social holistique. Ainsi pensée, la présence de ségrégations dans l'espace urbain reflète une matérialisation des relations sociales asymétriques, ou de dominations sociales (Weber, 1922). Chaque individu cherche selon sa position sociale à se rapprocher de certains groupes sociaux, tout en s'éloignant des autres. Cependant, tous les différents groupes sociaux n'y parviennent pas de la même manière, certains se retrouvent plus valorisés et légitimes dans leurs actions que d'autres. En ce sens, il n'existe pas de ségrégations choisies en opposition à celles qui sont subies, il existe des ségrégations normatives notamment produites par des injonctions. Pour reprendre l'exemple de la gentrification et de l'entre-soi, ce sont tous les deux des processus dépendants de comportements normatifs qui entraînent des injonctions pour certains groupes sociaux. Au-delà d'une ville duale qui oppose les richissimes aux nécessiteux, il semble que la ségrégation porte alors sur l'ensemble de la population. Tous les individus auraient une relation à l'espace urbain dépendante de leur position dans la structure sociale.

La plupart des études réalisées autour des ségrégations tendent à décrire ces clivages sociaux comme un processus négatif, traducteur d'un dysfonctionnement de la société, qu'il faudrait éradiquer. Or, Brun et Chauviré (1983, p.78) soulignent aussi que « l'idée même que la ségrégation est un mal dont la condamnation va de soi mérite d'être réexaminée ». Pour cela,

⁷ Le terme d'identité sociale est entendu comme un état hérité, lié aux positions sociales, qui guide les compétitions et comparaisons sociales intergroupes (Lorenzi-Cioldi, 2002).

ils mettent en évidence que l'attachement à l'homogénéité sociale d'un lieu peut être aussi important chez des populations populaires que chez des populations aisées. De plus, cette homogénéité permet l'apparition de cohésions et de consciences de groupe. Les minorités défendent aussi leur identité par leurs localisations et leurs modes de vie propres. Prôner la mixité pourrait alors être assimilé à un refus des différences, à une obligation d'assimilation par la destruction de sous-cultures au profit de celle qui est dominante. Si, comme le précisent ces auteurs, cette argumentation reste discutable, elle a l'intérêt de souligner le caractère hautement normatif de la ségrégation et d'appuyer l'idée selon laquelle elle s'exerce au quotidien par l'ensemble des individus.

Les premiers travaux sur la ségrégation, notamment ceux menés par les sociologues de l'école de Chicago au début du 20^e siècle, se focalisent principalement sur le lieu de résidence des individus. Cet ancrage spatial permet d'aborder plusieurs critères (l'appartenance ethnique et religieuse, le revenu, la catégorie socioprofessionnelle, l'accès aux équipements et à la culture, l'éducation, etc.) pour pointer une distinction dans la composition sociale des quartiers (Halbwachs, 1930). Dans ce cas, les ségrégations sont étudiées par les mécanismes et les impacts de la répartition résidentielle. Le plus souvent centrées sur la polarisation entre des quartiers d'immigrés et des quartiers bourgeois, la plupart des études cherchent alors à dénoncer une dynamique urbaine à deux vitesses entretenue par l'intentionnalité des groupes dominants à écarter les groupes dominés. Au-delà du fait que le rôle de l'intentionnalité n'a jamais été clairement démontré dans le processus de ségrégation (Madoré, 2004), cette perspective a conduit les chercheurs à s'orienter vers les aménités spatiales et sociales des personnes dans leur quête de logement (Tiebout, 1956). Cette approche à l'intérêt de se détacher d'une intention ségrégative, mais tant par ailleurs à décrire ce processus comme naturel ou instinctif à la population. En ce qui nous concerne, les facteurs personnels des aménités sont à éloigner des réflexions autour des ségrégations. Plusieurs recherches montrent en effet que celles-ci dépendent des caractéristiques sociodémographiques des individus (De Palma *et al.*, 2007 ; Goffette-Nagot & Schaeffer, 2013, etc.). Il semble avéré que la sensibilité à certains traits de l'espace urbain et que les attentes dans la recherche d'habitat diffèrent entre les catégories sociales. Ces préférences ne sont pas des facteurs purement individuels et autonomes, ce sont avant tout des construits dépendants des rapports sociaux. Si toutes les personnes réalisent une recherche du semblable et une mise à distance physique de l'autre, c'est selon une distinction faite dans la structure sociale et des possibles propres à leur

position sociale. Ainsi, la ségrégation n'est pas « naturelle » à l'humain, mais semble bien dépendante de la structure sociale.

Mettre de cette manière les rapports sociaux au centre de la réflexion permet de se détacher d'une approche trop strictement culturelle. Lorsque nous avons abordé l'importance des idéologies dominantes dans le processus de ségrégation, nous ne les avons pas pensées comme des supra-organismes qui n'obéissent qu'à leurs propres contraintes. Au contraire, nous les décrivons comme dépendantes de la structure sociale et actives dans les asymétries des relations sociales. Par exemple, les travaux de Ramadier (2011) montrent que le sentiment d'attachement à un lieu dépend de la distance sociale entre la personne et ce lieu. Sans totalement rejeter l'idée de préférences, l'auteur montre que celles-ci sont issues de constructions sociales. Même si la dimension culturelle est essentielle pour donner un cadre d'interprétation aux relations individu-milieu (Halbwachs, 1950), elles restent dépendantes des enjeux sociaux dans lesquels les individus se façonnent. Pour résumer, les facteurs culturels se différencient selon la position sociale des groupes et leurs relations entre eux.

Ce rapide focus permet de souligner l'importance des relations sociales dans la définition des ségrégations, et de soumettre l'idée que les individus en sont à la fois acteurs et agents. En effet, puisque l'espace géographique est une réification de l'espace social où se reproduisent les asymétries de pouvoir (Bourdieu, 1993), l'ensemble des expériences dans l'espace physique permettent d'intérioriser les codes sociaux propres à la structure sociale et contribuent à socialiser les individus. En d'autres termes, l'individu socialisé ordonne le milieu qui le socialise également. La relation individu-milieu se trouve finalement être à la fois intériorisée et objectivée par l'extériorisation des représentations et des pratiques (Piaget, 1935). Dans ce cas, les ségrégations, en d'autres termes les inégalités dans l'espace urbain, peuvent être pensées comme un reflet rétroactif des inégalités dans la structure sociale. Il existerait une reproduction de la hiérarchisation sociale dans les rapports quotidiens à la ville. L'accent est ici porté sur « l'idée que toute interaction sociale est largement médiatisée par l'environnement dans lequel elle s'exprime » (Fischer, 1997, p.13). En suivant ce raisonnement, la relation à l'espace urbain doit nécessairement être envisagée à travers la structure sociale afin d'être saisie. Les distances sociales entre les différents groupes sont alors toutes aussi importantes que les distances physiques pour aborder les ségrégations (Chamboredon & Lemaire, 1970).

Ainsi, la relation à l'espace géographique doit avant tout être considérée comme une forme d'insertion sociale qui décrit la position occupée par l'individu dans la structure sociale (Ramadier *et al.*, 2009). Les exemples sont nombreux, pour utiliser une illustration parlante, le cas stigmatisé des personnes sans domicile fixe met en évidence l'existence d'un rapport particulier à l'espace urbain qui traduit l'identité sociale. Il est effectivement possible d'identifier cette position sociale par la relation que ces personnes entretiennent avec la ville. Si cela est réalisable, c'est qu'il existe des différences intergroupes qui sont mises en avant. Le fait de pouvoir identifier ce qui est propre à un groupe dans sa relation à l'espace urbain souligne l'existence de différentes relations qui se confrontent. Pour le dire autrement, les différents groupes sociaux semblent renforcer leur identité sociale, c'est-à-dire qu'ils peuvent se différencier et réaliser des comparaisons sociales (Tajfel & Turner, 1979), à partir de leurs relations distinctes à l'espace géographique. La relation à la ville est alors un fait social qui contribue au processus de distinction chez les personnes (Bourdieu, 1980).

Avec ces propos, nous insistons sur l'existence d'une dépendance entre la relation individu-milieu et l'identité sociale. De cette manière, il est intéressant de penser que les ségrégations peuvent être en lien avec les processus de différenciation et de comparaison sociale qui appuient l'identité (Tajfel, 1974). En ce qui concerne la dimension spatiale, il est admis que la seule référence à certains noms de lieux peut susciter des effets identitaires remarquables (Di Méo, 2002). En effet, un lieu étant, par définition, une identité donnée à une portion d'espace physique, il est automatiquement porteur d'autre chose que de lui-même (Monnet, 1998). Un lieu est avant tout le symbole d'un contenu social qui lui confère ses significations et qui contribue à son avènement en tant que lieu. Au-delà des polarisations et des stigmatisations extrêmes, ce sont apparemment les relations quotidiennes aux lieux qui leur accordent du sens et qui définissent leurs frontières. Par exemple, le centre-ville est actuellement considéré comme le modèle de vie socialement promu par les groupes dominants (Ripoll & Rivière, 2007). Il semble que ce soit le lieu de l'esthétique, de l'économie, de la socialité, etc. Cette hiérarchisation légitime transcende les groupes sociaux et débouche sur des luttes sociales dont l'enjeu est souvent l'appropriation du centre-ville (Tissot, 2012). Si chacun le considère différemment, tous cherchent une valorisation sociale par un rapport particulier à celui-ci. C'est bien au quotidien, dans leurs pratiques et dans les significations qu'ils lui attribuent, que les groupes prennent position les uns par rapport aux autres vis-à-vis de ce lieu. Dans ce contexte, on imagine facilement des représentations et des fréquentations différenciées du centre-ville selon les groupes sociaux. Dès lors, l'observation des cognitions et pratiques

spatiales, dépendantes des positions sociales et des enjeux identitaires, pourraient traduire une forme de ségrégation socio-spatiale quotidienne et non intentionnelle entre groupes sociaux. Si à notre connaissance très peu de recherches abordent les ségrégations par les routines des individus, c'est certainement que l'existence de différentes représentations de la ville et de différentes mobilités quotidiennes intra-urbaines est rarement mise en lien avec les processus identitaires en jeux.

Il nous est maintenant possible de proposer une définition des ségrégations quotidiennes qui intègre une dimension normative et non intentionnelle des différentes représentations et pratiques de l'espace urbain entre les groupes sociaux :

- Il s'agit d'un processus qui, en reflétant la hiérarchisation sociale, renvoie à des distinctions entre les groupes sociaux par des représentations et des pratiques quotidiennes de l'espace géographique qui contribue à différencier leur identité sociale⁸.

Cette définition étant proposée, il est toutefois important de préciser que cette thèse n'examine pas directement des processus de ségrégation socio-spatiale. Ce sont les « ségrégations » socio-cognitives de l'espace urbain qui sont abordées, ou plus exactement les différences socio-cognitives du rapport à l'espace urbain. Le lien avec les ségrégations socio-spatiales se fait, comme nous venons de le montrer, du moment où ces dernières sont imbriquées avec les représentations et pratiques spatiales des groupes sociaux. C'est pour cette raison qu'il a semblé nécessaire de décrire les caractéristiques des ségrégations dans cette introduction et de montrer leur articulation avec la dimension sociale à la base des représentations et des pratiques. En effet, si l'ambition première est de montrer que les différentes relations à la ville sont liées à des représentations et à des pratiques spatiales quotidiennes qui expriment les différentes positions dans la structure sociale, l'exploration de cette problématique suggère également la possibilité d'aborder et de réexaminer les ségrégations socio-spatiales comme des processus non intentionnels dans une approche socio-cognitive qui considère les enjeux identitaires.

⁸ Rappelons que l'identité sociale est appréhendée comme la traduction psycho-sociale de la position sociale. En d'autres termes, il s'agit de la dimension phénoménologique du concept théorique des positions sociales (Ramadier & Depeau, 2011).

Notre questionnement s'articule de cette manière :

- Les différentes représentations et pratiques spatiales correspondent-elles à différentes positions dans l'espace sociale ?

Si tel est le cas, les dimensions cognitives et spatiales de la relation individu-milieu témoigneraient de la position des groupes dans la hiérarchie sociale et participeraient à distinguer leur identité sociale vis-à-vis des autres groupes sociaux.

- Est-ce qu'une relation spécifique à l'espace urbain renvoie alors à une position plus ou moins dominante dans la structure sociale ?

De cette façon, les différences socio-cognitives entre groupes sociaux seraient également liées aux asymétries dans leurs relations sociales. Ainsi le rapport à la ville serait effectivement une prise de position qui participe aux enjeux identitaires des groupes sociaux.

- Finalement, si les individus entretiennent des relations quotidiennes avec l'espace physique qui font écho à leurs positions sociales, est-ce que l'étude des représentations de la ville et des mobilités quotidiennes urbaines ne serait pas une approche appropriée pour développer un nouveau regard sur les ségrégations sociales dans l'espace urbain ?

Les représentations et pratiques quotidiennes de la ville seraient ainsi associées à des ségrégations socio-spatiales non intentionnelles, elles-mêmes finalement dépendantes de la structure sociale.

Afin d'examiner l'ensemble de cette problématique, notre recherche s'inscrit dans une démarche exploratoire des relations à la ville par l'étude des représentations socio-spatiales, des mobilités quotidiennes urbaines et des positions sociales des individus. En d'autres termes, nous chercherons à décrire les liens entre les structures cognitives, spatiales et sociales de la relation individu-milieu.

La première partie de notre étude permettra de circonscrire notre positionnement théorique. Pour cela, un premier chapitre viendra d'abord présenter la vision globale dans laquelle cette étude est ancrée. Après avoir défini les principaux termes utiles à la compréhension de la relation individu-milieu, la perspective transactionnelle de cette relation sera explicitée. Définir cette approche conceptuelle permettra de soulever l'importance d'analyser et d'articuler la dimension cognitive, la dimension spatiale et la dimension sociale de la relation

individu-milieu pour pouvoir l'appréhender. Dans un deuxième chapitre, les représentations et catégorisations spatiales seront abordées à travers le cadre théorique des représentations sociales. La jonction de ces deux conceptions permettra de mettre en évidence des rapprochements entre les cognitions spatiales et les cognitions sociales, mais aussi entre la dimension cognitive et la dimension sociale de la relation individu-milieu. Ensuite, un troisième chapitre sera consacré aux mobilités quotidiennes. Leurs caractéristiques théoriques ainsi que leurs dimensions sociales seront présentées afin de justifier leur approche par les espaces de vie. Se focaliser sur l'ancrage socio-spatial des mobilités urbaines permettra entre autres d'articuler les pratiques de la ville aux dimensions sociales et cognitives de la relation individu-milieu. Enfin, dans un quatrième et dernier chapitre, la conception théorique sur laquelle nous nous reposons pour observer la structure sociale sera exposée. L'organisation, la hiérarchisation et les dynamiques de l'espace social seront définies ; ce qui conduira à souligner l'importance des rapports de dominations dans la définition des groupes sociaux, de leurs représentations et de leurs pratiques.

La deuxième partie est consacrée à la présentation de la recherche. Nous l'engagerons par un premier chapitre sur la description des objectifs et des hypothèses, découlant des développements théoriques. Après avoir pointé le fondement de l'étude, ses conditions de réalisation seront présentées. Dans un deuxième chapitre, les choix de population et de terrain sélectionnés pour enquêter seront exposés et justifiés. Enfin, le matériel utilisé pour enquêter ainsi que la procédure mise en place seront décrits dans un troisième chapitre. Nous tenterons également de souligner l'ensemble des biais de réponse possiblement présents selon les outils et les procédures utilisés.

La troisième et dernière partie constitue la présentation des contributions empiriques de l'enquête. Dans un premier chapitre, l'accent sera porté sur les représentations socio-spatiales de l'échantillon interrogé. Différentes représentations spatiales seront tout d'abord identifiées et décrites selon une approche structurale. Ensuite, les catégorisations spatiales propres à ces représentations seront également analysées afin de pleinement appréhender les cognitions relatives à l'espace urbain. Un deuxième chapitre se concentrera sur les mobilités spatiales des individus. Le traitement des localisations géographiques de leurs activités quotidiennes permettra de définir des espaces de vie en relation aux différentes représentations. Une approche socio-spatiale des lieux fréquentés laissera aussi la possibilité de caractériser ces espaces de vie par des données sociodémographiques. Pour finir, un troisième chapitre

viendra définir les positions sociales liées aux représentations et aux pratiques de la ville. Ceci permettra finalement de réaliser une jonction entre les dimensions cognitives, spatiales et sociales des relations individu-milieu.

PREMIÈRE PARTIE

POSITIONNEMENT THÉORIQUE

Cette partie théorique cherche à développer la problématique présentée et établie dans l'introduction. Pour cela, nous nous appuierons principalement sur la littérature de la psychologie sociale et sur celle de la psychologie environnementale, deux approches qu'il semble essentiel d'aborder et d'articuler dans ce travail. En effet, au-delà de partager des racines communes, ces deux disciplines se complètent et s'articulent sur de nombreux points dont celui des représentations sociales et/ou spatiales (Jodelet, 1982). De fait, leur prise en compte conjointe apparaît tout à fait pertinente pour l'étude croisée des dimensions sociales, cognitives et géographiques que nous proposons de réaliser. Compte tenu de la nature socio-spatiale de la problématique, nous nous appuierons également sur des développements de la sociologie et de la géographie humaine. Ces deux disciplines traitant respectivement de questions sociales et urbaines, voire des deux, il semble effectivement nécessaire d'inclure certains de leurs apports dans notre démarche. La nécessité d'articuler ces différentes approches théoriques découle notamment du fait que le sujet abordé ne connaît pas de frontière disciplinaire dans son accomplissement. Ce qui est, d'ailleurs, souvent le cas lorsque l'on cherche à étudier des comportements humains. Partant de cela, une approche pluridisciplinaire apparaît nécessaire pour pouvoir appréhender l'ensemble des dimensions qui façonnent la relation à la ville.

L'ensemble des développements qui suivent ont pour objet d'appuyer notre positionnement théorique et de constituer l'armature pluridisciplinaire de notre questionnement. De cette façon, il sera ensuite possible de préciser les objectifs de cette recherche et de les formaliser sous forme d'hypothèses.

Le premier chapitre va s'attacher à définir la relation individu-milieu. Pour cela, nous commencerons par présenter les différentes acceptions que recouvrent les notions d'environnement, de milieu et d'espace. La description et la différenciation de ces termes fourniront une base solide pour étudier et comprendre les mécanismes de la relation entre les personnes et la ville. Par la suite, une présentation des principales approches théoriques utilisées pour aborder la relation individu-milieu permettra de justifier le fait de la concevoir

comme une transaction. Cette relation décrite, l'étude des représentations et des pratiques de l'espace urbain pourra explicitement être portée au cœur de notre recherche. C'est effectivement par leur analyse conjointe, et notamment par celle de leur relation, qu'il est possible de traduire le rapport à ville.

Le deuxième chapitre débutera par la définition de la notion de représentations socio-spatiales. Pour cela, nous exposerons tout d'abord les considérations théoriques touchant aux représentations spatiales. Après avoir montré qu'elles peuvent à la fois être analogiques et conceptuelles/symboliques, un pont avec le paradigme des représentations sociales pourra être réalisé. Il sera alors mis en évidence que les représentations spatiales ne peuvent être appréhendées indépendamment de leurs significations sociales, et qu'elles correspondent aux définitions, fonctions, propriétés, méthode d'investigations, des représentations sociales. Cette articulation théorique nous aura donc permis de définir et de décrire notre approche des représentations socio-spatiales.

Le troisième chapitre présentera ensuite notre conception des pratiques quotidiennes de mobilité dans l'espace urbain. Son objet sera de définir les cadres théoriques permettant de circonscrire les mobilités spatiales afin de souligner l'importance de leur dimension sociale. Ceci permettra de travailler la notion de mobilité quotidienne dans un cadre socio-physique et de la définir comme une pratique sociale en lien avec les processus de ségrégations socio-spatiales. De cette façon, l'ancrage socio-spatial des mobilités pourra être confronté aux représentations socio-spatiales de la ville pour appréhender la relation individu-milieu dans sa globalité.

Enfin, le quatrième chapitre aura pour objectif de décrire la conception théorique sur laquelle nous nous appuyons pour aborder la dimension sociale transversale aux représentations de la ville et aux mobilités urbaines. En effet, après avoir confirmé que la représentation et la pratique de la ville sont dépendantes des positions sociales des individus, il semble essentiel de préciser selon quelle perspective de la structure sociale ces dernières vont être abordées. En reprenant de façon quasi chronologique les principales théories du monde social ainsi que leurs évolutions et complémentarités théoriques, l'approche relationnelle du monde social comme espace de positions relatives pourra être présentée. Cette dernière à l'avantage de s'articuler avec la perspective transactionnelle de la relation individu-milieu dans laquelle nous nous ancrons et de donner une importance toute particulière aux relations entre les groupes sociaux.

Chapitre 1

La relation individu-milieu

Lewin (1936) pose les prémisses de la psychologie environnementale en montrant que le comportement des personnes est le fruit d'une relation avec leur milieu. Il insiste, ainsi, sur le fait que les actes sont à la fois dépendants des caractéristiques des individus et de celles de l'environnement. L'auteur souligne ainsi l'importance de ne pas considérer le contexte comme une variable parasite (un biais) à contrôler, mais plutôt comme un environnement explicatif des attractions et des répulsions des individus (Lewin, 1951). Dès lors, ce nouveau domaine de recherche se caractérise par la prise en compte de cette relation et par l'étude simultanée du milieu et de l'individu. Comme l'illustre Moser (2009, p.6), « l'environnement n'est pas un simple décor », il est conçu comme un ensemble de forces exercées sur l'individu qui, lui-même, exerce des forces modelant l'environnement (Depeau & Ramadier, 2014). C'est alors un tout, englobant à la fois les caractéristiques du milieu, de l'individu et de leur relation qu'il est nécessaire d'observer pour aborder un environnement vécu ; dans notre cas : le rapport entretenu à l'espace urbain.

Avant de présenter les différents modèles théoriques développés pour appréhender l'unité d'analyse individu-milieu, il est essentiel de définir la notion d'environnement. En effet, il existe autant de conceptions de l'environnement que de modèles théoriques permettant d'appréhender la relation entre l'individu et son milieu (Altman, 1976). Afin de pouvoir nous situer dans ces approches théoriques, nous commencerons par définir la notion d'environnement en la différenciant de celle de milieu et d'espace. Il ne semble pas possible d'explorer notre objet d'analyse sans, au préalable, s'attacher à définir et distinguer les termes qui le composent. Ce préalable paraît d'autant plus nécessaire que ces trois termes sont souvent confondus et utilisés comme des synonymes dans le langage courant alors qu'ils renvoient, notamment en psychologie environnementale, à des concepts précis qui diffèrent les uns des autres. Une fois ces terminologies précisées, les grands courants théoriques qui leur sont sous-jacents pourront être présentés et il sera dès lors possible d'introduire cette étude dans une perspective transactionnelle de la relation individu-milieu.

1. Conceptions et perspectives de la notion d'environnement

Tout d'abord, il paraît nécessaire de dégager les différentes acceptions de la notion d'environnement afin de la distinguer de la notion de milieu qui l'enferme trop souvent dans une conception physicaliste. Ainsi, nous pointerons à la fois l'importance et l'insuffisance d'examiner les caractéristiques socio-physiques du milieu pour définir l'environnement. Une fois cette différenciation réalisée, une articulation sera réalisée entre ces deux notions et celle d'espace. Pour finir, les définitions respectives de ces trois notions pourront être explicitées ainsi que leur approche.

1.1. Environnement et milieu

Au début de la psychologie environnementale, la notion d'environnement est appréhendée comme le milieu où vit l'individu. Il s'agit d'un contexte, d'une dimension physique qui reste indifférenciée de la notion de milieu. Wolhwill (1970) insiste sur le fait que cette dimension est un support producteur de conditions pouvant influencer les individus et expliquer leurs comportements. Cette première définition influence fortement le champ de recherche qui se concentre dès lors sur l'étude de l'environnement présent autour des actions des individus. Ainsi, et comme le souligne Chombart de Lauwe (1974), ce sont directement les relations entre l'individu et son milieu qui se retrouvent au centre des investigations. Néanmoins, les notions d'environnement et de milieu n'étant pas différenciées, les recherches se focalisent sur les aspects physiques de cette relation et traitent essentiellement de leur influence sur l'individu. L'environnement est alors considéré comme un stimulus, et le comportement des individus comme une simple réponse à celui-ci.

Cette première approche nous apparaît incomplète, car un environnement physique « sauvage », c'est-à-dire sans trace de l'activité humaine, est exceptionnel. L'environnement est quasiment toujours construit par l'Homme (Hall, 1971) et rarement déterminé naturellement. De fait, l'individu ne peut être un simple observateur de l'environnement, mais devient un acteur de la définition de l'environnement (Ittelson, 1973). Il semble que du moment qu'il est fréquenté, qu'il s'agisse de l'urbain, du rural, ou du sauvage, l'environnement est continuellement marqué par l'Homme. C'est pourquoi, comme le suggère Proshansky (1978), il est également important de prendre en compte les aspects sociaux de la dimension physique.

1.1.1. Le milieu social et physique

En psychologie écologique, la notion de site comportemental est développée par Barker (1968). Celle-ci permet de facilement dépasser la dimension physique et d'intégrer la dimension sociale dans la définition de l'environnement. Dans cette approche, l'ensemble des comportements est considéré comme une norme dépendante de la fonction du site dans lequel les individus se trouvent. Ainsi, tout espace géographique possède une fonction normative définie par les interactions que les individus entretiennent avec celui-ci. Les individus sont également considérés comme endossant un rôle social propre au site, les rendant acteurs dans cette relation (Barker, 1979). Ils sont à la fois fondateurs et dépendants des normes du site comportemental, et celui-ci est alors résumé par sa dimension physique ainsi que par l'ensemble des comportements qui y sont associés. De cette manière, la psychologie écologique rend compte du fait que l'environnement est une production humaine. En effet, ce dernier y est appréhendé comme détenant une spécificité à la fois sociale et physique, et le comportement des individus comme une adaptation adéquate à cette spécificité. Appréhendées de la sorte, les actions des individus sont considérées comme dépendantes des dimensions sociales et normatives de l'environnement.

La notion d'environnement se voit ainsi élargie du fait de l'intégration d'une dimension sociale importante qui considère l'individu comme acteur de celui-ci. Elle se définit désormais comme étant constituée de caractéristiques physiques et sociales, ce qui permet de concevoir l'attribution à leur environnement de certaines valeurs par les individus. Ce n'est plus un simple stimulus qui influence les comportements, mais c'est un système qui permet de les expliquer à travers les significations qui lui sont données. L'accent peut alors être mis sur l'aspect socio-comportemental de l'environnement et sur son caractère multidimensionnel (physique et social). Cependant, cette relation individu-milieu semble n'être appréhendée qu'en surface puisque la notion d'environnement est toujours liée au milieu physique ou socio-physique. En effet, le site comportemental est considéré comme n'ayant qu'un type d'influence sur les actions des individus. Cela signifie qu'un environnement n'entraînerait automatiquement qu'un seul et unique comportement, ce qui nous semble erroné. Par exemple, est-ce que toutes les personnes adoptent vraiment la même posture dans une salle de classe ? Un professeur est-il influencé de la même manière par ce milieu socio-physique qu'un étudiant ?

De plus, si cette approche permet de dépasser une analyse en stimulus-réponse, elle ne s'attache pas pour autant à préciser comment s'articulent les aspects sociaux et physiques de l'environnement dans le comportement de l'individu. La psychologie écologique prend en compte les caractéristiques physiques et sociales de l'environnement en les juxtaposant, mais n'envisage pas l'existence d'une seule caractéristique qui serait socio-physique. Or, il semble que ces deux caractéristiques ne se suffisent pas à elles-mêmes. Effectivement, comme nous l'avons mentionné auparavant, la dimension physique est construite par l'Homme qui est un agent social. De fait, il s'agit d'un produit qui dépend des normes et relations sociales. De même, la dimension sociale dépend aussi de l'environnement physique dans lequel elle se développe. En d'autres termes, il n'apparaît pas suffisant de porter un regard social sur la dimension physique. Il nous semble davantage judicieux de concevoir des milieux physiques construits selon les dynamiques sociales et des dynamiques sociales qui dépendent aussi de l'environnement physique.

1.1.2. L'environnement socio-physique

En insistant sur l'importance des significations portées à l'environnement plutôt que sur les caractéristiques du milieu et des individus, l'idée d'une relation causale entre ces deux entités est progressivement évacuée au profit d'une conception systémique de leur relation. Les dimensions sociales et physiques deviennent alors inséparables. C'est ce que précisent Altman et Chemers (1980, p.4) en considérant que « la culture apparaît dans les objets et dans l'environnement physique », et également Fischer (1992, p. 82) en affirmant que « les éléments de l'environnement physique eux-mêmes sont déjà un produit social ». La prise en compte de ces caractéristiques socio-physiques fait dès lors évoluer la notion d'environnement en psychologie environnementale. Elle devient une source d'information plutôt qu'une source de stimulation (Ramadier, 1997). Il ne s'agit plus de se référer à des réactions physiques engendrées dans un contexte particulier, mais à une échelle beaucoup plus large où l'individu fait intervenir les significations sociales de l'environnement.

De nombreuses études en anthropologie vont dans ce sens. Rapoport (1982) par exemple, cité par Naturel (1994), insiste sur le fait que la signification d'un élément ne vient pas de lui-même, mais qu'elle est dépendante des structures culturelles. D'autres études montrent aussi que l'organisation de l'espace diffère selon les structures familiales, culturelles, sociétales ou encore idéologiques. En sociologie, les recherches abondent également dans ce sens en attribuant un effet des groupes sociaux sur l'environnement physique qui, en parallèle, exerce

une rétroaction sur eux (Laborit, 1971 ; Ledrut, 1973). Si les niveaux d'analyse diffèrent entre les disciplines, il apparaît que la plupart d'entre elles s'accordent sur l'importance d'une analyse où l'individu est intégré dans le milieu. La dimension physique ne fait pas sens de façon universelle, il est ainsi nécessaire de se référer aux codes sociaux pour la comprendre. L'environnement est dès lors pensé comme un système dynamique à la fois dépendant des dimensions sociales et physiques. Le consensus de différentes disciplines autour de cette définition (Ramadier, 1997) montre qu'il s'agit d'une approche partagée dans l'ensemble des sciences humaines et sociales. Ainsi, l'individu social et le milieu physique sont appréhendés ensemble dans une dimension socio-physique qui définit l'environnement. Cette considération permet aussi d'envisager une conception plus fondamentale de l'environnement qui octroierait une place centrale à la représentation.

Dans ses travaux sur le stress urbain, Moser (1988 ; 1992) montre qu'un environnement vécu varie tout autant par rapport à l'évaluation qui en est faite que par ses propriétés physiques. En s'appuyant notamment sur les travaux de McGrath (1970), cet auteur insiste sur le fait qu'un stress ne dépend pas seulement de la situation physique, mais aussi de l'interprétation faite par l'individu de la situation environnementale. Par exemple, tous les individus n'éprouvent pas forcément de stress face à un stimulus sonore agressif. Ici, l'accent est porté sur l'existence d'une forte variation interindividuelle des réponses possibles pour une même situation. Par conséquent, la posture adoptée par les individus est « le résultat d'une relation dynamique entre l'individu et les exigences de l'environnement, les ressources individuelles et sociales [...], et la perception par l'individu de cette relation » (Moser, 1992, p.18). Dans cette perspective, les critères physiques et sociaux ne sont plus les critères uniques de la réalité environnementale, il est nécessaire de prendre en compte la perception que l'individu a de la relation qu'il vit avec son environnement.

Ainsi, l'environnement n'est pas qu'une simple donnée objective, un simple contexte physique et social, mais que c'est un élément subjectif qui dépend des individus et de leurs représentations. Ledrut (1973) va dans ce sens et montre que l'environnement n'existe pas en soi, mais qu'il correspond à une construction d'images socialement significantes. En d'autres termes, deux individus peuvent être dans le même milieu physique sans pour autant être dans le même environnement. Prenons l'exemple de notre terrain d'étude : l'Université. Sans trop d'hésitations, il est possible d'affirmer que les étudiants et les enseignants ne donnent pas les mêmes significations à ce même lieu physique. Certains le verront, par exemple, comme un lieu de transition entre la scolarité et le monde du travail, d'autres comme leur lieu de travail.

Les étudiants et les enseignants entretiennent incontestablement des relations et des représentations différentes à l'égard de l'Université. Bien qu'il s'agisse du même milieu physique, ces deux catégories de personnes évoluent dans des environnements différents.

Les individus sont considérés comme acteurs de la relation qu'ils entretiennent avec leur milieu physique, il devient alors nécessaire de s'attacher aux expériences (fréquentations) et significations (représentations) qu'ils portent au milieu physique pour définir un environnement. Contrairement au milieu physique, l'environnement n'est pas extérieur à la personne, il serait plutôt la définition de la relation particulière qu'entretient l'individu avec son milieu socio-physique à travers les représentations et les fréquentations de celui-ci.

Il est maintenant possible de différencier la notion de milieu et celle d'environnement :

- Le milieu fait référence à un environnement physique et objectif. Il est simplement décrit selon ses caractéristiques physiques et sociales. C'est un objet extérieur et indépendant de l'individu. La notion de milieu est alors considérée comme un synonyme de l'environnement physique, mais reste différenciée de la notion plus large d'environnement.
- L'environnement est un système complexe défini à la fois par le milieu, l'individu, et la relation qu'ils entretiennent (Ramadier, 1997). Les caractéristiques du milieu et des individus ne suffisent pas à différencier un environnement d'un autre. Il faut aussi intégrer les significations et les expériences individuelles qui les modulent. En d'autres termes, il faut intégrer les représentations et les fréquentations du milieu. Cette définition s'inscrit dans une approche systémique qui nous laisse percevoir une unité d'analyse subjective, composée d'individus socio-cognitifs et d'éléments socio-physiques. Finalement, l'environnement ne peut pas s'appréhender sans considérer les significations que les individus donnent à leur relation au milieu.

Mais qu'en est-il de la notion d'espace ? Ce concept est souvent envisagé comme équivalent à celui de l'environnement et à celui de milieu. Nous nous attacherons, maintenant, à différencier ces trois termes afin de ne pas les considérer comme synonymes dans la suite des travaux.

1.2. Environnement, milieu et espace

Depuis le 18^e siècle, il est admis que la notion d'espace ne renvoie pas à une réalité absolue. En effet, les travaux philosophiques, et notamment ceux de Leibniz, cité par Biema (2010), ont apporté l'idée que l'espace ne possède pas une nature concrète. Lorsque Newton⁹ défend la notion d'un espace réel et physique, Leibniz, lui, propose un espace idéal qui représente la manière dont les individus organisent le monde. Kant¹⁰, quant à lui, arbitre le débat et cherche à conjuguer l'objectif et le subjectif. En voulant articuler l'extérieur de l'individu et ses pensées intérieures, il finit par considérer que tout ce qui est perçu est ensuite spatialement organisé par les personnes. L'ensemble de ces pensées philosophiques a permis de mettre en évidence une dépendance entre la notion d'espace et l'expérience de l'individu. De fait, les notions d'environnement et d'espace se rapprochent. Elles sont toutes les deux pensées comme un élément subjectif dont l'individu est acteur. Toutefois, l'espace marque une organisation, une forme ou une structure des éléments qui composent un environnement donné. Il semble que c'est cette caractéristique qui est primordiale et qui vient différencier l'espace de l'environnement. En définitive, l'environnement se comprend par les significations attribuées au milieu et celles-ci s'appréhendent dans l'organisation des différents espaces.

1.2.1. La notion d'espace

En reprenant la base des travaux de Leibniz, de nombreux auteurs décrivent la notion d'espace comme une structure. Par exemple, pour Moles et Rhomer (1972) il s'agit d'un référent lié à l'individu qui permet d'adopter des comportements. De la même façon, Fischer (1981, p.27) définit l'espace comme « une matrice de l'existence sociale » et souligne que celui-ci joue un rôle de médiateur entre les interactions des individus. Pour donner un exemple concret d'espace, la structure des représentations correspond à un espace cognitif qui permet aux individus d'interagir avec le monde. Les représentations spatiales correspondent à un agencement cognitif particulier des éléments de la ville, que les individus réalisent afin de maîtriser leur milieu physique, d'y attribuer des significations et d'y adapter leurs comportements. Il s'agit d'un espace que Chombart de Lauwe (1974) propose d'appeler « l'espace-représentation ». Nous pourrions également parler d'espace mental ou d'espace

⁹ Cité par Biema (2010) dans son ouvrage : L'espace et le temps chez Leibniz et chez Kant (1908).

¹⁰ Egalement cité par Biema (2010).

représentationnel. Il s'agit de l'organisation des symboles et des éléments qui permettent d'agir, de penser sur les choses, c'est-à-dire sur ce que cet auteur appelle aussi « l'espace-objet ». En d'autres termes, l'espace-représentation est une structure cognitive qui permet d'aborder la structure de l'objet représenté (l'espace-objet).

On comprend que l'étude de l'environnement ne peut pas faire l'économie de la notion d'espace qui représente l'ensemble de ses dimensions. En effet, l'environnement n'est défini que lorsque les différents espaces qui le constituent sont appréhendés et mis en relation. Néanmoins, Marchand (2001, p.22), en s'appuyant sur les propos de Jodelet (1982) qui affirme que l'espace est une notion encore floue, précise que « la simple évocation de l'espace ne permet pas un langage scientifique commun ». Elle propose alors de s'appuyer sur la proposition de Chombart de Lauwe (1976) et de toujours accompagner le terme espace d'un adjectif qui en précise la signification afin de pouvoir y associer une matrice au sens de Fischer (1992). Ainsi, trois types d'espaces particulièrement étudiés en psychologie environnementale peuvent être distingués : l'espace cognitif, l'espace géographique et l'espace social.

1.2.2. Les différents espaces

Pour notre part, et cela a été exposé précédemment, nous concevons que la relation individu-milieu est dépendante de caractéristiques qui ne peuvent s'appréhender que par l'étude des représentations et des fréquentations, socialement construites, que les individus ont du milieu. Ce sont donc ces trois espaces en interrelation, représentant trois dimensions de l'environnement, qu'il est nécessaire d'explorer pour appréhender la relation individu-milieu.

S'il existe certainement de nombreux autres espaces impliqués dans l'élaboration des significations et des pratiques de la ville, nous considérons que ces trois dimensions sont les plus importantes dans l'acception retenue de l'environnement. Toutefois, sans être au centre des analyses, les dimensions temporelle et idéologique (socioculturelle) seront également abordées dans cette étude.

Pour conclure, en ce qui nous concerne :

- L'espace représentationnel (structure cognitive) renvoie à l'organisation des éléments urbains permettant d'en donner une signification.

- L'espace urbain (structure géographique) correspond à l'agencement des lieux fréquentés par les individus et à leurs caractéristiques socio-spatiales. Ici aussi, cet agencement donne une signification particulière à la relation entre l'individu et la ville.
- Et, pour finir, l'espace social (structure sociale) correspond aux positions et aux relations sociales des individus. En effet, l'espace représentationnel et l'espace géographique ne peuvent être conçus indépendamment de leur dimension sociale, comme nous l'avons déjà brièvement évoqué dans la définition de l'environnement.

Ces trois espaces s'articulent les uns avec les autres et produisent des significations particulières qui définissent l'environnement des personnes.

Ce qu'il est important de retenir, c'est que la notion d'espace renvoie à l'objet d'étude du chercheur. Ici, les différentes dimensions de la relation individu-milieu qui permettent de décrire l'environnement vécu. En suivant cette démarche, l'environnement est une notion qui englobe celle d'espace et de milieu. La relation individu-milieu est alors appréhendée comme une entité, un système dans sa totalité qui ne peut être divisé. Si, les trois espaces décrits sont abordés de manière distincte, c'est seulement afin de pouvoir les analyser théoriquement et méthodologiquement. Cependant, ils restent imbriqués à tel point que nous pourrions ne parler que d'un seul espace comme le propose Chombart de Lauwe (1974) : « l'espace socio-géographique ».

Il est maintenant nécessaire de décrire l'approche théorique qui permet d'analyser et de concevoir la relation individu-milieu en lien avec les définitions qui viennent d'être formulées. Cela implique notamment de considérer l'environnement comme une unité d'analyse selon laquelle l'individu et le milieu sont indissociables.

2. Les approches théoriques de la relation entre l'individu et le milieu

Les différentes conceptualisations de la relation individu-milieu cherchent toutes à rendre compte de la façon dont s'organise l'espace social, cognitif et géographique. Ces différentes articulations vont évidemment de pair avec des considérations différentes de la notion d'environnement. La description de trois perspectives, et de leurs conceptions de la relation individu-milieu, permettra de mettre en relief les différences entre une approche déterministe qui considère l'environnement comme un contenant neutre, source de stimulation ; une

approche interactionniste qui considère l'environnement comme une source de stimulation, dépendante de la situation ; et une approche transactionnelle qui considère l'environnement comme nous l'avons présenté, c'est-à-dire comme une source d'information dépendante de la situation.

2.1. La perspective déterministe

Dans cette approche, l'environnement est considéré comme un ensemble de stimuli physiques (de milieux) qui agissent sur le comportement et la représentation de l'individu (figure 1). En psychologie, cette conception est directement liée au développement du courant behavioriste qui se concentre sur les actions observables des individus. L'accent est alors porté sur la variation des comportements, liée aux changements des caractéristiques du milieu.

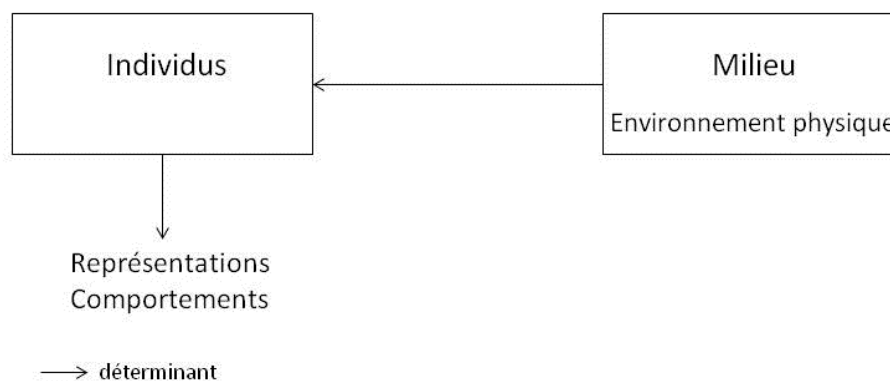


Figure 1 : Schéma de la relation individu-milieu adapté selon la perspective déterministe

2.1.1. Développements principaux de l'approche déterministe

Le milieu est ainsi pensé comme un contexte qui influence directement le comportement humain. Dans cette optique, la notion d'environnement et celle de milieu ne sont pas différenciées. Elles représentent toutes les deux un support physique, entraînant des stimulations qui déterminent les représentations, les attitudes, les affects et les comportements des personnes. Suivant cette démarche, Wohlwill (1970) explore les variations existantes entre les différentes formes de comportement et les caractéristiques physiques du milieu. Il montre qu'un acte est toujours inscrit dans un contexte, qu'il varie en fonction de ce dernier et que, de la sorte, l'individu a tendance à s'adapter aux caractéristiques de l'environnement physique. De nombreuses autres recherches confirment ce déterminisme environnemental. Par exemple, Pavlov (1927), en travaillant sur les réflexes conditionnels, et non sur les réflexes

« conditionnés », montre l'existence de réponses adaptatives aux différents environnements. En plaçant un chien dans diverses conditions expérimentales, il remarque que celui-ci développe des réponses réflexes propres à chacune. Dans le même sens, il est observé en psychologie environnementale que l'agencement d'une pièce influence les interactions entre les individus (Sommer, 1959). La disposition des meubles, notamment des chaises, détermine les personnes à avoir plus ou moins de contacts entre elles.

Les processus de représentations sont ainsi considérés comme dépendants de la stimulation du milieu. Effectivement, nous remarquons que les travaux de Lynch (1960), ou encore ceux de Lee (1970), sur les représentations de l'espace urbain, renvoient tous deux à l'existence de la même relation causale univoque. Le premier cherche à dégager les éléments physiques du milieu qui forment la représentation, et le second étudie le traitement de l'information selon les localisations et les distances physiques des éléments qui constituent le milieu de l'individu. Dans les deux cas, l'organisation de la représentation est considérée comme déterminée par l'organisation et les caractéristiques physiques des éléments de la ville.

2.1.2. Ouvertures possibles

Plus tard, Brown et Werner (1985), cités par Naturel (1994), montrent que les individus ont un comportement vis-à-vis de leur voisinage qui dépend de la forme de leur rue. En cherchant à expliquer les mécanismes de cette influence, les auteurs soulignent que les personnes vivant dans une impasse se représentent leur rue comme quasi privée alors que ceux qui vivent dans une rue passante en ont une représentation plus publique. Ces différences de représentations font que lors des fêtes comme Noël, les habitants de l'impasse, contrairement à ceux qui vivent dans la rue passante, investissent beaucoup plus leur rue par des décorations. L'approche déterministe se voit alors alimentée par l'idée que c'est la représentation du stimulus physique qui influence les comportements des individus et non pas seulement la dimension physique. En cherchant à comprendre comment le milieu détermine les actes, cette étude a permis de nuancer le rôle exclusif des variables environnementales. Cependant, bien que la représentation soit prise en compte comme une interface dans cet échange stimulus-réponse, ce modèle reste linéaire. Ce sont toujours les caractéristiques physiques qui expliquent les autres composantes de la relation individu-milieu.

En définitive, le déterminisme environnemental conçoit, d'une part, un environnement qui dicte de manière univoque ce que les individus doivent être, et d'autre part, des individus qui

s'y adaptent. Lorsque survient un changement dans les caractéristiques du milieu, les comportements changent également. D'après ces développements, le milieu a toujours le même effet sur tous les individus, il possède donc un effet universel. Or, il semble que l'environnement ne peut pas être abordé comme un élément neutre, ayant une signification en soi qui serait indépendante des individus. En effet, si l'environnement est traité par l'individu en fonction de ses spécificités, il est nécessaire de prendre en compte les caractéristiques sociales, idéologiques, ainsi que le vécu des personnes dans cette relation. De cette manière, le milieu ne pourrait plus être conçu comme exerçant un déterminisme. Il s'agirait plutôt d'une influence qui viendrait actualiser les spécificités déjà existantes des personnes.

C'est ce que nous propose d'appréhender la perspective interactionnelle, qui vient tenter de pallier l'approche, trop réductrice, du déterminisme environnemental sur la relation individu-milieu.

2.2. La perspective interactionnelle

Celle-ci considère que la relation individu-milieu est le résultat du croisement des caractéristiques du milieu et de l'individu. Ce ne sont plus seulement les spécificités physiques du milieu qui influencent les personnes, mais aussi leurs propres caractéristiques sociales. Aucune des deux entités, individu ou milieu, n'est considérée comme isolée. De fait, leur relation ne peut être réduite ni aux caractéristiques de l'un, ni à celles de l'autre. La relation se trouve alors influencée par les actions réciproques des personnes et du milieu. Autrement dit, elle dépend à la fois des spécificités de l'individu et de l'environnement physique. Selon cette approche, les significations portées au milieu ne sont donc plus considérées comme venant uniquement de l'individu cherchant à s'adapter, mais de l'interaction entre les deux entités (figure 2).

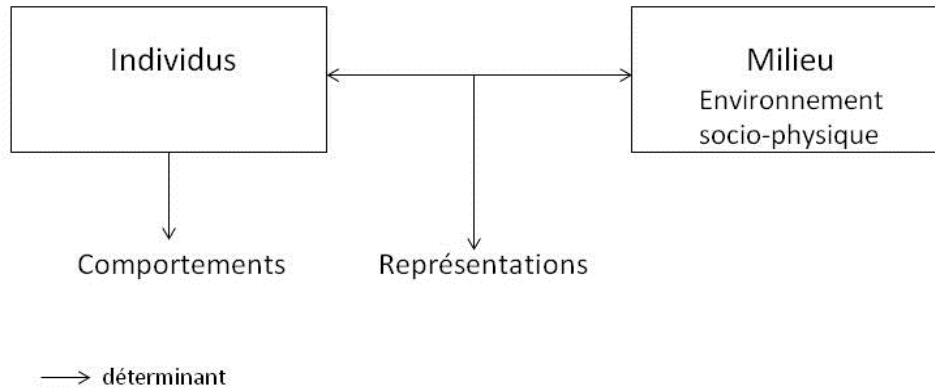


Figure 2 : Schéma de la relation individu-milieu adapté selon la perspective interactionnelle

2.2.1. Développements principaux de l'approche interactionnelle

Selon cette approche, contrairement à la perspective déterministe, il est nécessaire de définir les deux entités qui constituent la relation étudiée (Wohlwill & Kohn, 1976). Les personnes sont toujours influencées par le milieu, mais sont aussi évaluatrices de celui-ci selon leur expérience de vie. Dès lors, la dimension adaptative est reconsidérée pour laisser place à un échange dynamique où les personnes sont actives. Toutefois, les développements de cette approche amènent les chercheurs à se focaliser essentiellement sur des dimensions individuelles. En les croisant avec les dimensions physiques du milieu, celles-ci sont mises en avant comme des variables qui modulent l'effet que peut avoir l'environnement sur l'individu. Même si cette perspective permet de prendre en considération différentes influences du milieu selon les caractéristiques des individus, nous remarquons que l'accent est toujours porté sur le milieu et ses caractéristiques. L'évolution des travaux de Barker (1979) sur les sites comportementaux en est un très bon exemple. L'auteur montre que dans un même site, un individu adopte des comportements différenciés selon la situation dans laquelle il se trouve. Il considère que, selon les caractéristiques individuelles, le milieu n'a pas les mêmes conséquences. Par exemple, les monuments historiques n'entraînent pas les mêmes comportements chez un résident que chez un touriste. Nous voyons que le milieu est toujours décrit comme une source d'influence qui détermine les actes des personnes, même si cette influence dépend des spécificités individuelles. Néanmoins, il nous semble que sans vraiment le formuler l'auteur pointe le rôle des représentations portées au milieu. Étant dépendantes des spécificités individuelles, ce sont elles qui engendrent un comportement spécifique vis-à-vis du milieu (figure 2).

Bien que les caractéristiques sociales des individus et des formes physiques de l'espace urbain soient très peu examinées dans l'ensemble des recherches interactionnistes, cette approche a l'avantage de mettre le point sur l'importance qu'ont les représentations dans la relation entre l'individu et le milieu.

2.2.2. L'importance des représentations dans l'interaction

Ce qui différencie de manière importante l'interactionnisme du déterminisme environnemental réside, à notre sens, dans le fait d'observer la relation individu-milieu à travers les représentations. Cette approche permet de concevoir l'existence d'une interaction entre les caractéristiques de la personne et celles du milieu, qui tend à nuancer l'aspect unilatéral de leur relation. Ainsi, les variations observées selon les spécificités individuelles permettent de concevoir l'environnement comme une construction liée aux expériences de l'individu et non comme une réalité en soi. Dès lors, les représentations traduisent la relation individu-milieu. C'est ce que semble proposer Rapoport (1980), en insistant sur le fait que la signification d'une forme physique n'est pas issue du milieu lui-même, mais de l'interaction de celui-ci avec les personnes. Finalement, les individus ont une représentation du milieu qui dépend de leurs spécificités et qui entraîne des comportements différents.

De fait, la situation est importante pour définir l'environnement. L'interprétation que les personnes font des caractéristiques physiques propres au milieu devient primordiale dans l'étude de la relation individu-milieu. Même si cette conception est proche de l'interactionnisme symbolique (Blumer, 1969), c'est-à-dire de l'idée selon laquelle l'individu agit d'après le sens qu'il attribue à l'objet, il semble qu'elle reste également proche de l'interactionnisme logique (Piaget, 1970) qui insiste sur le fait que la construction des processus de connaissance et d'appréhension du monde diffère selon la nature des interactions. En d'autres termes, la dimension symbolique reste dépendante des caractéristiques physiques de la relation. Les représentations sont alors pensées en amont des pratiques, tel un déterminant de celles-ci. Elles permettent de définir et de comprendre l'ensemble des mesures effectuées lors des recherches (Ajzen, 1991) qui s'attachent le plus souvent à relever des actions ou des attitudes vis-à-vis de l'objet étudié. Effectivement, les fréquentations de l'espace géographique, ou les diverses pratiques sur celui-ci deviennent l'expression des significations portées à l'environnement. De la même manière que les réponses verbales, les actes sont appréhendés comme une retranscription des représentations. De plus, les chercheurs acceptent progressivement l'idée que les représentations diffèrent

selon les caractéristiques des individus. Ainsi, les indices jusqu'à présent utilisés dans les études, même objectivement semblables, comme le physique d'un bâtiment, les discours, le degré de luminosité, etc., sont alors considérés comme ayant différentes significations selon l'individu. Dès lors, les recherches se focalisent sur l'étude des impacts des politiques, des communications et des constructions de la ville afin de souligner l'importance de s'adapter au public concerné, notamment dans une volonté d'amener des changements de comportement.

Ces considérations vont amener les chercheurs à ne plus seulement étudier l'influence du milieu sur les actions, mais aussi à chercher les différences interindividuelles qui engendrent une relation différenciée au milieu. En considérant cette approche de manière systémique, les caractéristiques des individus deviennent les facteurs les plus pertinents pour expliquer les différences de comportement dans un même environnement (Kaplan, 1977). Cependant, la stabilité des caractéristiques individuelles est rapidement mise en cause. Il est, par exemple, possible d'observer des variations entre des individus de même statut ou encore différentes manières d'agir dans un même groupe social. Beauvois (1984) souligne que les personnes ont effectivement tendance à endosser des rôles assez rigides parce qu'ils se retrouvent quotidiennement dans des situations stables. Il y aurait alors une impression de stabilité dans la vie courante qui est due à l'environnement des individus. En reprenant cette idée, nous voyons que les comportements adoptés ne dépendent pas uniquement des spécificités des individus, mais de la situation entière dans laquelle ils se trouvent. Pour Richardson (1980), cité par Ramadier (1997), l'homogénéité d'un groupe ne doit pas être postulée à priori sur la base de critères dépendants du chercheur, comme c'est souvent le cas avec la nationalité, la profession ou la catégorie socioprofessionnelle. À l'inverse, il faut que les chercheurs découvrent ce qui fait homogénéité. D'après ces développements, la prise en compte de l'interaction individu-milieu tend à renforcer l'importance des significations portées au milieu, mais celles-ci sont toujours observées par des spécificités individuelles ou physiques qui leur sont externes. Les dimensions de l'environnement restent fractionnées, notamment en observant des groupes à priori, ce qui empêche de penser la relation individu-milieu comme une totalité qui demande à être explorée.

En définitive, cette perspective permet d'apporter une précision importante sur le milieu jusqu'à présent considéré comme un stimulus. En effet, il n'est plus considéré comme une simple source de stimulation entraînant une réaction physique, mais comme une source d'information (Gibson, 1966). Abordé de cette manière, le milieu fait l'objet d'un traitement cognitif de la part de l'individu et possède des significations observables à travers les

représentations. Ainsi, ce ne sont ni les caractéristiques individuelles, ni celles du milieu qui expliquent les comportements, mais l'interaction entre ces caractéristiques. Une interaction qui n'est appréhendable que par les représentations. Cependant, la rupture entre le milieu et l'individu semble encore trop franche. L'approche interactionniste tente d'articuler des spécificités physiques et sociales tout en les envisageant séparément. Or, il semble, surtout dans une telle conception systémique où la représentation fait bloc, qu'il faudrait plutôt considérer une caractéristique socio-physique de l'environnement où le milieu et l'individu ne peuvent exister séparément. En d'autres termes, il faudrait mettre l'accent sur la relation et non sur les entités prises isolément. En admettant que les caractéristiques d'une entité dépendent de celles de l'autre, les significations ne sont plus issues des entités mais bien de leur relation.

2.3. La perspective transactionnelle

En se fondant toujours sur une approche systémique de la relation individu-milieu, la perspective transactionnelle considère que l'individu est une partie du système qu'il perçoit et qu'il traite. Ittelson (1973) est le premier à porter cette idée en psychologie environnementale, en affirmant que l'homme n'est jamais complètement indépendant du milieu et que celui-ci n'est également pas totalement indépendant des individus qui y sont. Dans la lignée des travaux de Kant¹¹, qui marquent le rôle actif des individus dans l'environnement, cette conception considère que les recherches environnementales doivent prendre en compte la relation individu-milieu comme une seule unité d'analyse. Ici, tous les éléments sont conçus comme actifs et n'existent qu'à travers leur relation. L'environnement est donc appréhendé comme une unité holistique où les expériences et les significations fondent l'existence même de la relation individu-milieu (figure 3).

Ainsi, les dimensions physiques, sociales et cognitives sont indissociables, car l'environnement est une seule unité d'analyse constituée « d'individus, de groupes sociaux, de schémas culturels, d'entités physiques et de tous les autres composants de la biosphère » (Ittelson, 1978, p.198). Les cognitions et les actions, mises en place par l'individu, deviennent alors une part de l'environnement qu'il expérimente. En ce sens, l'approche de l'interactionnisme symbolique reste intégrée dans la transaction mais sans que les entités détiennent une identité en soi. Ici, elles ne peuvent pas interagir entre elles sans affecter leur

¹¹ Cité par Biema (2010) dans son ouvrage : *L'espace et le temps chez Leibniz et chez Kant* (1908).

propre identité (Naturel, 1994). Cette nuance constitue le socle du modèle transactionnel : tous les éléments du système agissent de manière active et doivent le fait d'appartenir au système qu'ils constituent, aux propriétés de celui-ci. Marchand (2001) parle alors de ce système comme d'une dyade, insistant ainsi sur l'effet primordial de la relation entre les entités. En effet, les caractéristiques des entités « individu » et « milieu » s'élaborent dépendamment l'une de l'autre ; l'environnement ne peut alors s'appréhender sans concevoir la transaction qui s'opère.

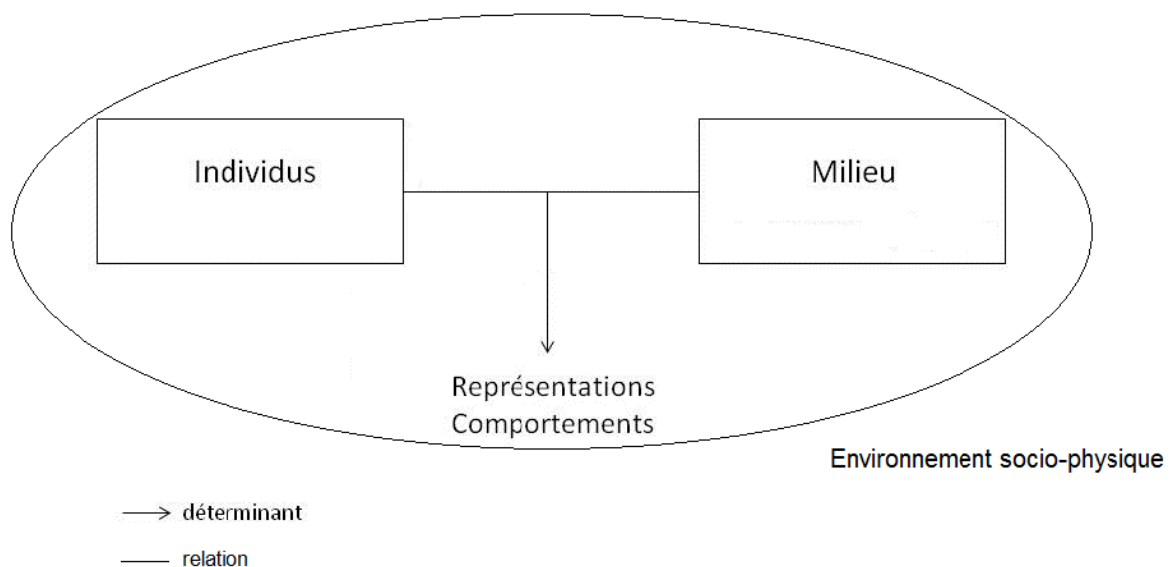


Figure 3 : Schéma de la relation individu-milieu adapté selon la perspective transactionnelle d'après Ramadier (2009)

2.3.1. Développements principaux de l'approche transactionnelle

Ce modèle postule également une ouverture du système et une liberté de l'individu, celui-ci pouvant transformer l'environnement selon ses aspirations (Ittelson, 1976). En d'autres termes, le système est envisagé comme dynamique puisque la modification d'une entité modifie toutes les entités du système. Dès lors, si un élément change, l'environnement est logiquement transformé dans le même temps. Toutefois, nous considérons que la structure de la relation, elle, peut rester la même. Ramadier (2010, p.17) illustre ce postulat en utilisant l'exemple de l'évolution des ségrégations résidentielles. Il souligne que « ce n'est pas parce que la représentation de la ville a évolué au cours de l'histoire, au point que la distribution des groupes sociaux entre le centre-ville et la périphérie s'est progressivement inversée à plusieurs reprises, que les ségrégations socio-spatiales ont disparu ». L'auteur reprend l'idée

centrale selon laquelle ce sont les relations qui sont importantes et non ses entités prises isolément. De fait, lorsqu'une entité change, il y a effectivement un réajustement de la relation qui se met en place. Cependant, ce nouvel équilibre peut garder la même structure que le précédent. Par exemple, nous retrouvons des ségrégations résidentielles dans l'ensemble des pays, même si les individus et les milieux diffèrent dans chaque cas.

Cette possibilité d'homologie structurale entre plusieurs environnements découle selon nous du fait que les caractéristiques des individus comme celles du milieu dépendent fortement de la dimension sociale. Ainsi, tant que la structure sociale reste la même, il semble cohérent de retrouver une structure invariante de la relation individu-milieu. En prenant ce point de vue, et comme le souligne Altman (1976), il convient de ne pas privilégier un niveau d'analyse plutôt qu'un autre. En effet, toutes les données socio-spatiales, comportementales ou représentationnelles, sont alors considérées comme des transactions entre l'individu et le milieu qui se complètent et qui traduisent la structure de l'environnement.

De ce fait, les représentations ne peuvent plus être définies comme elles le sont dans le cadre de la perspective interactionnelle, c'est à dire comme des mécanismes en amont des actes. Il s'agit plutôt de deux processus parallèles qui s'influencent l'un l'autre. Contrairement à ce que propose l'approche du comportement planifié (Ajzen, 1991), la représentation n'est pas ici un prédicteur de l'action. C'est justement l'analyse de la relation entre la représentation et le comportement, c'est-à-dire de leur plus ou moins grande cohérence, qui permet de décrire l'environnement vécu. Par exemple, un étudiant qui a une représentation négative des études et qui se présente aux cours, connaît un environnement différent de celui qui a également une représentation négative des études mais qui ne s'y présente pas. Pareillement, des individus qui se différencient dans leur représentation mais qui ont les mêmes comportements connaissent des environnements différents. Selon cette conception, les pratiques et les représentations possèdent donc autant de poids l'une que l'autre pour expliquer l'environnement.

Dès lors, nous faisons le postulat que si les représentations et les pratiques s'influencent mutuellement, c'est qu'elles sont influencées de la même façon par la dimension sociale. La représentation est une posture sociale, tout comme le comportement. Elle a de cette façon autant d'impact sur l'objet, l'individu et la société qu'une action effective. Les pratiques et les représentations peuvent alors être considérées sur le même plan et abordées de la même

manière, c'est-à-dire comme une prise de position non intentionnelle et déterminée par la structure sociale (Moscovici, 1961).

2.3.2. Les apports de l'approche transactionnelle

Afin de résumer l'angle d'analyse adopté, nous dressons maintenant les points essentiels qui caractérisent l'unité d'analyse individu-milieu selon Ittelson (1973, 1978) :

- Il y a une impossibilité à séparer l'individu et le milieu, car l'environnement est vécu de façon globale. Chaque unité se définit mutuellement, ainsi le milieu et l'individu forment un système qui détermine l'environnement.
- De fait, l'individu fait partie intégrante du milieu, et celui-ci de l'individu. Il s'agit d'une relation dynamique.
- Les cognitions et les actions sur le milieu varient selon les caractéristiques des individus. Ici, l'auteur veut spécifier que le milieu est dépendant du système social. Nous dirons, pour préciser, que les dimensions sociales et spatiales se co-construisent et que l'environnement s'appréhende alors dans sa dimension socio-spatiale.
- Le milieu a une influence sur l'individu dont ce dernier a rarement conscience. Cette influence n'est pas stable et varie du fait que plusieurs informations sont simultanément fournies, quantitativement et qualitativement.
- L'individu associe des significations symboliques au milieu. Pour notre part, nous rajouterons que si le milieu a une influence plus ou moins consciente sur l'individu, lui aussi exerce une influence dont il n'a pas forcément conscience sur le milieu, notamment par ses représentations et ses pratiques.

Cet auteur insiste particulièrement sur les informations qu'apporte le milieu et, par conséquent, sur les significations qui lui sont données depuis ces informations. De cette façon, le milieu n'a pas de significations en soi, c'est seulement dans la relation avec les individus qu'elles peuvent exister. « Ainsi, le même milieu fournit des informations différentes à des individus différents » (Ramadier, 1997, p.28). Ne portant pas de significations à proprement parler, le milieu reste cependant porteur d'informations. Il est le résultat d'une projection de codes, au sens de Pagès (1974), qui dépend des élites en charge de sa conception (Montlibert, 1995). Lorsque les individus cherchent à utiliser et à interpréter ces informations, ils le font de manière différente selon leurs spécificités sociales. Jodelet (1982) montre ainsi que les personnes ont tendance à intérioriser des valeurs socialement construites qui déterminent les

représentations. Dès lors, l'élaboration des représentations, notamment de l'espace géographique, est également un produit social qui dépend de cette intériorisation. Avec cette description, on comprend tout à fait le caractère socio-physique du milieu. Celui-ci est à la fois marqué dans son élaboration par une certaine idéologie sociale et approché par différentes significations selon les individus. L'environnement, ainsi pensé, ne peut être appréhendé directement. C'est par l'exploration des représentations et des fréquentations, socialement intériorisées, de la ville idéologiquement construite, que nous pouvons tenter de définir la relation entre un individu et son milieu. De plus, comme le milieu possède un caractère multidimensionnel (Stockols, 1978), sa lecture peut s'effectuer à différents niveaux. Il existe alors une multitude de significations possibles qui dépendent du système de valeurs des individus, ou, en d'autres termes, de leurs positions sociales.

Finalement, la perspective transactionnelle présente une conception de la relation individu-milieu qui semble relativement aboutie. Celle-ci est effectivement définie comme un système de significations et d'expériences qui permet de mettre au jour un cadre total dans lequel les sujets sociaux et le milieu socio-physique sont actifs (Stockols, 1982). Néanmoins, les études réalisées dans cette perspective tendent à garder les entités, formant la relation, au centre des analyses. Les acteurs sont régulièrement mis en avant afin de pouvoir étudier l'échange qui existe entre eux. Or, si nous sommes d'accord avec le fait qu'il existe une transaction entre les acteurs de la relation, il semble que le fait de se focaliser dessus entraîne à les penser séparément. De cette manière, la relation a tendance à être ramenée vers un interactionnisme dans le cadre duquel les entités sont considérées comme plus ou moins autonomes et de fait comme étant plus ou moins dans une intentionnalité, voire une stratégie.

Pour tenter de s'écarter de cette dérive, il est opportun de se pencher sur la perspective relationnelle développée en sociologie, notamment par Donati (1991). Cette approche a effectivement l'avantage d'insister sur le fait que les entités de la relation ont une autonomie qui est relative. En d'autres termes, les objets sociaux n'ont pas d'identité en soi et n'existent que les uns par rapport aux autres. De la même façon que dans la perspective transactionnelle, c'est la relation qui est centrale et non les entités reliées. Cependant, la relation ne traduit pas une transaction entre deux éléments, mais une interdépendance forte qui remet en cause leur existence même. Dès lors, en nous appuyant sur le fait que « tout objet n'existe qu'à travers sa relation aux autres » (Laflamme, 2009, p.84), il devient important de se concentrer sur la relation pour connaître les caractéristiques des entités qui y sont impliquées et non sur les entités elles-mêmes. Cette perspective porte également une importance particulière aux

représentations et aux pratiques qui sont, de la même façon que dans la perspective transactionnelle, considérées comme une traduction de l'état de la relation et appréhendées au même niveau. Ce rapide focus sur l'approche relationnelle permet finalement de renforcer ce qui semble être l'idée première de la perspective transactionnelle, c'est-à-dire l'importance d'approcher le système étudié par la relation entre ses composants. Afin de pouvoir traiter notre problématique selon cette conception, nous tâcherons de centrer l'analyse sur une comparaison de différentes relations entretenues à l'espace urbain et non sur une comparaison de différents groupes sociaux construits à priori.

En complément, Altman et Chemers (1980) soulignent qu'un environnement peut avoir des échelles très diverses et que chacune d'entre elles constitue un champ d'analyse différent. De ce fait, il est important de spécifier les dimensions qui sont étudiées. Dans notre cas, c'est le rapport quotidien entre les caractéristiques sociodémographiques de l'individu et socio-physiques du milieu urbain qui est exploré. Ainsi, l'environnement porte sur le vécu quotidien dans la ville (représentations et pratiques spatiales). De plus, il semble important de ne pas s'arrêter à l'observation de règles locales qui seraient propres à l'échantillonnage spatial ou social de l'enquête, mais de chercher au contraire des lois générales qui sont applicables dans l'ensemble des situations. Pour cela, il semble essentiel de considérer la structure sociale comme étant transversale à l'individu et au milieu physique afin d'en extraire des principes généraux. Il est par exemple possible de penser que les positions occupées dans la structure sociale déterminent un environnement particulier. En d'autres termes, c'est un principe d'homologie structurale entre plusieurs espaces que nous tâcherons d'observer afin d'identifier les lois qui les articulent, comme le proposent Durkheim et Mauss (1903). C'est alors bien par une méthode comparative, qui confronte plusieurs environnements existants dans un même milieu urbain, que cette enquête pourra s'ancrer dans une perspective transactionnelle et permettre d'explorer notre problématique tout en gardant la validité écologique qui lui incombe.

Chapitre 2

Les représentations socio-spatiales

Les significations sont manifestement au cœur de l'analyse de l'environnement. Ce sont elles qui, tout comme la fréquentation de l'espace urbain, sur laquelle nous reviendrons plus tard, laissent entrevoir la nature de la relation individu-milieu. Cette considération n'est pas étonnante lorsque l'on connaît la nécessité des individus à accorder du sens aux différentes dimensions qui les entourent. En effet, que ce soit dans l'espace géographique ou social, les personnes simplifient la réalité par le biais d'images cognitives qui leur permettent d'interpréter l'environnement et de le maîtriser (Bruner, 1957). Comme nous l'avons déjà souligné, le milieu est une source d'information et non une simple stimulation. Dès lors, l'étude de la relation individu-milieu oblige à différencier la notion de perception, où l'individu est passivement stimulé, de celle de représentation, où l'individu traite activement l'information.

Ces deux termes sont souvent confondus du fait que ce sont deux processus imbriqués et qu'ils ne partagent pas les mêmes acceptions selon le champ de recherche. Pourtant, il s'agit bien de notions à dissocier, qui relèvent de fonctions et de mécanismes différents. En psychologie cognitive, la notion de perception est définie tel un processus de recueil de l'information qui passe par les voies sensorielles (Lieury, 1990). Le percept, c'est-à-dire la configuration recueillie du stimulus, est alors considéré comme une image mentale de la réalité physique. À travers ces images, les individus transforment la réalité par des réorganisations cognitives. En effet, lorsqu'une personne perçoit un stimulus physique, ses éléments sont simplifiés et organisés pour être mis en mémoire. Cette opération ne peut s'effectuer sans attribuer de sens aux éléments, de la même manière que les significations ne peuvent apparaître sans classement catégoriel. Le réagencement, le classement et l'interprétation du stimulus, impliquent un processus de catégorisation indissociable de la représentation (Tversky, 1977). La perception peut alors être appréhendée comme un processus passif, support du processus actif de catégorisation et d'interprétation. De cette façon, la perception est un processus cognitif qui se trouve au fondement des représentations.

L'image mentale n'est finalement pas un calque de la réalité, mais une interprétation de celle-ci, c'est-à-dire une représentation, qui conditionne la compréhension et la maîtrise de l'environnement. Les travaux de Piaget et Inhelder (1948), sur l'élaboration de la représentation chez l'enfant, rejoignent cette idée et montrent la nécessité de dissocier le processus perceptif de la représentation. Pour eux, la perception apparaît avant la représentation, qui, elle, est issue de cette activité perceptive. Les images sont tout d'abord perçues, pour ensuite gagner en significations à travers leur intériorisation. De la sorte, la représentation correspond à un agencement des éléments, accompagné d'un système de signification. Elle permet aux individus de concevoir l'objet en son absence ainsi que d'en compléter sa perception directe. En d'autres termes, elle laisse accéder à une conception abstraite de l'objet, permettant de maîtriser l'environnement même quand l'information est physiquement absente.

Notons que la notion de « perception environnementale », développée dans le champ de la psychologie environnementale par Ittelson (1978), vient enrichir ces propos. En effet, cet auteur, cherchant à dépasser la division entre les aspects cognitifs et symboliques, propose de concevoir une unité indivisible qui englobe aussi bien les processus que les significations. Cette notion a l'avantage de mettre en avant l'importance d'aborder les processus cognitifs liés aux représentations, et pas seulement le niveau final de leurs significations. Si pour des raisons heuristiques, nous tenons à garder une distinction entre l'état cognitif qu'est une représentation et les processus cognitifs que sont la perception et la catégorisation, c'est néanmoins un tout difficilement divisible qui sera abordé.

La représentation reste toutefois une notion polysémique qui se retrouve souvent au cœur de débats disciplinaires. En effet, même s'il s'agit d'une notion transversale à quasiment l'ensemble des sciences, son acception a tendance à diverger selon les champs de recherche. Le nombre impressionnant des qualificatifs mobilisés pour la définir en est une illustration notable. Pour notre part, sans chercher à exposer ces différences de manière exhaustive, nous tâcherons de présenter la conception générale des représentations spatiales. Dans un premier temps, nous nous attacherons à présenter leur aspect analogique et symbolique afin de pouvoir concevoir la dimension sociale de leur structure. Dans un deuxième temps, puisque la représentation spatiale est accompagnée de significations sociales, nous aborderons la conception des représentations sociales. Il sera alors possible de montrer comment la représentation spatiale peut être appréhendée au prisme des représentations sociales et de définir la notion de représentations socio-spatiales.

1. Les représentations spatiales

Tout d'abord, il apparaît important de faire un point rapide sur la notion de représentation cognitive. À notre sens, le substantif « cognitif » intervient seulement pour différencier l'image mentale de l'image graphique. Dans les deux cas, les représentations peuvent être de natures différentes (iconiques, sémantiques, etc.). Il s'agit simplement de différencier la restitution visuelle, par exemple le dessin en tant qu'objet, de son support mental, c'est-à-dire de l'agencement et des significations des éléments. En ce qui nous concerne, nous n'aborderons que des représentations dites cognitives.

1.1. Définition

La représentation spatiale correspond à une configuration mentale de l'espace physique élaborée selon un traitement de l'information recueillie. En d'autres termes, c'est la pensée mentale que les individus se font de l'espace géographique. Il s'agit dès lors d'un état cognitif lié aux processus cognitifs en jeu dans la relation individu-milieu.

Plus communément abordée sous la terminologie de carte mentale (Tolman, 1948), cette notion est souvent définie comme une représentation analogue à la carte géographique (Lynch, 1960). Si nous sommes en phase avec l'existence de liens topographiques et topologiques entre ces deux « cartes », cette définition reste insuffisante. En effet, il semble important de ne pas oublier que l'espace urbain est constitué d'informations indissociables des significations qui leur sont associées. Or, l'évocation de la seule dimension analogique réduit cette conception et tend à appréhender la représentation spatiale comme une fonction, permettant simplement de se déplacer et de s'orienter dans l'espace géographique. Ainsi, la carte mentale est souvent imaginée telle une sorte de carte routière qui serait consultée pour guider les pratiques. À notre sens, même si la représentation spatiale (carte mentale) est effectivement constituée d'informations utiles aux déplacements et à l'orientation, cela ne constitue pas l'essence de sa définition. Effectivement, plusieurs recherches ont noté que la forme et l'organisation des éléments de la représentation ne sont pas indépendantes des spécificités socio-culturelles des individus (Jodelet, 1982 ; Ramadier, 2003). La nature et la structure de ces représentations varient selon les positions que les personnes occupent dans l'espace social. De fait, ces représentations ne sont pas, comme le propose Lynch (1960), qu'une réponse des individus à la stimulation du milieu. Il s'agit plutôt d'une traduction de la relation particulière entretenue entre le milieu et les individus différemment socialisés.

Il semble dans ce cas que le terme « carte », étant avant tout un moyen graphique de représenter l'espace géographique, contribue à entretenir certaines confusions et à favoriser la définition de représentations spatiales isomorphes seulement basées sur un agencement topographique fonctionnel. De ce fait, l'idée même que la représentation spatiale prenne forcément une forme de carte géographique dans l'esprit des individus, n'est quasiment jamais remise en question. Dans ce cas, il y a pourtant une confusion entre la conception originelle de la carte mentale comme représentation cognitive, et de l'outil carte mentale comme représentation graphique de la représentation spatiale. Cette dernière acception est à écarter selon nous. Contrairement à ce que propose Hass (2004), la représentation spatiale comme produit cognitif ne peut être considérée à la fois comme le contenu et l'extériorisation de ce contenu. En effet, cette confusion entre représentation graphique et représentation cognitive tend à faire oublier que le dessin d'une carte n'est qu'un moyen parmi d'autres de recueillir de l'information spatiale. Cette dernière n'est effectivement pas forcément d'ordre topologique, elle peut aussi être organisée sous la forme de schémas structurés en mémoire qui permettent une sélection évaluative des données (Evans, 1980). Dès lors, la représentation spatiale n'est pas qu'un simple support sur lequel l'individu s'appuie pour pratiquer l'espace physique, c'est aussi une organisation schématique porteuse de sens.

Au final, nous définissons la représentation spatiale comme l'interprétation et l'organisation structurelle des informations spatiales recueillies. De plus, l'espace géographique étant socialement signifiant, cette structure se voit élaborée et partagée au sein des groupes sociaux (Jodelet, 1982). Ainsi, les informations recueillies portent autant sur les caractéristiques physiques et le positionnement relatif des lieux dans l'espace géographique que sur les significations qui leur sont associées. On comprend que cette représentation dépasse les seules caractéristiques de l'espace physique pour englober la relation dynamique entre l'individu socialisé et le milieu socio-physique (Ramadier, 1997).

Il est maintenant important d'exposer les dimensions analogique et conceptuelle des représentations cognitives ainsi que leur articulation. Pour cela, nous resterons dans une littérature proche des représentations spatiales qui permet d'aborder des notions cognitives reliées à notre sujet sans tomber dans les éventuels écueils qu'il est possible de rencontrer dans une approche purement cognitiviste.

1.2. Dimensions des représentations

Il existe deux grands ancrages théoriques qui peuvent expliquer l'ensemble des approches utilisées dans les études sur les représentations, notamment spatiales. En effet, deux courants divergents se sont développés autour de cette question des différentes dimensions des représentations :

- Le modèle analogique propose de concevoir la représentation comme une image qui entretient une relation fonctionnelle avec l'objet représenté.
- Le modèle conceptuel décrit la représentation comme une organisation de données, souvent sémantiques, qui entretient une relation évaluative (jugement) avec l'objet représenté.

1.2.1. Le modèle analogique et le modèle conceptuel

Cette distinction peut apparaître désuète, mais c'est pourtant ce clivage théorique qui explique la plupart du temps l'existence de différentes acceptions autour de la notion de représentation. Ces deux approches viennent de la confrontation entre les courants behavioristes et cognitivistes sur la manière dont sont encodées les informations. Le premier considère que la représentation dépend des perceptions sensorielles que les personnes développent au cœur de leurs pratiques dans un milieu donné. Pour le second courant, la représentation est conceptuelle et s'appuie sur les expériences symboliques vécues avec le milieu. D'après Ramadier (1997), ce sont les travaux de Paivio (1971) qui sont à l'origine d'une jonction entre ces deux modèles. Cet auteur propose effectivement de penser ces deux systèmes de codages en parallèle. Selon lui, les individus activent une représentation analogique ou conceptuelle selon le caractère plus ou moins abstrait de la situation dans laquelle ils se trouvent. Lorsque la situation est concrète, par exemple pour se déplacer dans une ville, l'individu utilise une représentation analogique. Quand il est dans un rapport à la ville que l'on peut juger plus abstrait, pour porter un jugement par exemple, l'individu utilise une représentation conceptuelle. Si cette proposition s'attache à un déterminisme de la situation et ne semble toujours pas suffisante pour rendre compte de l'articulation entre la dimension conceptuelle et symbolique des représentations, elle a l'avantage d'avoir ouvert la voie dans ce sens.

Plus tard, Kosslyn *et al.* (1978) cherchent à réduire ce clivage et proposent de concevoir ces deux systèmes de codages de manière complémentaire, ce qui se révèle certainement être l'approche la plus pertinente. Cette vision admet l'existence d'images mentales analogiques à

l'espace urbain qui ont également une dimension symbolique. Pour résumer, l'encodage sous forme analogique permet de structurer la représentation dans un objectif de fonctionnalité et l'encodage sous forme conceptuelle permet de stocker les significations des éléments qui y sont liés. Plutôt que de postuler sur l'existence de deux dimensions qui interviennent séparément dans les représentations, ces auteurs cherchent à décrire un système englobant les deux. La représentation analogique est ainsi pensée dans une étroite relation avec le système catégoriel qui lui attribue des significations. De nombreuses recherches vont dans ce sens et montrent qu'effectivement, la représentation spatiale n'est pas seulement analogique. Par exemple, Down et Stea (1977) remarquent que les distances physiques représentées dans les dessins des villes ne correspondent pas à la réalité. De plus, ces distorsions ne sont pas forcément un handicap pour les individus. Au contraire, elles constituent de l'information spatiale organisée et catégorisée qui permet de donner du sens à l'ensemble de la représentation. De cette façon, il apparaît que la représentation spatiale n'est pas qu'une simple reproduction fonctionnelle de la carte géographique, elle est également constituée d'une dimension environnementale, c'est-à-dire de significations, de jugements et de valeurs qui sont portés au milieu.

À notre sens, ces développements constituent un premier pas vers l'idée que la représentation spatiale est un produit cognitif indissociable des processus de perception et de catégorisation liés aux significations que les individus attribuent au milieu. Cependant, l'existence de ce double encodage est souvent appréhendée dans une relation de subordination chronologique. La forme conceptuelle est, dans ces cas, prioritaire à la forme analogique qui apparaît ensuite selon la nécessité des personnes (Evans, 1980). Les travaux de Gärling et Golledge (1985) sur l'usage de la ville ont toutefois suscité un consensus qui consiste à les penser comme étant reliés. Ces auteurs montrent effectivement que la représentation dépend tout autant des expériences physiques que des significations et laisse une ouverture théorique pour penser la représentation tel un système complexe qui englobe ces deux encodages de manière imbriqués indépendamment de la situation.

1.2.2. Des dimensions socio-cognitives

Une dernière proposition semble intéressante à retenir. En effet, Morais (1987), cité par Ramadier (1997), montre dans ses travaux sur l'acquisition du langage que ces deux modes d'encodages correspondent à deux types de traitement du monde perçu. Le traitement global de l'information est lié à une représentation analogique et le traitement analytique est lié à une

représentation conceptuelle. En d'autres termes, les différentes dimensions de la représentation s'expliquent selon les informations recueillies par les individus. Il est donc possible de penser que l'élaboration d'une représentation spatiale plutôt analogique ou conceptuelle est socialement construite. Ainsi, les distorsions de la représentation et les catégorisations spatiales réalisées seraient également dépendantes des positions sociales des individus. En effet, puisque le milieu physique n'a pas de signification en soi, un traitement cognitif différencié de celui-ci viendrait bien d'une relation individu-milieu particulière. En d'autres termes, d'un environnement vécu propre à la personne et certainement socialement déterminé. Cela rejoint notamment les travaux de Lorenzi-Cioldi (2002) qui soulignent l'existence de processus de catégorisation différents selon la relation sociale qu'un individu entretient avec la personne représentée. Nous reviendrons plus tard sur ces considérations afin de proposer un regard social sur les différents traitements cognitifs de l'information spatiale.

Pour le moment, il est important de retenir que le schéma de la représentation n'est pas totalement analogique à l'espace physique, mais qu'il s'agit plutôt d'une structure qui organise les éléments selon les significations qui leur sont portées (Kitchin, 1994). Autrement dit, la représentation ne peut pas être abordée comme une simple reproduction de l'espace physique, servant les déplacements. C'est une réorganisation qui déforme ce dernier et qui permet d'aborder la relation que l'individu entretient avec le milieu, particulièrement à travers les significations qu'il lui porte. La structure schématique de la représentation et les significations accordées au milieu dépendent alors des catégorisations spatiales effectuées. Dès lors, tel que le proposent de nombreux auteurs travaillant sur les représentations sociales (Abrieu, 1987 ; Cohen-Scali & Moliner, 2008 ; Rosa *et al.*, 2011 ; etc.), on comprend que le processus de catégorisation est indissociable et imbriqué avec les représentations. Les caractéristiques physiques du milieu se retrouvent organisées selon les significations socialement construites qu'ils suscitent (Milgram et Jodelet, 1976). À l'instar de la proposition de Félonneau (2003), il est alors tout à fait possible d'appréhender les représentations spatiales dans une démarche sociocognitive qui considère l'existence de repères physiques pour les individus tout en considérant des déformations relationnelles qui leur attribuent du sens (Doré & Mercier, 1992).

Afin de terminer notre description des représentations spatiales, nous présenterons maintenant les différents éléments qui les structurent et leurs relations avec les processus de catégorisations spatiales. Ainsi, tout en gardant à l'esprit que les représentations ont une dimension symbolique et une dimension fonctionnelle qui traduisent une relation particulière

entre un individu socialisé et un milieu socio-physique, nous aborderons l'existence de lieux plus ou moins organisateurs des significations qu'elles attribuent.

1.3. Éléments des représentations et processus de catégorisation

L'étude des représentations passe par deux aspects : l'analyse de ses éléments constitutifs d'abord, de leur organisation ensuite, c'est-à-dire de la structure de la représentation. Nous nous concentrerons ici sur les différents éléments qui constituent les représentations. Néanmoins, aborder la nature des éléments tend obligatoirement à considérer des effets de structure qui leur sont indissociables.

1.3.1. Les éléments des représentations spatiales

En ce qui concerne les représentations spatiales, les travaux de Lynch (1960) sur l'espace urbain sont précurseurs dans ce domaine. Cet auteur développe le concept de lisibilité, qu'il définit comme la facilité avec laquelle un individu organise les différents éléments urbains. Cette notion implique que la morphologie d'un milieu est plus ou moins lisible et que les individus adaptent leurs comportements de façon immédiate par rapport aux stimuli physiques. Si cette approche relève d'un déterminisme physique, la description des éléments qui contribuent à cette idée de lisibilité est devenue une base primordiale, voire un vocabulaire inhérent, à l'analyse des représentations spatiales. Il est alors important de présenter les cinq types d'éléments distingués par l'auteur qui constituent les représentations de l'espace urbain :

- Le premier correspond aux voies. Ce sont les tracés que les personnes utilisent pour se déplacer. C'est-à-dire les routes, les rues piétonnes, les lignes de métro, tramway, train, etc. L'auteur souligne que cet élément peut être le plus structurant pour certains individus, qui organisent leur représentation durant leurs déplacements.
- Le deuxième correspond aux limites. Il s'agit de frontières linéaires qui ne sont pas empruntées par les personnes. Ce sont des éléments qui séparent des espaces, telles des barrières plus ou moins franchissables : un cours d'eau, une voie ferrée, un mur, etc. Cet élément peut prendre un rôle d'organisation important qui rassemble des espaces en une unité.
- Le troisième correspond aux quartiers. Il s'agit d'une partie de la ville assez vaste qui se différencie du reste de l'espace urbain. Ce fragment spatial possède une forte

identité propre à une caractéristique générale qui combine souvent son physique, ses habitants et l'ensemble des activités qui y ont lieu. Par exemple, le campus universitaire est un quartier. Il peut exister des représentations principalement structurées par ces unités thématiques, que l'on distingue d'ailleurs des représentations principalement structurées par des voies.

- Le quatrième correspond aux nœuds. Ceux-ci représentent des jonctions ou des concentrations stratégiques qui peuvent soit permettre le passage d'un système à un autre, soit symboliser le centre d'un quartier. Dans le premier cas, il s'agit surtout d'un croisement de voies qui fait la relation entre plusieurs endroits : un arrêt de tramway avec plusieurs voies ou un rond-point par exemple. Dans le deuxième cas, c'est un lieu de rassemblement où convergent plusieurs caractéristiques, comme une place ou un jardin public. Il est possible qu'un nœud soit à la fois une jonction et une concentration : une gare par exemple, permet de relier plusieurs lieux et résume les caractéristiques du milieu environnant. Cet élément aussi peut être le principal organisateur de certaines représentations.
- Enfin, le cinquième correspond aux points de repère. Ce sont, comme les nœuds, des références ponctuelles. Cependant, ceux-ci sont plus facilement reconnaissables et servent les individus à se repérer. Souvent utilisés pour s'orienter dans les déplacements, il s'agit de monuments, d'immeubles, etc., qui se distinguent des autres éléments par leur physique et leur visibilité. L'auteur souligne que cet élément est souvent utilisé pour organiser la représentation.

Selon Lynch (1960), c'est la combinaison de ces cinq éléments qui permet aux individus d'avoir une lisibilité de l'espace urbain, qu'il qualifie de satisfaisante pour se déplacer. Cette « capacité » dépend principalement des aspects physiques du milieu. Cet auteur insiste effectivement sur le poids de la dimension physique dans l'élaboration des représentations et décrit la notion d'« imagibilité ». Celle-ci est une impression forte d'unité spatiale qui renvoie à l'idée que la morphologie de la ville est une information plus ou moins facilitatrice pour la lisibilité et la formation d'une représentation adaptée. Dès lors, l'auteur considère que certaines informations spatiales sont perçues de manière plus aisée par les personnes, selon leur caractère unique, leurs fortes liaisons avec d'autres lieux et leur sens pratique. Lorsqu'un élément urbain possède ces trois caractéristiques, il devient une image forte de l'espace urbain, visible et partagée par l'ensemble des individus. Par exemple, Marchand (2001) identifie que les centres-villes possèdent une « imagibilité » plus forte lorsqu'ils ont une

délimitation physique visible, comme un cours d'eau, qui regroupe un ensemble cohérent de lieux par rapport au reste de la ville. De cette façon, sa lisibilité représentationnelle est facilitée.

Les travaux de Ledrut (1973), également orientés sur l'image de la ville, tendent à reconsidérer ces propos en y annexant les caractéristiques sociales des individus. Cet auteur insiste sur le fait que la lisibilité d'une ville ne peut se limiter à ses caractéristiques physiques et qu'il est nécessaire de prendre en compte les significations associées aux informations spatiales. Il remarque notamment que les représentations de la ville, c'est-à-dire les significations qui lui sont portées, varient selon les groupes sociaux interrogés. Ainsi, il soutient que les éléments urbains n'ont pas de sens en soi. C'est seulement la spécificité de la relation entre l'individu et le milieu qui peut apporter des significations aux éléments physiques. De fait, ce n'est pas la ville qui offre des images aux personnes, ce sont elles qui en ont une image mentale. Contrairement à celle de Lynch, cette proposition a l'avantage de considérer l'individu comme un élément actif de son environnement. Dès lors, l'« imagibilité » d'une ville est socio-physique et dépend tout autant des individus que du physique des lieux. Plus tard, les travaux de Ramadier et Moser (1998) viennent confirmer ces propos, en montrant l'existence d'une lisibilité qui est avant tout sociale. Ces auteurs insistent sur le fait que selon leur appartenance sociale, les individus ont plus ou moins de facilités à intérioriser les caractéristiques de l'espace urbain pour organiser leur représentation. Plus précisément, la distance entre leur origine socioculturelle et les valeurs projetées dans l'espace urbain, par ceux qui le façonnent, est à l'origine d'une facilité plus ou moins grande à utiliser les caractéristiques socio-physiques du milieu. Plus la distance sociale est grande entre l'individu et le milieu, plus la lisibilité est difficile. Cette recherche soutient que le milieu ne possède pas de signification en soi, et montre que sa lisibilité dépend de la distance qui sépare les caractéristiques sociales des personnes de celles qui sont inscrites dans les éléments spatiaux. Les représentations et fréquentations de l'espace urbain reflètent dès lors une position socio-spatiale particulière des individus les uns par rapport aux autres dans l'espace géographique.

Ainsi, l'espace urbain est doublement socialisé. Une première fois lors de son élaboration, il est alors marqué par les codes sociaux de ses concepteurs, et une deuxième fois dans la relation qu'il entretient avec les personnes socialisées qui lui accordent certaines significations. Dans ce cas, il semble difficile d'appréhender des représentations spatiales sans

tenir compte des composantes sociales qui interviennent dans la relation individu-milieu (Félonneau, 2007).

En conséquence, il apparaît nécessaire de se détacher du modèle comportementaliste proposé par Lynch (1960). Néanmoins, le fait que certaines représentations spatiales se caractérisent par des voies, par des quartiers, par des nœuds et encore par des points de repère semble intéressant à retenir. Effectivement, Ladd (1970) montre aussi que les représentations spatiales s'organisent prioritairement autour de l'un ou de deux de ces éléments. De manière plus synthétique, Shemyakin (1962), cité par Bailly (1985), et Appleyard (1970) décrivent deux types d'éléments qui organisent les représentations spatiales :

- Certaines représentations sont principalement organisées par des voies, Appleyard les appelle des « cartes séquentielles » pour souligner la liaison des éléments entre eux, et Shemyakin insiste sur le fait qu'elles traduisent les itinéraires des individus.
- D'autres sont principalement organisées par des éléments ponctuels qui n'entretiennent à priori pas de relations, si ce n'est topologique. Appleyard parle de « cartes spatiales » et Shemyakin insiste sur l'idée d'une vue d'ensemble qui relève d'unités spatiales.

Ces deux types de représentations ne sont pas sans faire penser à la distinction, faite plus haut, entre un traitement analytique ou global de l'information spatiale. Il est tout à fait possible de concevoir qu'une représentation organisée par des voies corresponde à un traitement analytique alors que la représentation organisée par des éléments ponctuels correspond à un traitement global de la ville. Hirtle et Houdson (1991), cités par Ramadier (1997), appuient cette idée lorsqu'ils confirment qu'une représentation principalement organisée par des éléments ponctuels détient beaucoup plus de relations spatiales euclidiennes qu'une représentation organisée par des voies. Ce qui traduit un traitement globalisant, renvoyant à l'ensemble d'un espace géographique contrairement aux voies qui traduisent un traitement analytique d'une dimension particulière d'un espace géographique. Ainsi, nous nous attendons à ce que l'organisation représentationnelle soit liée aux traitements cognitifs de l'information spatiale. De plus, puisque l'« imagibilité » et la lisibilité d'une ville sont socio-spatiales, les caractéristiques sociales des individus devraient également être impliquées dans la définition de ces traitements cognitifs. Ces propos se consolident d'autant plus que les travaux sur la lisibilité sociale de Ramadier (2009) montrent que les individus qui ont une faible distance sociale avec leur milieu ont une représentation spatiale qui a tendance à être

abstraite. De la même manière, ils fréquentent beaucoup plus de lieux que ceux qui ont une distance sociale plus grande avec le même milieu.

1.3.2. La catégorisation spatiale

Ces considérations amènent à analyser le processus de catégorisation qui est imbriqué aux représentations spatiales. C'est effectivement par son étude qu'il sera possible d'appréhender les différentes formes de traitements de l'information. Pour cela, la classification des éléments proposée par Lynch (1960) ne suffit pas. En effet, ce modèle décrit les caractéristiques physiques du milieu sans considérer que ces informations sont traitées par les individus. C'est pourquoi, comme le propose Cauvin (1999) dans son approche de la cognition intra-urbaine, nous tâcherons d'étudier les représentations spatiales par le recueil de trois composantes décrites par Gärling *et al.* (1984) :

- Les lieux ; ce sont les unités de base qui composent la représentation. Ici, les lieux peuvent prendre la forme des cinq types d'éléments décrits par Lynch (1960). Leur forme géographique est variable et peut aussi bien être un point, une ligne ou une surface.
- Les relations entre ces lieux ; il s'agit d'appréhender les caractéristiques qui lient différents lieux entre eux. Nous remarquons qu'étudier ces liens revient à chercher le processus de catégorisation qui regroupe des lieux plus ou moins homogènes entre eux pour les distinguer des autres. Ces relations peuvent être :
 - d'une nature inclusive : est-ce qu'un des lieux est contenu dans l'autre, ou non ?
 - D'une nature de proximité : est-ce que ces lieux partagent la même appartenance, le même regroupement spatial, ou non ?
 - D'une nature métrique : est-ce que ces lieux partagent des distances et des orientations communes, ou non ?
- Les déplacements dans l'espace géographique, ou les projets de déplacements ; les auteurs insistent alors sur l'importance de comparer l'intériorisation de l'information spatiale et les pratiques des individus. À notre sens, ceci permet de cerner l'ensemble de la relation individu-milieu.

Le fait de considérer ces trois éléments dans l'analyse des représentations met en avant le rôle actif de l'individu dans sa relation avec l'objet représenté. Ainsi, comme le préconise la

perspective transactionnelle, les significations sont centrales et abordées par l'étude croisée des représentations spatiales, des processus cognitifs qui y participent et des fréquentations de l'espace géographique.

Selon les travaux de Marchand (2005), abordant l'organisation des éléments de la représentation spatiale, la nature des relations entre les lieux est dépendante d'un rapport hiérarchique entre ceux-ci. Cet auteur montre, en effet, que ce sont majoritairement des lieux du centre-ville qui sont organisateurs de la représentation de la ville en générale, du moins en France. Dès lors, on remarque que l'agencement de la représentation dépend de quelques éléments reconnus et porteurs de significations fortes. Ainsi, il existe des lieux hiérarchiquement plus importants qui structurent la représentation spatiale pour en faire un tout cohérent. Ces lieux sont cognitivement différents des autres dès le processus de stockage de l'information. Ils sont mieux reconnus et permettent d'élaborer les significations de la représentation en formant des unités spatiales (McNamara *et al.*, 1989). En effet, le traitement de l'information spatiale est, de la même manière que pour le traitement sémantique, affecté par une division cognitive qui correspond aux processus de catégorisation, de hiérarchisation et de mise en mémoire des informations. La seule différence réside dans le fait que la division d'un espace géographique est autant influencée par les distances euclidiennes entre les lieux que par leur dimension physique et leurs significations. Ces processus permettant de réduire l'effort cognitif dans le traitement de l'information, impliquent une simplification et une réduction des données spatiales par leur regroupement en unités de lieu (Hirtle & Jonides, 1985). De fait, les informations spatiales s'organisent par des catégories de lieux structurés et hiérarchisés. De plus, McNamara *et al.* (1989) montrent que cette hiérarchisation en mémoire se retrouve dans la structure des représentations, c'est-à-dire dans les significations attribuées à l'objet.

On remarque, dans la plupart des descriptions de ces catégories spatiales, que les notions de barrières ou de frontières physiques, qui participent habituellement à définir une unité spatiale, sont peu présentes. Il apparaît que l'accent est porté sur un rassemblement d'éléments qui partagent des caractéristiques plus ou moins communes. Par exemple, Depeau (2006, p.13) définit ces unités comme des « catégories d'informations mémorisées ensembles sur la base de significations construites par l'individu et qui leur sont propres ». On comprend, dès lors, l'importance des significations dans l'existence même d'une catégorie. Or, certains éléments de ces catégories portent plus fortement ces significations et en sont de fait les

meilleurs représentants. Ces lieux particuliers, organisateurs de la représentation spatiale, qui agencent les catégories en participant à leur construction, sont appelés des points de référence.

1.3.3. Les points de référence spatiale

Plusieurs auteurs se sont penchés sur l'existence de lieux organisateurs dans la représentation spatiale. Mais ce sont les travaux de Sadalla *et al.* (1980) qui, en s'appuyant sur la notion de point de référence cognitive développée par Rosch (1975), ont été précurseurs dans ce domaine. Ils démontrent que la cognition spatiale s'organise autour de points de référence spatiale, c'est-à-dire de lieux mieux connus qui définissent les autres lieux représentés. En d'autres termes, il existe deux types de lieux dans la représentation spatiale : ceux qui organisent son sens et ceux qui apportent de l'information adjacente à celui-ci. Il est possible de repérer ces différents éléments par leur relation asymétrique. Effectivement, comme nous l'avons déjà souligné un point de référence est facilement relié à l'ensemble des autres lieux de sa catégorie, c'est en quoi ils lui sont adjacents. Cependant, l'inverse n'est pas possible. Un lieu qui n'est pas un point de référence ne sera pas relié à d'autres lieux avec facilité. Sadalla *et al.* (1980) ont également montré que les lieux adjacents ne sont définissables qu'à travers les points de référence, alors que l'inverse ne s'observe pas. De plus, une même distance géographique est jugée plus courte lorsqu'elle est jugée à partir d'un point de référence que lorsqu'elle est jugée à partir d'un lieu adjacent. Ainsi, comme pour les instances prototypiques des catégories sémantiques, les points de référence sont des organisateurs de l'agencement de la représentation. La seule différence réside dans le fait qu'un point de référence ne se construit pas seulement sur des ressemblances sémantiques comme un prototype, mais aussi et essentiellement sur des relations de distances physiques et d'organisations perçues entre les différents lieux (Couclelis *et al.*, 1987).

En s'appuyant sur cette notion de point de référence, Hirtle et Jonides (1985) mettent en évidence l'existence d'une organisation hiérarchique entre les éléments des représentations spatiales. De cette façon, ils affirment que la représentation spatiale n'est pas uniquement basée sur des conceptions euclidiennes. Les individus catégorisent l'information du milieu en « clusters », c'est-à-dire en unités spatiales qu'ils utilisent ensuite comme une source d'information. De fait, la représentation est organisée par ces unités dans lesquelles des éléments se regroupent selon leurs ressemblances avec les points de référence qui les représentent. Ces unités spatiales sont également hiérarchiquement organisées entre elles. En effet, la catégorisation spatiale s'effectue sur plusieurs niveaux, certaines unités spatiales

prennent alors plus d'importance que d'autres et, portées par leur point de référence, contribuent à la mise en place d'autres unités secondaires, qui à leur tour vont contribuer à la mise en place d'autres unités encore moins importantes et ainsi de suite (figure 4).

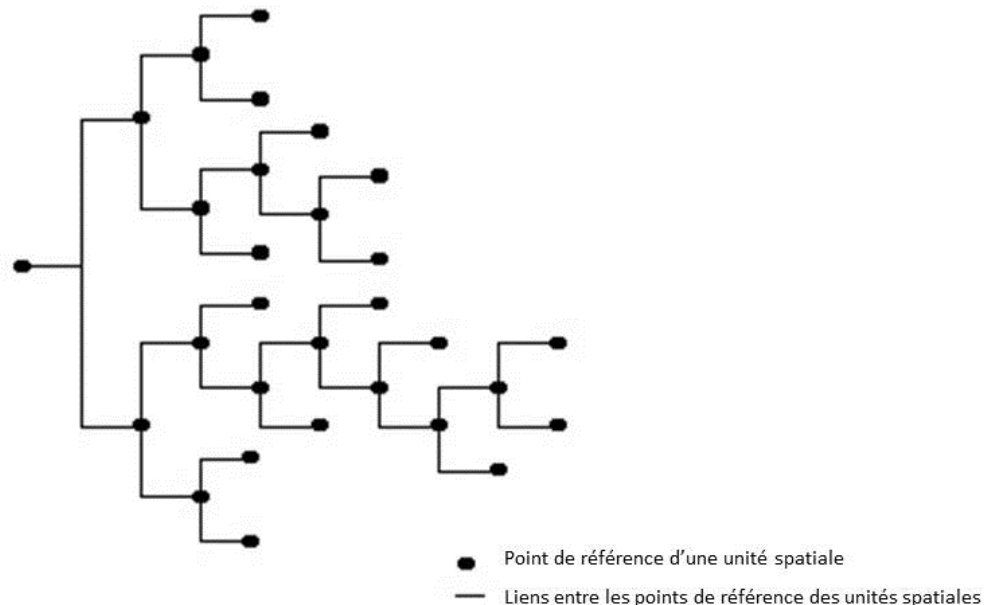


Figure 4 : Modèle de hiérarchisation des unités spatiales (clusters) dans les représentations selon, notamment, les propos de Holding (1994)

Dès lors, ce système de catégorisation est conçu comme un processus totalement imbriqué avec la structure des représentations spatiales. Les points de références ne sont pas équivalents aux autres éléments. Ils sont semblables aux idéals-types des catégories, permettant de structurer la relation entre les éléments de la représentation. Ainsi, ils organisent, tout autant par des facteurs sémantiques que physiques, les significations qui sont portées à l'objet dans la représentation (Holding, 1994). Pour résumer, l'agencement de la représentation spatiale est hiérarchisé par la présence de points de référence plus importants que les autres éléments et qui représentent les catégories spatiales.

Un dernier résultat de la recherche autour des points de référence nous interpelle. Holding (1992) cherche à comprendre les différences performatives entre les cognitions spatiales des hommes et celles des femmes. Ainsi, en reprenant les travaux de McGuinness et Sparks (1983), cet auteur souligne que les hommes ont une représentation spatiale qui est basée sur un système interrelié alors que les femmes utilisent des lieux précis et individualisés. En d'autres termes, il semble que les hommes auraient tendance à réaliser un traitement global de l'espace urbain et les femmes auraient tendance à réaliser un traitement analytique de celui-ci.

Par conséquent, il serait possible que la nature même de la catégorisation spatiale diffère selon les caractéristiques sociales des individus, traduisant ainsi des représentations différenciées. En effet, comme le propose Lorenzi-Cioldi (2002) la nature des catégorisations sociales et des représentations dépend du rapport social entretenu avec l'objet représenté. Ici, il apparaît que les hommes et les femmes n'entretiennent pas le même rapport avec l'espace urbain. Cependant, au-delà de cette caractéristique « sexe », il nous semble que c'est surtout la position sociale de ces individus qui doit être prise en considération. Si ces catégorisations sont effectivement liées à différentes significations attribuées à la ville, c'est avant tout selon les asymétries des relations sociales dans la structure sociale qui déterminent leur rapport au milieu socio-physique.

Au final, nous considérerons la représentation spatiale comme un système de relations et de distinctions, interne et élaboré durant l'existence, qui sélectionne, organise et charge de sens de ce qui est perçu (Félonneau, 1994). Nous insisterons donc sur sa fonction socialement construite de transformation et de réduction des informations spatiales. Ainsi, il s'agit d'un système dynamique qui dépend pleinement de la socialisation des individus. C'est pourquoi, il est maintenant important de présenter les développements réalisés autour des représentations sociales et de les intégrer dans notre approche.

2. Les représentations sociales

Comme le souligne notamment Mannoni (1998, p.18), « il semble bien en effet, qu'une représentation sociale soit, dans une large mesure, une image représentée qui, au cours de son évolution, aurait acquis une valeur socialisée (partagée par un grand nombre) et une fonction socialisante (participant à l'élaboration d'une interprétation du réel valide pour un groupe donné à un moment donné de son histoire) ». De fait, les représentations sont sociales dès lors que les individus font appel à leur pensée socialisée pour maîtriser leur environnement physique et humain. Ici, ce n'est pas l'objet représenté qui contribue à qualifier la représentation, mais « la primauté du social sur l'individuel » (Moscovici, 1961, p.25) dans son élaboration. Ainsi, nous chercherons tout d'abord à montrer que la définition des représentations sociales (RS) s'accorde parfaitement avec celle des représentations spatiales. Puis nous observerons en quoi la structure dynamique qui est prêtée aux RS coïncide avec les différents éléments spatiaux que nous venons de décrire. Enfin, nous tâcherons d'articuler les

processus de catégorisation sociale et spatiale afin de soulever le rôle identitaire des représentations spatiales.

2.1. Définition

La conception psychosociale des représentations s'appuie sur la notion de représentation collective développée par Durkheim (1898). En effet, cet auteur met en avant l'importance de considérer les représentations comme une dynamique collective, et de ne pas s'enfermer dans une approche individuelle de ce mécanisme. De cette façon, la représentation au sens large renvoie à une structure complexe, partagée par l'ensemble d'une société et qui émerge d'une confrontation des représentations individuelles. Dès lors, la représentation individuelle ne peut plus être indépendante des dynamiques sociales, elle est en réalité déterminée par les conditions sociales dont la représentation collective fait partie. Pour reprendre les mots de Durkheim (1898, p.35), la représentation collective « est dans l'ensemble, de même qu'elle est par l'ensemble. Voilà en quel sens elle est extérieure aux particuliers ». L'idée principale est qu'on ne peut pas réduire une représentation à un fait organique qui s'explique par lui-même. C'est à l'inverse, un système complexe qui s'élabore en relation avec les phénomènes sociaux. D'ailleurs, le déterminisme social prend une place toute particulière dans cette approche pour expliquer les actes et les représentations des individus.

Plus tard, Moscovici (1961) développe alors la notion de représentation sociale dans ce sens. Pour cela, il s'inspire également, semble-t-il, des travaux de Piaget (1932) qui abordent l'élaboration de jugement moral chez les enfants. Cet auteur montre effectivement que les enfants développent une représentation du monde physique et social au cours de leur développement, c'est-à-dire selon l'éducation primaire qu'ils reçoivent de leurs parents et de l'institution scolaire. C'est cette représentation qui leur permet par la suite d'agir et d'interagir dans leur environnement, au sein de leur groupe.

Moscovici (1961) insiste particulièrement sur le fait de considérer les représentations comme ce qui fait lien entre les individus et les objets représentés. De la même manière que Durkheim (1898), cet auteur considère que la dimension sociale permet de sortir d'un schéma stimulus-réponse. Pour lui, l'objet n'existe pas en soi, mais seulement à travers la représentation qui détermine elle-même l'objet. On peut voir ici, des rapprochements évidents avec l'approche transactionnelle. Il n'y a pas de réalité objective et chaque objet est défini par la représentation qui lui est accordée en fonction de la socialisation des individus.

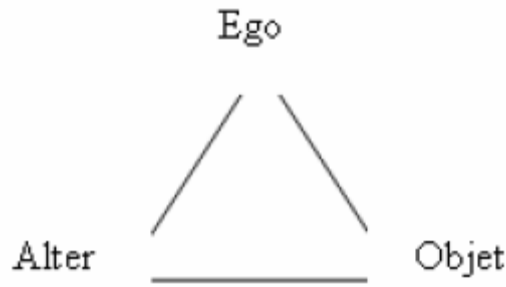


Figure 5 : Triade relationnelle entre le moi, l'autre et l'objet selon Moscovici (1984)

La représentation est alors intimement liée aux positions sociales des personnes. En effet, si elle détermine l'objet lui-même dans sa relation avec l'individu, elle dépend et intervient aussi dans les relations sociales avec d'autres groupes sociaux (figure 5). Les représentations sont finalement des opinions, des informations et des croyances (Moliner *et al.*, 2002) socialement construites, et ce depuis la socialisation la plus primaire. Elles s'élaborent en lien avec les relations sociales, inter et intra-groupe et contribuent aux prises de position (Doise & Palmonari, 1986).

2.1.1. Les fonctions des représentations

Selon Abric (1994a), les représentations sociales, c'est-à-dire le fait d'accorder des significations à un objet, remplissent quatre fonctions :

- La première est une fonction de savoir. Selon les propos de Moscovici (1961), les représentations permettent d'intérioriser des informations tout en les transformant pour les rendre compréhensibles. Elles donnent un sens à l'environnement de l'individu, lui permettant ainsi de réaliser des communications sociales dans certains cadres.
- Le deuxième est identitaire. Comme le montre Doise (1973), les représentations permettent de situer les individus dans l'espace social. Elles participent en effet à une construction identitaire positive, notamment par un processus de comparaison sociale, en accordant certaines spécificités et significations aux groupes sociaux.
- La troisième est une fonction d'orientation qui guide les pratiques. Les représentations définissent des normes de conduites qui peuvent être plus ou moins acceptables, et orientent les personnes sur ce qui est toléré ou non. Cependant, la représentation ne peut pas à elle seule, comme le propose Abric (1987), déterminer la nature de la relation individu-objet, c'est-à-dire l'environnement de l'individu. Cet auteur stipule que « l'existence d'une représentation de la situation préalable à l'interaction elle-

même fait que dans la plupart des cas, les conclusions sont posées avant même que l'action ne débute » (Abric, 1994b, p.17). Or, la représentation ne nous semble pas être un préalable à l'état de la relation avec l'objet, mais plutôt faire partie intégrante de la transaction entre l'individu et l'objet. C'est d'ailleurs certainement ce que l'auteur note lorsqu'il souligne l'importance des représentations dans la relation à l'objet. Néanmoins, cette transaction ne peut s'appréhender complètement qu'en observant la relation entretenue entre les pratiques et les représentations. Pour le dire autrement, c'est justement la cohérence plus ou moins forte entre les représentations et les pratiques qui explique l'environnement vécu.

- La dernière est une fonction justificatrice. Selon Doise (1973), les représentations permettent de catégoriser et, de fait, de faire des distinctions sociales. Dès lors, les significations qui leur sont associées permettent d'installer et d'entretenir des enjeux sociaux. C'est la raison pour laquelle cette dernière fonction nous semble intimement liée à une fonction identitaire en contribuant directement à renforcer la position sociale, allant jusqu'à instaurer une distance sociale avec certains groupes.

Avec cette rapide description, on comprend que les représentations sociales s'inscrivent dans l'étude des rapports sociaux. Elles tendent à se détacher d'une approche individuelle, particulièrement présente dans la psychologie culturelle, qui conçoit les représentations comme imposées par la société sans prendre en compte le fait que celle-ci est aussi construite par une diversité de représentations socialement régulées. Ainsi, l'intérêt du chercheur doit se porter sur la relation entre certaines positions dans la structure sociale et certains fonctionnements cognitifs (Doise, 1992). C'est alors l'enjeu social que constitue l'objet représenté qui fait la représentation et qui explique sa diversité. Pour Moliner (1993), l'enjeu des représentations est prioritairement identitaire. Par ses différentes fonctions, nous observons effectivement que les représentations permettent l'élaboration et le renforcement des identités dans une dynamique de différenciation sociale. Chaque groupe occupe une position hiérarchisée dans l'espace social, plus ou moins avantageuse selon le champ considéré. De plus, chacun de ses groupes élabore des représentations partagées entre eux et qui les différencient des autres groupes. Ainsi, les représentations participent à renforcer et à valoriser l'identité sociale liée à leur position, en instaurant une distance cognitive entre les groupes sociaux. Entretenir un certain rapport à un objet social traduirait ainsi le positionnement d'un groupe dans l'espace social marqué par l'asymétrie des différentes catégories de ses agents. Par conséquent, les représentations permettent de maintenir,

d'agrandir ou de réduire les différenciations sociales et entraînent alors des différenciations sociocognitives propres aux identités sociales des groupes.

2.1.2. Les niveaux d'analyse des représentations

Ces considérations impliquent que les représentations ne peuvent s'appréhender que par une analyse des différentes entités sociales auxquelles les individus sont liés. Or, comme le propose Doise (1982), il existe plusieurs niveaux d'explication des représentations. Cet auteur ne cherche pas à privilégier un de ces niveaux par rapport à un autre, mais simplement à les distinguer pour rendre compte de la nécessité de les aborder conjointement, comme un tout indissociable. Quatre niveaux d'analyse sont alors distingués :

- Le premier est un niveau intra-individuel. Il s'agit des réponses individuelles, qui diffèrent déjà toutes entre elles. En effet, les représentations se forment selon l'histoire des personnes et varient selon l'expérience particulière de chacun. Moliner *et al.* (2002) précisent que ce sont les représentations les plus accessibles et c'est pourquoi l'ensemble des études commencent par recueillir des discours individuels, ayant chacun leurs spécificités, avant d'en dégager leur convergence.
- Le deuxième est un niveau interindividuel. Ici, les individus sont considérés dans un groupe social. Dans ce cas, ils interagissent avec d'autres personnes qui partagent des caractéristiques communes, et de fait la même représentation. L'ensemble de ces individus est plus ou moins homogène et partage des facteurs communs qui déterminent leur représentation de la même manière.
- Le troisième niveau est positionnel. Il consiste à considérer les relations sociales qu'entretiennent les groupes entre eux. La prise en compte des différentes positions occupées dans le tissu des relations sociales met en avant l'influence des rapports sociaux asymétriques dans l'élaboration des représentations. Ainsi, on aborde la distinction entre groupes et son lien avec les modulations de représentations qui appuient des prises de positions sociales.
- Enfin, le quatrième niveau est idéologique. Celui-ci englobe et détermine les asymétries sociales que l'on peut observer entre les groupes. C'est à ce niveau que s'organise la société et que l'ensemble des enjeux relationnels peut être abordé. Sa prise en compte permet d'expliquer le contexte sociétal dans lequel les groupes prennent position. En effet, selon Rouquette et Rateau (1998, p.28), « dans le cadre des sciences sociales, qui sont aussi des sciences politiques, la notion d'autonomie

cognitive, prise au pied de la lettre, est absurde. On récusera en conséquence toutes les approches individualistes qui prétendent rendre compte de l'ordre cognitif collectif par la simple agrégation de processus personnels incessamment recommencés. L'individu n'est rien sans la société qui l'invente et lui offre un champ balisé pour son action, ses illusions et son destin ».

De fait, les représentations sociales portent sur des objets à partir desquels les individus élaborent leur identité sociale au sein d'un groupe qui se différencie lui-même des autres groupes sociaux. Cet objet est alors au cœur d'une dynamique sociale entre les différents groupes qui renforcent leur positionnement dans la structure sociale par certaines représentations et pratiques. Cette dynamique répond elle-même à une configuration déterminée par une superstructure : l'idéologie.

Dans le cas de cette thèse, l'espace urbain apparaît effectivement comme un enjeu social qui sous-tend des dynamiques importantes. Afin de pouvoir appréhender ces dynamiques sociales, nous nous attacherons aussi aux idéologies qui sont propres à la construction de la ville. Cependant, nous savons qu'il n'existe pas qu'une seule et même idéologie pour une société donnée (Deconchy, 1991). Au contraire, puisqu'il s'agit d'une pensée sociale, il en existe autant de déclinaisons que de groupes sociaux. C'est pourquoi nous aborderons plus précisément l'idéologie dominante de son élaboration, c'est-à-dire la conception idéale la plus légitime dans l'espace social et qui contribue aux rapports de domination en servant préférentiellement les groupes dominants. De cette façon, il nous sera possible d'appréhender l'organisation de la structure sociale et de mettre en relief les enjeux liés aux représentations de la ville.

Pour résumer, nous garderons une définition proposée par Abric (1987, p.64), qui décrit la représentation sociale comme « le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique ». « La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social » (Abric, 1989, p.188).

Après avoir défini le concept de représentation sociale, nous chercherons maintenant à décrire sa structure et sa dynamique.

2.2. Dynamique et structure des représentations

Les représentations, intervenant dans les rapports sociaux, se construisent et permettent de prendre position de différentes manières. En effet, on observe autant des mécanismes d'identification sociale que des mécanismes de distinction sociale chez les individus, cherchant à valoriser leur identité. Ainsi, les représentations, en lien avec le processus de catégorisation, amènent à la fois le consensus et la différenciation, l'assimilation et l'opposition. L'organisation cognitive et les dynamiques identitaires semblent totalement dépendantes l'une de l'autre. Les représentations sont simultanément influencées par des relations interindividuelles et intergroupes liées au fait que les individus évoluent et se positionnent dans un espace social (Deschamps & Moliner, 2008). La structure des représentations est alors dynamique et dépend de principes organisateurs qui génèrent les prises de position (Doise, 1990). Les individus peuvent effectivement partager des informations ou des connaissances communes sans avoir les mêmes prises de position autour de cet objet. Par exemple, une idéologie commune, c'est-à-dire partagée par tous, n'entraîne pas pour autant un consensus représentationnel. Elle entraîne un même cadre de régulation qui n'empêche pas différentes représentations, car il sera vécu différemment selon la position sociale.

2.2.1. Les principes organisateurs

Afin de rendre compte de ces principes organisateurs, propres aux dynamiques sociales, nous les exprimerons à travers les deux processus, décrits par Moscovici (1961), qui participent à la constitution des représentations : l'objectivation et l'ancrage.

L'objectivation est définie tel un processus qui rend concret ce qui est abstrait. C'est-à-dire que les connaissances relatives autour d'un objet de représentation ne sont plus considérées comme de simples concepts, mais deviennent des éléments matériels de la réalité. En ce sens, la représentation entraîne à penser et à considérer un objet de telle manière que les significations qui lui sont accordées s'objectivent physiquement et socialement. L'objet représenté est sélectionné et décontextualisé de son environnement par une construction sélective qui permet, par la suite, de le concrétiser par une schématisation structurante de

celui-ci, afin de le naturaliser et d'en faire un élément de la réalité. Par ce biais, la distance entre l'intériorisation des informations et leur extériorisation est réduite. Dès lors, les significations données à un objet ne sont pas considérées, par l'individu, comme une déformation, mais comme un reflet de celui-ci. De plus, les dynamiques sociales autour de l'objet s'en trouvent également impactées, de la même manière que par une action physique. En effet, Doise (1992) insiste sur le fait que l'objectivation influence le mode de vie collectif qui intervient dans la régulation des rapports entre groupes. Les personnes ont une construction sociale de la réalité qui devient la réalité observée, le concept devenant le percept (Jodelet, 1984). Dès lors, compte tenu de la relation dialectique entretenue, le monde social diffère pour chacun. Les individus produisent par l'objectivation un monde social qui agit sur eux, tout en leur permettant de se positionner.

Pour résumer, la hiérarchisation sociale s'inscrit dans le rapport aux objets et aux autres selon les schèmes sociocognitifs qui sont au principe de l'espace social (Bourdieu, 1979a). Les représentations sociales sont alors ancrées dans les rapports sociaux où elles s'objectivent, faisant que ces derniers sont à la fois le produit et le producteur des représentations.

L'ancrage des représentations se définit comme l'assimilation de nouveaux éléments, propres à l'objet représenté, au sein de catégories de pensée préexistantes. La cognition se réalise alors dans un cadre de référence familial et partagé par le groupe social. Ce processus montre une relation forte entre les dimensions psychologiques et sociologiques des personnes. En effet, l'étude de l'ancrage des cognitions revient à observer les particularités sociales qui génèrent ces cognitions. De fait, l'objet représenté est reconstruit et modelé, selon son enracinement dans les normes groupales de l'individu (Moscovici, 1976). Ce qui est insolite devient commun par une mobilisation de connaissances connues et convergentes. L'ancrage facilite la compatibilité d'objets nouveaux avec le cadre de référence existant et permet de donner une orientation sociale à la représentation. Les valeurs et normes sociales changent l'objet représenté, l'insèrent dans la structure sociale et déterminent certaines pratiques et représentations de celui-ci. L'ancrage est alors intimement lié au processus de catégorisation qui réduit l'information pour attribuer des significations qui participent à la maîtrise de l'objet. Ces considérations appuient, une fois de plus, l'idée que les représentations ne sont pas une réalité en soi et qu'elles ne peuvent être appréhendées indépendamment des dynamiques sociales.

Selon Doise (1992), il existe trois grandes sortes d'analyse de l'ancrage : psychologique, sociologique et psychosociologique. Toutefois, ces trois types d'analyses ont tendance à s'entremêler, puisqu'elles ne font qu'offrir un certain point de vue théorique sur une même réalité.

L'ancrage psychologique fait intervenir des croyances ou des valeurs qui peuvent organiser à une grande échelle les rapports sociaux. Doise (1992) donne l'exemple de la croyance en l'égalitarisme qui, à un niveau intra et interindividuel, peut rendre compte de certaines variations de représentations.

L'ancrage sociologique fait intervenir des comparaisons entre des groupes qui se positionnent différemment dans l'espace social. Dans ce cas, ce sont ces insertions particulières, ainsi que les échanges et les expériences qui en découlent, qui sont mises en relation avec l'existence de différentes représentations.

Enfin, l'ancrage psychosociologique est une articulation des deux précédents et fait intervenir la prise de position symbolique des individus dans les rapports sociaux par leurs représentations. Ici, il s'agit surtout d'étudier l'existence d'une homologie entre les dynamiques sociales et cognitives, ce que nous proposons d'aborder dans cette présente recherche.

L'organisation des représentations est, comme nous venons de le voir, une dynamique indissociable des réalités sociales. Afin de pouvoir réaliser des liaisons entre la structure représentationnelle et sociale par la suite, nous nous attacherons maintenant à décrire l'organisation structurale des éléments de la représentation.

2.2.2. *La structure des représentations*

Les différents auteurs s'accordent sur le fait qu'une représentation est un ensemble structuré, dont les éléments entretiennent des relations hiérarchiques qui déterminent les significations. Abric (1976) propose de formaliser l'idée d'une organisation autour d'un noyau central, en s'appuyant notamment sur les travaux de Philippe (1903)¹², Heider (1927)¹³ et Moscovici

¹² Selon Philippe (1903), cité par Dias et Ramadier (2015, p.136) : « Toute image est faite de deux séries d'éléments distincts : les uns forment le corps de l'image, le noyau central où elle s'est préparée, d'où elle est née, et par lequel elle vit ; ils sont sa nature propre. Les autres sont comme des vêtements, ses accessoires devenus nécessaires, qui l'habillent, la complètent et la préparent à son rôle dans ce monde d'image où elle va circuler et agir ».

(1961)¹⁴. La proposition de cet auteur renvoie à une organisation interne des représentations, qui est hiérarchisée selon deux dimensions : un noyau central et un système périphérique (figure 6).

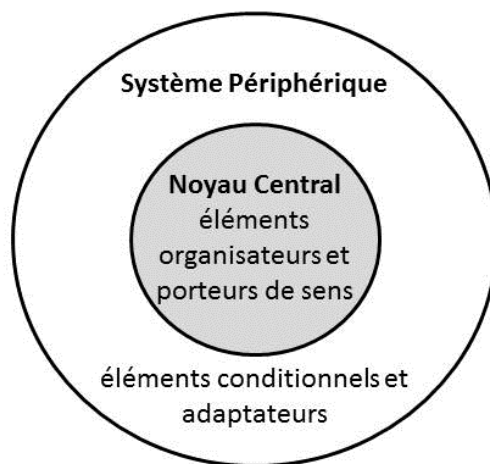


Figure 6 : Schéma de l'organisation structurale des représentations selon Abric (1976)

Le noyau central correspond en un regroupement d'éléments qui ont un rôle essentiel pour la représentation, en déterminant son organisation et ses significations (Abric, 1987). En effet, tous les éléments ne sont pas équivalents, certains permettent de donner du sens aux autres éléments et d'organiser l'ensemble. Leur rassemblement fait un noyau autour duquel gravitent les autres éléments. Toutes les représentations sont ainsi organisées autour de ce noyau figuratif, élaboré et partagé par les individus d'un même groupe social. De fait, il est particulièrement résistant au changement et permet la stabilisation de la représentation. Il apparaît, dès lors, deux fonctions essentielles au noyau central : organiser la représentation et générer son sens.

C'est le noyau central qui détermine les relations entre les différents éléments de la représentation et qui permet une unité ainsi qu'une stabilité de celle-ci. Cette hiérarchie mise en place, on comprend que les éléments du noyau central se transforment en signification globale qui donne aussi du sens aux autres éléments de la représentation. Abric (1976) insiste sur l'idée que le noyau central est signifiant et que si un de ses éléments change, c'est une transformation totale de la représentation qui a lieu. Dans ce cas, le noyau central est le

¹³ Selon Heider (1927), cité par Abric (1994a, p.19) : « Les gens ont tendance à attribuer les événements qui surviennent dans leur environnement à des noyaux unitaires, conditionnés de façon interne, et qui sont, en quelque sorte, les centres de la texture causale du monde ».

¹⁴ Moscovici (1961) utilise le terme de noyau figuratif pour illustrer la sélection et de la transformation de quelques éléments de l'objet, qui rendent compte de sa signification, dans le processus d'objectivation.

système principal qui donne la signification et la cohérence de la représentation et qui par conséquent permet de réaliser une comparaison entre les différentes représentations. Nous retrouvons alors la même conception qui est développée autour des cognitions spatiales, préconisant d'étudier la structure des représentations pour pouvoir identifier leurs différences. D'autant plus, qu'en reprenant les travaux de Moscovici (1961), cet auteur considère que la configuration du noyau central dépend des caractéristiques sociales du groupe dans lequel est inséré l'individu.

En d'autres termes, les éléments de la représentation, en dehors de leur organisation structurale, ne suffisent pas à donner la signification. Il est nécessaire de repérer ceux qui sont organisateurs et qui renvoient aux normes et valeurs partagées par l'ensemble des membres d'un groupe. C'est seulement par ce biais qu'il est possible de distinguer des représentations constituées de mêmes éléments, mais différentes dans leur organisation et de fait différentes dans leur signification. De cette façon, le noyau central se définit comme un produit socialement construit qui, selon des individus donnés, organise d'une certaine manière l'objet de la représentation (Flament, 1994) par un rassemblement d'informations qui lui sont considérées comme indétachables. C'est également ce qui permet aux groupes sociaux de communiquer sur l'objet, tout en se positionnant par rapport aux autres groupes.

Le système périphérique est constitué des autres éléments de la représentation, plus nombreux, qui sont en relation avec le noyau central. Ceux-ci constituent l'essentiel numérique du contenu de la représentation et leur nature ainsi que leur fonction sont déterminées par le noyau central. À l'inverse des éléments centraux qui sont inconditionnels à l'objet représenté, ceux-ci sont conditionnels et plus facilement interchangeables. Il s'agit d'informations qui servent d'interface, ou de médiateur, entre la signification du noyau et la situation concrète dans laquelle la représentation est mise en œuvre. Ces éléments permettent aux individus de décrypter les différentes conditions possibles autour de l'objet et de s'y adapter. Abric (1994a) souligne qu'il existe une hiérarchie dans le système périphérique, certains éléments sont plus proches du noyau central et d'autres s'en éloignent. Les premiers ont alors un rôle de concrétisation de la signification attribuée par le noyau, tandis que les seconds servent à justifier cette signification, en l'illustrant. L'auteur identifie de cette façon trois grandes fonctions à l'ensemble du système périphérique : la concrétisation, la régulation et la défense.

La fonction de concrétisation rend la représentation compréhensible et véhiculable à la situation dans laquelle elle intervient. Les éléments de la périphérie, étant nombreux et variés, permettent d'intégrer des informations sur le moment présent. En d'autres termes, les éléments périphériques permettent l'habillage de la signification portée par le noyau, pour la rendre concrète et « utilisable ».

La fonction de régulation permet à la représentation d'évoluer dans le temps, en intégrant de nouveaux éléments et en supprimant d'autres. Ici, c'est la dimension évolutive et changeante de la représentation que le système périphérique soutient.

La fonction de défense permet à la signification de la représentation de rester stable (Flament, 1987). Elle peut être envisagée comme un filtre qui protège le noyau central de la complexité de l'extérieur. La stabilité du noyau s'explique notamment par cela. De fait, les changements de significations s'opéreront en majeure partie, et tout d'abord, par des transformations de la zone périphérique.

Pour terminer, nous soulignerons que par l'agencement de ces deux systèmes au sein de l'organisation structurale, il est facilement possible de concevoir qu'un même individu possède une représentation commune à un groupe social (noyau central) et une représentation qui lui est propre (l'ensemble de la représentation avec le système périphérique). Ainsi, c'est par l'étude du noyau central qu'il est possible d'accéder aux distinctions qui reposent sur les dynamiques sociales.

2.2.3. Les dimensions des éléments représentationnels

Nous notons qu'il existe une hiérarchie entre les éléments du système périphérique confirmée par les travaux de Flament et Moliner (1989). Celui-ci est effectivement composé de deux types d'éléments :

- Prescriptifs (évaluatifs), ce sont ceux qui sont au plus proches de la signification du noyau
- Descriptifs (fonctionnels), permettant un rapport instrumental de la signification.

De fait, ces éléments sont considérés comme des cognèmes qui n'ont pas une place équivalente dans la structure. De la même façon, Rateau (1995, p.30) montre que le noyau central est « un ensemble d'éléments entretenant des relations particulières qu'il convient d'étudier et de déterminer ». Dès lors, l'existence d'une hiérarchie intra-noyau des éléments

centraux est mise en évidence. Ainsi, cet auteur décrit l'existence d'éléments centraux qui sont prioritaires et d'éléments centraux adjoints. Les premiers sont prioritaires, car ils sont inconditionnels de l'objet et que leur disparition remet en cause la signification même de la représentation (Lheureux & Lo Monaco, 2011). Les deuxièmes sont adjoints, car ils prennent leur sens par adjonction aux premiers. Ils peuvent plus facilement être remis en cause sans altérer la représentation. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est que ces deux types d'éléments sont, de la même manière que les éléments périphériques, porteurs de dimensions cognitives différentes. Une recherche d'Abric et Tafani (1995) montre effectivement que les éléments centraux peuvent être fonctionnels et porter sur la relation instrumentale avec l'objet ou évaluative et renvoyer à des valeurs et stéréotypes autour de l'objet. De plus, ces auteurs éprouvent le fait que ces différentes dimensions sont plus ou moins actives dans la représentation selon la relation que les individus entretiennent avec l'objet représenté. Ainsi, une représentation peut être prioritairement fonctionnelle ou évaluative, voire mixte, comme le spécifient les travaux de Rouquette et Rateau (1998).

Nous retenons ainsi que la dimension portée par les éléments organisateurs de la représentation est une caractéristique aussi importante que sa centralité pour appréhender la relation à l'objet, et qui de fait, comme le préconise Rateau (2002), doit être abordée dans l'étude de la structure représentationnelle pour rendre compte plus finement des mécanismes sociocognitifs.

Dès lors, les considérations de Lorenzi-Cioldi (1996) sont à prendre en compte. En effet, cet auteur souligne que ce n'est pas seulement la situation concrète dans laquelle la représentation est restituée qui influence la nature et la dimension des représentations, mais aussi la position des groupes dans la structure sociale. Il montre notamment que les représentations portées aux groupes sociaux dépendent des relations de domination sociale structurées autour de l'idéologie individualiste de notre société (Lorenzi-Cioldi, 2002). De fait, l'on peut s'attendre à ce qu'une relation plutôt évaluative ou fonctionnelle à la ville dépende aussi des positions sociales des individus et de leur lien à l'idéologie dominante qui façonne l'espace urbain.

Au final, de la même manière que pour l'hypothèse que nous formulons autour de la nature du traitement cognitif de l'information spatiale, nous pensons que la structure et la dimension de la représentation est liée aux relations asymétriques qu'entretiennent les individus dans l'espace social. De cette façon, nous nous détachons des propos de Flament (1999) qui suggère que l'organisation représentationnelle dépend du niveau d'expérience que l'individu a

de l'objet. Nous envisageons plutôt que l'ensemble de la relation entretenue à l'objet (représentations et pratiques) est lié aux positions sociales.

Nous tâcherons maintenant, pour conclure ce chapitre sur les représentations, de présenter la dimension identitaire qui intervient dans les mécanismes sociocognitifs.

2.3. Dimension identitaire des représentations et processus de catégorisation

L'identité sociale est définie par Doise (1999) comme un principe qui organise les rapports intergroupes. Cet auteur montre également que cette dernière mobilise les représentations, puisque celles-ci interviennent dans ces rapports.

Le premier auteur, en psychologie, à se détacher de théories individuelles pour aborder les rapports entre groupes, nous semble être Sherif (1966) avec sa théorie des conflits réels. En effet, en faisant varier des conditions de compétitivité intergroupes, cet auteur montre que les comportements et représentations à l'égard de l'exogroupe varient aussi. Lorsque deux groupes sont dans une relation de compétition, émerge alors une relation négative, discriminatoire et faite de préjugés. Plus tard, en s'appuyant sur ces travaux, Tajfel *et al.* (1971) déterminent que le simple fait d'appartenir à un groupe donné entraîne chez les individus une tendance à discriminer les exogroupes et à favoriser l'endogroupe. Tajfel et Turner (1979) expliquent ensuite que ce favoritisme, accordé au groupe d'appartenance, est lié au besoin, intrinsèque aux individus, de valoriser leur identité sociale. De cette façon, ces auteurs articulent de manière importante la théorie de l'identité sociale avec celles de la représentation et de la catégorisation, mais aussi avec celles de la distinction (Bourdieu, 1979a) et de la comparaison sociale (Festinger, 1954). Ainsi, les individus réalisent des comparaisons sociales intergroupes qui tendent à soulever des différenciations positives, afin de pouvoir se distinguer et de valoriser leur groupe (Tajfel & Turner, 1986). L'identité sociale des personnes comme aspect phénoménologique de la position occupée dans la structure sociale est, dès lors, déterminante vis-à-vis des représentations et catégories sociales réalisées.

Comme le précise Beauvois (2005, p.18), « il ne suffit pas qu'il existe des différences "objectives", concrètes, entre les individus pour qu'il y ait émergence de groupes ou constitution de plusieurs ensembles sociaux. Ces différences, si elles ne prennent pas une signification relativement à des valeurs partagées, vont passer inaperçues. Ce n'est qu'à partir d'un univers symbolique commun que les différences peuvent devenir lisibles, et ces mêmes

valeurs vont permettre l'existence de groupes différents ». On comprend alors que les catégorisations ainsi que les significations qu'elles apportent par les représentations, ne peuvent pas avoir une valeur identitaire en dehors des idéologies qui agencent le monde social. En ce qui concerne plus précisément notre étude, l'espace urbain est fortement « institutionnalisé » par des codes sociaux liés à l'idéologie dominante. Ainsi, l'objectivation réalisée à travers les représentations et les pratiques spatiales des individus façonne des normes qui sont intériorisées par ces mêmes individus et qui déterminent en partie leurs prises de position (Dubar, 1991). Nous parlerons alors de positions sociales introjectées, déterminant un rapport particulier à l'espace urbain plus ou moins légitime. En définitive, l'existence de différentes relations à la ville devrait traduire l'existence de différentes positions sociales.

2.3.1. *L'identité sociale*

S'il existe une distinction entre les catégorisations et représentations portées sur les individus et celles qui sont portées sur les objets physiques (Brewer & Lui, 1989 ; Fiske, 1991 ; etc.), des rapprochements semblent néanmoins possibles. En effet, l'existence de cette distinction prend appui sur le fait que les individus sont directement impliqués lorsqu'ils se représentent/catégorisent l'espace social, contrairement à l'espace physique où ils ne font pas partie de l'objet du traitement. Or, il apparaît que les objets physiques sont également socialement construits et pratiqués. Leur évaluation et leur signification dépendent tout autant des informations que les individus ont sur eux-mêmes par rapport aux autres. Ils ne sont ni objectifs ni stables et renvoient à l'espace social dont l'individu fait partie. Un espace urbain, par exemple, ne peut être pensé sans y associer les individus qui le fréquentent. De la même façon qu'avec le traitement de l'espace social, l'individu y est un élément actif. D'ailleurs, les significations portées aux groupes sociaux dépendent également des caractéristiques des lieux qui leur sont rattachés (Pinçon & Pinçon-Charlot, 1997). Au final, l'identité sociale est en relation avec l'environnement socio-physique d'un individu dans sa globalité.

Cependant, lorsque les recherches portent sur la représentation de l'espace urbain, l'identité sociale est souvent distinguée de l'identité spatiale. Au départ, Fried (1963) développe la notion d'identité spatiale pour souligner l'importance de l'attachement aux lieux dans la socialisation des personnes. Plus tard, Proshansky (1978) précise que les lieux permettent aux individus de se situer et de situer les autres par rapport à eux, et de fait contribuent à définir des appartenances sociales. Il propose alors la notion d'identité du lieu, fortement compatible avec celle d'identité spatiale. Ces concepts soulignent l'importance de concevoir

conjointement l'espace géographique et social dans lesquels les individus évoluent. De plus, ils insistent sur le fait que les lieux se définissent par les individus qui les fréquentent au quotidien. Néanmoins, leur utilisation entraîne à considérer la relation individu-milieu comme productrice d'une identité spécifique, propre à la dimension spatiale. Or, de notre point de vue, l'identité est toujours dépendante des relations sociales, qu'elles soient cristallisées dans l'espace géographique ou non. La notion d'identité spatiale a tendance à mettre de côté ces dynamiques sociales, pourtant indivisibles de l'espace physique. Pourtant, l'identité spatiale, l'identité de lieu et l'identité sociale ne sont pas des notions antagonistes, il s'agit d'un même état, simplement observé dans plusieurs de ses dimensions (Lalli, 1992). Finalement, même si nous abondons dans le sens de ces concepts, nous trouvons que leur utilisation tend à faire oublier la dimension sociale du rapport à l'espace géographique. C'est pourquoi nous parlerons comme le propose Ramadier *et al.* (2009) de la dimension spatiale de l'identité sociale.

En effet, la dimension spatiale de l'individu participe aussi à la configuration des relations sociales. Dès lors, comme le constate Félonneau (2003), la représentation de l'espace urbain est également structurée et hiérarchisée selon les relations sociales. Par exemple, Tafani et Haguel (2009) s'appuient sur la théorie de l'identité sociale et sur les rapports intergroupes pour montrer que la représentation de la ville participe au favoritisme d'endogroupe. Ils concluent que la valorisation de la ville de résidence par rapport aux autres villes permet l'élaboration d'une identité sociale distincte et positive. De plus, les développements de Moles et Rohmer (1972) montrent que la signification de l'espace urbain dépend de l'identité sociale des individus qui le constituent. Une certaine représentation spatiale est alors propre à un groupe qui partage une certaine position sociale, et s'oppose aux représentations spatiales des autres groupes sociaux.

Exactement de la même manière, les identités individuelle, sociale et collective ne représentent pas des dimensions exclusives. Effectivement, en suivant les recommandations de Deschamps (1991), nous voyons qu'il est possible d'appréhender des mécanismes sociocognitifs au niveau individuel. De plus, les considérations de Zavalloni et Louis-Guérin (1984) autour des représentations, proposent également de reconsidérer le clivage traditionnel entre soi, autrui et la société. Pour eux, le système identitaire sous-tend l'ensemble des représentations et doit être observé comme un tout dynamique, englobant ces trois dimensions. Enfin, les travaux de Lorenzi-Cioldi (1988) montrent que l'appartenance à un groupe n'entraîne pas forcément une dépersonnalisation. Au contraire, la suprématie de

l'identité personnelle se développe à l'intérieur de certains groupes. On voit ici que la personnalisation participe à la construction de l'identité sociale. Finalement, l'identité reste l'expression des positions occupées dans l'espace social et des formes de capital que possèdent les individus.

2.3.2. L'asymétrie des relations sociales

Il est dès lors primordial d'observer le monde social, d'autant plus que les individus y sont inégalement distribués. En effet, la position sociale des individus détermine une certaine relation aux autres : égaux, dominants ou dominés. Pour le dire autrement, les groupes dominants le sont du fait même qu'il existe des groupes dominés. De cette façon, selon les capitaux dont ils disposent, les individus tendent à entretenir ou à réduire ces asymétries. Par la recherche d'une distinction sociale favorable, l'ensemble des individus valorisent leur position sociale. De fait, ces différenciations sociales sont souvent associées à des conflits intergroupes qui peuvent être discriminatoires. Sidanius et Pratto (1999) soulèvent l'idée que les idéologies légitiment ces rapports asymétriques, en promouvant les styles de vie des catégories supérieures. Si les idéologies dominantes soutiennent effectivement un mode de vie porté par les dominants, il est évident que les rapports soient asymétriques. Dès lors, la socialisation diffère entre les groupes, et son intériorisation détermine des processus sociocognitifs différenciés qui produisent des distances sociales (Bourdieu, 1980). En d'autres termes, l'organisation des schèmes cognitifs dépend d'un principe d'homologie structurale avec l'organisation des rapports sociaux.

Lorenzi-Cioldi et Doise (1994) remarquent notamment que les asymétries de genre participent à la construction identitaire, tout en reproduisant et en renforçant l'ordre de dominance établi. Un autre exemple montre que les représentations que les individus ont des différentes professions renforcent l'ordre établi de leur statut, plus ou moins dominant, dans l'espace social (Lorenzi-Cioldi, 1997). Ces deux exemples insistent particulièrement sur l'asymétrie des relations sociales et de leur influence sur les représentations. En effet, on remarque que les processus cognitifs d'un même groupe diffèrent selon la position sociale des groupes sociaux qu'ils se représentent. Ici, la position sociale de l'objet représenté prend autant d'importance que celle des personnes interrogées, c'est leur relation qui devient importante. Les représentations sont alors des produits et productrices des logiques de domination. Pour citer encore un autre exemple, Viaud (1999) montre que les individus qui ont une mobilité sociale dans leur profession ajustent leurs représentations de l'économie à leur nouvelle position

sociale. Autrement dit, les personnes qui connaissent une ascension ou une descension sociale se réfèrent à leurs représentations du groupe social auquel ils vont accéder, pour s'y adapter. Dès lors, ces individus adoptent une relation aux objets qui se rapproche de leur nouveau groupe et qui par la même occasion renforce les différenciations asymétriques entre les groupes. Il confirme ainsi que les représentations, même en dehors de celles qui portent sur d'autres groupes sociaux, sont une traduction des différenciations sociales. « Celui qui prend position sur un objet indique par là même la position qu'il occupe dans un champ » (Viaud, 2002, p.48). Les représentations « participent de la recherche d'une identité sociale positive au travers de l'affirmation d'un statut de dominants ou du dépassement d'une condition de dominés » (Tafani *et al.*, 2002, p.89).

Il apparaît avec ces développements que l'ensemble des représentations, et des mécanismes cognitifs en général, est régi par un principe d'homologie structurale avec l'espace social. L'étude de Tafani et Bellon (2001) éprouve cette hypothèse par l'observation de différentes représentations portant sur « les études » chez les étudiants. Ceux qui sont culturellement dominants ont une représentation qui montre un rapport aux études qui est basé sur une finalité intellectuelle, alors que ceux qui sont économiquement dominés entretiennent un rapport qui a une finalité pratique d'emploi. Ces auteurs soulignent ainsi le rôle des asymétries positionnelles dans la structure des représentations, tout en montrant qu'il s'agit de stratégies identitaires qui participent aux enjeux sociaux dans lesquels les personnes sont insérées. Cependant, un principe d'homologie ne signifie pas que l'espace social s'impose aux personnes. Ce sont plutôt les significations qui lui sont attribuées qui participent à entretenir des asymétries. Ainsi pensée, il s'agit bien d'une approche transactionnelle/relationnelle entre la dimension cognitive et la dimension sociale.

2.3.3. Les catégorisations sociales

Lorenzi-Cioldi (2002) propose d'observer le processus de catégorisation sociale imbriqué dans l'élaboration des représentations dans cette logique. En prenant appui sur les recherches de la psychologie sociale, il reconsidère le biais d'homogénéité de l'exogroupe et d'hétérogénéité de l'endogroupe (Tajfel & Wilkes, 1963). En effet, s'il existe une homologie structurale entre l'espace cognitif et social, le seul fait de considérer l'exogroupe différemment de l'endogroupe ne permet pas de déterminer la signification qui lui est portée. Il est nécessaire de prendre en compte l'asymétrie de la relation qui est entretenue avec cet exogroupe. Dès lors, cet auteur montre que la catégorisation d'un groupe diffère selon la

position sociale qu'il occupe et non par le fait qu'il s'agisse de l'endogroupe ou de l'exogroupe.

Pour résumer, lorsque le groupe représenté a une position sociale dominée, la catégorisation a tendance à attribuer les caractéristiques qui définissent le groupe à tous ses membres. Ce groupe est alors représenté comme une entité homogène, dont tous les éléments sont interchangeables. Il est également possible que la perception de cette homogénéité soit moins stricte, et que les individus partagent seulement quelques caractéristiques qui définissent la catégorie. Dans ce cas, les éléments ont tous des traits en communs, mais il reste possible de les distinguer. À l'inverse, lorsque le groupe représenté a une position sociale dominante, la catégorisation réalisée a tendance à attribuer une variété individuelle importante aux membres de la catégorie. Celle-ci se définit alors par l'ensemble des caractéristiques de ces éléments. De plus, cet auteur précise que les différents groupes se catégorisent eux-mêmes selon leur position sociale. Cela s'explique par le fait que les groupes socialement dominants sont au plus proche de l'idéologie dominante de l'individualité. Ainsi, les catégorisations sociales reposent sur le positionnement social relatif du groupe traité. On voit alors que les représentations sont « gouvernées par des principes différents. Le modèle des exemplaires, plus respectueux du réel, autorise une diversité des personnes plus importante que le modèle des prototypes qui à son tour autorise plus de diversité que le modèle des entités » (Lorenzi-Cioldi, 2002, p.83). Ces recherches viennent appuyer l'idée selon laquelle le traitement de l'information varie, autant que les significations qui lui sont portées, selon l'insertion des individus dans les asymétries de l'espace social. Les représentations sont finalement des croyances qui se rapportent à la structure sociale et qui la modulent par l'acquisition et le renforcement de l'identité sociale (Lorenzi-Cioldi & Dafflon, 1999).

Ceci s'articule parfaitement avec notre hypothèse autour des traitements holistiques et analytiques de l'information. En effet, les positions sociales asymétriques pourraient être liées aux traitements cognitifs différenciés de l'espace urbain de la même façon qu'elles sont liées aux traitements cognitifs différenciés des groupes sociaux. Ainsi, il s'agirait bien de représentations socio-spatiales qui expriment une relation particulière à la ville dépendante des positions occupées par les personnes dans la structure sociale. Ces dernières détermineraient les représentations et les pratiques spatiales en rapport à l'idéologie dominante qui façonne l'espace urbain.

Afin de pouvoir explorer la relation individu-milieu dans sa totalité, il est maintenant important de se pencher sur les pratiques spatiales. Nous présenterons ainsi les divers courants théoriques qui abordent l'étude des mobilités quotidiennes intra-urbaines et notre approche de celles-ci.

Chapitre 3

Les mobilités quotidiennes intra-urbaines

L'intérêt des sciences sociales pour la mobilité spatiale date principalement de la seconde moitié du 20^e siècle. En effet, cette période est marquée par un certain bouleversement des villes, *via* notamment un considérable essor de la population et un éclatement des horaires de travail lié au passage vers une société de service, qui va avoir un impact sur les rythmes de vie des individus au quotidien. Les politiques urbaines développent alors en priorité des grands réseaux de circulation pour permettre de faire face à la multiplication des déplacements nécessaires dans la société. L'espace urbain connaît un important étalement, sa morphologie change, ses limites sont repoussées jusqu'au périurbain et deviennent plus complexes à définir. Nous assistons ainsi à l'avènement d'une mobilité de plus en plus diffuse dans l'espace et dans le temps (Bailly & Heurgon, 2001), traduisant des rapports à la ville changeants. Comme le souligne Piombini (2006), le système de mobilité prend ainsi de l'ampleur tout en s'auto-alimentant. En effet, l'étalement urbain est associé à une spécialisation fonctionnelle des espaces géographiques qui implique des progrès techniques pour faciliter les déplacements nécessaires ; en parallèle, le développement des technologies comme la voiture individuelle et l'amélioration des voies de circulation sont également à la base d'une mobilité accrue qui induit un étalement urbain. En d'autres termes, les pratiques de mobilité et les formes urbaines sont dépendantes les unes des autres.

Aujourd'hui, comme cela a déjà été souligné dans l'introduction, les villes se retrouvent dans un réseau de compétition mondialisée. Suivant l'idéologie économique dominante, les politiques urbaines cherchent à augmenter l'attractivité des villes. Pour cela, les réseaux de transport sont développés et diversifiés afin d'offrir une accessibilité de plus en plus performante. La mobilité, étant indissociable de la forme urbaine et, à la fois, support et produit de celle-ci, est considérée, par les politiques d'urbanisme, comme une ressource particulière qui intervient directement dans les enjeux environnementaux, économiques et sociaux de la ville. Ainsi, la mobilité spatiale est présentée comme un outil de réussite sociale et comme un droit qu'il faut accorder à tous les individus. Mais cette défense du droit à la

mobilité s'impose aussi comme une norme sociale qui tend à exclure certaines catégories sociales qui par exemple se caractérisent par une « immobilité ». Pour donner un exemple, les politiques écologiques orientent les mobilités vers un report modal au détriment de l'usage de la voiture et en faveur des transports en commun ou encore de modes de déplacement dits « doux ». Ces politiques participent alors de la construction d'une norme sociale qui renforce la domination de certains groupes, notamment quand la localisation de leur résidence est plus appropriée pour l'usage de ces modes (Donzelot, 2004).

En tenant compte de ces considérations, les questions de mobilités spatiales et plus précisément de mobilités quotidiennes deviennent des problématiques centrales dans deux disciplines : la géographie et la sociologie. En effet, leurs objets de recherche respectifs, qui sont l'espace physique et les rapports sociaux, se voient impactés par cette évolution des mobilités. De nombreux travaux tendent dès lors à montrer la complexité de cet objet d'étude devenu socio-spatial et un regard interdisciplinaire se forge pour l'approcher et l'analyser. C'est pourquoi nous nous appuierons principalement sur ces développements pour aborder cet objet. Quelques recherches en psychologie environnementale nous permettront également de consolider nos propos. Dans un premier temps, la notion de mobilité sera définie et l'approche utilisée pour l'aborder décrite. Il sera ensuite possible de décrire les dynamiques sociales qui accompagnent les pratiques de mobilité.

1. Les cadres théoriques des mobilités spatiales

Le concept de mobilité est utilisé dans de nombreuses disciplines et ne renvoie pas systématiquement aux mêmes acceptions. Il connaît un caractère polysémique et peut être utilisé pour aborder l'espace physique ou les individus. De fait, il semble primordial de brosser le cadre théorique dans lequel il est observé. Pour ce faire, nous nous proposons d'analyser les caractéristiques de la mobilité spatiale quotidienne et de présenter les perspectives théoriques qui permettent de l'étudier.

1.1. La mobilité et ses caractéristiques

S'il existe plusieurs approches de la mobilité, toutes les définitions s'accordent autour de l'idée de mouvement ou de potentiel de mouvement. Le Larousse met ainsi cette idée en avant en définissant la mobilité comme « propriété, caractère de ce qui est susceptible de

mouvement, de ce qui peut se mouvoir ou être mû, changer de place, de fonction »¹⁵. Si, cette caractéristique est transversale à l'ensemble des mobilités, ces dernières ne connaissent pas toutes les mêmes conditions de réalisation, c'est-à-dire les mêmes dimensions spatio-temporelles. En effet, de par sa définition, le concept de mobilité est lié à un espace, mais selon la discipline celui-ci peut être différent. En général, deux espaces sont considérés : l'espace social et l'espace géographique. Dans le premier cas, on parle alors d'une mobilité qui est sociale tandis que, dans le second cas, on traite d'une mobilité qui est spatiale. Bien que complémentaires, ces deux déclinaisons renvoient à deux fondements théoriques différents. Pour notre part, nous parlerons ici de mobilité spatiale.

1. Définition

En géographie, la mobilité est entendue comme un processus de déplacement des personnes. La notion de flux, elle, est à distinguer, car liée à des mouvements physiques qui peuvent aussi porter sur des capitaux ou des marchandises. Néanmoins, la mobilité des individus est bien souvent liée à ces flux. De fait, on note que la notion de mobilité s'attache à la dimension sociale impliquée dans le déplacement, contrairement aux flux qui peuvent traduire des déplacements matériels ou immatériels. Comme le soulignent alors Lévy et Lussault (2003), la mobilité doit être appréhendée comme un concept qui englobe la totalité des mouvements qui en découlent sans pour autant être confondue avec ceux-ci. De cette manière, il ne s'agit pas que d'un déplacement effectif, mais d'un système complexe qui regroupe plusieurs dimensions. Par exemple, au-delà du mouvement effectif, l'aptitude à réaliser le mouvement est également une composante de la mobilité. Une distinction est alors faite entre le déplacement effectif et les conditions qui permettent la réalisation de ce déplacement. Néanmoins, le terme de « motilité » peut être utilisé dans ce cas afin de souligner l'existence d'une disposition à la mobilité. Les travaux de Kaufmann (2005), se penchant particulièrement sur cette question, abordent ce concept par l'étude des facteurs propres aux modes de vie des individus qui rendent possible la mobilité dans l'espace physique. Ainsi, la mobilité spatiale des individus est appréhendée de manière large, dépassant le simple mouvement dans cet espace physique. Cependant, définie comme « la manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage pour développer des projets » (Kaufmann, 2004, p.5), la motilité implique des notions de

¹⁵ Site du dictionnaire Larousse, [En ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mobilité> (Page consultée en février 2015).

compétences et de potentiels chez les individus qui sont alors censés élaborer des stratégies intentionnelles pour augmenter l'efficacité de leurs déplacements. Or, en ce qui nous concerne, nous nous attachons plutôt à relever l'intériorisation des asymétries sociales et son lien avec les pratiques spatiales. C'est pourquoi, nous nous détachons de cette notion qui traduit selon nous l'existence d'une capacité pour l'individu à « améliorer » sa mobilité. Bien que ces propos aient l'avantage de pointer le caractère multidimensionnel des mobilités et de considérer les dimensions sociales, spatiales et temporelles de cette pratique, nous préférons parler de déterminismes sociaux ainsi que d'un principe d'homologie structurale entre les positions sociales et les pratiques de mobilités.

1.1.2. Une dimension spatio-temporelle

Selon Courgeau (1988), les mobilités ne peuvent s'appréhender en dehors de leurs dimensions temporelles et spatiales. En effet, selon la combinaison de ces deux échelles, les mobilités diffèrent. Kaufmann (2000) propose alors de considérer quatre grands types de mobilités par le croisement de ces deux variables découpées en deux modalités chacune : une temporalité cyclique ou linéaire ainsi qu'un espace se limitant au bassin de vie des personnes ou le dépassant (tableau 1).

	Mouvement interne à un bassin de vie	Mouvement vers l'extérieur d'un bassin de vie
Mouvement cyclique	Mobilité quotidienne	Voyage
Mouvement linéaire	Mobilité résidentielle	Migration

Tableau 1 : Les différents types de mobilité spatiale selon Kaufmann (2000)

Cette typologie permet de cerner les propriétés importantes pour définir les mobilités. Cependant, les modalités utilisées s'apparentent davantage à des indicateurs généraux qu'à des seuils stables et précis. Par exemple, on peut imaginer une mobilité résidentielle qui soit cyclique, c'est-à-dire avec une répétition dans le temps et un retour régulier au point de départ (la multi-résidentialité ou encore des retours répétés vers le lieu de résidence où a grandi la personne). C'est pourquoi il semble important de préciser le sens accordé à ces modalités, nous permettant ainsi de définir plus précisément le cadre conceptuel que nous adoptons pour étudier les mobilités quotidiennes.

La dimension temporelle est ici divisée en deux types de relations au temps, une relation cyclique où les personnes réalisent une répétition temporelle du mouvement et une relation linéaire où les personnes effectuent un mouvement propre à une période donnée dans leur vie. Pour le formuler autrement, c'est une opposition entre ce qui relève du quotidien ou non. La difficulté se trouve alors dans la définition du quotidien. La prise en compte du temps constitue effectivement une composante essentielle à la mobilité et au rapport à l'espace géographique en général. Il s'agit aussi d'une notion sociale dont la conception peut changer selon le groupe, l'activité réalisée, le contexte, etc. Néanmoins, ces considérations ne sont pas centrales dans notre problématique et leur observation en finesse impliquerait des procédures contraignantes dans le recueil des données. C'est pourquoi nous nous cantonnons à fixer une catégorie temporelle qui définit le quotidien, de manière à pouvoir observer les rapports à la ville sur une base commune et intelligible à tous nos enquêtés. Pour cela, nous notons, comme le souligne Enaux (1997), cité par Carpentier (2007a), que le quotidien ne renvoie pas forcément à une activité journalière. En effet, une mobilité décrite comme quotidienne est principalement définie par sa répétition et par son ancrage dans des habitudes qui aboutissent à une routine comportementale (Haumont, 1994). Se dégage donc l'idée selon laquelle le quotidien se différencie de l'évènementiel par les habitudes des individus. De cette façon, on peut effectivement décrire le quotidien comme un mouvement cyclique, c'est-à-dire répété à partir d'une routine.

La dimension spatiale est également scindée en deux relations à l'espace géographique. La première se restreint au bassin de vie et, la deuxième, dépasse ce territoire. La définition administrative d'un bassin de vie considère qu'il s'agit du plus petit espace, géographiquement cohérent, dans lequel un individu a accès à toutes les activités nécessaires à la vie quotidienne¹⁶. Dès lors, il s'agit souvent de la zone de résidence des individus définie par le quartier. Néanmoins, de nombreux auteurs montrent que cette conception n'est pas toujours pertinente, et qu'un espace de vie est plus complexe à délimiter si l'on tient compte, comme proposé plus haut, des activités quotidiennes des individus (Choplin & Delage, 2011). La notion de bassin ne semble pas appropriée ici. Il s'agit en effet d'une conception qui cherche à délimiter l'espace géographique du quotidien par un seuil qui serait plus ou moins universel. Par exemple, Orfeuill (2000) décrit une circonférence de 100 km autour du lieu de résidence pour désigner le bassin de vie de chaque individu. Mais c'est ignorer que l'étendue de l'espace géographique fréquenté au quotidien par un individu dépend aussi de ses

¹⁶ Selon l'enquête de l'Insee « Base des bassins de vie, 2012 ».

caractéristiques sociales, sa vitesse de déplacement, son réseau social ou encore son mode de vie. Il nous semble alors plus approprié de chercher à connaître ce que chaque individu, ou groupe, considère comme étant son espace de vie. Par l'étude de cet espace, correspondant à l'inscription spatiale des activités quotidiennes (Courgeau, 1980), il devient tout à fait possible d'observer des mobilités quotidiennes dans différentes étendues spatiales qui représentent toutes des aires géographiquement cohérentes entre elles.

Il est important de préciser que, dans ce cas, les mobilités spatiales observées peuvent ne pas se limiter à une seule et même ville. De plus, Cailly (2007) montre que certaines catégories d'individus ont une mobilité quotidienne caractérisée par des déplacements de longue distance entre différentes zones urbaines. Ainsi, comme le propose Buhler (2012), notre étude n'ignore pas ces cas de figure et propose de se focaliser sur la routine des personnes afin d'approcher le rapport global à l'espace urbain sans restreindre les particularités sociales.

1.1.3. Structure des espaces de vie

Notre approche des pratiques spatiales s'ancre ainsi dans une mobilité urbaine et quotidienne largement abordée. Nous notons que de nombreux développements autour de ce sujet se concentrent sur les questions de report modal. Cela peut certainement s'expliquer par l'accroissement important des déplacements et des distances parcourues dans la routine des individus. De cette façon, la mobilité quotidienne est souvent étudiée dans sa dimension socio-fonctionnelle afin de réduire l'utilisation de la voiture personnelle face à la prise de conscience de l'importance des enjeux environnementaux, tout en développant des réseaux de transports efficaces. En parallèle, il existe également un courant important de la géographie et de la sociologie qui se focalise sur le processus de ségrégation résidentielle en étudiant les liens entre la mobilité sociale et la mobilité spatiale. Les comportements spatiaux sont alors considérés comme révélateurs et explicatifs des divers mécanismes sociaux et s'éloignent d'une fonction strictement urbanistique. Ici, c'est le rapport entre les caractéristiques sociales et urbaines qui est privilégié (Roncayolo, 1972 ; Brun, 1994). Dans cette optique, les exclusions et les inclusions sociales sont mises en relation avec les mobilités et « immobilités » résidentielles (Madoré, 2004). En d'autres termes, le lien entre les pratiques de mobilité et les positions sociales est mis en avant afin d'aborder les ségrégations dans l'espace géographique. Néanmoins, ces deux axes de recherche se concentrent principalement sur des déplacements liés au domicile ou au travail et à l'accès aux aménités que proposent ces ancrages spatiaux.

Pourtant, en considérant la dimension sociale des lieux, la mobilité quotidienne ne peut plus se limiter à un ou deux points organisateurs de celle-ci pour rendre compte des dynamiques urbaines. Les caractéristiques des individus sont définitivement attachées à l'ensemble des lieux qu'ils fréquentent (Robette, 2012). De fait, la mobilité quotidienne renvoie à l'espace de vie des personnes, décrit par Chevalier (1974) comme le système de lieux et de localisations qui définissent l'ensemble de l'étendue spatiale quotidiennement fréquentée. L'espace de vie devient ainsi un référentiel qui permet d'assimiler la complexité des mobilités dans leur délimitation spatiale et sociale.

Des auteurs comme Metton (1974) montrent également que les espaces de vie ne peuvent pas être réduits à des réalités objectives. En effet, ce dernier propose une distinction entre l'espace tel qu'il est vécu par l'individu et l'espace physique objectif. Pour lui, il est important de prendre en compte le vécu des espaces de vie qui diffère selon les ressentis et les caractéristiques sociales des personnes. En effet, chaque individu peut concevoir et vivre un même milieu de manière distincte. En d'autres termes, une comparaison des espaces de vie implique de considérer que les significations qui lui sont associées diffèrent selon des facteurs à la fois sociaux et cognitifs. Afin de consolider cette conception, Frémont (1976) distingue l'existence de trois espaces : l'espace de vie, l'espace social et l'espace vécu. L'espace de vie reflète la dimension physique où se réalisent les activités dites quotidiennes. L'espace social traduit l'ensemble des relations sociales attachées aux lieux d'activités quotidiennes qui sont fréquentés ainsi que le profil social des personnes qu'il est possible d'y croiser. Enfin, l'espace vécu est l'articulation des deux précédents espaces et représente les lieux fréquentés quotidiennement tels qu'ils sont représentés et pratiqués. On comprend ici que l'espace vécu désigne l'ensemble des dimensions qui interviennent dans la relation individu-milieu. En d'autres termes, il s'agit de l'environnement socio-physique des individus.

Afin de pouvoir aborder cet espace vécu, nous tâcherons donc de traiter les mobilités quotidiennes par la description socio-physique des espaces de vie des individus avant de les articuler avec leurs cognitions socio-spatiales.

1.2. Les perspectives autour de la mobilité

Il existe différentes manières d'analyser les mobilités spatiales et, plus précisément, les mobilités quotidiennes, en raison notamment de l'investissement de nombreuses disciplines dans cette thématique. Nous notons cependant une certaine évolution de ces cadres

conceptuels qui, partant de modèles d'anticipation des besoins d'infrastructure, mettent de plus en plus l'accent sur les dimensions cognitives et sociales des comportements. Ainsi, les individus prennent une place importante dans la compréhension des mobilités qui ne s'expliquent plus par la seule dimension concrète de l'espace géographique ou par des flux. Un rapide historique de cette évolution permettra la compréhension des éléments théoriques sur lesquels nous nous appuyons.

1.2.1. Les approches agrégées

Tout d'abord, les mobilités sont considérées comme révélatrices des transformations physiques de l'espace. Il s'agit alors d'études, principalement géographiques, qui réunissent les différentes données sur les mobilités pour étudier les flux et améliorer l'accessibilité des lieux. En d'autres termes, c'est une approche agrégée de la mobilité dont le recueil des données de déplacements a pour finalité d'analyser l'espace physique, concret et mesurable, comme objet d'étude principal.

Dans cette perspective, le modèle gravitaire est l'un des premiers qui a été élaboré. Celui-ci s'attache à expliquer les liaisons entre deux lieux par la force des flux qui les relient. Les flux sont notamment décrits par la distance entre les lieux et leur attractivité réciproque. La notion d'attractivité se définit ici par la taille des lieux et l'offre qu'ils proposent (Reilly, 1931). Il existe alors une hiérarchie quantitative et qualitative entre les lieux qui explique les flux entre ceux-ci. L'ensemble de ces déplacements forme un système spatial purement mécanique où chaque lieu, selon son attractivité, est plus ou moins fréquenté. Ainsi, c'est l'espace physique qui régule les déplacements des individus, selon les opportunités qu'il propose. Même si cette conception est ancrée dans une essentialisation de l'espace géographique où la dimension physique est censée déterminer le comportement des personnes, il faut néanmoins noter que les lieux se définissent les uns par rapport aux autres. Cette approche a l'avantage de mettre au jour l'existence d'une hiérarchie entre les différents lieux qui s'exprime par leurs relations. Cependant, l'explication des fréquentations de ces lieux ne peut pas se limiter à une approche économique entre la répulsion et l'attraction. Comme nous l'avons souligné, il est important de ne pas considérer les mobilités des individus comme de simples flux et il convient d'observer les conditions de leur réalisation.

Une approche sur l'accessibilité des lieux se développe en parallèle et, toujours pour définir l'espace géographique, tend à rendre compte de cette complexité dans les comportements de

mobilité. Ici, l'intérêt est porté sur la facilité que rencontrent les individus pour se rendre d'un lieu à un autre. Les travaux de Reymond (1998) montrent notamment qu'un déplacement dans son sens aller ne connaît pas forcément les mêmes difficultés que dans son sens retour. Ainsi, cet auteur insiste sur l'importance de la situation dans laquelle se trouvent les personnes et sur la notion de vécu qui s'applique aux déplacements. Les contraintes de la mobilité quotidienne sont dès lors différenciées selon les individus. Cette approche cherche toujours à étudier l'espace fonctionnel par des données agrégées sur la mobilité, mais elle n'est plus ancrée dans un déterminisme physique. Le fait d'étudier l'accessibilité des lieux, tout en se détachant d'une analyse sur la proximité spatiale, amène à considérer les caractéristiques des individus en plus des attributs physiques de l'espace urbain. La mobilité est étudiée dans plusieurs de ses dimensions et considérée comme le résultat d'une interaction entre les personnes et le milieu physique. De cette façon, le positionnement social des individus devient un facteur d'accessibilité. Selon la catégorie sociale d'appartenance, un même lieu est plus ou moins accessible. Les distances, par exemple, ne sont pas vécues de la même manière selon les individus. L'espace géographique peut alors être défini par des distances-temps ou des distances-coûts qui retranscrivent plus fidèlement les inégalités d'accessibilité que les distances physiques kilométriques. Ainsi, la mobilité n'est pas abordée *a priori* selon des échelles physiques qui seraient partagées de tous. Cependant, la représentation des distances et leur construction sociale restent rarement approchées.

1.2.2. Les approches désagrégées

Le développement de la « time-geography », par l'école de Lund, permet une conception plus pertinente par rapport à notre objet des pratiques de mobilité. Il s'agit d'une approche désagrégée de celles-ci qui met l'accent sur les différents facteurs pouvant intervenir dans les prises de décisions. Elle tente de se détacher de l'idée du choix rationnel décrit, par la pensée économique, comme une recherche de maximisation entre les alternatives possibles (Luce, 1959). La time-geography se base, au contraire, sur le vécu des individus et sur les relations qu'ils entretiennent avec les autres personnes et leur milieu. De cette manière, Hägerstrand (1970) propose de s'intéresser aux raisons des mobilités quotidiennes par l'observation des contraintes que l'espace-temps peut avoir sur les individus. Ainsi, cette perspective s'organise autour de trois grandes considérations :

- Les mobilités se réalisent dans un espace tridimensionnel. Il existe deux dimensions spatiales (les coordonnées géographiques X et Y) et une dimension temporelle. Il

devient alors possible de penser la mobilité quotidienne à travers le trajet emprunté et son temps de réalisation, ainsi que par les lieux fréquentés et le temps accordé aux activités sur ces lieux. Il existe une relation entre les déplacements, les temps consacrés à ces derniers et les différentes localisations des activités.

- Dans cet espace-temps, il existe des contraintes qui vont influencer l'organisation des déplacements. Autrement dit, cet espace tridimensionnel se façonne par un champ des possibles déterminé. L'individu a des capacités physiques qu'il ne peut pas dépasser, ce qui le limite dans le temps et les distances. De la même façon, certains lieux sont inaccessibles du fait qu'ils sont privés ou qu'ils marquent des barrières qui restreignent leur accessibilité. De plus, les individus peuvent aussi chercher à vouloir une interaction particulière qui les restreint à certains lieux à un moment donné.
- Enfin, les mobilités, notamment quotidiennes, correspondent à un enchaînement d'activités et de déplacements qui sont indivisibles. Les individus sont dès lors contraints par leur programme d'activités. Les décisions qui sont prises lors des déplacements ne peuvent s'appréhender sans considérer l'ensemble de cet enchaînement. Par exemple, le choix d'un certain déplacement pour une certaine activité peut être une anticipation sur la réalisation d'une autre activité. D'ailleurs un courant espace-temps-activités, considéré comme très proche de la time-geography, s'est spécialement développé sur cette idée. L'intérêt est de considérer le programme d'activité des individus comme le générateur de leur mobilité quotidienne (Jones, 1979). Ceci implique alors d'examiner les motifs de déplacement, les moyens de transport qui peuvent y répondre et les interactions que ces déplacements suscitent.

Les pratiques spatiales sont alors mises en lien avec la dimension physique du milieu et avec les interactions entre individus. Ce positionnement théorique montre l'importance de la dimension socio-spatiale pour considérer la relation individu-milieu. Cependant, la dimension sociale reste couramment réduite à l'état descriptif et ne considère pas les relations intergroupes. Les individus sont, en effet, considérés comme conscients de leurs contraintes spatio-temporelles qu'ils cherchent à pallier.

1.2.3. Les approches socio-spatiales

Comme le souligne Carpentier (2007a, p.52), « si la mobilité dépend de l'espace, elle est également une interaction sociale, et a, donc, pour finalité la mise en coprésence d'individus ». Dès lors, de nombreux sociologues font de la mobilité spatiale un thème central

dans l'approche des relations sociales. En effet, l'augmentation des mobilités en nombre, distance, rapidité et capacité est en relation avec une transformation de la société qui remet également en question les interactions sociales changeantes. Les travaux d'Urry (2005), par exemple, montrent que la considération des mobilités entraîne les chercheurs à se questionner sur la conception d'une société fixe. Les frontières spatiales, ou socio-spatiales, deviennent effectivement dynamiques par la prise en compte des mobilités et demandent à être réinterrogées. De la même manière, les structures sociales sont à repenser d'un point de vue plus large, prenant en considération les multiples interactions sociales nouvellement possibles par les mobilités spatiales.

Les mobilités quotidiennes sont ainsi abordées comme des pratiques sociales qui, par définition, participent aux asymétries et distinctions entre les individus. Les travaux de l'école sociologique de Chicago montrent effectivement que l'espace urbain est un indicateur des mécanismes sociaux, laissant entrevoir la nature de la société (Park, 1925). La fréquentation d'un lieu est alors mise en lien avec le vécu des individus, leurs positions sociales et les caractéristiques socio-physiques du lieu. Ici, la mobilité n'est pas abordée par le déplacement physique mais principalement par la définition des personnes qui fréquentent les lieux. En d'autres termes, cette approche insiste sur les relations sociales que permettent les déplacements. Par exemple, Lannoy et Ramadier (2007) montrent ainsi que chaque aire spatiale peut se caractériser par un mode de déplacement privilégié. De cette façon, les auteurs avancent l'idée que les modes de vie diffèrent selon les étendues spatiales : une certaine surface géographique correspond à une certaine expérience sociale. En considérant les réflexions de Bourdieu (1972) autour des pratiques sociales, de nombreux sociologues abordent la mobilité géographique comme un acte social qui dépend du type de socialisation vécue. De cette façon, les différentes mobilités sont pensées à travers la division sociale de la société et mises en lien avec les différentes formes de capitaux que les personnes détiennent. Autrement dit, les pratiques spatiales sont considérées comme adaptées à la position sociale des individus.

Nous portons une attention particulière à cette manière de penser le déplacement géographique. Elle a en effet l'avantage de révéler l'existence d'une homologie structurale entre l'espace social et l'espace géographique. Ainsi, les distances physiques n'apparaissent-elles pas primordiales à analyser pour répondre à notre problématique. C'est l'étude des caractéristiques sociodémographiques des espaces de vie qui va nous permettre de rendre compte des différenciations socio-spatiales dans le rapport quotidien à la ville.

1.2.4. Une approche socio-cognitive ?

Comme le souligne Lefebvre (1961), le quotidien est particulièrement riche, au sens où il fait converger un faisceau important de dimensions pour chaque rapport à un objet donné. Il porte de nombreuses interactions et expériences qui construisent les personnes. Il s'agit d'un révélateur de la vie sociale, et du positionnement dans la structure sociale. Les individus vivent effectivement une socialisation quotidienne qui dépend de leur environnement familial, scolaire, résidentiel, etc. C'est notamment pour cela que la relation à l'espace urbain peut s'appréhender par les mobilités quotidiennes et traduire un rapport aux « autres ».

Cette conception est également développée en psychologie avec la notion d'« affordance » (Gibson, 1977). Celle-ci traduit le fait que les différents milieux offrent des possibilités d'action qui leur sont propres et qui sont vécues différemment selon les individus. Il s'agit d'une relation particulière, entre les caractéristiques des individus et celles du milieu, qui détermine l'affordance possible, c'est-à-dire les possibilités d'action suggérées par le milieu lui-même. Cependant, Gibson (1977) ne considère pas l'influence des significations associées au milieu dans cette relation. Pourtant nous avons vu que les représentations sont indissociables de la relation individu-milieu jusqu'à considérer que l'accessibilité à celui-ci soit sociocognitive (Ramadier, 2011). En ce sens, Ramadier (2007) propose de considérer l'existence d'une lisibilité sociale en lien avec la lisibilité physique des lieux. Selon la distance sociale qui sépare un individu d'un milieu, le premier aura plus ou moins de facilité à appréhender les caractéristiques du deuxième et à le fréquenter. La mobilité est de la sorte considérée comme un remplacement socio-spatial (Ramadier, 2010) car les personnes tendent à fréquenter des lieux qui se ressemblent entre eux et qu'ils s'approprient aisément (manière d'être, de faire avec l'espace). L'accessibilité de l'espace est alors liée à la facilité socialement déterminée à lire l'espace. Ainsi pensée, la mobilité quotidienne permet aussi de révéler les relations socio-cognitives à l'espace géographique. Autrement dit, les pratiques de mobilité devraient s'articuler avec les représentations spatiales et les positions sociales au sein d'un même système.

Si notre objectif n'est pas de dresser un résumé historique et heuristique des approches de la mobilité quotidienne, en revanche ce retour permet la compréhension de notre positionnement théorique et réflexif par rapport aux principaux modèles qui l'abordent. Ainsi, à la suite de ces développements, nous notons que la mobilité quotidienne intra-urbaine est un thème interdisciplinaire qui convoque autant la sociologie, la psychologie que la géographie. Nous

aborderons, en conséquence, la mobilité dans une approche socio-cognitive, en considérant la dimension socio-spatiale des espaces de vie et en la confrontant aux cognitions socio-spatiales.

Comme le soulignent Ramadier et Depeau (2011, p.9), « la mobilité géographique est difficilement isolable des significations, socialement construites, qui sont associées à l'espace géographique comme à autrui : se déplacer dans l'espace géographique, c'est exprimer son rapport aux autres par le trajet et le lieu de destination, par le mode utilisé, par son rapport aux autres, par le trajet et le lieu de destination, par le mode utilisé, par son rapport au temps et à ceux que l'on croise lors du déplacement, etc. ». Nous tâcherons alors de replacer ces pratiques socio-cognitives de mobilité dans leur dynamique sociale.

2. Les dynamiques sociales des mobilités spatiales

Nous venons de l'explicitier, la mobilité quotidienne repose sur la socialisation des personnes par différentes instances. Nous aborderons dès lors les liens entre la mobilité quotidienne et l'identité sociale. Cette première description permettra de définir les pratiques de mobilité comme une source de différenciation sociale. Par la suite, des liens seront tissés avec les ségrégations socio-spatiales, notamment afin de soulever l'idée d'une dimension socio-cognitive dans ces dernières.

2.1. La mobilité comme pratique socio-cognitive

Les travaux de Chombart de Lauwe (1956) montrent que les mobilités sont des pratiques liées aux positions sociales des individus. En effet, par un travail proche de l'ethnographie, sur la vie quotidienne de familles ouvrières dans le Paris d'après-guerre, les auteurs remarquent que les pratiques sociales de consommation ont une inscription spatiale particulière. Par exemple, les ouvriers observés ont tendance à rester proches de leur quartier de résidence pour réaliser leurs activités quotidiennes. Ainsi, les différents quartiers de la ville sont liés à un certain profil social. Les lieux quotidiennement fréquentés marquent un style de vie et plus précisément une appartenance sociale. De fait, l'ensemble des comportements quotidiens est en relation avec un ancrage spatial qui peut définir un groupe social et ses pratiques tout en mettant à distance les autres groupes sociaux. La mobilité quotidienne semble participer à un renforcement identitaire par la définition d'appartenance à un groupe et la différenciation aux autres groupes qu'elle propose.

2.1.1. Cognitions socio-spatiales

Si la pratique de mobilité peut être liée aux différenciations sociales, c'est notamment du fait qu'elle ne relève pas seulement d'un déplacement physique, qui marque un changement fonctionnel de lieu, mais aussi d'un ancrage socio-spatial, qui repose sur un traitement socio-cognitif de l'espace, accordant des significations sociales aux lieux. Par exemple, Cauvin (1984) souligne que la même expérience physique d'un espace urbain peut être vécue différemment selon la catégorie sociale des personnes. Selon les normes et valeurs des individus, leurs représentations de l'espace urbain et les significations qu'ils accordent aux formes de déplacements diffèrent. Ainsi, même des comportements de mobilité qui apparaissent objectivement identiques peuvent en réalité être vécus différemment selon les positions sociales des individus. Les travaux de Ramadier (2011) sur l'accessibilité socio-cognitive de l'espace géographique explicitent également l'importance des processus sociocognitifs dans les mobilités. En effet, selon cet auteur, les valeurs et normes socialement intériorisées par les individus déterminent la facilité avec laquelle ils vont pouvoir appréhender et déchiffrer les dimensions physiques, fonctionnelles, sociales, etc., des lieux et y concevoir leur présence. Autrement dit, la fréquentation d'un lieu, ou non, dépend des significations liées à ce lieu. La représentation étant dépendante des positions sociales de chacun, on comprend que l'ancrage des mobilités dépend autant des dimensions sociocognitives de l'individu que des dimensions socio-physiques des lieux.

Dès lors, après avoir appréhendé des espaces de vie et décrit les liens entre leurs caractéristiques sociales et celles des individus, il apparaît essentiel d'observer la relation entre les représentations socio-spatiales et les mobilités quotidiennes. C'est de cette analyse que nous serons en mesure de décrire des rapports particuliers à la ville et de soulever l'existence d'asymétries sociales dans la relation à l'espace géographique. Le fait d'insister sur le postulat d'une pratique de mobilité qui souscrit à une certaine stabilité, par son ancrage sociodémographique dans l'espace urbain, permet de faire le lien entre les normes et valeurs des individus, associées à leur position sociale, et les caractéristiques des lieux fréquentés. Ainsi, de la même façon que la socialisation détermine les possibilités de déplacements, nous faisons l'hypothèse qu'elle détermine les lieux potentiellement fréquentables pour les individus.

2.1.2. Positions socio-spatiales

Une dernière considération semble importante à préciser pour cerner la dimension sociale des pratiques de mobilité. Dès la définition du cadre théorique des mobilités, l'importance des positions sociales et de la socialisation a été mise en avant. Cependant, s'il apparaît clairement que les mobilités spatiales sont des pratiques sociales, encore nous semble-t-il utile de préciser les modalités selon lesquelles nous abordons la relation entre les positions sociales et ces pratiques.

Pour cela, nous nous appuyons d'abord sur les développements de Durkheim (1925) qui abordent le processus de socialisation. Pour cet auteur, l'enfance est une période primordiale qui détermine pleinement les normes et valeurs des individus. En effet, par les instances scolaires et familiales, les principales, voire les seules, relations sociales et spatiales qu'un enfant connaît, une socialisation dite primaire se réalise. Celle-ci consiste à intérioriser les normes et valeurs qui sont alors rencontrées pour pouvoir évoluer dans la structure sociale. De cette façon, les enfants apprennent à se comporter en société. Par la suite, les individus adoptent des pratiques et des représentations déterminées par cette intériorisation. En considérant ensuite les travaux de Bourdieu (1972), on note que ces socialisations entraînent une reproduction des inégalités de la structure sociale dans le temps par les pratiques et représentations qu'elle détermine. Pour finir cette rapide description du processus de socialisation, et avant de l'imbriquer aux comportements de mobilité, nous notons également que les recherches de Piaget (1932) montrent que la socialisation renvoie à une relation active entre les individus et leur milieu. Les enfants ne se contentent pas d'absorber des normes et valeurs sociales, ils participent également à leur élaboration et à leur évolution par leurs pratiques et représentations. C'est ainsi qu'il est possible d'observer des évolutions de la structure sociale et des individualités au-delà d'une relative reproduction. Néanmoins, force est de constater que les premières expériences de mobilité urbaine se réalisent systématiquement, sauf quelques cas particuliers, en présence d'autres individus ; souvent des adultes qui participent déjà à la socialisation primaire de l'enfant (Depeau, 2013). De fait, nous considérons la mobilité spatiale de l'enfant comme un processus d'intériorisation des normes et valeurs de leurs accompagnateurs, également souvent issues de la sphère familiale et scolaire. Ce n'est pas la mobilité des enfants qui participe directement à leur socialisation mais les instances présentes et organisatrices de leurs déplacements.

Ainsi, c'est bien le processus de socialisation qui permet de construire l'identité sociale, mais les pratiques de mobilité ne participeraient pas à cette construction identitaire. Elles permettraient plutôt le renforcement d'une position sociale, existante et dépendante de la socialisation, qui les détermine. De cette façon, nous nous écartons du postulat souvent formulé selon lequel l'identité se développe notamment par la mobilité. C'est seulement dans ce cas, selon nous, qu'il est possible de penser une articulation entre les ségrégations sociales dans l'espace urbain, et les mobilités quotidiennes des individus socialement déterminées.

2.2. Le processus de ségrégation et la mobilité quotidienne

La notion de ségrégation traduit initialement des discriminations sociales appliquées à la dimension spatiale. Depuis, de nombreux travaux ont permis d'affiner cette définition et de montrer le caractère normatif et intériorisé de différentes pratiques ségrégatives sans pour autant renvoyer à des actes directs de discrimination. De nombreux exemples pourraient être développés, citons simplement la relation entre la méritocratie et les ségrégations scolaires (Ben Ayed & Poupeau, 2010) ou encore la relation entre les pratiques langagières et les ségrégations urbaines (Boyer, 2013). En ce qui concerne les mobilités, la division sociale de l'espace géographique est souvent mise en relation avec des possibilités inégales d'accès aux différents modes de transport. Dans notre cas, nous nous détachons des déplacements pour considérer la fréquentation des lieux selon les positions sociales des individus. En effet, nous nous accordons sur le fait que d'un quartier à un autre, le profil des individus que l'on peut y croiser peut facilement changer. Ainsi, par l'analyse des espaces de vie qu'elle compose, la mobilité quotidienne des individus pourrait traduire des oppositions socio-spatiales entre les groupes sociaux. Ceci implique néanmoins d'aborder les unités spatiales fréquentées par les individus et de pouvoir les caractériser par leur homogénéité sociodémographique. De fait, quelle que soit l'échelle de ces unités (rues, quartiers, arrondissements, communes, etc.), une certaine réduction de l'information socio-spatiale est nécessaire afin de retenir ce qui fait unité au détriment de leur réelle complexité hétérogène. Notre volonté d'étudier l'ancrage social des mobilités quotidiennes conduit finalement à observer des surreprésentations et des sous-représentations de groupes sociaux dans la distribution spatiale et à soulever la possible existence de ségrégations.

2.2.1. Des espaces de vie différenciés

Notre hypothèse sur l'existence d'un principe d'homologie entre l'espace social et l'espace géographique dans le cadre des mobilités quotidiennes repose sur l'idée qu'au-delà des lieux de résidence, que l'on sait au cœur des ségrégations (Rhein, 1998), l'ensemble des lieux fréquentés quotidiennement marquent de la même façon des oppositions spatiales entre les groupes sociaux. En ce sens, c'est la pratique de la ville qui nous intéresse et non la pratique du déplacement en soi. Ainsi pensées, les formes de mobilités sont en lien direct avec les caractéristiques socio-physiques des lieux, les unes étant dépendantes des autres. Si les espaces urbains changent, les ancrages changent et inversement.

Les espaces de vie donnent une cohérence, une unité, à la mobilité quotidienne. C'est pourquoi les activités qui sont réalisées et les moyens de transport qui sont utilisés n'ont pas une place centrale dans notre étude même si les définitions de la mobilité s'y réfèrent. Certes, ce sont des variables qui influencent la localisation des lieux fréquentés mais, étant aussi déterminées par la position sociale des individus, nous postulons qu'elles n'influencent pas la définition sociodémographique de l'espace de vie. Les travaux de Certeau (1990) vont également dans cette direction et proposent d'aborder les pratiques de l'espace urbain comme ce qui donne sens aux différents lieux, comme ce qui permet de les concevoir. Cet auteur insiste ainsi sur l'idée qu'un lieu se définit, et se différencie des autres, par l'observation de pratiques homogènes dans un espace délimité. Sans chercher à décrire nos unités spatiales de cette façon, nous notons que ces propos appuient le postulat que nous faisons ainsi que l'hypothèse d'une relation de correspondance forte entre les caractéristiques des individus et celles de leur espace de vie. Il devient alors aisé d'imaginer le même type de relation entre les ségrégations dans l'espace urbain et les mobilités quotidiennes des personnes qui sont au plus proche de la relation individu-milieu (Stock, 2005).

Les ségrégations sont ici abordées comme des projections/objectivations spatiales, non intentionnelles et quotidiennes, des asymétries sociales. Notre objet porte finalement sur des pratiques spatiales socialement déterminées et dépendantes des relations sociales. En d'autres termes, c'est l'existence d'un lien entre les ségrégations et la dimension socio-cognitive des pratiques de la ville que nous proposons d'observer.

2.2.2. Une dimension normative

Contrairement à l'idée que la mobilité quotidienne abolit les distances sociales et spatiales en offrant des expériences hétérogènes aux personnes, nous pensons, à l'instar de Simmel (1979), que les distances sociales se manifestent et se reproduisent dans l'ensemble des pratiques spatiales. Cette considération s'inscrit finalement dans l'idée que les différentes possibilités de mobilité dépendent des positions sociales des individus, c'est-à-dire de leur socialisation, de leurs formes de capitaux et des enjeux sociaux qui y sont liés. Appréhendées ainsi, les mobilités sont considérées dans un aspect normatif qui produit différents effets sociaux sur les groupes (Borja *et al.* 2012). Elles dépendent d'aspects idéologiques globalement soutenus par les groupes dominants. Par exemple, dans la sphère professionnelle, il devient quasiment obligatoire d'être mobile pour garder ou obtenir un salaire. Les valeurs de l'économie libérale, par la concurrence, ainsi que celles de la mondialisation se retrouvent dans les discours des dirigeants qui valorisent et promeuvent l'importance de la mobilité dans le travail. Ainsi, l'employé, qui ne détient pas les mêmes capitaux, ne retrouve pas les mêmes valeurs autour de ce qu'il peut vivre comme une injonction à la mobilité pour continuer à garder son emploi. En ce qui concerne la mobilité quotidienne, celle-ci devrait également traduire des relations à l'espace urbain, aussi façonnées idéologiquement, qui rendent compte des relations asymétriques dans la structure sociale.

Si l'espace urbain et sa hiérarchisation sont des construits idéologiques, on comprend que les lieux sont porteurs de normes et valeurs qui leur sont propres soutenues par leurs caractéristiques morphologiques et celles des individus y résidant. On conçoit aussi que, selon leur position sociale, les individus auront une représentation différenciée de ces lieux. Il est alors nécessaire de concevoir les pratiques quotidiennes de mobilité dans ces trois dimensions indissociables (cognitive, spatiale et sociale) et de les articuler dans nos analyses. C'est par cette approche qu'il sera possible de faire le lien entre les structures socio-cognitives et socio-spatiales vécues par les individus, c'est-à-dire d'approcher leurs relations à la ville.

Chapitre 4

L'espace social

Il est maintenant important de se pencher sur la dimension sociale de la relation individu-milieu telle que nous allons l'appréhender. De nombreux auteurs ont cherché à rendre compte de l'agencement social afin de pouvoir analyser les comportements des individus. Pour cela, et dans un premier temps, les différences sociales sont mises en avant et expliquées par l'appartenance sociale, en d'autres termes par le fait d'appartenir ou non à un certain groupe. Cependant, les groupes ne sont pas seulement accolés, ils partagent des relations souvent hiérarchisées, voire inégales, qui participent aussi à la construction de la différenciation sociale. Ces caractéristiques modèlent l'organisation du monde social, tout autant que les rôles symboliques des groupes sociaux, qui selon notre approche sont d'ailleurs dépendants de ces relations. La prise en compte de ces relations plus ou moins asymétriques entre les groupes sociaux, permet de se détacher d'une approche purement culturaliste, en intégrant les configurations d'acteurs et leurs rapports dans l'analyse des valeurs et des idéologies.

Nous tâcherons de présenter ce qui nous semble être les trois grandes conceptions développées en sociologie, puisqu'il s'agit de la discipline qui s'est la plus attachée à théoriser l'organisation du monde social. Nous commencerons par présenter le concept de classe sociale liée à la perspective matérialiste. Puis, celui de structure sociale qui met l'accent sur un système complexe d'éléments influençant l'individu. Enfin, nous finirons par définir l'espace social, une notion qui met en avant l'importance des relations entre les individus dans la structure sociale. Cette dernière conception est celle qui nous apparaît comme la plus achevée et la plus en adéquation avec la perspective transactionnelle dans laquelle nous nous ancrons. Ainsi, c'est sur cette dernière que nos analyses reposeront. Il est toutefois nécessaire de présenter les concepts de classe et de structure sociale sur lesquels elle s'appuie avant de l'appréhender.

1. Les classes sociales

Le fait de différencier des groupes sociaux ou de souligner leurs inégalités pour définir le monde social n'est pas nouveau. En effet, la conception d'une société divisée et hiérarchisée apparaît au moins dès l'antiquité avec l'esclavage comme élément de stratification sociale. Il va alors de soi que les différentes conceptions d'organisations sociales sont dépendantes de l'époque et de la société étudiées. Pour notre part, afin de garder une cohérence avec notre terrain d'étude, nous tâcherons de présenter des approches centrées sur la société occidentale depuis l'époque contemporaine. En effet, les idéologies qui sont aujourd'hui prégnantes dans notre société sont souvent considérées, par les historiens, comme étant l'aboutissement de celles développées à partir de cette époque (Berstein & Milza, 2008). Dans un premier temps, nous étudierons l'approche des classes sociales, développée par Marx au 19^e siècle, pour qui l'organisation sociale est dépendante de la place des individus dans les rapports de production. Ensuite, nous nous intéresserons à la description des groupes sociaux chez Weber, qui vient nuancer le caractère réel et concret des regroupements et divisions sociales décrits par Marx. Ainsi, nous verrons que les classes sociales, ou groupes sociaux, ne sont pas forcément élaborés et organisés dans manière consciente.

1.1. L'approche marxienne

Marx peut être considéré comme un précurseur de la sociologie fonctionnaliste, une sociologie prescrivant d'analyser la société par son fonctionnement et non uniquement par son histoire. En effet, ses travaux tendent à montrer que ce sont les différentes fonctions économiques des individus qui construisent et permettent le système social en place. En ce sens, Marx (1867) se concentre essentiellement sur les rapports intergroupes dépendant de leur force de production. Cet auteur insiste sur l'existence d'une conscience sociale qui serait déterminée par les relations asymétriques qui émergent du système économique. Le mode de production est alors pensé comme étant dominant sur l'organisation sociale. Pour résumer, les individus se mettent en relation entre eux dans un objectif de production afin de pouvoir répondre à leurs besoins. Cependant, la nature de ces relations est aiguillée par les moyens de production que possède chaque individu.

Les personnes sont considérées comme des agents cherchant à satisfaire leurs exigences par le biais du travail et de la production en général. Dès lors, la production matérielle prend une place centrale dans la société et devient le déterminant de celle-ci. C'est elle qui organise

l'ensemble des dimensions, notamment politique et sociale, vécues par les personnes. Dans ce contexte, la force de travail devient une valeur supérieure à toute autre, puisque c'est elle qui permet la production. Pour reprendre le vocabulaire de Marx, les capitalistes consomment la force de travail des travailleurs qui se voient utilisés pour produire de la valeur sans pouvoir se l'approprier. Bien qu'ils soient les producteurs directs, ils ne peuvent ni contrôler l'organisation de leur travail, ni posséder les produits de leur production.

Ces quelques observations et postulats constituent le socle de la vision marxienne sur lequel l'auteur s'appuie pour expliquer les rapports sociaux de la société en classes.

1.1.1. Des luttes de classes

Comme nous venons de l'explicitier, les rapports sociaux seraient avant tout des rapports de production entre des classes dominées et dominantes, entre des travailleurs non propriétaires et des capitalistes propriétaires. Ces groupes sont alors pensés comme étant en lutte pour défendre leurs intérêts propres et améliorer leurs conditions respectives. Chacun d'entre eux cherche à amener une transformation dans la société : les dominants à renforcer l'ordre établi et les dominés à le renverser. De cette façon, Marx (1867) conçoit un découpage de la société qui permet de l'analyser. La division des individus en classes rend compte de l'ensemble du monde social, structuré, hiérarchisé et perçu de manière holistique. Cette structure est économiquement inégalitaire et donc créatrice d'asymétries, c'est alors le rapport engendré par ces inégalités qui est porté au cœur de la théorie. Les conflits entre les groupes, plus que leurs possessions économiques respectives, sont ce qui permet de penser l'organisation sociale. Au final, on souligne que dans la pensée marxienne, l'individu n'est pas considéré comme isolé, mais comme dépendant de l'ensemble des dimensions qui constitue son environnement. Cette conception se retrouve dans la définition d'une classe sociale qui doit nécessairement remplir trois caractéristiques pour exister :

- Tout d'abord, il s'agit d'un regroupement de plusieurs individus qui occupent la même place hiérarchique dans le processus de production. En d'autres termes, ce sont des individus qui possèdent les mêmes moyens de production.
- Ces individus partagent des intérêts, des valeurs, des styles de vie, etc., communs entre eux. En même temps, ils ont des intérêts contradictoires aux individus des autres classes sociales avec qui ils entretiennent des relations asymétriques.

- Enfin, ils possèdent une conscience collective. C'est cette conscience qui permet de former une classe à part entière et qui fait l'existence d'une lutte pour défendre des intérêts qui leur sont communs. De cette manière, les classes peuvent se mobiliser en opposition aux autres classes et défendre ce qu'elles perçoivent comme des intérêts propres à leur place dans la hiérarchie.

Les actions des personnes sont alors déterminées par l'organisation sociale, mais restent aussi dépendantes de leurs choix et motivations. D'ailleurs, Marx (1867) insiste particulièrement sur l'existence d'une conscience de classe qui permet de distinguer deux types de classes. Les « classes en soi », témoignant d'individus qui partagent la même place hiérarchique et les mêmes intérêts sans avoir conscience de faire classe, et les « classes pour soi » où les individus ont conscience de former une classe en lutte. Dans le premier cas, les individus ne s'inscrivent pas dans une lutte pour leurs intérêts. De fait, il ne s'agit pas d'un groupe qui existe réellement, mais d'un découpage superficiel, souvent réalisé par l'observateur, basé sur la place occupée par les individus dans le processus de production. Ces formes de classes sont également appelées « classes objectivées ». À l'inverse, le deuxième cas expose des classes qui existent réellement par la prise de conscience de leurs individus. L'auteur pointe alors l'importance d'une identité sociale commune aux individus de ce groupe et au consensus autour des représentations qu'ils partagent sur le monde, notamment sur les rapports de domination.

1.1.2. Des rapports de production

Cette approche est connue pour opposer la classe ouvrière et bourgeoise. Même si c'est un point central de la théorie, nous retenons que Marx (1867) nuance cette opposition en décrivant trois classes. Il différencie deux types de classes bourgeoises : ceux qui vivent de rentes foncières et ceux qui vivent en faisant des profits du capital. De plus, l'existence de classes intermédiaires, se trouvant entre la bourgeoisie et les ouvriers, est largement admise dans son approche, ce qui permet d'y inclure l'ensemble de la population. Ainsi, cette vision de l'organisation sociale considère deux grands pôles opposés qui structurent les relations entre les individus, et plusieurs classes qui luttent, pour des intérêts plus ou moins portés d'un côté ou de l'autre, selon leur place dans la hiérarchie de production.

La société est alors pensée comme étant organisée sur un axe vertical opposant les dominants et exploitants, aux dominés et exploités. Nous voyons que la dimension sociale est ici

appréhendée et stratifiée par le conflit entre les individus. Par conséquent, les classes sont pensées comme ayant une existence réelle observable par leurs luttes. C'est en partie ce que démontre Lewin (1948) lorsqu'il observe que l'élément principal qui définit un groupe est le but partagé par ses membres et que celui-ci modèle aussi les relations conflictuelles entre les individus.

La conception de l'organisation sociale développée ci-dessus nous apparaît comme un point de départ primordial. Cet auteur met en relief l'importance des déterminismes sociaux sur le comportement des individus, il insiste sur l'aspect relationnel que prennent ces déterminants sociaux et montre que la stratification de la société en groupes nécessite que les individus d'un même groupe partagent des choses en communs. En prenant appui sur les asymétries des relations entre les individus, on voit qu'il est possible de concevoir des groupes qui partagent des intérêts, des représentations, des comportements et des identités puisqu'ils occupent la même fonction dans la société. Cependant, cette approche est selon nous trop centrée sur l'économie et la production matérielle. Même si elle prend en compte l'ensemble des dimensions de la société, celles-ci restent secondaires dans la définition réalisée. De plus, une classe sociale n'est considérée que lorsque les individus réalisent un regroupement conscient, dans l'objectif de se mettre en lutte contre les autres classes sociales pour défendre leurs intérêts. Or, il nous semble que cette caractéristique atténue l'importance du déterminisme social. Par exemple, il est tout à fait possible de concevoir des individus socialement plus ou moins proches, partageant plus ou moins les mêmes rôles dans la société sans avoir pour autant conscience de former une classe.

1.2. L'approche wébérienne

Les travaux de Weber suivent aussi l'idée que les individus ont une fonction spécifique dépendant de leur place dans la stratification de la société. En effet, cette approche conçoit également un monde social hiérarchisé. Cependant, Weber (1922) se focalise sur une classification de la société guidée par les individus. De cette manière, il définit la fonction comme une interface entre la société et l'individu, et se détache de la vision holistique de Marx pour s'ancrer dans une sociologie individualiste. En d'autres termes, il considère que ce sont les individus qui forment la société, contrairement à Marx qui pointait l'effet de la société sur les individus. Dans cette perspective, les groupes sociaux sont approchés comme une somme d'individualités qui adoptent des comportements selon leurs fonctions plus ou moins partagées au sein de la société. Weber (1947) montre alors que pour identifier ces

groupes, il est primordial de saisir les différentes fonctions qui organisent la société. Par exemple, en connaissant les fonctions d'un professeur ou d'un étudiant dans notre société, il devient possible de facilement classer un individu, selon ses pratiques sociales, dans un de ces groupes ou non.

1.2.1. La classe sociale comme une dimension particulière

Cette approche de l'organisation sociale tend à gommer le conflit des classes décrit par Marx, puisque les individus ne font pas consciemment groupe pour défendre leurs intérêts. Les individus font groupe, car ils partagent plus ou moins consciemment des perspectives et des motivations identiques. Il s'agit d'un point qui est central dans cette conception. En effet, Weber (1923) semble particulièrement insister sur le fait que les personnes n'ont pas conscience de la dynamique qui intervient dans le monde social.

De plus, même si la dimension économique reste importante dans cette approche, les individus ne sont pas considérés comme étant enfermés dans la seule lutte de production, mais insérés dans un système plus complexe où les distinctions sociales reposent sur plusieurs dimensions. Cet auteur utilise alors la notion des « chances de vie » pour définir ce qui réunit des individus dans un même regroupement. Ceux qui partagent les mêmes chances d'évolution par rapport à leur fonction constituent un groupe social. De fait, en acceptant l'idée que les individus sont rassemblés selon leurs caractéristiques et qu'ils n'en ont pas conscience, la définition des groupes sociaux est perçue comme un simple nom attribué, par la société, à un regroupement d'individus plus ou moins proches : une étiquette portée à une somme d'individus.

1.2.2. Une stratification sociale

À travers ces développements, nous voyons qu'il s'agit toujours de rapports de domination entre les groupes mais que l'exploitation économique n'est plus au centre de la stratification sociale. Ainsi, l'organisation de la société n'est plus conçue comme une opposition unidimensionnelle, mais comme une distribution du pouvoir qui se fait sur plusieurs dimensions. Effectivement, Weber (1923) précise que les inégalités ne se construisent pas seulement selon le facteur économique, mais aussi sur le prestige, la culture, le pouvoir, etc. De cette façon, trois couches, ou niveaux, qui ne se superposent pas forcément entre eux, sont proposés :

- Le premier est économique et sa hiérarchisation est formulée en classes. En s'appuyant sur les travaux de Marx, l'auteur montre que si les classes sont propres à la dimension économique, elles ne sont pas le seul critère à prendre en compte.
- Le deuxième est social et hiérarchisé en statuts. Cette dimension insiste sur le prestige, ou sur l'honneur, que peuvent apporter certaines places dans la société. C'est un pouvoir symbolique.
- Enfin, le troisième est politique et sa hiérarchisation se fait par les partis et les associations politiques qui accèdent au pouvoir ou non. Ce qui est important ici c'est la notion de prestige et de pouvoir ainsi que l'existence d'une compétition entre les partis pour diriger l'état.

En utilisant ces trois dimensions pour aborder le monde social, Weber insiste sur sa multidimensionnalité et sur le fait que l'on peut observer plusieurs couches différentes dans une même classe sociale : par exemple, tous les ouvriers n'ont pas la même place dans la société.

Ainsi, les différents groupes sociaux sont toujours graduellement hiérarchisés mais deviennent perméables les uns aux autres. Leurs frontières sont floues et ils peuvent tous s'influencer mutuellement, il n'existe pas de clivages nets entre eux. L'individu est alors considéré comme ayant une liberté d'action dépendant du contexte et de ses chances de vie. Son origine sociale l'influence, mais il est tout à fait possible de voir une évolution ascendante de celle-ci.

Dans la dimension économique, il est éventuel d'adopter une stratégie individuelle permettant d'accéder à plus de biens. Dès lors, les individus qui ont les mêmes chances de vie d'atteindre certains biens sont considérés comme formant une classe. L'auteur prend à la fois en compte les possessions et les possibilités à se les procurer. En d'autres termes, en se focalisant sur l'accès aux biens, Weber conçoit l'existence d'une mobilité sociale dépendante des origines sociales.

De la même manière, les groupes se distribuent également selon le prestige social de leur statut. Cette dimension sociale est appréhendée par le style de vie des personnes, c'est-à-dire leurs vêtements, leurs loisirs, leurs goûts, etc. Un même statut va alors rassembler tous les individus qui partagent le même degré de prestige reconnu par la société. De fait, un statut est composé d'individus qui partagent nombre de qualités qui font qu'ils ont des valeurs en commun. Là encore, la place occupée dans la hiérarchie des statuts dépend de l'éducation et donc de l'origine sociale des individus. S'il est également possible de changer de statut, il

s'avère que cela est plus difficile que dans la dimension économique, car les personnes de haut statut ont tendance à se renfermer sur elles-mêmes pour garder leurs avantages. Néanmoins, l'auteur souligne qu'une ascension économique peut aussi faciliter une ascension sociale.

Enfin, les partis politiques regroupent des individus qui peuvent convenir de décisions et qui ont du pouvoir sur la société. Weber (1923) considère ce qu'il appelle le pouvoir comme le moteur de l'organisation sociale. En effet, c'est le pouvoir perçu à travers la place occupée dans ces trois dimensions qui permettrait d'être dominant. La dimension politique, plus que les autres, permet d'accéder au matériel, au prestige et à l'influence, c'est-à-dire de faire partie du groupe social le plus élevé dans la hiérarchie. Les personnes qui appartiennent à un parti politique exerçant sont effectivement des décideurs qui peuvent orienter la société. De plus, l'obtention de cette influence permet de faciliter l'ascension dans les dimensions économiques et sociales.

Cette perspective montre que la dimension économique n'est pas seule à organiser le monde social. Tout comme la mainte fois vérifié la psychologie sociale (Lorenzi-Cioldi & Doise, 1994), le prestige et l'influence sont également des dimensions à prendre en compte pour pouvoir identifier et ordonner les différents groupes sociaux. Cette stratification à critères multiples tient du fait que les individus ne cherchent pas à lutter pour leurs intérêts, mais à acquérir du pouvoir sur une ou plusieurs dimensions. Les élites se retrouvent alors être plurielles et réparties sur ces dimensions. Si cela permet de remettre en cause le modèle unidimensionnel de Marx et de concevoir la possibilité d'une mobilité sociale, nous trouvons que l'individualisme tend à effacer l'influence de la société sur l'individu et les dépendances entre les groupes sociaux. Effectivement, si la capacité de mobilité sociale est modelée par les origines sociales, les relations qu'entretiennent les groupes entre eux ne sont que très peu considérées.

Il apparaît alors essentiel de garder une vision à la fois tournée vers l'influence de la société sur l'individu et vers celle de l'individu sur la société, tout en considérant la complexité des dimensions qui organisent ce rapport. C'est notamment ce qui est proposé en considérant le monde social comme une structure.

2. Les structures sociales

L'organisation sociale peut être appréhendée comme un système complexe formé par les relations entre ses éléments. L'accent est porté sur l'articulation entre les individus non directement sur leurs capacités. Ici, le monde social est considéré comme une totalité prenant en compte l'ensemble des éléments dans un système complexe. Nous commencerons par aborder l'approche durkheimienne qui nous semble être précurseur de cette vision, pour ensuite présenter son évolution et ses apports à la compréhension de l'organisation sociale.

2.1. L'approche durkheimienne

La conception du monde social chez Durkheim se rapproche de celle de Marx. L'individualisme comme méthode d'analyse est rejeté au profit de l'holisme qui permet de concevoir la globalité de l'environnement où les individus sont insérés. Tout comme Marx, cet auteur ne conçoit pas que l'organisation sociale dépende uniquement des individus, car ceux-ci sont pensés comme étant socialement déterminés. Dès lors, c'est ce qui détermine les individus qui est placé au centre de l'analyse et non les individus eux-mêmes. Cependant, Durkheim (1895) rejette l'approche marxienne, centrée sur la conscience d'une lutte dans la dimension économique. Selon lui, cette pensée n'est pas scientifiquement prouvée, mais simplement suggérée par son auteur. En s'appuyant sur la méthode de recherche empirique, Durkheim (1897) montre qu'il est essentiel d'allier la théorie sociologique à une méthode stricte, issue des statistiques.

2.1.1. Les faits sociaux

Tout en amenant les principes de base qui constituent la sociologie actuelle, comme la neutralité du chercheur ou la vérifiabilité des données, Durkheim (1897) met l'importance des faits sociaux au premier plan de ses réflexions sur le monde social. Pour lui, un fait est toujours social, puisque les individus à l'origine de ce fait ont une éducation et des habitudes sociales qui les amènent à réaliser des comportements en correspondance. De fait, ce que le chercheur observe est alors toujours dû à l'organisation de la société et non à l'individu. Par exemple, l'auteur montre que le suicide est un fait social. Selon l'âge, le sexe, la situation familiale et le lieu de résidence, les probabilités de se suicider ne sont pas les mêmes (Durkheim, 1987). Ainsi, le fait n'est pas seulement expliqué par une motivation personnelle mais aussi des influences de la société. Les pratiques des individus, même intimes, ne sont pas

guidées par un choix mais par des normes sociales. Ce sont les caractéristiques sociales des individus insérés dans la société, en d'autres termes les rôles qui leur sont donnés par la société, qui les influencent.

Dans cette approche, les faits sociaux correspondent aux actions, aux pensées et aux sentiments des individus. Toutes ces postures sont appréhendées comme étant contraintes et extérieures aux personnes. En effet, les faits sociaux sont imposés sous forme de normes sociales qui ne peuvent être enfreintes sans sanction. En grandissant les personnes apprennent à se comporter selon des normes et des croyances propres aux groupes sociaux auxquels elles appartiennent. Ces comportements sont maintenus par les récompenses sociales qu'ils apportent et par les sanctions que leurs transgressions amènent. Leur répétition aboutit à ce que les individus intériorisent les normes, c'est-à-dire qu'ils les intègrent pour socialement s'insérer dans la société. Ainsi, les faits sociaux sont externes aux personnes. Elles sont dépendantes d'un système, et prescrites aux individus qui risquent d'être réprimandés s'ils ne les suivent pas. Ces normes diffèrent en partie entre les groupes. Les professeurs n'ont ni les mêmes obligations ni les mêmes sanctions sociales que les étudiants. Une posture qui peut être considérée comme ridicule chez l'un ne l'est pas forcément chez l'autre. On constate que la psychologie sociale est très proche de cette considération qui fait souvent lien entre les deux disciplines et qui propose de penser des rôles sociaux dépendants des insertions groupales et des interactions aux autres.

2.1.2. Des groupes interreliés

L'existence de ces normes, tout comme des faits sociaux qui en découlent, vient de l'interdépendance des entités qui structurent l'ensemble. C'est-à-dire qu'un rassemblement forme plus que la somme de ses parties. Durkheim (1893) utilise le terme d'« émergence » pour souligner l'idée selon laquelle un regroupement d'individus entraîne la naissance d'une collectivité qui s'exprime par des normes communes et des faits sociaux. Ces normes forment alors l'essence des groupes sociaux et de la société qui permet ainsi d'identifier les rôles des individus. Au final, cette émergence de normes est la conséquence d'un système d'interaction entre les personnes. On comprend dès lors que l'auteur s'éloigne d'une approche rationnelle, ce ne sont pas les personnes qui décident des normes, ni les institutions, mais l'agencement, les interactions et l'interdépendance entre les entités qui constituent la société.

L'auteur propose alors d'étudier ces types de regroupements et leurs articulations afin de révéler la réalité vécue par les individus et d'expliquer leurs comportements. Ainsi pensée, l'observation des différents rôles permet de concevoir un système complexe. Chaque groupe s'identifie et se différencie par son rôle qui guide les actions, représentations et sentiments des individus qui le constituent. De cette manière, les différentes postures s'articulent les unes avec les autres, chaque groupe ayant un effet sur l'autre par leurs interactions. Autrement dit, les individus ont des rôles les uns envers les autres, organisant ainsi un système d'interdépendance. Cet aspect reste propre à la sociologie, la psychologie sociale ne l'a que très peu étudié malgré une prise en compte des interactions entre groupes. Durkheim (1893) montre également que la dépendance entre les rôles correspond à la division du travail où les individus cherchent à se spécialiser. De plus, comme le développement des villes et des transports induit des relations sociales qui deviennent de plus en plus importantes chez les individus de plus en plus nombreux, ceux-ci cherchent aussi à se différencier les uns des autres de manière de plus en plus importante.

Avec cette approche, Durkheim propose de penser l'organisation sociale comme une structure d'interdépendance entre les groupes sociaux. Les rôles que chacun d'eux endosse sont considérés comme la matrice de cette structure. Ce n'est plus tellement une lutte de hiérarchie qui est appréhendée, mais l'existence d'une conscience collective qui dépend des interactions. Nous notons que cette vision renvoie à l'ensemble des éléments de la société pensée comme un tout structuré et non aux entités prises isolément. Ainsi, les individus sont dans une complémentarité pour survivre qui les conduit à développer une conscience collective particulière et un type d'interaction particulier avec certains groupes selon leurs rôles déterminés.

Un dernier point paraît essentiel à souligner : celui de la dimension temporelle. En effet, une critique souvent amenée, est que l'auteur n'intègre pas la possibilité de changement dans la structure sociale. L'observation dépeint alors des entités qui n'ont pas la possibilité d'évoluer et qui apparaissent comme étant figées. Il se peut que Durkheim, en se concentrant sur l'invariance des interactions, ait considéré que le mouvement des éléments n'a pas d'importance puisque, malgré cela, l'organisation de la société est censée rester stable à travers le temps. Néanmoins, nous notons que la notion temporelle est indirectement présente dans cette conception, avec l'idée de déterminisme intergénérationnel. En effet, l'auteur considère qu'il existe un effet du milieu d'origine, souvent représenté par les parents, sur l'individu observé. Dès lors, il s'agit d'une référence temporelle qui montre que la structure

s'est construite dans le temps et cherche également à se maintenir dans le temps. Cependant, la prise en compte de ce qui affecte la structure et de ce qu'elle peut affecter reste essentielle pour ne pas tomber dans une vision fixe des rôles, qui existeraient par eux-mêmes.

2.2. L'approche dynamique des structures sociales

Comme nous venons de le voir, concevoir une structure sociale implique que chaque élément de celle-ci dépende de son rapport aux autres. Dès lors, les recherches ont tendance à se pencher sur les significations qui sont portées aux relations entre les éléments et à leur articulation dans la structure globale comme on peut l'observer avec le champ des représentations sociales (Doise, 1990). Ceci permet d'entrevoir que la structure sociale est construite par ses acteurs et que les règles qui constituent la structure varient en fonction des représentations et des pratiques aussi guidées par celle-ci (Nadel, 1970).

2.2.1. La mobilité sociale

Un des fondateurs de cette pensée dynamique est Sorokin (1927) qui, travaillant sur l'autorégulation de la structure sociale, montre que les individus ont la possibilité de changer de groupe social. En s'intéressant à la société américaine, l'auteur conçoit que l'égalité démocratique, la division du travail et la méritocratie entraînent une structure sociale où les individus cherchent à se réaliser et qui favorise l'existence d'ascensions sociales. La capacité des individus à accomplir leurs aspirations est alors modelée par ce que l'auteur appelle : « les instances d'orientation ». Ces instances, décrites comme étant principalement la famille et l'école, agissent sur la mobilité sociale des personnes. Par mobilité sociale, Sorokin (1933) entend un déplacement dans la structure sociale, c'est-à-dire un mouvement d'individus, de groupes, d'objets culturels et de valeurs entre un groupe social et un autre. Cette capacité de mouvement dans la structure est alors considérée comme étant freinée ou encouragée par l'environnement d'origine qui la détermine, et comme régulant à son tour les dynamiques de la structure.

Sorokin (1933) différencie une mobilité verticale et une mobilité horizontale :

- La mobilité verticale est celle qui consiste à passer d'un groupe social à un autre qui diffère dans la hiérarchie sociale. Il s'agit d'une dynamique qui permet généralement une transformation de la culture et des valeurs. L'auteur conçoit particulièrement

l'existence d'une mobilité verticale ascendante qui permet la concrétisation des objectifs individuels.

- La mobilité horizontale est un changement de groupe social vers un autre qui est équivalent dans la hiérarchie sociale. Dans ce cas, il n'y a pas d'ascension, mais il peut y avoir une transformation de la culture et des valeurs. De la même manière, cette mobilité répond souvent aux objectifs des individus qui, par exemple, changent de travail sans changer de niveau de compétence.

La prise en compte de la mobilité sociale montre une structure sociale dynamique, essentielle à l'évolution de la société. Les métaphores spatiales utilisées par Sorokin (1927) laissent entrevoir une structure dans laquelle il est possible de se mouvoir afin de répondre à ses attentes. Même si la mobilité est déterminée par des instances forgées dans la structure sociale elle-même, la société n'en reste pas moins affectée. La transformation des éléments fait qu'il existe une recherche d'équilibre entre eux, qui réorganisent l'ensemble de la structure en amenant une mutation ou une stabilité de celle-ci.

2.2.2. Interactions symboliques

C'est l'anthropologue Lévi-Strauss (1949) qui va apporter ce qui nous semble être la deuxième contribution significative à la dynamique des structures sociales. En s'intéressant aux symboles, l'auteur centre son analyse de la structure sur les significations des interactions. Pour lui, aucun élément ne peut être compris sans étudier les rapports qu'il entretient avec les autres. Dès lors, ce sont les règles d'interactions, faisant que telle unité entretient un certain rapport avec une autre, qui constituent la structure sociale. Ainsi, cet auteur dépasse la pensée de Durkheim en insistant sur le fait que la structure sociale ne se réduit pas seulement aux éléments et à leurs interactions, mais qu'elle comprend aussi une configuration invariante des interactions. En d'autres termes, une structure est un système qui peut se transformer au point d'être modifiée dans son organisation, mais qui garde toujours des règles d'interaction invariantes (Lévi-Strauss, 1958).

L'importance attribuée aux transformations que peuvent connaître les groupes ainsi qu'à leurs représentations rapproche ces développements de ceux de Sorokin. Cependant, Lévi-Strauss (1969), en s'intéressant principalement aux invariances dans les interactions, se détache d'une vision où les individus agissent dans leur intérêt au profit de pratiques entièrement dues à la structure. L'étude comparative de groupes différents ou de cultures différentes l'a amené à

retrouver les mêmes logiques structurales dans plusieurs dimensions sociales et dans plusieurs sociétés. Dès ce moment, cet auteur avance que c'est par l'étude des différences et des invariants, qu'il est possible de comprendre les structures. Pour résumer, la constante de la structure vient du fait qu'elle se construit, dans tous les cas, par un système d'interactions qui peut se retrouver dans toutes les sociétés. Ainsi, ce que l'auteur considère comme des constantes ne sont pas des similitudes apparentes, mais certaines interactions entre les éléments qui se retrouvent d'un groupe à un autre, d'une société à une autre.

La structure sociale est décrite comme étant ponctuée d'évènements (Dubar, 2011) qui viennent la ré-agencer. Les individus qui s'y trouvent subissent alors l'effet du temps et une évolution constante de la structure, contrairement à la description qu'en fait le chercheur qui peint un agencement d'éléments fixes. De ce point de vue, les règles d'interactions sont dépendantes des évènements qui se sont produits et qui se produiront. Cependant, pour Lévi-Strauss (1969) c'est l'histoire qui est dépendante de la structure sociale et non l'inverse. De fait, les évènements qui viennent marquer la structure sont issus des possibles que celle-ci propose. Les évènements ne sont plus considérés comme des faits uniques, mais comme des faits dépendants de la structure qui peuvent être considérés comme invariants. En partant de cette vision, la recherche de structures élémentaires, c'est-à-dire d'un modèle général d'organisation partagé par toutes les structures, devient essentiel pour penser leurs constructions, leurs évolutions, leurs différences et leurs articulations. C'est notamment ce qui est proposé lorsqu'on s'attache à appréhender la structure sociale par des relations sociales (dominants vs dominés) et non par des appartenances figées.

En définitive, l'approche structurale permet de dépasser la vision de l'existence de groupes sociaux indépendants, en portant de l'importance aux rapports qu'ils entretiennent. L'idée d'une stratification hiérarchisée n'est pas pour autant rejetée, comme nous l'avons vu avec les développements de Sorokin (1933) qui allie les deux. De fait, le structuralisme met également l'accent sur le déterminisme qui pèse sur les individus. Ceux-ci étant sous l'effet de la structure, ce sont les significations qu'ils portent aux relations qui permettent de décrire un déterminisme social. En d'autres termes, c'est par l'étude des représentations et des pratiques que la structure est appréhendable comme le propose Lévi-Strauss (1958). Cependant, le contexte structural (Durkheim, 1893) amène trop souvent à penser des unités qui, même si elles s'influencent mutuellement, ont une existence qui n'est pas relative à celle des autres. Il nous semble que Lévi-Strauss parvient à s'éloigner de cette conception en insistant sur l'effet

de la structure, mais la difficulté réside dans le fait que l'approche structurale, même dans une vision dynamique, tend à entraîner une perspective interactionnelle et non relationnelle.

C'est pourquoi, pour finir, nous présenterons une vision décrivant l'organisation de la société comme un espace. Sorokin (1927) doit être le premier à utiliser des métaphores spatiales afin de souligner la dynamique de la structure. On voit bien que la prise en compte de changements et d'évolutions passe par l'idée de mobilité et de positionnement. L'analogie entre la structure sociale et l'espace géographique semble être une approche pertinente, permettant de penser autrement les relations entre individus.

3. Les relations sociales

Concevoir l'organisation sociale comme un espace permet d'insister sur le fait qu'aucun élément ne peut être isolé. En effet, un certain positionnement dans un espace implique des relations forcément différentes par rapport à un autre positionnement. Ainsi, la définition même d'un élément spatialisé dépend des relations qui y sont liées. Cette conception nous semble être l'évolution logique de l'approche structurale, voire son application la plus stricte. Afin de pouvoir la présenter, nous commencerons par décrire les travaux autour de la morphologie sociale. Ceux-ci apparaissent comme la première réelle tentative de spatialisation de la structure sociale. La réalité sociale est appréhendée tout comme la réalité physique, par le nombre, le mouvement, l'étendue, faisant ainsi un pont important entre ces deux dimensions. Après cela, nous présenterons l'approche de Bourdieu (1979a), que nous pensons être la plus aboutie. En croisant l'ensemble des visions décrites auparavant, cet auteur propose de brosser l'organisation hiérarchique de la société comme un espace des différences organisé sur un système de relations.

3.1. L'approche morphologique

Le concept de morphologie sociale apparaît dans les travaux de Durkheim (1895) qui proposent une étude sociologique en deux axes, l'un se focalisant sur l'aspect physique de la société et l'autre sur les activités sociales dans celle-ci. Pour lui, la compréhension de tout processus social doit obligatoirement passer par l'étude de la configuration physique du territoire social. Celle-ci se trouve être une inscription de la société et de la vie sociale en général. De fait, la prise en compte du nombre d'habitants, de leur répartition, des limites géographiques de la société, des lieux de résidence et des lieux fréquentés, devient nécessaire

à la compréhension de la structure sociale et des pratiques qui y sont déployées. Durkheim (1899) pose les bases de cette approche en affirmant que le substrat social est dépendant des aspects physiques. Néanmoins, ce sont deux de ces élèves qui vont la développer et la faire émerger comme une approche à part entière : Mauss et Halbwachs.

3.1.1. Les travaux de Mauss

Mauss (1927) est celui qui a permis la généralisation de l'approche morphologique de l'organisation sociale. Dans ses développements, il souligne que la structure sociale renvoie aussi à une distribution dans l'espace physique qui peut exercer une sorte de contrôle social. De ce point de vue, un groupe social se définit aussi, en plus de ses représentations et de ses pratiques, par l'espace géographique qu'il fréquente. Le point est porté sur le fait que si l'étude structurale ne peut faire l'économie des significations attribuées aux relations sociales, elle ne peut, de la même manière, faire l'économie des significations attribuées aux éléments physiques. Effectivement, il est difficile d'appréhender une société sans en connaître ses frontières, à la fois physiques et empruntées de significations, ou encore sa dénomination. L'occupation d'un sol précis donne une information sociale importante, d'autant plus que les significations accordées aux lieux diffèrent selon les groupes. Après tout, le fait d'habiter dans un ghetto ou dans un centre-ville n'est-il pas une donnée sociale en soi ?

Aussi primordiale soit-elle, la dimension physique ne comporte cependant pas d'effet à elle seule. C'est effectivement en considérant les autres dimensions qui lui sont liées, notamment la dimension symbolique, qu'il devient possible de penser ses effets. Par exemple, il ne suffit pas d'avoir un centre-ville pour y voir une concentration d'individus aisés. Il faut que les significations portées à ce centre-ville soient cohérentes avec cette idée, ou encore qu'il se trouve dans une société qui valorise la vie en centre-ville. De cette façon, la dimension physique n'est pas non plus considérée comme la dimension principale à observer, mais comme une des dimensions qu'il faut observer. En conséquence, aucun élément de la structure sociale ne peut être décrit isolément, puisque son existence même dépend de l'ensemble des dimensions qui le touchent par rapport aux autres éléments. La vision holistique, ici présente, met en lumière l'existence d'une articulation complexe entre ces dimensions, à tel point que même l'aspect physique des individus connaît un lien étroit avec la dimension sociale. Dès lors, la description de la structure sociale doit passer par l'étude de ses dimensions non apparentes, comme les significations, permettant ensuite d'interpréter les

caractéristiques visibles. C'est ce que Mauss (1927) appelle un découpage morphologique de la société par les significations.

Ces travaux apparaissent comme précurseurs de la sociologie actuelle, qui s'applique à déconstruire toutes notions afin d'y étudier la dimension sociale non apparente. On voit que le fait de considérer une structure morphologique a amené l'auteur à dépasser une perspective interactionnelle pour adopter l'idée de relation. De plus, la pluralité des dimensions et leur étude simultanée permet de montrer l'adéquation qui peut exister entre elles, une dernière donnée importante que nous semblent apporter ces développements. En effet, dans ses travaux, Mauss (1927) s'applique à montrer l'existence d'analogies entre les représentations et les pratiques ainsi qu'avec la structure sociale. La possible existence d'une homologie structurale entre les différentes dimensions est alors mise en avant, notamment l'homologie entre les structures sociales et les structures représentationnelles (Durkheim & Mauss, 1903).

3.1.2. Les travaux d'Halbwachs

Par la suite, Halbwachs (1938) est celui qui fait réellement évoluer le concept de morphologie sociale, en dépassant les propositions de Durkheim et Mauss. Tout d'abord, il ré-insiste sur l'importance de considérer l'activité humaine dans une dimension à la fois sociale et physique. Pour lui, c'est la société qui entraîne la dimension physique, qui devient alors le reflet de la société. De cette façon, l'étude des réalités matérielles permet d'appréhender la dimension sociale. Cet auteur propose de s'appuyer sur une approche démographique, permettant de dégager, dans la lignée de Durkheim, des lois sociales, c'est-à-dire des régularités qui expliquent l'organisation de la structure. En effet, cette dernière étant constituée de cadres socialement déterminés qui forment la société, une étude morphologique de la population permet de définir ces cadres par l'observation des différents groupes sociaux. C'est ce que Halbwachs (1938) appelle les « faits de population », c'est-à-dire que les configurations démographiques des individus viennent expliquer les faits sociaux. Les déterminants des représentations et des pratiques sont ainsi une fois de plus mis au centre de l'analyse, à tel point que c'est ce qui vient expliquer l'organisation générale de la société.

Pour appréhender cela, Halbwachs (1950) axe ses travaux sur la notion de représentations collectives, développée par Durkheim (1898). Celle-ci est définie comme une médiation pour les déterminismes par laquelle s'organise la société. Ainsi, la dimension physique agit directement sur la formation de ces représentations, et donne aux groupes sociaux la

conscience d'appartenir à une collectivité sociétale. De notre point de vue, il s'agit aussi d'une proposition d'homologie structurale, qui traduit l'idée que la représentation d'une société varie selon celle-ci, et que la société est dans le même temps construite par ces représentations. Tout se passe comme si les groupes prenaient conscience de leur définition sociale par la dimension physique, pour ensuite s'adapter aux possibles sociaux. La morphologie sociale conduit finalement à étudier la dimension physique comme un ancrage des représentations pour atteindre la dimension symbolique, considérée comme la source de l'organisation structurale de la société. De cette façon, les groupes sociaux consistent en un rassemblement d'individus qui partagent les mêmes représentations et les mêmes pratiques. De plus, puisque les groupes sociaux existent par leur mise en relation, les individus sont constamment dans la représentation de ce que les autres peuvent envisager. De cette façon, les différentes représentations se renforcent entre elles jusqu'à ce qu'on puisse les considérer comme un tout auquel l'ensemble des personnes ont accès. Finalement, les individus se retrouvent à l'articulation de plusieurs groupes sociaux, tout en ayant des pratiques propres à des cadres précis.

L'approche morphologique met l'accent sur plusieurs points qu'il nous semble important de retenir. Tout d'abord, l'organisation sociale est conçue comme un ensemble de relations sociales. La prise en compte de ces relations amène à considérer une dynamique où les individus reproduisent ce qu'ils y ont intériorisé. La société est alors considérée comme un tout, recouvrant l'ensemble des dimensions de l'activité humaine même physiques. Par conséquent, l'analyse au niveau des groupes sociaux ne peut se faire directement. Il devient nécessaire d'identifier les groupes par les significations communes qu'ils donnent aux objets ; ce que nous proposons de réaliser dans cette thèse. Cependant, les mécanismes de domination restent ici à l'écart, c'est pourquoi nous considérons l'approche bourdieusienne qui, mettant l'accent sur l'asymétrie des relations sociales, est appropriée pour explorer notre problématique.

3.2. L'approche bourdieusienne

Cette approche s'inspire fortement des apports de Marx, en reprenant l'idée de rapports de dominations, et de ceux de Weber, en s'appuyant sur une multi-dimensionnalité de la société. Les individus sont considérés comme étant en lutte dans des dimensions de possession matérielle, de prestige et de pouvoir. En articulant ces deux analyses, Bourdieu (1979a) insiste particulièrement sur l'existence d'une domination qui peut s'exercer sur différentes

dimensions, selon les capitaux que possèdent les individus. Il s'inspire également beaucoup des apports de Durkheim, d'un point de vue théorique pour concevoir une structure à la fois physique et sociale, et d'un point de vue méthodologique, en accordant une place particulière à l'objectivation sociologique dans ses recherches. Ici, la structure est considérée comme étant dynamique, et de nombreuses propositions de Lévi-Strauss sont également prises en compte, comme l'effet de la dimension temporelle ou l'importance des représentations. La force de cette approche réside effectivement dans le fait qu'elle considère plusieurs visions, tout en cherchant à les articuler. C'est d'ailleurs pour cela qu'il nous a paru nécessaire de présenter, en amont, les différentes approches que nous pensons être centrales dans celle-ci avant de l'exposer.

3.2.1. *La notion de capital*

Afin de pouvoir aborder l'existence d'une lutte entre les groupes sociaux, tout en concevant une structure sociale, l'auteur commence par s'attacher à la notion de capital proposée par Marx. Cependant, l'approche marxiste basée sur la dimension économique est rejetée au profit d'une conception multidimensionnelle où les conflits peuvent être multiples et avoir des sources différentes. Les trois dimensions de Weber (1923) sont alors considérées, et chacune d'entre elles constitue une forme de capital différent : le capital économique, le capital culturel et le capital social. Si Bourdieu (1979a) garde le terme de capital, c'est qu'il conçoit aussi que les individus accumulent des ressources dans les dimensions culturelle et sociale, de la même manière que dans la dimension économique. De cette façon, il cherche à traduire l'idée selon laquelle les personnes réalisent des investissements, par exemple en temps, afin d'augmenter ou d'entretenir les différentes formes de capital leur accordant du pouvoir dans ces dimensions :

- Le capital économique est appréhendé de manière traditionnelle. Il représente l'ensemble des revenus, biens matériels et patrimoines dont disposent les individus.
- Le capital culturel marque une organisation sociétale qui n'est pas uniquement construite sur une base économique. Une certaine domination peut aussi s'exercer à travers la connaissance et la culture. Il représente alors l'ensemble des ressources culturelles dont disposent les individus. Bourdieu (1979b) en distingue trois formes :
 - La forme incorporée : provient de la socialisation de l'individu à travers le temps. Souvent considérée comme liée à la personne, il s'agit principalement d'une transmission de connaissances effectuée par la famille, qui cède un

patrimoine cognitif à travers le goût et le savoir-faire.

- La forme objectivée : correspond aux biens matériels, relatifs à la culture, que l'individu possède. L'ensemble des objets qui révèlent un niveau culturel sont pris en compte, comme les livres, les tableaux, les jeux de société, les disques, etc.
- La forme institutionnalisée : est l'objectivation du niveau culturel dans sa dimension institutionnelle. Il s'agit des diplômes et des titres scolaires qui certifient, ou plutôt qui semblent supposer, une certaine compétence culturelle.
- Enfin, le capital social vient marquer la possibilité d'un renforcement des deux autres formes de capital. Celui-ci comprend l'ensemble des relations sociales, socialement utiles, que peuvent mobiliser les individus. C'est, en d'autres termes, un réseau de connaissances qui peut être mobilisé dans l'intérêt propre de la personne.

Par la combinaison de ces trois formes de capital, l'auteur cherche à montrer que les phénomènes de dominations sociales dépendent des relations multidimensionnelles que les groupes sociaux entretiennent entre eux. De cette façon, il propose un espace social, dans lequel les individus se positionnent les uns par rapport aux autres, selon leurs capitaux.

Plus précisément, Bourdieu ne retient que deux formes de capital pour modéliser l'organisation spatiale de la société. Il considère que le capital social, contrairement aux autres formes, ne constitue pas une ressource spécifique qui possède des effets propres. Il s'agit plutôt d'une ressource dépendante du capital économique et culturel, qui vient augmenter leur volume et renforcer la position sociale de l'individu. Dès lors, ce capital ne joue qu'un rôle secondaire dans l'organisation structurale de la société. Afin de pouvoir rendre compte de cette organisation, Bourdieu (1979a) propose un espace social construit sur deux critères : le type de capital possédé et son volume (figure 7).

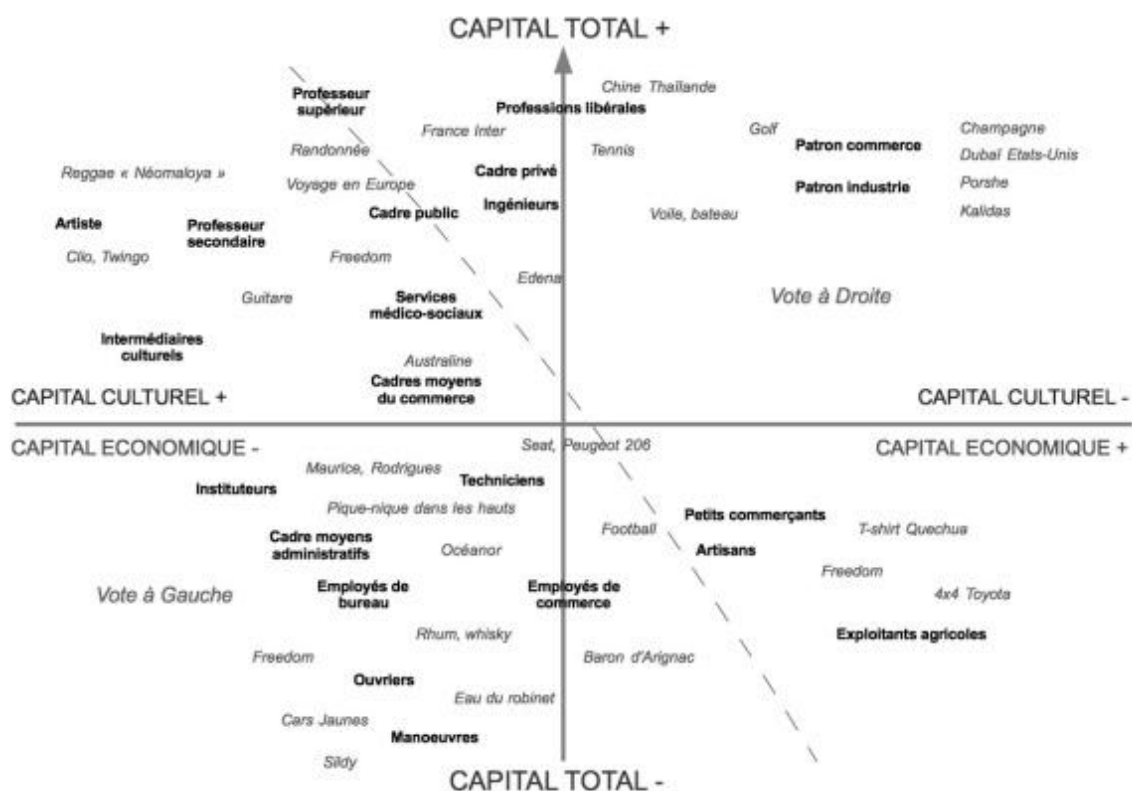


Figure 7 : Structure de l'espace social selon Bourdieu (1979a)

L'auteur met l'accent sur une différenciation qui s'effectue selon la reconnaissance que possèdent les individus dans la société ; celui-ci étant évalué dans une optique relationnelle, en considérant les positions sociales les unes par rapport aux autres. C'est l'agencement des différentes positions qui traduit l'existence de rapports sociaux asymétriques, dépendants des formes de capitaux. Comme on peut le voir dans l'axe vertical (figure 7), plus un individu possède de capital, plus il est globalement dominant. L'axe horizontal, lui, prend en compte les formes du capital possédé, majoritairement économique à droite et majoritairement culturel à gauche. Plus les personnes détiennent un fort volume de capital économique et culturel, plus ils font partie des groupes dominants. Cependant, il est également possible d'observer des groupes dominants qui possèdent surtout un fort volume de capital économique ou bien un fort volume de capital culturel. Pour illustrer ceci, Bourdieu (1979a) utilise la nomenclature des professions et catégories sociales de l'Insee (PCS) afin d'observer les rapports de domination existant dans la société et leurs dépendances, les uns par rapport aux autres (figure 7). Par exemple, si une PCS venait à disparaître de l'espace social, les définitions et positions des autres PCS seraient affectées et certainement modifiées, montrant ainsi que le niveau de domination attribué à un groupe social dépend de celui des autres.

L'espace positionnel est alors considéré comme une description objective des rapports de dominations, dépendante des formes de capital. Cependant, cet auteur tient à souligner l'aspect dynamique de cette configuration et appuie sa description sur les enjeux de ces positionnements, c'est-à-dire les principes qui génèrent des différences. Tout d'abord, il insiste sur le fait que les personnes ne sont pas forcément conscientes des rapports de domination comme le proposait Marx, ou encore dans des rôles fonctionnels, comme le proposait Durkheim. Effectivement, la position qu'occupe un individu dans l'espace social est déterminée par les différentes formes de capital qu'il a accumulé durant son existence. De fait, le positionnement social est rarement conscient. Néanmoins, l'ensemble de ces individus s'inscrivent dans une lutte symbolique, les uns par rapport aux autres, afin de se valoriser socialement. La société s'organise alors selon un principe de différenciation, où le pouvoir est attribué à ceux possédant le plus de capital. Les individus cherchent soit à défendre leur position sociale, s'ils l'estiment convenable, soit à en changer pour accéder à une autre position, socialement plus valorisée. Certains ayant plus de facilités à symboliquement se distinguer des autres pour défendre ou améliorer leur position, la structure devient asymétrique et c'est en ce sens qu'il existe une lutte symbolique dépendante des ressources en capital.

3.2.2. La notion de champ

Bourdieu (1979a) conçoit le conflit comme organisateur de la société, mais ne donne pas une priorité à un conflit en particulier, comme c'est souvent le cas dans d'autres approches. Il montre à l'inverse que chaque conflit entretient une logique qui lui est propre et que l'ensemble constitue les divers champs de l'espace social. Ces champs représentent les sous-espaces de la structure sociale où les luttes se réalisent. Nous pouvons citer le champ académique qui est celui de notre étude, ou alors le champ économique, le champ politique, le champ artistique, etc. Chacun d'entre eux entretient des enjeux et des luttes qui leur sont propres. Par exemple : dans le champ économique, les individus chercheront à posséder un capital économique pour dominer, alors que dans le champ académique la lutte sera plus tournée vers la possession du capital culturel. Les règles changent d'un champ à un autre, et seule la structure de base, impliquant une distinction sociale par les formes de capital, reste constante. En d'autres termes, et pour reprendre ceux de Bourdieu (1979a), le champ est un jeu dans lequel les individus se plient aux règles de concurrences pour pouvoir y être dominants. Les personnes connaissent finalement une prise au jeu inconsciente qui les

entraîne dans des luttes pour se distinguer en contrôlant le champ. Dès lors, on comprend en quoi la dynamique de la structure détermine les pratiques des individus.

Pour soutenir son propos, Bourdieu (1979a) représente également les pratiques des individus dans le schéma de l'espace social (figure 7). Nous remarquons qu'à une certaine position sociale correspondent certaines activités. Ce n'est pas la nature des activités qui est importante à considérer, mais l'existence d'une différenciation d'activités selon la position dans l'espace social. Cet auteur souligne ainsi la présence d'une homologie entre la structure sociale et la structuration des pratiques et aussi des représentations. Pour lui, toutes les pratiques, les croyances, les cognitions, sont déterminées par la structure sociale. De ce fait, un certain positionnement dans l'espace social traduit les activités, les goûts, les intérêts, etc., de ses occupants. C'est une conception centrale de l'approche qui marque notamment que les individus sont déterminés à concevoir la structure par cette dernière. C'est d'ailleurs en partie ce que l'auteur appelle l'*illusio*, pour décrire l'investissement et l'intérêt que portent les individus au jeu social et à ses enjeux dans un champ. Il utilise également la notion d'*habitus* afin d'appuyer l'existence de schèmes cognitifs qui guident les représentations et les pratiques des individus. Ce sont des dispositions à concevoir et à agir que les personnes intériorisent dès l'enfance, notamment par l'éducation primaire. Dès lors, les trajectoires sociales deviennent des sources d'information pour appréhender les rapports sociaux. Plus précisément, l'analyse de la pente des trajectoires sociales, c'est-à-dire de l'ascension, de la descension ou de la stabilité des différentes positions dans l'histoire de l'individu, permet de cerner les dispositions à agir et à penser. Un ouvrier fils de cadre n'aura pas les mêmes styles de vie qu'un ouvrier fils d'ouvrier. En d'autres termes, ce ne sont pas forcément des caractéristiques matérielles qui empêchent certains individus d'adopter des pratiques, par exemple lire des thèses pour le plaisir, mais les dispositions inconscientes dues à l'*habitus*.

Ceci pose la question de la détermination des groupes sociaux. Or, cette approche ne considère pas que de réels groupes, qui prennent conscience d'eux-mêmes, existent. Cependant, certains individus partagent une proximité dans leurs caractéristiques sociales qui permet à un observateur de les réunir en un groupe qui s'oppose aux autres. La différenciation et le rassemblement des personnes sont alors fondés sur les principes organisateurs de la structure, c'est-à-dire sur la distribution des positions. Pour résumer, il ne s'agit que d'une construction intellectuelle, d'autant plus que les individus évoluent dans plusieurs champs et par définition dans plusieurs groupes. Nous retenons ainsi qu'une étiquette groupale n'est applicable que par rapport aux enjeux d'un champ précis.

Au final, l'approche bourdieusienne du monde social est celle qui, tout en considérant une structure, s'accorde le mieux avec une vision transactionnelle. Ses appuis dans la perspective relationnelle entraînent une conception très proche de la relation individu-milieu que nous utilisons. Effectivement, Bourdieu (1993) souligne lui-même que l'espace social se retraduit dans l'espace physique. Il considère que les différentes dimensions de l'environnement d'un individu (sociale, spatiale, cognitive, etc.) sont homologues dans leur organisation. Dès lors, la proposition d'étudier la relation entre les structures sociales et les structures de l'espace physique par les structures mentales est également formulée. Pour cet auteur, les structures de l'espace physique correspondent à des « médiations à travers lesquelles les structures sociales se convertissent progressivement en structures mentales » (Bourdieu, 1993, p.163). De cette manière, il insiste sur l'importance de prendre en compte les structures spatiales comme une matérialité où s'affirment les relations sociales.

DEUXIÈME PARTIE

PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE

Suite à la description de notre positionnement théorique, nous allons à présent exposer les méthodes qui ont été appliquées pour répondre à nos questionnements. Cette partie permet d'apporter des précisions sur les hypothèses théoriques, les choix méthodologiques réalisés et le déroulement du recueil des données.

Dans un premier temps, nous réaliserons une synthèse de la construction théorique effectuée autour de notre problématique. Une approche holistique de la relation individu-milieu a permis de mettre en relief l'importance de la dimension sociale dans les représentations et pratiques de la ville, jusqu'à penser l'existence d'un principe d'homologie structurale entre les dimensions cognitive, spatiale et sociale de cette relation. De cette façon, aborder le processus de ségrégation par une approche socio-cognitive de la relation à l'espace urbain est également apparu pertinent.

Après le rappel et le rapide cadrage des objectifs de cette recherche, nous nous focaliserons dans un deuxième temps sur les caractéristiques de la population interrogée et sur celles du terrain d'enquête. La sélection d'une population d'agents universitaires qui travaillent tous dans la ville de Strasbourg sera justifiée et reliée au contexte théorique. La nature de cette enquête et sa capacité à répondre aux hypothèses pourront ainsi être présentées. Ces descriptions permettront de mettre l'accent sur la nature quasi-expérimentale de cette thèse, une procédure de recherche qui garde une validité écologique vis-à-vis du terrain tout en se donnant la possibilité de contrôler certaines variables à partir de comparaisons qui assurent aussi une validité interne des interprétations.

Enfin, nous terminerons cette partie méthodologique par la présentation du matériau utilisé et des conditions dans lesquelles il a été recueilli. S'il s'agit de faire le lien entre les outils sélectionnés et les développements théoriques, ce sera aussi l'occasion d'aborder leurs limites, notamment selon le contexte de leur utilisation. Autrement dit, nous procéderons à une description des apports et des limites du matériau utilisé pour répondre à nos hypothèses, tout en cherchant à replacer ces considérations dans la situation concrète de l'enquête.

Chapitre 1

Objectifs et hypothèses

Pour commencer, une description de la problématique est réalisée eu égard aux apports théoriques des précédents développements. Après un rappel de la relation entre les structures cognitives, spatiales et sociales, ainsi que du lien qu'il est possible de faire entre les ségrégations socio-spatiales et les différentes relations quotidiennes à la ville, les hypothèses théoriques pourront être dressées de manière précise.

1. Rappels et synthèse de la problématique

La construction de l'espace urbain étant une construction idéologique dépendante des normes et valeurs de catégories sociales spécifiques (Montlibert, 1995), notre première question porte sur la place de la dimension sociale dans les rapports à la ville, ou encore de la dimension spatiale dans les rapports intergroupes. Les travaux de Lefebvre (1974) montrent que les relations sociales se transposent dans l'espace urbain aménagé, structuré et hiérarchisé par la projection de codes socio-physiques qui suggèrent ou imposent des normes à suivre aux individus. Ainsi, cet auteur souligne que les relations à l'espace urbain dépendent des positions dans la structure sociale. En s'appuyant sur ces propos, la problématique de cette thèse porte plus précisément sur les positions sociales des différents groupes sociaux et sur la façon dont elles s'objectivent dans la relation quotidienne à la ville.

Comme discuté dans l'introduction, il est difficile de traiter de l'articulation entre les dimensions sociale et spatiale sans aborder la notion de ségrégation socio-spatiale. Rarement étudiées par le quotidien des personnes, les ségrégations décrivent souvent des oppositions spatiales fortes entre des groupes largement contrastés. Toutefois, en acceptant de les définir comme des distinctions socio-spatiales entre les individus, il apparaît aussi possible de les appréhender dans leur quotidienneté. Cette conception implique néanmoins de se questionner sur les enjeux sociaux qui sous-tendent les rapports ordinaires à la ville.

Pour cela, il convient de se pencher sur les relations sociales entre groupes. *A priori* asymétriques, elles marquent une façon d’agir et de penser qui est surtout légitime au sein de la position sociale occupée ; or cette position ne se construit qu’en rapport à d’autres, c’est-à-dire qu’en relation aux autres manières d’agir et de penser. Autrement dit, les différents rapports à la ville des groupes sociaux participeraient à leur définition en tant que telle par des prises de position. Si les enjeux sociaux engagés peuvent être divers selon la situation sociale observée, il s’agirait néanmoins toujours d’un renforcement de la position sociale lié à des comparaisons et/ou des distinctions sociales. En effet, puisque l’espace urbain est défini comme la réification de l’espace social (Bourdieu, 1993), nous nous attendons à ce que la relation entretenue à la ville participe à la définition d’une identité sociale particulière héritée de la position occupée dans la structure sociale.

En résumé, les relations quotidiennes à la ville devraient médiatiser les rapports sociaux entre groupes et *a fortiori* leurs asymétries. Notamment, car le rapport à l’espace physique se constitue principalement d’interactions qui ne cessent de mettre l’identité sociale à l’épreuve (Cohen-Scali & Moliner, 2008). Les enjeux sociaux qui y sont liés, ou plutôt socio-spatiaux dans ce cas, dépendent notamment des idéologies fondatrices de l’espace urbain et des normes et valeurs intériorisées par les individus par rapport à celle-ci. Par exemple, par l’appropriation de lieux, certains groupes cherchent à exposer leur richesse quand d’autres visent plutôt à faire étalage de leur savoir. La relation à l’espace urbain peut dès lors être observée comme une construction sociale. En d’autres termes, nous considérons que la manière habituelle selon laquelle les personnes agissent et pensent l’espace géographique dépend de leur socialisation. De la sorte, les représentations et pratiques de la ville devraient apparaître comme des marqueurs sociaux qui renforcent une position sociale par l’expression de différences cognitives et géographiques entre les groupes. De plus, les asymétries relationnelles entre les groupes sociaux devraient également se refléter dans différents types de relations plus ou moins légitimes à l’espace urbain selon l’idéologie dominante de la mondialisation qui façonne les villes (Sassen, 2004).

Notre problématique se tourne alors principalement vers la possible existence de cognitions et de pratiques spatiales qui caractériseraient des positions sociales dans le rapport à la ville :

- Est-ce que les positions sociales tenues affectent le rapport à l’espace par des représentations et des pratiques qui objectivent les asymétries des relations sociales dans la dimension spatiale ?

Ce questionnement propose également de reconsidérer la ségrégation socio-spatiale dans sa dimension quotidienne, identitaire, et finalement non intentionnelle. Une approche qui semble n'avoir été que très peu explorée jusqu'à présent :

- Les individus réalisent-ils et entretiennent-ils des ségrégations socio-spatiales de manière non intentionnelle dans leur relation quotidienne à la ville par leurs représentations socio-spatiales et leurs mobilités quotidiennes urbaines ?

Si ce lien entre positions sociales et relations à la ville est observé, c'est que ces dernières sont bien socialement construites. Dans ce cas, ce travail suggérerait de repenser le processus de ségrégation comme étant aussi le résultat de représentations et de pratiques socialement intériorisées, et non uniquement de contraintes (ou de choix) extérieures que rencontre la personne (manque d'argent, attraction/répulsion des populations déjà sur place, etc.).

2. Hypothèses théoriques

Afin de pouvoir répondre à cette question de recherche, il est apparu primordial de préciser que la relation individu-milieu est à considérer de manière holistique. En effet, sur la base des travaux d'Ittelson (1978), l'individu est considéré comme faisant partie intégrante du système qu'il traite et qu'il pratique. Cette conception implique de mettre constamment en rapport les dimensions cognitives, spatiales et sociales, afin d'appréhender l'environnement vécu. En privilégiant l'idée de relation, l'espace urbain n'est considéré, ni comme une pure entité extérieure à la personne, ni comme un facteur qui détermine son comportement. C'est la manière d'agir et de penser qui façonne le milieu et les individus. En ce sens, les représentations et les pratiques de l'espace urbain traduisent la relation entre les personnes et leur milieu, ce qui en fait les objets d'étude principaux de cette recherche. Ce positionnement propose alors de concevoir les représentations et les pratiques comme deux mécanismes concomitants de même niveau. Autrement dit, c'est par leur étude conjointe, et notamment par leur mise en relation, qu'il est possible d'observer les différentes relations à la ville, c'est-à-dire des environnements socio-physiques propres à chaque groupe social.

Cette vision holistique souligne également l'importance de la dimension sociale qui transcende les individus et les milieux sociaux. Si ces deux entités sont socialement influencées, leur relation est effectivement marquée par ces caractéristiques sociales (Ramadier, 2009). Une première hypothèse d'ordre générale se pose alors :

- L'existence de différentes relations à l'espace urbain implique l'existence de différents groupes sociaux. Ainsi, entretenir certaines représentations et pratiques de l'espace urbain renforce une certaine position dans la structure sociale.

Pour y répondre, nous analyserons d'abord les représentations socio-spatiales de la ville, puis celle des pratiques spatiales qui y sont liées, et enfin celle des positions sociales des personnes.

2.1. Les représentations socio-spatiales

Les développements théoriques autour des représentations spatiales ont souligné l'idée qu'il s'agit aussi de représentations sociales. En effet, les représentations spatiales attribuent des significations sociales à l'espace géographique par l'agencement des lieux qui le constituent. Ces représentations sont alors socio-spatiales (Jodelet, 1982) et capitalisent les caractéristiques octroyées aux représentations sociales.

Plus précisément, les représentations socio-spatiales sont le résultat d'une organisation schématique codée en mémoire selon les significations, les caractéristiques physiques et les localisations géographiques des lieux. Il s'agit d'une représentation dont les éléments physiques (les lieux) sont agencés pour former une image, tout en portant des significations sociales qui participent aux relations entre les groupes sociaux (Jodelet, 1982). Les éléments représentationnels de la ville s'organisent alors de manière analogique et conceptuelle. Leur agencement permet à la fois une dimension fonctionnelle, par la reproduction de la ville, et une dimension évaluative, par la déformation de celle-ci selon les significations des lieux (Kosslyn *et al.*, 1978). Une hypothèse est dès lors construite :

- Tout comme les représentations sociales (Abrieu, 1994a), les représentations socio-spatiales peuvent être prioritairement empreintes d'une dimension fonctionnelle, d'une dimension évaluative, ou combiner les deux.

Pour y répondre, il est nécessaire d'observer les points de référence spatiale qui agencent les représentations et qui leur donnent leur signification (Hirtle & Jonides, 1985). Il s'agit des éléments représentationnels les plus connus et les plus souvent utilisés par les individus. Ils organisent la représentation, en représentant les catégories spatiales réalisées lors du traitement cognitif de l'information spatiale. En effet, les significations accordées à l'information spatiale sont dépendantes du processus de catégorisation et de hiérarchisation

des éléments (McNamara *et al.*, 1989). Les représentations spatiales sont liées à une simplification de la réalité : elles regroupent les lieux en unités spatiales selon leurs distances euclidiennes, leur physique et leurs significations. Des catégories sont ainsi formées selon les similarités considérées entre les lieux. Les points de référence sont les lieux par lesquels cette catégorisation de l'espace géographique est réalisée, ils représentent les caractéristiques des catégories de lieux et donnent du sens aux représentations (Sadalla *et al.*, 1980). De fait, si la description des points de référence permet d'aborder la dimension fonctionnelle ou évaluative des représentations, elle rend possible la mise en évidence du processus de catégorisation et de la nature du traitement cognitif de l'espace urbain.

Les travaux de Holding (1992) soulignent la présence de distorsions plus ou moins importantes selon les représentations. Cet auteur propose ainsi de considérer que certaines personnes ont, plus que d'autres, des représentations spatiales qui reposent sur un système de catégorisation. Cependant, les développements en psychologie cognitive posent l'existence de trois grands types de catégorisations (Cohen & Basu, 1987), qui pourraient participer à une explication plus précise de ces résultats, car liés à des distorsions de l'information. Ainsi, l'existence de catégories en exemplaires rend compte d'une représentation détaillée où aucun élément n'incarne mieux la catégorie qu'un autre. Les catégories construites autour d'un prototype sont des regroupements où il existe un élément central qui possède les propriétés les plus typiques de la catégorie. Enfin, les catégories comme entité décrivent un regroupement où tous les éléments partagent les mêmes caractéristiques de la même façon. On comprend dès lors que les catégorisations cognitives entraînent plus ou moins de distorsions selon les traitements de l'information et l'organisation des éléments. Il est alors possible de croiser ces considérations cognitives avec les développements sur les points de référence, et ainsi de proposer les hypothèses suivantes :

- Il existe des points de référence spatiale de nature différente.
- Il existe des points de référence qui traduisent une catégorisation en exemplaires où aucun élément ne peut représenter la catégorie mieux qu'un autre.
- Il existe des points de référence qui sont les prototypes des catégories spatiales. Ils traduisent une catégorisation dont ils sont l'élément central et dont ils incarnent les propriétés principales.
- Enfin, il existe des points de référence qui incarnent toutes les propriétés de la catégorie spatiale. Ils traduisent une catégorisation qui forme une entité où tous les éléments ont les mêmes traits.

Ces trois types de catégorisations correspondent aux différents types de traitement cognitif de l'environnement présentés par Morais (1987). Cet auteur souligne l'existence d'un traitement analytique de l'information proche de la réalité : celui-ci se structure autour de dimensions séparables (représentation analogique), et d'un traitement global/holistique lié à une simplification de la réalité qui se structure autour de ressemblances (représentation conceptuelle). Ainsi, un traitement analytique de l'information spatiale est lié à des catégories spatiales, et les différents lieux qui les constituent sont uniques par leurs propriétés et séparés entre eux. Il s'agit d'une catégorisation en exemplaires de l'espace géographique. Par exemple, le centre-ville peut être une catégorie spatiale où chaque lieu qui le compose est distingué et unique en lui-même. Un traitement global de l'information est, à l'inverse, lié à des catégories spatiales dont les différents lieux partagent les mêmes propriétés avec un degré plus ou moins important. En reprenant l'exemple du centre-ville, celui-ci peut être une catégorie spatiale où tous les lieux qui le composent sont plus ou moins identiques. Dans ce cas, ces catégories sont évoquées par un lieu qui exprime leurs propriétés. Lorsque ce lieu représente les traits principaux de la catégorie spatiale, il s'agit d'une catégorisation prototypique où les lieux partagent certains des traits de la catégorie et en ont d'autres qui les distinguent. Par exemple, le centre-ville peut être une catégorie spatiale qui se compose de lieux de divertissement (théâtres, cinémas, cafés, musées, etc.) représentée par un de ces lieux en particulier qui détient les traits principaux de cette catégorie (le théâtre municipal ou un cinéma indépendant, etc.). Lorsque ce lieu représente la totalité des traits de la catégorie spatiale, il s'agit d'une catégorisation en entités où les lieux partagent intégralement et exclusivement les mêmes traits. Dans ce cas, la catégorie spatiale se compose de lieux strictement identiques (tous les théâtres de la ville ou tous les magasins de la ville, etc.). Ces relations entre traitement cognitif de l'information et type de catégorisation sont notamment mises en évidence par Shepp (1978) : d'après lui, le traitement analytique est lié à des dimensions qui abordent séparément plusieurs éléments (catégorisation en exemplaires) et le traitement holistique à une dimension qui aborde intégralement l'ensemble des éléments (catégorisation prototypique et en entité). Ceci permet finalement formuler d'autres hypothèses :

- Si les individus ont une représentation socio-spatiale qui est prioritairement fonctionnelle (représentation analogique), les points de références observés seront prioritairement liés à un traitement analytique de l'information spatiale en résonance avec une catégorisation en exemplaires.

- Si les individus ont une représentation socio-spatiale qui est prioritairement évaluative (représentation conceptuelle), les points de référence observés seront prioritairement des « idéaltypes »¹⁷ liés à un traitement holistique de l'information spatiale. Ils seront en résonnance avec des catégorisations prototypiques lorsque le point de référence porte les traits principaux de la catégorie, ou avec des catégorisations en entité lorsque le point de référence porte l'ensemble des traits de la catégorie.
- Et si les individus ont une représentation socio-spatiale à la fois fonctionnelle et évaluative, les points de références observés pourront faire écho à un traitement cognitif de l'information spatiale à la fois analytique et global en résonnance avec une catégorisation en exemplaires, prototypique ou en entité.

En s'appuyant sur les travaux de Lorenzi-Cioldi (2002) autour des représentations sociales, il apparaît que les asymétries des relations sociales influencent les processus de catégorisation. Selon cet auteur, la position sociale des groupes représentés détermine la représentation qui leur est portée, et *a fortiori* la manière de les catégoriser. Lorsque l'asymétrie de la relation implique une position dominante du groupe représenté, la catégorisation est en exemplaires et liée à un traitement analytique de l'information. Les personnes de ce groupe sont perçues comme des individualités qui partagent seulement quelques traits ou voire aucuns : « Élités et groupes dirigeants n'apparaissent pas comme de vrais groupes. (...) Il s'agit tout au plus de strates mais le plus souvent d'alliances de personnalités, voire des personnalités comme telles » (Lorenzi-Cioldi, 2002, p.116). À l'inverse, lorsque l'asymétrie de la relation implique une position dominée du groupe représenté, la catégorisation est prototypique ou entitaire et liée à un traitement global de l'information. Les personnes du groupe représenté sont toutes perçues comme semblables et interchangeables : « Ces groupes - les "femmes", les "ouvriers", les "travailleurs immigrés", les "réfugiés", les "exclus" - se présentent dans maintes circonstances comme dotés d'un supplément de substance. Or, il s'agit le plus souvent de groupes défavorisés, subordonnés ou stigmatisés » (Lorenzi-Cioldi, 2002, p.31). Finalement, puisque la relation à un objet dépend aussi des relations intergroupes (Moscovici, 1984), et que le milieu physique est porteur de codes sociaux, il est possible de penser la reproduction de ces processus cognitifs dans le rapport à la ville. Cependant, l'espace urbain ne possède *a priori* pas de statut social ; et s'il est possible d'observer des cognitions spatiales différentes vis-à-vis de cet espace, c'est selon les positions sociales occupées par les individus

¹⁷ Au sens de Max Weber (1922), cela correspond à l'isolement des traits les plus significatifs d'un phénomène social.

et leur rapport avec l'idéologie dominante qui le façonne. En d'autres termes, le rapport cognitif entretenu avec la ville devrait renforcer l'aspect dominant ou dominé de la position sociale occupée :

- Le fait de développer une représentation de l'espace urbain prioritairement fonctionnelle, imbriquée à une catégorisation en exemplaires et à un traitement analytique de la ville, ou prioritairement évaluative, imbriquée à une catégorisation prototypique ou en entité c'est-à-dire à un traitement global de la ville, repose sur une certaine position dans la structure sociale.
- De cette façon, la représentation de la ville contribue à différencier l'identité sociale des groupes, c'est-à-dire leur positionnement dans la structure sociale.

Répondre à l'ensemble de ces hypothèses permettra, entre autres choses, de confirmer la construction sociale des représentations cognitives de l'espace géographique. Cela confirmera aussi la définition des représentations socio-spatiales et l'utilisation de ce terme dans cette recherche. Il apparaît en effet que l'exploration des processus de catégorisations liées aux représentations de l'espace géographique est nécessaire pour appréhender la relation entretenue à la ville et la relier aux rapports sociaux.

Avant de continuer la présentation des hypothèses, il est important de souligner que ce travail est principalement centré sur l'étude des représentations socio-spatiales. Malgré le fait que les pratiques et les représentations de la ville soient abordées sur le même plan que la relation individu-milieu, les représentations gardent une place plus importante en termes d'analyse et d'exploration. Cela s'explique notamment par une volonté de faire des liens entre les cognitions sociales et spatiales. De cette façon, au-delà d'asseoir la dimension sociale des cognitions spatiales, l'exploration autour de la représentation socio-spatiale permet d'approfondir son élaboration, sa structure et ses dynamiques. C'est pourquoi nous avons choisi d'aborder des groupes d'individus qui se différencient par leurs représentations, et ensuite d'observer les liens que ces représentations ont avec leurs pratiques quotidiennes de l'espace et leurs positions sociales.

2.2. Les pratiques socio-spatiales

Étudier les pratiques de l'espace urbain en lien avec les diverses représentations socio-spatiales de celui-ci, permet de traiter plus finement la relation individu-milieu. Pour ce faire, approcher les mobilités urbaines quotidiennes semble incontournable. Il faut néanmoins

préciser que le concept de mobilité recouvre l'ensemble des dimensions qui affèrent aux déplacements des individus. Le fait de l'appréhender suppose de considérer la dimension sociale du rapport à la ville (Lévy & Lussault, 2003) et sa dimension cognitive. En effet, les comportements quotidiens de mobilité s'expliquent par les activités réalisées, leurs localisations géographiques, les déplacements qui y sont liés, et ainsi que par l'ensemble des contraintes qui s'imposent aux personnes (Hägerstrand, 1970). On comprend dès lors qu'il s'agit d'un rapport entre les entités « individu » et « milieu », toutes les deux marquées par une dimension socio-cognitive. La réalisation d'activités précises, leurs localisations dans certains lieux, les distances parcourues, l'utilisation de certains moyens de transport, ainsi que les différentes contraintes que les personnes peuvent vivre, sont autant de paramètres qui dépendent de la position sociale des personnes et des représentations qu'ils portent sur l'ensemble de leur environnement socio-physique (Carpentier, 2007b). Dans notre cas, c'est plus spécifiquement la pratique de la ville qui sera observée pour contribuer à définir la relation individu-milieu. Il est alors possible d'aborder les mobilités quotidiennes par l'étude des localisations géographiques fréquentées pour réaliser les activités quotidiennes. Des analyses sur la nature de ces activités réalisées et sur l'étendue spatiale fréquentée seront également réalisées. Aucune hypothèse théorique n'est formulée à ce stade sur leurs variations, mais leur prise en compte permettra de vérifier si l'existence de différents espaces de vie est ou non liée à des activités particulières et/ou des étendues spatiales particulières. Ainsi, une première hypothèse sur les mobilités spatiales est élaborée :

- Les différents groupes d'individus, avec des représentations socio-spatiales de la ville qui leur sont propres, ont des espaces de vie quotidiens différenciés.

Puisque nos groupes seront avant tout des construits à partir des représentations de la ville, les hypothèses sur les pratiques spatiales concernent en premier lieu les relations qu'elles entretiennent avec les représentations de la ville. Il est important de rappeler que la perspective transactionnelle dont nous nous revendiquons pour approcher la relation individu-milieu empêche de considérer les représentations comme de simples guides pour les pratiques, et celles-ci comme de simples supports d'expression des représentations. Elle propose au contraire de les appréhender comme deux processus qui agissent simultanément l'un sur l'autre, et surtout qui dépendent conjointement des positions sociales. C'est finalement deux dimensions particulières du rapport à la ville dont la relation, c'est-à-dire la concordance qu'elles entretiennent entre elles, explicite sa nature même. On s'attend alors à ce que :

- Les représentations et les pratiques de l'espace urbain ne renvoient pas forcément aux mêmes lieux de la ville. Leur concordance peut être nulle, partielle ou totale.
- Ces relations nulle, partielle ou totale entre les représentations et les pratiques spatiales définissent un rapport particulier à la ville qui repose sur les positions sociales des individus.

En effet, aborder les mobilités quotidiennes par l'ancrage spatial des activités réalisées suppose aussi de considérer la lisibilité socio-spatiale des lieux fréquentés. En ce sens, les développements de Ramadier (2007) proposent d'appréhender les différentes pratiques de l'espace urbain selon les inégales accessibilités sociocognitives dont les personnes disposent pour user des différents codes présents dans l'aménagement et l'architecture de la ville. Ainsi, cet auteur montre l'existence d'une lisibilité sociale des lieux (Ramadier & Moser, 1998), qui participe à structurer les mobilités par un remplacement socio-spatial (Ramadier, 2010). En d'autres termes, les personnes ont tendance à fréquenter des lieux qu'elles s'approprient aisément et qui, par leur définition socio-physique, correspondent à leur mode de vie ainsi qu'à leur manière d'être et de faire. Par conséquent, les différences d'accessibilité sont socialement déterminées et renvoient à la position sociale des personnes ; les lieux fréquentés ont tendance à partager une même dimension socio-physique entre eux et à se rapprocher d'une définition sociodémographique semblable à la position sociale de la personne. Finalement, la pratique de l'espace urbain se traduit essentiellement par la définition des caractéristiques socio-physiques des lieux fréquentés pour réaliser les activités quotidiennes. Si l'on attendait à ce que les positions sociales des individus impactent, en les différenciant, les représentations de l'espace urbain :

- On s'attend maintenant à ce que les individus aient des espaces de vie qui se définissent aussi prioritairement à partir de leurs caractéristiques sociodémographiques, autrement dit à ce que les espaces de vie soient en lien étroit avec les positions sociales des individus.
- Ainsi, c'est bien moins la relation interactive entre pratiques et représentations qui nourrirait ces deux termes que la position sociale de la personne. Autrement dit, si, pour une même personne, le contenu géographique des pratiques peut différer du contenu géographique des représentations (Ramadier *et al.* 2008), les rapports de pratique (fonctionnel ou évaluatif), cognitif (exemplarité, entitarité et prototypicité) et effectif (lieux fréquentés) à l'espace urbain demeurent propres à sa position dans la structure sociale.

- D'un point de vue psychologique, le rapport entre pratiques et représentations ne se renforce pas mutuellement, mais contribue plutôt aux différenciations identitaires.

2.3. Les positions sociales

Si l'ensemble de ces hypothèses constitue déjà un arsenal qui permet d'opérationnaliser notre problématique, il semble néanmoins nécessaire d'apporter des précisions quant à notre approche de l'espace social. Les théories bourdieusiennes permettent de mettre en évidence l'importance des rapports de domination dans la structure sociale. Les individus, selon le volume et la structure des capitaux économique, social et culturel qu'ils détiennent, occupent une position sociale qui détermine leurs relations sociales. Ainsi, plus les individus ont un volume de capital important, plus ils occupent une position dominante. On comprend alors que les relations de domination entre les groupes sociaux dépendent de ces variables, qui sont mesurées de façon relationnelle. Les personnes, partiellement inconscientes de ces rapports de force, s'inscrivent néanmoins dans des luttes symboliques en vue pour valoriser et défendre leur identité sociale. Selon Bourdieu (1979a), elles sont prises au jeu dans une société qui s'organise selon un principe de différenciation, où le pouvoir est accordé à ceux qui possèdent le volume de capital le plus important. Pour résumer, les individus sont déterminés par la structure sociale à y occuper une position, selon les capitaux qu'ils accumulent durant leur socialisation, et à stabiliser cette position du fait des rapports asymétriques qu'ils entretiennent entre eux.

Bourdieu (1979a) avance également l'existence d'une homologie entre la structure sociale, les structures cognitives et celles des pratiques. Ainsi, à certaines positions sociales correspondent certains schèmes de représentations et de pratiques. Les individus sont considérés comme socialement déterminés par la structure sociale à penser et à agir sur le monde, notamment par leur socialisation primaire (Piaget, 1932). Dès lors, leurs trajectoires sociales prennent aussi une place importante dans la définition et la compréhension des représentations et des pratiques. Leurs analyses permettent d'appréhender avec finesse les déterminismes et les marges de manœuvre qui affectent la personne au-delà de sa position sociale actuelle.

Ces considérations sur les structures sociales permettent de formuler des hypothèses qui relient les dimensions cognitive, spatiale et sociale de la relation individu-milieu :

- Nous nous attendions déjà à ce que l'existence de différentes représentations et pratiques spatiales d'une même ville, ainsi que leur rapport particulier, implique l'existence de différents groupes sociaux qui se distinguent.
- Il est maintenant possible de dire que ces différents groupes sociaux se définissent par des positions sociales différenciées selon la structure et le volume des capitaux économique et culturel des individus, et selon leur trajectoire sociale.
- Ainsi, si la structure des cognitions spatiales et des mobilités quotidiennes, ainsi que leur relation, reposent sur la structure sociale, il existe alors un principe d'homologie structurale entre les dimensions cognitives, spatiales et sociales de la relation individu-milieu.
- En d'autres termes, la relation quotidienne à la ville dépend de l'identité sociale et la renforce par des représentations et des pratiques particulières qui de cette façon participent aussi aux ségrégations sociales dans l'espace urbain.

Nous allons à présent exposer le protocole d'enquête mis en œuvre pour vérifier ces hypothèses théoriques.

Chapitre 2

Population et terrain d'étude

Suite aux développements théoriques, au cadrage de la problématique et à la description des hypothèses théoriques, certaines considérations méthodologiques s'imposent. En effet, l'exploration des caractéristiques de la relation individu-milieu, notamment sociocognitives, dans une perspective théorique transactionnelle, implique la réalisation d'une enquête de terrain qui permet une validité écologique des observations. La construction d'une situation artificielle en laboratoire semble tout simplement impossible dans ce cas, puisque les variables nécessaires à la définition de groupes expérimentaux et des situations auxquelles ils pourraient être confrontés ne sont pas connues et cherchent justement à être découvertes. L'objectif de cette thèse étant de pointer l'existence de différentes relations à l'espace urbain, de les décrire et d'aborder leurs enjeux, il apparaît primordial de les observer dans des situations dites « naturelles » afin d'appréhender leurs mises en œuvre (Matalon, 1988). C'est seulement à la suite de cette enquête que des expérimentations pourraient être réalisées afin de venir préciser certains points soulevés.

Bien que l'observation de « ce qui est » par une étude de terrain corresponde parfaitement à nos attentes, il est important de souligner que la validité interne des résultats obtenus ne va pas sans poser quelques difficultés. Les variables parasites sont effectivement nombreuses dans ce contexte, voire invisibles. De fait, le chercheur ne peut considérer, ni même penser, l'ensemble des variables qui peuvent intervenir dans l'explication de ses observations. Cependant, adopter certaines précautions dans la démarche d'enquête assure la généralisation des conclusions. Dans notre cas, la réalisation d'une semi-expérimentation, malgré le fait qu'elle ne satisfasse pas toutes les exigences d'une méthode expérimentale, permet de comparer notre échantillon avec celui d'individus évoluant dans des situations « intactes » (Matalon, 1988). Il s'agit alors de maintenir constants certains ancrages socio-spatiaux de la population interrogée, afin de réduire les sources de variations possibles dans les comparaisons effectuées.

1. Choix de la population, quasi-expérience et validité

Les individus interrogés sont tous des agents de l'université de Strasbourg. Notre démarche ne consiste pas à étudier les caractéristiques de cette population à proprement parler, mais à pouvoir aborder une population socialement hétérogène qui partage un même ancrage spatial afin de rendre possible leur comparaison.

En effet, nous nous attendons à ce que les représentations et les pratiques qui définissent la relation individu-milieu soient dépendantes des positions sociales. Dès lors, il est impossible de se concentrer sur un groupe social en particulier, ce qui empêcherait d'explorer notre problématique. Néanmoins, le fait de maintenir un ancrage (socio-)spatial comme le lieu de travail permet d'une part de réduire les variations impliquées dans la relation individu-milieu, et d'autre part d'assurer, d'un point de vue sociologique, que tous les individus évoluent dans le même champ. Ces deux critères sont essentiels pour les comparaisons que nous projetons d'effectuer. En effet, il est alors possible de comparer les représentations, les pratiques et les positions sociales selon des points communs partagés par l'ensemble des personnes. Par exemple, le fait de n'aborder que le champ académique permet de comparer les positions sociales les unes par rapport aux autres selon une hiérarchisation partagée, ainsi que par des dynamiques et des enjeux sociaux qui leur sont propres. De plus, étant entendu que la localisation spatiale du lieu de travail est un élément important dans l'organisation du rapport quotidien à la ville (Carpentier, 2010), ne pas prendre en compte ce critère géographique revient à l'exclure de l'analyse des différences observées. La localisation spatiale du lieu de résidence aurait également pu être maintenue constante, mais nous pourrions nous heurter à une possible homogénéité de la population due à l'existence des ségrégations socio-spatiales (Préteceille, 2003). Les caractéristiques sociodémographiques et les positions sociales des individus sont effectivement étroitement liées à leur lieu de résidence.

1.1. Population parente à celle de l'enquête

L'Université de Strasbourg existe officiellement depuis 1621. Après avoir été délocalisée à Clermont-Ferrand durant la Seconde Guerre mondiale, elle est réinstallée à Strasbourg et se développe considérablement. Le nombre d'étudiants triple, un campus central est construit dans le quartier de l'Esplanade et un autre campus dédié à la recherche est construit dans le quartier Cronenbourg. Suite à la loi Faure, l'Université est scindée en trois institutions distinctes en 1971 : l'Université Louis Pasteur spécialisée dans les sciences et la santé ;

l'Université Marc Bloch spécialisée dans les sciences humaines ; et l'Université Robert Schuman spécialisée dans les domaines juridique, politique, social et technologique. Ce n'est que récemment que ces trois institutions ont été réunifiées, en 2009, pour former une seule et même université pluridisciplinaire qui recouvre l'ensemble de ces domaines de formation.

En 2014, elle se compose de 37 composantes d'enseignement, de 72 unités de recherche et de 6 unités de services. On y compte 2511 enseignants et enseignants-chercheurs (47.97 % des agents), 2230 personnels des bibliothèques, ingénieurs, administratifs, techniciens, de service et de santé (BIATSS) qui représentent 42.61 % des agents et 493 personnels contractuels sur mission de valorisation (9.42 % des agents). Parmi ces 5234 agents de l'Université, 64.06 % d'entre eux sont titulaires (3353 individus). On remarque 48.9 % (2559 individus) d'hommes et 51.1 % de femmes (2675 individus), qui ont en majorité entre 40 et 49 ans (figure 8).

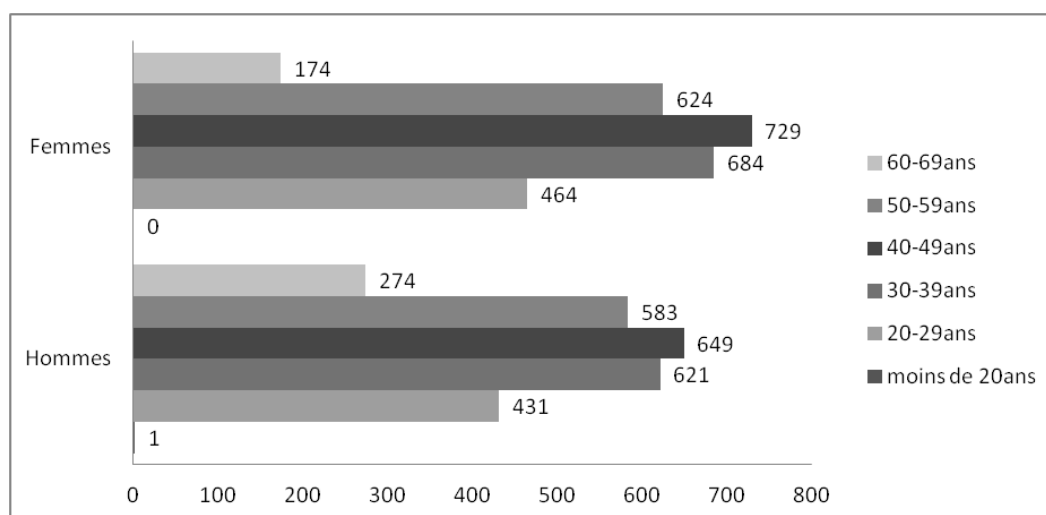


Figure 8 : Effectif des agents de l'université de Strasbourg selon leur âge et leur sexe, d'après le bilan social 2014 de l'Université de Strasbourg.

En ce qui concerne les enseignants, 73 % d'entre eux sont titulaires. Ils ont un âge moyen de 48 ans, et 60 % sont des hommes. Les enseignants-chercheurs ont un âge moyen de 48 ans, et 63.61 % d'entre eux sont des hommes.

Pour les BIATSS, 30.1 % d'entre eux sont de catégorie A, 26.9 % de catégorie B et 43 % de catégorie C. Ils ont un âge moyen de 44 ans, 68 % d'entre eux sont titulaires et 65 % sont femmes.

1.2. Population de l'enquête

Une enquête auto-administrée en ligne a ainsi été proposée à l'ensemble de cette population. Cette procédure a eu l'avantage de faciliter la diffusion d'un questionnaire à plus de 5000 personnes, tout en assurant l'anonymat de leurs réponses. Cependant, elle a également entraîné l'apparition de nombreux questionnaires inexploitable du fait de la présence importante de non-réponses. Si la procédure du recueil des données est décrite plus précisément par la suite, il semble essentiel de préciser dès à présent que seuls les questionnaires qui renseignaient au moins une caractéristique sociodémographique demandée sur la personne avaient été retenus. En effet, il s'agit d'une condition minimale pour identifier l'appartenance de l'individu à un groupe social et pour réaliser des traitements statistiques. De cette façon, il faut également noter que le nombre de participants actifs dans les descriptions statistiques peut fluctuer d'une variable à l'autre.

Finalement, 681 questionnaires/personnes sont retenu-e-s pour les besoins de l'enquête.

Parmi ceux-ci, on note la présence de 248 enseignants-chercheurs (ATER et post-doctorants inclus), de 368 BIATSS et de 36 étudiants (doctorants et stagiaires). Ils représentent respectivement 36.42 %, 54.04 % et 5.28 % des enquêtés retenus. Précisons également la présence de 29 individus qui ne renseignent pas leur statut professionnel (4.26 %).

L'ensemble de ces personnes a un âge moyen de 43 ans, 236 d'entre eux sont des hommes (34.65 % des individus) et 441 d'entre eux sont des femmes (64.76 % des individus). Les variables « âges » et « sexe » ne sont pas renseignées par 4 individus (0.59 %).

En ce qui concerne les agents, hormis les 36 étudiants, 524 d'entre eux sont titulaires (81.24 % de ces individus) contre 114 contractuels (17.67 % de ces individus). Cette caractéristique n'est pas renseignée par 7 personnes (1.09 % de ces individus).

En observant plus précisément ces caractéristiques selon le statut professionnel, il apparaît que les enseignants-chercheurs ont une moyenne d'âge de 46 ans, les BIATSS de 42 ans, et les étudiants de 29 ans.

En ce qui concerne le sexe, on s'aperçoit que 47.98 % des enseignants-chercheurs sont des hommes contre 23.91 % chez les BIATSS. À l'inverse, 75.81 % des BIATSS sont des femmes contre 51.21 % chez les enseignants-chercheurs. Les étudiants se composent de 47.22 % d'hommes et de 52.78 % de femmes (tableau 2).

	Hommes	Femmes	Non-réponses	Total
Enseignants-chercheurs	119	127	2	248
BIATSS	88	279	1	368
Étudiants	17	19	0	36
Non-réponses	12	16	1	29
Total	236	441	4	681

Tableau 2 : Effectif des individus selon leur sexe et leur statut professionnel

Parmi les BIATSS, dont 294 sont titulaires (79.9 % de ces individus), il existe 161 personnes de catégorie A (43.75 %), 93 personnes de catégorie B (25.27 %) et 90 personnes de catégorie C (24.46 %). Cette caractéristique n'est pas renseignée par 24 personnes (6.52 %).

Cette description permet de constater l'hétérogénéité sociodémographique des 681 individus retenus pour l'enquête. Il apparaît également que cette population précise ne reflète pas exactement les proportions décrites vis-à-vis de la totalité des agents de l'Université de Strasbourg. On constate par exemple une surreprésentation de BIATSS, catégorie au sein de laquelle sont déjà surreprésentés les personnels féminins de catégorie C, etc. Cela s'explique certainement par le fait que les personnes qui ont spontanément accepté de participer à l'enquête ne se distribuent pas de façon aléatoire, et qu'aucune mesure d'échantillonnage au sein de cette population n'a été mise en place. Cependant, ceci ne constitue en aucun cas une difficulté puisque, rappelons-le, notre volonté n'est pas d'avoir un échantillon représentatif des agents de l'Université de Strasbourg, mais simplement de pouvoir aborder une population socialement hétérogène qui partage un même ancrage socio-spatial, comme c'est le cas en l'espèce.

2. Caractéristiques du terrain

Afin de pouvoir saisir la dimension socio-cognitive du rapport quotidien entretenu à l'espace urbain, l'espace géographique considéré dans cette étude porte sur l'ensemble de la ville de Strasbourg. En effet, il est important de garder une échelle spatiale de représentation et de pratique large qui permet aux individus d'exprimer leur relation générale au milieu urbain sans les restreindre à des cas particuliers. De plus, le fait que leur lieu de travail soit localisé dans la ville de Strasbourg assure l'existence *a minima* d'une inscription dans celle-ci qui est partagée par tous. Ainsi, les différences de représentation et de pratique spatiale observées ne

peuvent être attribuées qu'au caractère de la relation individu-milieu elle-même et non à des considérations spatiales qui pourraient influencer les personnes en soi. Autrement dit, aborder la ville de Strasbourg maintient constant un même milieu socio-physique commun à l'ensemble des personnes. Puisqu'il s'agit de la même structure spatiale pour tous et que celle-ci ne porte pas de signification en soi qui viendrait déterminer le comportement des personnes, il n'est pas nécessaire de s'en soucier méthodologiquement. Les distinctions appréhendées sont de fait dues aux transactions qui s'effectuent entre les individus et ce milieu.

Par conséquent, les localisations spatiales des lieux de résidence peuvent être multiples et ne requièrent pas de sélection de notre part. Il s'agit d'une caractéristique sociodémographique des individus qui, comme le reste, participe à la variation des relations observées sur un même milieu. Plus précisément, la localisation géographique du lieu de résidence est ici considérée en étroite relation avec les capitaux économique et culturel des personnes. Notons néanmoins que ne pas contrôler cette variable *a priori* peut entraîner l'apparition de pratiques spatiales quotidiennes en dehors de la ville de Strasbourg. Dans ce cas, certaines analyses devront prendre en compte une étendue spatiale plus large que la ville, afin de pouvoir appréhender le rapport entretenu à cette dernière.

L'ensemble de ces précautions méthodologiques permet d'assurer la validité interne des résultats, tout en étant en accord avec la perspective transactionnelle dans laquelle nous nous inscrivons théoriquement. Cependant, s'il est important que les représentations et les pratiques observées portent sur une seule et même ville, cela implique aussi que la généralisation des résultats obtenus est plus délicate dans ce cas. Malgré des considérations méthodologiques et théoriques qui ont trait au recueil de relations générales à l'espace urbain, la réalisation d'un focus sur la ville de Strasbourg réduit inévitablement la validité externe des observations. Cette ville détient effectivement une structure socio-spatiale qui lui est propre et difficilement transposable à une autre ville. Par exemple, son imagibilité est particulièrement forte notamment avec un centre-ville historique physiquement délimité par un cours d'eau. Ainsi, il serait nécessaire de reproduire cette recherche dans plusieurs villes de tailles et d'organisations spatiales différentes pour confirmer la généralisation des interprétations faites à partir de ce terrain.

Chapitre 3

Matériel et procédure

Nous avons vu que la réalisation d'une semi-expérimentation permettait d'apporter une validité interne aux résultats issus d'une démarche exploratoire, notamment en maintenant constants certains ancrages socio-spatiaux chez les personnes interrogées. Cela laisse effectivement la place à des comparaisons aussi systématiques que possible qui réduisent les biais d'interprétation. Au-delà de ces précautions, l'utilisation de plusieurs techniques de recueil des données vient également permettre de conforter les conclusions de cette étude de terrain. En effet, les résultats sont d'autant plus valides que leurs sources diffèrent. De plus, l'utilisation de différentes méthodes de recueils est une façon de recouper des données quantitatives et qualitatives afin d'enrichir les conclusions apportées.

1. Description du questionnaire et de la grille d'entretien

La réalisation d'un questionnaire permet dans un premier temps de recueillir de l'information adaptée aux traitements statistiques. Ici, il s'agit de renseigner directement les informations nécessaires. Dans un deuxième temps, des entretiens semi-directifs ont été réalisés afin de recueillir des informations qui, d'une part, ne peuvent s'obtenir par le biais d'un questionnaire auto-administré et qui, d'autre part, n'ont pas forcément été pensées au préalable. En effet, la présence de l'enquêteur était notamment nécessaire dans la mise en place d'un jeu de reconstruction spatiale (Ramadier & Bronner, 2007) destiné à analyser les catégorisations spatiales produites par les personnes. L'entretien oral mené autour de cette activité a également été un atout considérable pour cerner les facteurs en jeu dans la relation individu-milieu.

1.1. Le questionnaire

Le questionnaire utilisé se présente sous un format numérique accessible en ligne, il se compose de trois grandes parties qui s'attachent respectivement à recueillir des informations

sur les cognitions spatiales, sur les pratiques de mobilité quotidiennes et sur les caractéristiques sociodémographiques des individus interrogés (cf. annexe 1).

Avant de présenter le questionnaire, il est important de préciser que le support numérique de cette enquête a nécessité et permis de prendre quelques précautions. Premièrement, si une personne remplissait deux fois l'enquête à partir d'un même poste d'ordinateur, nous en étions informés. Deuxièmement, les plus grandes difficultés d'exploitation des questionnaires auto-administrés résident dans l'incompréhension des consignes et dans les non-réponses des individus. Pour pallier cela, chaque non-réponse ou réponse incomplète était signalée et accompagnée d'un rappel de la consigne dans une fenêtre pop-up (fenêtre secondaire qui s'affiche sans être sollicitée). Les personnes avaient néanmoins la possibilité de continuer sans répondre si elles le désiraient. Enfin, les consignes qui semblaient pouvoir être mal comprises étaient accompagnées d'une info-bulle (message complémentaire qui précise la consigne et qui n'apparaît que si l'individu cherche à avoir cette information en cliquant sur un logo marqué d'un « i » à côté de la consigne).

Les cognitions spatiales

La partie du questionnaire sur les cognitions spatiales se compose de trois questions :

La première est une technique d'associations libres où les individus renseignent spontanément les cinq premiers lieux qui leur viennent à l'esprit à partir du terme inducteur « Strasbourg ». Cette question permet de recueillir les éléments qui constituent leur représentation socio-spatiale de Strasbourg. Les personnes peuvent inscrire jusqu'à cinq lieux maximum ou moins.

La deuxième demande aux individus de classer les lieux qu'ils viennent de renseigner selon leur importance pour eux. Ils attribuent le rang « 1 » au lieu qui est le plus important de Strasbourg pour eux, et classent les autres jusqu'au dernier qui porte alors le rang le plus élevé (par exemple « 5 », s'il y a cinq lieux) et qui est le moins important pour eux. Cette question permet de hiérarchiser les lieux évoqués afin de connaître l'importance qui leur est accordée dans la représentation de Strasbourg (Abric, 2003).

Enfin, la troisième amène à considérer un par un les lieux précédemment évoqués afin d'évaluer dans un premier temps quatre de leurs caractéristiques sur des échelles de Likert, et dans un deuxième temps d'associer une nouvelle série de lieux à ceux-ci.

Les échelles de Likert proposent aux individus d'exprimer leur degré d'accord sur ce qui caractérise le lieu selon eux. La consigne se présente ainsi : « *Pourquoi connaissez-vous ce lieu ? Pour moi, les caractéristiques de ce lieu sont : physiques (taille, type de matériaux, couleur, composition, etc.), liées à ma fréquentation (votre usage courant ou exceptionnel du lieu), fonctionnelles (vous définissez le lieu par le service qu'il remplit, par ce à quoi il sert en général), liées à mes sentiments/émotions (qu'ils soient positifs ou négatifs)* ». Pour chacune de ces affirmations (physique, fréquentation, fonction, affect) les personnes attribuent un score allant de « 1 » à « 4 » qui correspond à « Non, pas du tout », « Non, pas vraiment », « Oui, un peu », « Oui, tout à fait ». Le choix d'une échelle paire conduit à réaliser un « choix forcé », c'est-à-dire à exprimer un avis sans avoir la possibilité d'être neutre. Cette étape permet de relever la dimension des représentations, à savoir évaluative (physique et affect), fonctionnelle (fréquentation et fonction) ou les deux. Par la suite, après avoir fait un travail de réflexion sur le lieu, les personnes sont invitées à y associer une nouvelle série de lieux. Il s'agit d'une deuxième technique d'associations libres dont le terme inducteur est cette fois-ci le lieu déjà évoqué à partir de « Strasbourg ». Ici, aucune instruction ne prescrit la quantité de lieux qui doivent être renseignés. Cette dernière étape permet d'observer le processus de catégorisation spatiale de la ville à partir des éléments de sa représentation.

L'ensemble de cette dernière question, composée de deux étapes, est répété pour chaque lieu cité lors de la première question, c'est-à-dire cinq fois au maximum.

Les pratiques quotidiennes de mobilité spatiale

La partie du questionnaire sur les pratiques de mobilité spatiale quotidienne se compose de quatre questions :

Avant de présenter le détail de ces questions, il est important de décrire les choix effectués en ce qui concerne le recueil des localisations spatiales en général. Afin de pouvoir étudier les pratiques de mobilité dans la ville, les informations sur les lieux fréquentés au sein de Strasbourg doivent être les plus précises possible. Cependant, il était impossible de demander l'adresse ou la rue du lieu de résidence tout en garantissant l'anonymat des réponses. C'est pourquoi les localisations géographiques du lieu de résidence, des activités quotidiennes et du lieu de travail se réalisent par le biais de quartiers inspirés d'un découpage administratif établi par l'Eurométropole de Strasbourg (figure 9). Les personnes renseignent ainsi la fréquentation de quartiers qui leur sont préalablement proposés, et peuvent ensuite s'ils le souhaitent

apporter une précision en y associant le nom d'une rue (sauf pour le lieu de résidence où aucune précision n'est demandée ni même possible à fournir). Utiliser les quartiers a notamment l'avantage de proposer un repère spatial familier aux individus qui les laisse répondre avec facilité. Par exemple, un découpage de la ville en IRIS d'habitat¹⁸ (Ilots Regroupés pour l'Information Statistique et homogènes quant au type d'habitat), bien que plus fin pour nos analyses, aurait été beaucoup plus complexe à saisir par les personnes et certainement source d'erreurs importantes. En ce qui concerne les localisations géographiques en dehors de Strasbourg, leur besoin de précision est moindre : il s'agit seulement d'informations complémentaires aux localisations spatiales dans la ville qui permettront de considérer la complexité de la mobilité spatiale dans sa globalité. C'est pourquoi le renseignement de la commune dans un champ se saisie libre suffit dans ce cas.



Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Figure 9 : Découpage de Strasbourg en 17 quartiers sur la base du découpage administratif de l'Eurométropole de Strasbourg

¹⁸ Découpage de la ville développé par l'Insee et notamment utilisé lors des recensements de la population.

La première question sur les mobilités spatiales porte sur la localisation géographique du lieu de résidence ; c'est une information primordiale pour pouvoir aborder la structure spatiale d'un espace de vie. Pour cela, les individus sélectionnent l'un des 17 quartiers proposés afin de localiser leur lieu de résidence ou précisent s'ils se trouvent dans une autre commune. Dans ce dernier cas, ils expriment si leur lieu de résidence se trouve dans l'Eurométropole de Strasbourg¹⁹, ou à l'extérieur de celle-ci, puis renseignent la commune précise dans un champ de saisie libre. Cette question autour du lieu de résidence se compose également de deux autres précisions qui ont plutôt un caractère sociodémographique, mais qui sont formulées à ce moment du questionnaire dans un souci de compréhension et de cohérence générale. Ainsi, après avoir situé leur lieu de résidence, les individus indiquent aussi depuis combien de temps ils y résident et à quel titre (locataire, propriétaire ou autre). Il est alors possible d'appréhender l'ancrage socio-spatial que représente le lieu de résidence dans sa globalité.

La deuxième question porte sur les activités quotidiennement réalisées. En effet, afin de pouvoir aborder les mobilités quotidiennes des individus, il est important de connaître dans un premier temps les activités qu'ils réalisent quotidiennement dans l'espace urbain. Ce qui permettra par la suite de les localiser géographiquement.

Tout d'abord, il a été nécessaire de qualifier les activités « quotidiennes » en recourant à une fréquence temporelle. En effet, la notion de « mobilité quotidienne » ne renvoie pas forcément à des activités journalières, mais plutôt à une répétition et à une routine comportementale (Enaux, 1997). Elle se différencie de la « mobilité événementielle » qui ne recouvre pas les activités de la vie courante. C'est pourquoi nous ne nous sommes pas limités aux activités journalières, beaucoup trop restreintes, et avons fixé le seuil de la mensualité. Cette fréquence assure une répétition qui ancre les activités dans le quotidien sans être trop discriminante. Ainsi, les personnes sont invitées à renseigner les activités qu'elles réalisent au moins une fois par mois.

Ensuite, dans un souci d'homogénéisation des modalités de réponses, une liste d'activités a été définie. Le plus souvent, les chercheurs utilisent des carnets de bord où les personnes renseignent leurs déplacements quotidiens au jour le jour sur une durée définie. Si cette technique est particulièrement efficace pour relever des pratiques spatiales, sa mise en place était impossible dans notre cas, car beaucoup trop contraignant pour les répondants, qui

¹⁹ Correspond à un territoire de 28 communes.

doivent accepter un suivi de longue durée. Néanmoins, il est tout à fait possible de proposer aux personnes un relevé, partiel mais représentatif, des activités qui sont quotidiennes pour l'ensemble de la population française. Outre la dimension déclarative des informations recueillies, cette sélection préalable des activités a également l'avantage de présenter des données facilement comparables. Sur la base des travaux de Carpentier (2007a) qui identifient huit pratiques spatiales comme intra-urbaines et quotidiennes²⁰ à l'ensemble des personnes et aussi à partir des cinq principaux indicateurs de pratiques quotidiennes chez les Français décrits par l'Insee²¹, il a été possible de dresser 13 activités intra-urbaines répétées dans le temps, qui relèvent des pratiques routinières chez les Français en général et qui peuvent se dérouler dans des lieux différents :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité associative
- Activité sportive et culturelle
- Visiter des amis
- Visiter de la famille
- Accompagner les enfants à l'école
- Accompagner les enfants à une activité
- Aller au restaurant
- Aller dans un bar
- Aller au cinéma
- Sorties culturelles
- Services divers

Finalement, c'est à partir de cette liste de 13 activités que les individus peuvent renseigner celles qu'ils réalisent au moins une fois par mois.

La troisième question porte sur les localisations géographiques des activités qui viennent d'être sélectionnées comme quotidiennes. Avant cela, et puisque les personnes avaient la possibilité de sélectionner les 13 activités dans leur totalité, une routine informatique a été

²⁰ « Aller faire les courses ; Faire du sport-de la musique ; Accompagner les enfants à l'école ; Accompagner les enfants à une activité ; Rendre visite à un membre de sa famille ; Rendre visite à un(e) amie(e) ; Aller au cinéma-spectacle ; Aller au restaurant-sortir boire un verre ».

²¹ « Le travail domestique ; Les loisirs ; Les activités culturelles ; Les activités sportives ; La participation à des associations ». Selon l'enquête emploi du temps 2009-2010 de l'Insee.

mise en place afin de sélectionner aléatoirement cinq activités à traiter au maximum. Ceci permet d'homogénéiser le nombre de localisations dans un souci de traitement statistique. Toutes choses étant égales par ailleurs, cette randomisation automatique empêche une surreprésentation de localisations géographiques particulières pour un individu et aussi entre les individus. Les personnes sont ainsi prévenues : *« Si vous avez moins de 6 activités, vous allez répondre aux questions suivantes pour chacune de vos activités. Si vous avez coché au moins 6 activités, une sélection va être effectuée parmi vos réponses, vous n'aurez à répondre que pour 5 de vos activités »*.

Par la suite, les personnes précisent finalement la localisation géographique la plus fréquentée pour réaliser chacune de leur activité sélectionnée (de 0 à 5 activités). Pour cela, et de la même manière que pour le lieu de résidence, la liste des 17 quartiers de Strasbourg est proposée. Il est également possible d'exprimer si cette localisation se trouve à l'extérieur de la ville dans l'Eurométropole de Strasbourg ou au-delà, en renseignant la commune précise dans un champ de saisie libre. Pour conclure, une précision supplémentaire est demandée. En effet, ils peuvent également inscrire si possible le nom d'une enseigne et/ou d'une rue (précise ou proche) dans un champ de saisie libre afin d'explicitier le lieu fréquenté. Cette dernière demande permet de vérifier si le choix du quartier est correct et laisse aussi la possibilité d'avoir une information plus fine. Cet exercice est répété au maximum pour cinq activités différentes, ou moins si les individus avaient sélectionné moins de cinq activités comme étant quotidiennes.

Cette question est élaborée dans l'objectif de recueillir les localisations spatiales quotidiennement fréquentées par les personnes et d'appréhender leurs pratiques de la ville par l'observation de leur espace de vie.

Enfin, la quatrième question porte sur la localisation géographique du lieu de travail. En effet, même si tous les individus interrogés travaillent à l'Université de Strasbourg, cette dernière se compose néanmoins de plusieurs campus implantés à différents endroits. Afin de pouvoir contrôler cet ancrage socio-spatial, qui, avec le lieu de résidence, organisent fortement la structure des mobilités quotidiennes (Carpentier, 2010), il semble nécessaire de l'observer plus précisément. Ainsi, les personnes sont invitées à renseigner la localisation géographique qu'ils fréquentent le plus souvent pour réaliser leur travail. Ici, les modalités de réponse se présentent exactement de la même manière que pour les activités quotidiennes, à savoir par la liste des 17 quartiers de Strasbourg accompagnée de champs de saisie libre pour

éventuellement renseigner une autre commune, et si possible pour préciser la localisation donnée par une rue (précise ou proche).

Les données sociodémographiques

La dernière partie du questionnaire sur les données sociodémographiques des individus se compose de 16 questions qui doivent permettre d'identifier leurs positions et trajectoires sociales :

Le sexe et l'âge des personnes sont tout d'abord demandés.

Ensuite, les questions se concentrent sur la composition du ménage des personnes. Ces dernières sont ainsi invitées à renseigner le nombre de personnes, eux compris, qui le composent (en précisant le nombre d'enfant-s de moins de 14 ans et de plus 14 ans) ; leur statut matrimonial (en couple ou seul-e) ; ainsi que la profession et catégorie socioprofessionnelle (PCS) de leur conjoint-e s'ils sont en couple. Ces quatre questions permettent de cerner l'existence ou non d'une vie de famille qui peut avoir des implications sur le rapport à la ville au quotidien. De plus, préciser la PCS du (de la) conjoint(e) laisse approcher le niveau socio-économique du ménage dans lequel la personne interrogée est insérée.

La question suivante porte sur le diplôme le plus élevé obtenu par les personnes. Huit niveaux d'études sont proposés allant de « non diplômé » à « supérieur à BAC+5 ». Un champ de saisie libre est également mis à disposition pour pouvoir préciser un niveau de formation ou de diplôme qui n'apparaîtrait pas dans cette liste.

Cinq autres questions viennent recueillir de l'information sur la profession des individus. Ils sont effectivement invités à renseigner le service de leur travail (la discipline) ; leur statut professionnel (enseignants-chercheurs, BIATSS ou étudiants) ; la catégorie de leur poste de fonctionnaire (A, B ou C), le cas échéant ; leur type de contrat (permanent ou non) et leur durée d'installation en Alsace selon six modalités allant de « Depuis toujours » à « N'habite pas dans la région » et qui peuvent être liées à un certain rapport à la ville, mais aussi au travail en général.

Enfin, les quatre dernières questions portent sur les caractéristiques sociodémographiques des parents des enquêtés et servent de support à l'étude des trajectoires sociales. Ainsi, ils renseignent pour leur père et pour leur mère s'ils sont/étaient fonctionnaires et s'ils

exercent/exerçaient une profession avec un contexte international. De cette façon, il est possible d'observer si leur statut professionnel est le fait d'une forme de reproduction sociale. Ils renseignent également quelle est/était la PCS de leurs parents et leur plus haut diplôme.

1.2. L'entretien et le jeu de reconstruction spatiale

Les entretiens semi-directifs réalisés s'appuient sur une grille construite en quatre grandes parties (cf. annexe 2). La première s'attache à la réalisation d'un jeu de reconstruction spatiale (JRS), développé par Ramadier et Bronner (2006), afin de pouvoir observer les représentations socio-spatiales de Strasbourg et leur structure. La deuxième consiste en une série de questions et d'échanges sur les catégories spatiales présentes dans ces représentations de la ville. La troisième porte sur les pratiques spatiales quotidiennes, notamment à travers les lieux préalablement représentés. Enfin, la quatrième partie cherche à examiner les trajectoires géographiques (déménagements) et professionnelles des individus.

Jeu de reconstruction spatiale

Le JRS est utilisé afin de recueillir les représentations spatiales par une reconstruction en trois dimensions de Strasbourg. Il s'agit d'un jeu de plateau qui permet aux individus d'effectuer une tâche de modélisation de la ville à partir de plusieurs pièces qui leur sont fournies. Cette technique de recueil se rapproche de la carte mentale (Lynch, 1960), et permet d'aborder de la même façon les divers éléments de la représentation, leurs distorsions et leur organisation. Elle a cependant l'avantage de pallier de nombreux biais introduits par la tâche du dessin. En effet, la reconstruction spatiale sur un plateau évite les difficultés rencontrées lors d'un travail graphique face auquel les individus ne sont pas tous égaux. Les personnes partagent des compétences différentes dans cet exercice, de telle sorte que les résultats en disent souvent davantage sur leur capacité à s'exprimer par le dessin que sur leurs représentations de l'espace (Ramadier & Depeau, 2006). En outre, le fait de proposer des pièces standardisées dans le JRS réduit les difficultés liées à l'échelle spatiale des éléments utilisés. De plus, l'expression de la représentation est également plus simple puisque les individus peuvent rectifier et ajuster leur construction de la ville au fur et à mesure de leur production, selon les nouveaux éléments qui apparaissent. En d'autres termes, les personnes craignent moins de « mal faire » et appréhendent plus sereinement cet exercice que celui du dessin, qui fige les éléments sur le papier. Plus qu'un enchainement d'éléments spatiaux à la suite, le JRS offre une réelle

possibilité d'agencer et de coordonner les éléments entre eux durant la construction, afin que le résultat final soit au plus proche des représentations.

Les personnes sont alors encouragées à reconstruire la ville de Strasbourg sur un plateau qui leur est fourni. Ici, aucune précision n'est formulée sur les limites spatiales de ce qui est entendu comme Strasbourg afin de justement pouvoir observer ce que chacun considère comme étant la ville. Pour réaliser cette tâche, 10 pièces différentes sont mises à leur disposition : des petites maisons ; des blocs de bois, des blocs de maisons (plaque ornée de trois maisons dessus) ; des plaques vertes de deux tailles différentes, des plaques bleues de deux tailles différentes, du fil noir, du fil rouge et du fil bleu qui peuvent être découpés à la taille souhaitée. Aucune signification particulière n'est attribuée à ces pièces afin de ne pas influencer la production, et de laisser la possibilité d'une appropriation différente selon les besoins. Durant la reconstruction spatiale, les individus ont pour consigne de numérotter tous les lieux qu'ils représentent sur le plateau par des étiquettes fournies, en citant par la même occasion leur nom. Ceci permet de recueillir sur une feuille de suivi du JRS l'ensemble des éléments de la représentation ainsi que leur rang d'apparition en plus de la date de l'entretien et de l'identifiant de la personne (cf. annexe 3).

Catégorisations spatiales

Suite à la reconstruction de la ville à partir du JRS, les individus sont invités à expliciter leur production. En plus des échanges spontanés sur l'ensemble de leur production, des questions leur sont posées sur les associations de lieux qu'ils peuvent réaliser : « *Sur l'ensemble de votre production y a-t-il des lieux qui pourraient être associés ou regroupés entre eux et pourquoi ?* ». Après que les différents ensembles de lieux possibles aient été décrits, une dernière question de précision est formulée : « *Comment pourriez-vous appeler cet ensemble de lieux que vous venez de me montrer et existe-t-il un lieu particulier plus important que les autres qui pourrait le représenter/résumer ? Si oui, lequel ?* ». De cette façon, il est possible d'observer les catégorisations spatiales réalisées, leur élaboration, les points de références de la représentation et sa structure.

Pratiques spatiales

Afin d'aborder les mobilités urbaines, et plus précisément la correspondance entre les lieux quotidiennement fréquentés et ceux qui sont représentés dans le JRS, deux types de questions sont formulées. La première consiste à identifier les lieux qui sont fréquentés parmi ceux

représentés sur le plateau : « *Quels sont les lieux ici (dans votre production) que vous avez l'impression/le sentiment de fréquenter ?* ». La deuxième consiste à énumérer une liste de huit activités quotidiennes à l'ensemble des personnes²² et à demander quel est le dernier lieu en date où cette activité a été réalisée. Ces localisations étaient notées sur la feuille de suivi de JRS afin de pouvoir être confrontées aux lieux de la représentation déjà inscrits dessus.

Il est ainsi possible de compléter les informations recueillies sur les pratiques spatiales lors du questionnaire. Par une correspondance directe qui est établie entre les lieux de la représentation et le sentiment de leur fréquentation, et par une comparaison aux lieux qui ont été récemment fréquentés.

Caractéristiques sociodémographiques

Enfin, la dernière partie s'attache à relever de manière fine les trajectoires sociales des individus ainsi que leurs trajectoires spatiales, c'est-à-dire leurs déménagements qui sont aussi souvent liés à des changements socioprofessionnels. Des questions leur sont tout d'abord posées à propos des différents lieux de résidence qu'ils ont pu connaître, dans divers pays, villes, et à l'intérieur d'une même ville. Il leur est ensuite demandé d'explicitier leur parcours professionnel, leur formation scolaire, leur aisance dans les relations sociales en général et la quantité d'objets culturels possédés par leurs parents et par eux-mêmes. Ceci permet d'appréhender leur capital culturel dans ses trois états (Bourdieu, 1979b) : institutionnalisé (diplômes), incorporé (aisance sociale) et objectivé (possession d'objets culturels). En effet, cette forme de capital étant particulièrement centrale dans le champ académique, il semble important de recueillir une description fine de celui-ci afin de pouvoir le comparer. De plus, les données sur les parents ainsi que sur le parcours socio-spatial de vie permettent d'observer les trajectoires sociales des personnes en lien avec leurs représentations spatiales de Strasbourg.

2. Déroulement du recueil des données

La première étape cette enquête a consisté à transmettre le questionnaire à l'ensemble des agents de l'Université de Strasbourg. Pour cela, le lien internet permettant de répondre au

²² Sur la base de l'enquête emploi du temps 2009-2010 de l'Insee : « Acheter des vêtements » ; « Acheter de la nourriture » ; « Acheter des soins corporels » ; « Acheter des objets pour le domicile » ; « Se promener » ; « Acheter un objet de loisir » ; « voir un-e ami-e » et « Réaliser une activité avec un membre de la famille ».

questionnaire était envoyé par e-mail. Les individus étaient alors confrontés à un texte introductif qui leur demandait de participer à l'étude, en présentant les cadres institutionnels de cette recherche, le thème du questionnaire porté sur la ville et les déplacements dans celle-ci, ainsi qu'une notification sur l'aspect confidentiel et volontaire de cette enquête :

« Cher-e-s collègues, dans le cadre du projet de recherche ACROSS portant sur la mobilité quotidienne dans un contexte urbain, nous vous proposons de participer à une enquête sur la ville et les déplacements. Cette recherche associe le centre de recherche luxembourgeois CEPS/INSTEAD ainsi que le LIVE de Strasbourg et contribue à la réalisation d'un travail de thèse à l'UDS. La participation à cette enquête vous prendra environ 15 minutes, elle est strictement confidentielle et volontaire ; aucune donnée d'identification n'est enregistrée de sorte que vos réponses resteront anonymes. Les données seront analysées à des fins de recherche scientifique uniquement. Votre collaboration nous est précieuse pour obtenir une quantité suffisante de réponses et pour mener à bien une recherche doctorale. D'avance, nous vous remercions de votre aimable participation. »

À la fin de ce questionnaire auto-administré, une demande de participation à un entretien oral complémentaire était formulée avant les remerciements pour avoir accepté de participer à cette première étape :

« Pour terminer, nous souhaitons approfondir cette enquête en réalisant un entretien auprès de ceux et celles qui le désirent. Pour participer à l'entretien (d'une heure environ en lieu et date de votre choix), il vous suffit de cliquer sur "oui" et d'inscrire votre numéro de téléphone. Cette procédure permet ainsi de conserver l'anonymat tout en nous permettant de vous joindre dans le lieu et à la date qu'il vous conviendra. Vous êtes évidemment libres d'accepter ou de refuser cet entretien ».

Ainsi, 77 personnes ont déclaré bien vouloir participer à l'entretien et indiqué leur numéro de téléphone pour les joindre. Afin de pouvoir observer un échantillon d'individus qui permet d'explorer notre problématique, une sélection *a priori* est réalisée sur la base de trois variables sociodémographiques qui, d'après nos hypothèses et la littérature, peuvent avoir une influence sur les représentations et les pratiques spatiales de Strasbourg : le statut professionnel, la pente de la trajectoire sociale par rapport aux parents et la localisation géographique du lieu de résidence. La variable « statut professionnel » est divisée en deux modalités : enseignants-chercheurs et BIATSS. Les étudiants étant très peu nombreux parmi les répondants du

questionnaire (5.28 %), il n'a pas été jugé nécessaire de s'entretenir avec eux pour approfondir leur cas. La variable « trajectoire sociale » est divisée en trois modalités qui représentent les trois pentes possibles : ascendante, stable et descendante. Enfin, la variable « localisation du lieu de résidence » est divisée en deux modalités : habite dans le centre-ville élargi de Strasbourg et habite dans la périphérie de Strasbourg. Cette opposition permet d'observer les effets de deux localisations géographiques (centre vs périphérie) communément confrontés.

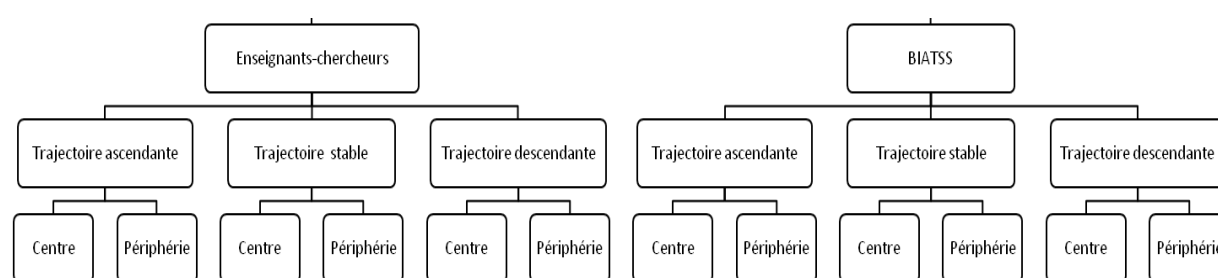


Figure 10 : Schéma du plan d'échantillonnage pour la réalisation des entretiens semi-directifs

Un croisement de ces sept modalités est effectué afin de déterminer douze profils d'individu à interroger (figure 10). Pour chacun de ces profils, nous fixons un idéal de trois personnes à interroger pour ne pas s'arrêter à des considérations purement individuelles, ce qui fait un total théorique de 36 personnes à interviewer. Le plan théorique de cet échantillonnage s'obtient finalement par le croisement du statut professionnel à deux modalités (P_2), de la pente de la trajectoire sociale à trois modalités (T_3) et du lieu de résidence à deux modalités : (R_2) : $S_{36} < P_2 * T_3 * R_2 >$.

Seulement, la réalité du terrain nous a appris qu'aucun enseignant-chercheur qui a participé à cette enquête n'a de trajectoire sociale descendante par rapport à ses parents, ce qui supprime six individus du plan théorique. De plus, parmi les volontaires à l'entretien, seuls deux enseignants-chercheurs ont une trajectoire sociale stable et vivent dans le centre de Strasbourg, et aucun BIATSS n'a de trajectoire descendante tout en habitant en périphérie. Ceci supprime quatre personnes supplémentaires du plan théorique d'échantillonnage. C'est alors 26 entretiens qui ont été réalisés au total. Rappelons néanmoins que nous ne sommes pas dans une démarche expérimentale, mais exploratoire, et que si l'échantillonnage réalisé permet d'avoir des repères de comparaison, le manque d'individus par rapport à la sélection *a priori* n'est pas une difficulté en soi pour la suite de l'analyse.

Les entretiens se déroulaient dans les locaux de l'Université de Strasbourg, dans différentes salles et bâtiments selon les préférences des personnes. Le chercheur, lui, était toujours le même afin de maintenir constant les biais propres à la relation qui s'établit entre enquêteur et enquêté. L'objectif de cette enquête est décrit comme étant porté sur le rapport entretenu à la ville de Strasbourg de manière générale. La durée des entretiens était variable, mais toujours comprise entre quarante minutes et une heure. L'ensemble de la conversation était enregistré sur magnétophone avec l'accord préalable des participants.

Ceux-ci commençaient par la réalisation du JRS introduit de cette manière : *« Tout d'abord nous vous remercions d'avoir accepté de participer à cet entretien. Sachez que toutes les informations recueillies seront traitées de manière anonyme à des fins seulement statistiques dans le cadre de ma thèse. Pour respecter cet anonymat, je vous ai attribué un code. C'est la seule chose qui sera associée à vos informations. Nous allons maintenant nous intéresser à la façon dont s'organisent vos connaissances sur la ville de Strasbourg. Pour répondre à cette question, nous vous demandons de reconstruire la ville de Strasbourg sur ce plateau à l'aide des éléments présents »*. Les dix pièces du JRS étaient présentées et une consigne complémentaire était formulée avant de laisser les individus commencer : *« Tous ces éléments peuvent être utilisés comme vous le souhaitez afin de représenter ce que vous souhaitez. Par exemple, plusieurs éléments peuvent être utilisés pour construire un seul lieu. Je vous demanderais seulement de numéroter chacun des éléments que vous mettez (le premier = 1, le deuxième = 2, etc.) avec les étiquettes numérotées ici présentes et de les nommer en même temps pour que je puisse les noter sur cette feuille. Vous disposez environ de 15 - 20 min pour faire cela, mais c'est vous qui décidez du moment où vous pensez avoir terminé »*. Les personnes étaient alors libres de procéder, de parler ou non durant la construction et n'étaient pas interrompues dans leur tâche. Lorsque cet exercice était terminé, un code d'anonymat était associé au JRS et une photo était prise afin de garder une trace de la reconstruction réalisée.

Durant la suite des entretiens semi-directifs, déjà présentés dans la description du matériel, il était possible pour les individus de modifier leur production en rajoutant des éléments ou en réorganisant le tout afin d'explicitier certaines de leurs réponses. À ce moment, une dernière photo du JRS était prise à la fin de l'entrevue pour pouvoir observer les modifications. Les personnes étaient finalement remerciées de leur participation et invitées à poser des questions afin de pouvoir faire un bilan et débriefier.

Réaliser une enquête auprès d'agents de l'Université alors que j'étais moi-même l'un d'entre eux a soulevé quelques réflexions sur ma posture en tant que doctorant-chercheur dans ce contexte, surtout durant les entretiens en face à face. En effet, ce type d'enquête implique de se positionner à la fois par rapport à un terrain d'étude et par rapport à son milieu de travail. Cela permet d'une part d'augmenter la compréhension et les codes du terrain étudié, mais comporte aussi le risque d'y injecter ses propres représentations. De plus, le rapport enquêteur-enquêté peut aussi être distordu, voire inversé, du fait d'une éventuelle stigmatisation en tant que membre d'un groupe particulier du même milieu de travail (ici, comme doctorant). Néanmoins, une position réflexive sur ce sujet a permis de tendre vers ce qui nous semble être une « objectivation participante », défini par Bourdieu (2003, p.43) comme « l'objectivation du sujet de l'objectivation, du sujet analysant, bref, du chercheur lui-même ». Tout d'abord, cette recherche ne porte pas directement sur les universitaires, mais sur les conditions sociales de représentation et de pratique de la ville. Cela permet déjà de se détacher de certaines catégories de pensée propres à ce champ. Ensuite, les entretiens étant toujours réalisés avec le même enquêteur, la potentielle apparition de rapports particuliers lors des tête-à-tête serait bien due aux positions sociales des enquêtés, et resterait dans ce cas une information pertinente. Enfin, comme le soulignent Humeau et Rachamin (2009), les différences observées, la pluralité des manières d'agir et de penser relevées, ainsi que le temps qui passe entre le recueil des données, leur traitement, les réflexions théoriques et leur valorisation, aide fortement à objectiver les conclusions faites. Ainsi, ce type de recherche peut être plus complexe à réaliser car elle demande un effort de mise à distance de la part du chercheur, mais c'est aussi un contexte qui s'avère d'autant plus fertile quand cet effort est réalisé.

TROISIÈME PARTIE

CONTRIBUTIONS EMPIRIQUES

Comme il a été souligné dans la partie théorique, le couple pratique/représentation est à considérer comme une globalité afin d'explorer le rapport individu-milieu. C'est effectivement dans la relation de ces deux aspects qu'il est possible d'appréhender les logiques de l'environnement vécu par les différents individus. Toutefois, dans un souci de présentation, l'analyse des représentations et des pratiques est abordée séparément dans le but d'identifier les particularités de chacun avant d'examiner leur relation. Ainsi, cette partie se divise en trois chapitres qui présentent respectivement l'analyse structurale des dimensions cognitive (représentations et catégorisations de l'espace urbain), spatiale (pratiques de mobilités quotidiennes dans l'espace urbain) et sociale (positions et trajectoires sociales des individus) de la relation individu-milieu. Même si chaque chapitre est principalement orienté sur une dimension, ce n'est finalement que par leur mise en correspondance qu'il est réellement possible de vérifier l'ensemble de nos hypothèses et de soulever la nature des liens entre ces différentes structures pour répondre à notre problématique.

Le premier chapitre s'attache à explorer les structures cognitives de la relation à la ville. Pour cela, nous tâchons de déterminer différents groupes de représentation et de les comparer entre eux. Le fait d'identifier des groupes de représentation spatiale, au lieu d'identifier la représentation de groupes sociaux construits *a priori*, permet de mettre l'accent sur les processus et structures cognitives que nous souhaitons particulièrement explorer. En effet, cette première démarche constitue une base pour l'ensemble des analyses qui seront réalisées. Les pratiques spatiales et les caractéristiques sociales des individus seront directement liées à leurs représentations de la ville, afin d'articuler ces dimensions tout en approfondissant le paradigme autour des représentations spatiales.

Dans le deuxième chapitre, ces groupes sont dès lors maintenus et mis en relation avec l'analyse des mobilités quotidiennes intra-urbaines. Ici, une approche de leur espace de vie permet de décrire la structure spatiale des mobilités. Les activités quotidiennement réalisées par chaque groupe sont confrontées dans leurs définitions, leurs localisations et leurs

réalisations afin d’approcher l’ensemble des caractéristiques qui façonnent les pratiques de mobilité. Au-delà d’observer l’existence de pratiques différenciées entre les groupes, il s’agit surtout d’aborder la relation entre les représentations et les pratiques de l’espace urbain. Autrement dit, les liaisons réalisées dans ce chapitre laissent entrevoir les différentes relations à l’espace urbain vécues par les personnes interrogées.

Enfin, le troisième chapitre porte sur la structure sociale et sur le positionnement de chaque groupe dans celle-ci. Il marque l’articulation des trois dimensions étudiées pour comprendre les relations à l’espace urbain dans leur globalité. La description des positions et trajectoires sociales des groupes de représentation fait effectivement le lien entre la dimension sociale et cognitive, mais aussi entre la dimension sociale et spatiale. Ainsi, la description de l’ancrage social des représentations et des pratiques spatiales permet finalement de connecter la relation entretenue avec l’espace urbain aux asymétries des relations sociales et aux processus identitaires qui y sont attachés.

Les traitements statistiques réalisés portent principalement sur des variables qualitatives, même si des exceptions sont à noter. Pour effectuer l’analyse des relations entre les variables qualitatives, nous réalisons essentiellement des tests du Chi2 sur la base de classes équilibrées, effectuées selon des tris à plat des modalités présentes dans le questionnaire. Ce test permet, à l’aide de tableaux croisés, de constater l’écart entre les données observées et les données théoriques afin de traduire la dépendance entre les deux variables. Il s’agit d’une analyse qui apparaît adaptée à l’approche transactionnelle, puisqu’elle rend compte d’éventuelles relations entre les modalités (les unes par rapport aux autres) sans donner de sens à ces relations.

Nous avons également recours à des analyses multidimensionnelles afin de résumer la structure de l’information issue de plusieurs variables. Ce type d’analyse permet de réduire les données en quelques dimensions factorielles tout en soulignant les informations essentielles. Lorsque les variables sont qualitatives, nous procédons à une analyse factorielle des correspondances (AFC) avec un tableau de contingence ou à une analyse des correspondances multiples (ACM). Dans les deux cas, une proximité entre les réponses des individus est calculée à partir de la distance du Chi2. Cette approche est également cohérente pour décrire des structures et leurs relations. Néanmoins, lorsque les variables sont quantitatives, nous procédons à une analyse en composante principale (ACP) qui rend compte de la proximité des réponses des sujets à partir de corrélations. Finalement, selon nos besoins ces analyses

descriptives sont présentées sous leur forme graphique, afin de conclure sur des relations structurales, ou alors utilisées comme étape préalable à la réalisation de classes de données. Pour dégager ces classes, c'est-à-dire des profils particuliers, nous utilisons une classification ascendante hiérarchique (CAH). Cette analyse aide la constitution de classes homogènes, en termes de données.

Afin de traiter les données quantitatives, nous réalisons le plus souvent des analyses de variance (multifactorielle). Lorsque les groupes expérimentaux sont comparés par rapport à une ou plusieurs variables numériques, nous utilisons le test de Student ou l'ANOVA selon le nombre de modalités de celle(s)-ci. Ces deux tests permettent de constater la présence d'une différence importante entre des moyennes et d'inférer ce résultat à la population parente. Nous sommes ainsi certains que les résultats obtenus ne sont pas spécifiques à l'échantillon interrogé.

Pour l'ensemble des traitements, nous décidons de rejeter l'hypothèse d'un effet nul, lorsque la probabilité « p » est inférieure ou égale à .05. En d'autres termes, nous acceptons de considérer l'effet quand nous avons au moins 95 % de chance de retrouver ce résultat sur la population parente. Lorsque la probabilité « p » est supérieure à .05 et égale ou inférieure à .1, nous considérons une tendance statistique. C'est-à-dire que nous constatons seulement une certaine orientation des données.

Chapitre 1

Les structures cognitives : représentations et catégorisations de l'espace urbain

Ce chapitre cherche à appréhender les structures cognitives de la relation individu-milieu. Autrement dit, il cherche à soulever l'existence de plusieurs représentations socio-spatiales autour d'une même ville et à les décrire par leur confrontation. Le premier objectif est alors d'identifier différents groupes d'individus qui entretiennent chacun une représentation particulière de la ville. Chercher à étudier des groupes de représentation, sans commencer cette analyse autour de groupes sociaux construits *a priori*, permet de garder une démarche d'exploration orientée sur la compréhension des cognitions spatiales. La plupart de nos hypothèses étant tournées vers la dimension cognitive du rapport à la ville, il apparaît pertinent de l'explorer en priorité. D'autant plus que cela assure une certaine approche écologique des représentations, réduisant l'injection de constructions intellectuelles relatives au chercheur. En effet, de cette façon les représentations ne sont pas approchées par le biais classique de groupes sociaux intellectuellement pensés, mais qui n'existent pas en soi par ailleurs. Au contraire, c'est l'existence de différentes représentations qui permet de cibler les différentes pratiques de l'espace urbain et de définir les positions sociales qui y sont en jeu.

1. Différentes représentations socio-spatiales de la ville de Strasbourg

Ces traitements s'appuient en premier lieu sur la réalisation d'une tâche d'associations libres. Les répondants étaient invités à écrire les cinq premiers lieux qui leur venaient à l'esprit à partir du terme inducteur « Strasbourg », et à leur attribuer un rang d'importance (Abric, 2003), allant de 1 (pour le plus important) à 5 (pour le moins important).

Il est important de préciser que le lieu est l'unité d'analyse dans cette tâche. Ainsi, les données des associations libres sont « nettoyées » sur la base d'une stricte synonymie par rapport à leur signifié, mais également par rapport à leur échelle spatiale et à leur localisation

géographique. De fait, nous ne procédons pas à une lemmatisation²³ des données et à la création de catégories sémantiques, comme il est coutume de la réaliser pour étudier un corpus de mots (Flament & Rouquette, 2003). Seuls les signifiants qui partagent strictement le même signifié, la même échelle et la même localisation spatiale sont regroupés sous une même forme. Par exemple, le terme « Instances européennes » peut être mis sous la forme « Institutions européennes », mais reste différent de celui de « Quartier européen » qui implique une échelle spatiale différente. En effet, lorsque « Quartier européen » reflète un quartier comme lieu spécifique, les deux autres représentent un lieu générique²⁴ qui rassemble de manière abstraite plusieurs bâtiments géographiquement localisés à des points différents. Même s'ils abordent tous les institutions européennes, il s'agit de deux lieux distincts. Cette opération de recodage a été effectuée sur la production totale des 681 participants, c'est-à-dire sur 3284 associations.

Afin d'analyser les représentations socio-spatiales, nous avons épuré le corpus en supprimant les productions qui ne sont pas des lieux : cela concerne 11 des associations (0.33 %). Nous avons également supprimé les hapax de ce corpus. En effet comme le souligne Tavani (2012, p.96) « ces réponses, dont la fréquence est égale à 1, reflètent des éléments idiosyncrasiques qui ne nous intéressent pas dans l'approche structurale des représentations ». Les hapax de notre corpus représentent 133 lieux différents, soit 4.05 % des associations totales. Finalement, le corpus final est constitué de 3140 associations, dont 147 lieux différents. La fréquence moyenne d'évocation de ces lieux est de 21 fois, c'est-à-dire qu'ils sont cités par 21 individus en moyenne, ce qui représente 3.08 % des individus.

À partir de ce corpus, il est maintenant possible d'identifier divers groupes de représentation. Pour cela, la réalisation d'une classification ascendante hiérarchique (CAH) semble nécessaire. Cependant, compte tenu du nombre élevé de variables à considérer, il est préférable d'effectuer une analyse en composantes principales (ACP) au préalable. Elle donne effectivement l'avantage d'appréhender les variables en jeu dans la distinction des représentations socio-spatiales sous la forme de composantes principales indépendantes (variables décorréées). Dans notre cas, elle est élaborée à partir des rangs d'importances accordés aux lieux les plus souvent cités par les participants. De cette manière, ce sont les

23 Analyse lexicale qui consiste à regrouper les mots d'une même famille.

24 Ce type de lieu est une allégorie d'un groupement qui donne corps et raison d'être à ce même groupement spatial (Debarbieux, 1995).

variables qui participent aux différentes structures de représentation qui sont relevées. Une fois ces groupes établis, une analyse prototypique (Vèrges, 1992) permettra de décrire les représentations socio-spatiales et de les confronter, notamment en se concentrant sur leur stabilité, leur consensus au sein du groupe et sur leur dimension fonctionnelle ou évaluative.

1.1. Les principales composantes des représentations socio-spatiales de Strasbourg

Nous commençons par observer la représentation socio-spatiale partagée par l'ensemble des répondants à l'enquête. Cette pré-étape a l'avantage de donner une vision globale de la représentation socio-spatiale de Strasbourg, tout en constituant le matériel nécessaire à la réalisation d'une ACP. Ainsi, les 30 lieux les plus cités, c'est-à-dire qui ont une fréquence d'évocation supérieure à la fréquence moyenne de 21 évocations, sont retenus pour réaliser l'ACP (tableau 3). Ils représentent 2568 évocations, soit 81.78 % des évocations totales du corpus. Le fait de garder les lieux ayant une moyenne d'évocation supérieure à la moyenne du corpus permet à la fois d'avoir des lieux cités par une grande partie de notre population et une diversité de lieux importante. Ainsi, en ne nous limitant pas aux lieux cités par 10 % de la population (les 9 premiers lieux) comme le propose un repérage du noyau central de la représentation (Dany *et al.*, 2014), nous pouvons conserver une certaine divergence essentielle à l'identification de différents groupes de représentation.

Pour réaliser l'ACP, les rangs d'importances attribués à ces 30 lieux ont été recodés par des notes d'importances allant de « 0 » à « 5 ». En effet, c'est sur l'importance que chaque individu accorde à ces 30 lieux que l'ACP et donc la CAH vont s'élaborer. Par exemple, lorsqu'un de ces lieux n'est pas cité par un individu, il est noté « 0 ». Ainsi, les lieux non cités sont considérés comme les moins importants. Les lieux notés « 1 » sont ceux qui ont un rang d'importance de « 5 », c'est-à-dire ceux qui sont considérés comme très peu importants par l'individu. A l'inverse, les lieux notés « 5 » sont ceux qui ont un rang d'importance de « 1 », c'est-à-dire qui sont considérés comme très importants par l'individu, et ainsi de suite. Au-delà de l'importance accordée aux 30 lieux les plus cités, nous décidons également de comptabiliser pour chaque individu le nombre de lieux cités qui ont une fréquence d'évocation inférieure ou égale à 21 et le nombre de « non-réponses », c'est-à-dire le nombre de lieux manquants (lorsqu'il y a moins de cinq lieux différents cités) pour compléter la consigne.

Lieux	Fréquence d'évocation	Pourcentage d'individus
Cathédrale	457	67.11 %
Place Kléber	296	43.47 %
Petite France	269	39.50 %
Gare	168	24.67 %
Esplanade	161	23.64 %
Université de Strasbourg	128	18.80 %
Parc de l'Orangerie	104	15.27 %
Parlement européen	102	14.98 %
Krutenau	71	10.43 %
Orangerie	66	9.69 %
Centre-Ville	61	8.96 %
Place Broglie	56	8.22 %
Campus Esplanade	53	7.78 %
Place des Halles	52	7.64 %
Place de l'Homme de Fer	50	7.34 %
Neudorf	50	7.34 %
Place de la République	40	5.87 %
Place de la Cathédrale	37	5.43 %
Jardin des Deux Rives	35	5.14 %
Rivetoile	34	4.99 %
Cronenbourg	33	4.85 %
Conseil de l'Europe	31	4.55 %
Meinau	31	4.55 %
Centre commercial Les Halles	31	4.55 %
Les quais de l'Ill	29	4.26 %
Palais Universitaire	27	3.96 %
Hôpital Civil	25	3.67 %
Robertsau	25	3.67 %
Jardin botanique	24	3.52 %
Chez moi	22	3.23 %

Tableau 3 : Liste et fréquence des 30 lieux les plus cités par les 681 individus

Ces deux variables supplémentaires sont aussi notées sur une échelle d'importance allant de « 0 » à « 5 », elles sont ainsi prises en compte dans l'élaboration de la structure représentationnelle. En effet, il semble que les personnes qui citent essentiellement des lieux peu partagés et/ou qui citent très peu de lieux ont une structure de représentation particulière

qui mérite d'être observée. En résumé, la réalisation de l'ACP porte sur 32 variables ordinales prenant des valeurs de « 0 » à « 5 ».

L'accomplissement d'une ACP a ici l'objectif de transformer l'ensemble de ces variables liées entre elles en nouvelles variables décorréliées les unes des autres. Ainsi, l'information est moins redondante et le nombre de variables est réduit par de nouvelles variables synthétiques nommées composantes principales, ou axes principaux (cf. annexe 4) qui permettent de réaliser une CAH plus efficace. Lorsqu'on observe l'ensemble de ces composantes, on remarque une inflexion de la décroissance de l'information expliquée à partir du cinquième axe de l'ACP réalisée (figure 11). Il paraît alors préférable de garder les quatre premiers axes principaux qui gagnent en légitimité pour l'interprétation de la variance. Ces quatre axes expliquent 20.68 % de la variance totale expliquée par l'ACP.

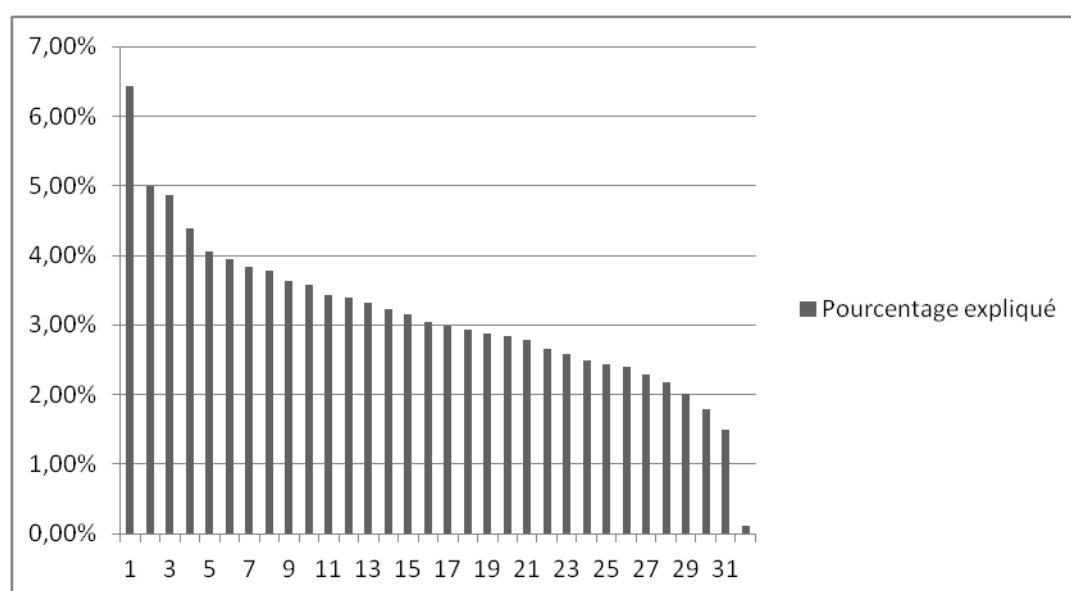


Figure 11: *Histogramme de la variance expliquée par chaque axe de l'ACP sur les structures représentationnelles*

Afin de pouvoir interpréter ces quatre nouvelles variables, nous nous intéressons maintenant aux significations que prennent les regroupements et oppositions des lieux qui participent à leur construction. Pour cela, il est nécessaire d'observer les coordonnées des lieux (cf. annexe 5), ayant une contribution supérieure à la moyenne (cf. annexe 6), sur les axes principaux.

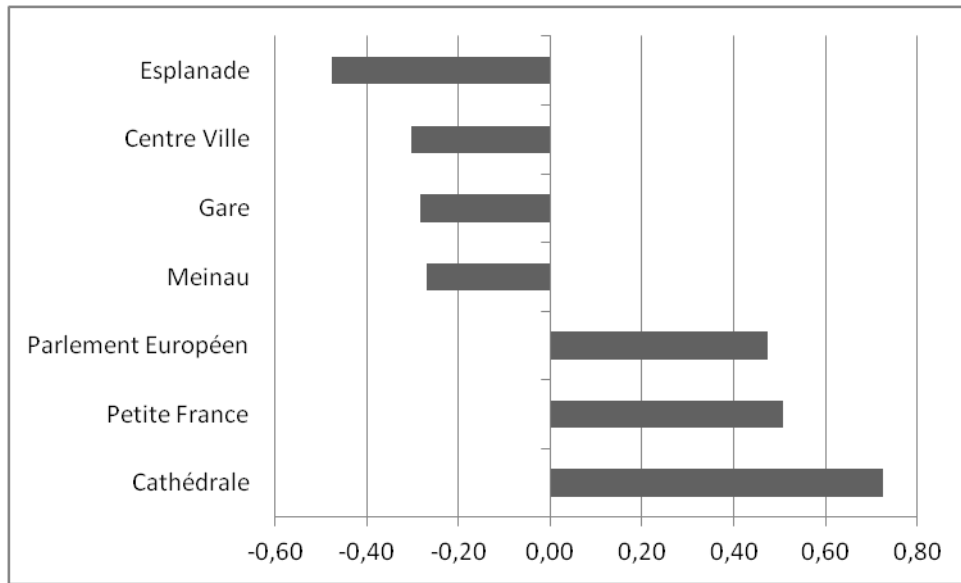


Figure 12 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le premier axe de l'ACP sur les structures représentationnelles

Pour le premier axe (figure 12), une opposition entre les lieux touristiques de la ville (Cathédrale, Petite France, Parlement Européen) du côté positif, et les lieux de la vie quotidienne, de l'autre côté (Esplanade, Gare, Meinau, etc.) semble émerger. Nous dirons que ce premier axe est une variable qui oppose l'importance des lieux touristiques à l'importance des lieux de la vie quotidienne.

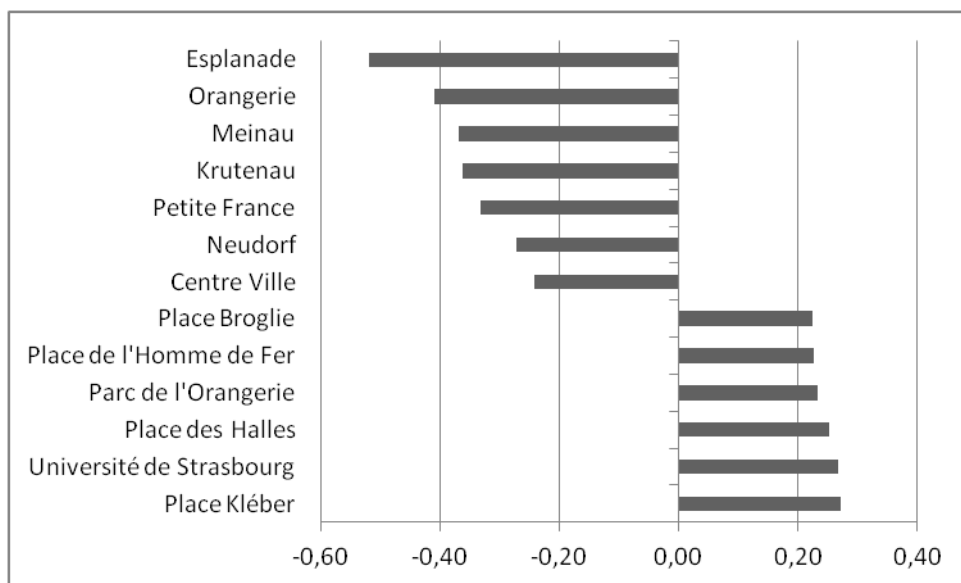


Figure 13 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le deuxième axe de l'ACP sur les structures représentationnelles

Dans le deuxième axe (figure 13), il apparaît une opposition entre les quartiers de la ville (Krutenau, Esplanade, Orangerie, etc.) et les autres types de lieux, comme les places et les parcs (Parc de l'Orangerie, Université de Strasbourg, Place Kléber, etc.). Ce deuxième axe semble être une variable qui oppose les surfaces géographiques aux points géographiques (parcs et places) et lieux génériques (Université de Strasbourg). En tout cas, c'est une opposition entre les quartiers et les autres types de lieux.

Le troisième axe (figure 14) oppose principalement les places de la ville (Place de l'Homme de Fer, Place Broglie, Place Kléber, etc.) aux lieux peu cités par les participants (c'est-à-dire les lieux qui ont une fréquence d'évocation inférieure ou égale à 21 fois et qui ne font pas partie de la liste des 30 lieux les plus cités) et apparemment liés aux usages (travail, consommation, etc.). Cet axe semble traduire une variable qui oppose les places connues de tous les habitants aux lieux idiosyncrasiques propres à l'individualité.

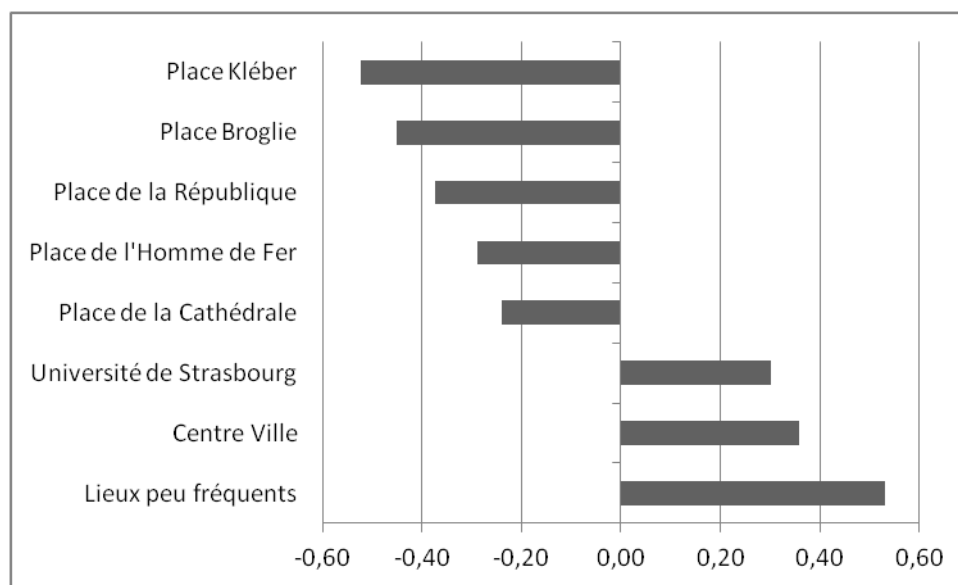


Figure 14 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le troisième axe de l'ACP sur les structures représentationnelles

Enfin, le quatrième axe (figure 15) oppose des lieux qui peuvent avoir une fonction de plaisance, de détente ou de promenade (Place de la cathédrale, Parc de l'Orangerie, Jardin des deux rives, etc.) aux lieux qui peuvent avoir une fonction pratique (Gare, Université de

Strasbourg, Place de la République²⁵, etc.). Cette dernière variable semble dès lors opposer des lieux qui ont des fonctions dissemblables.

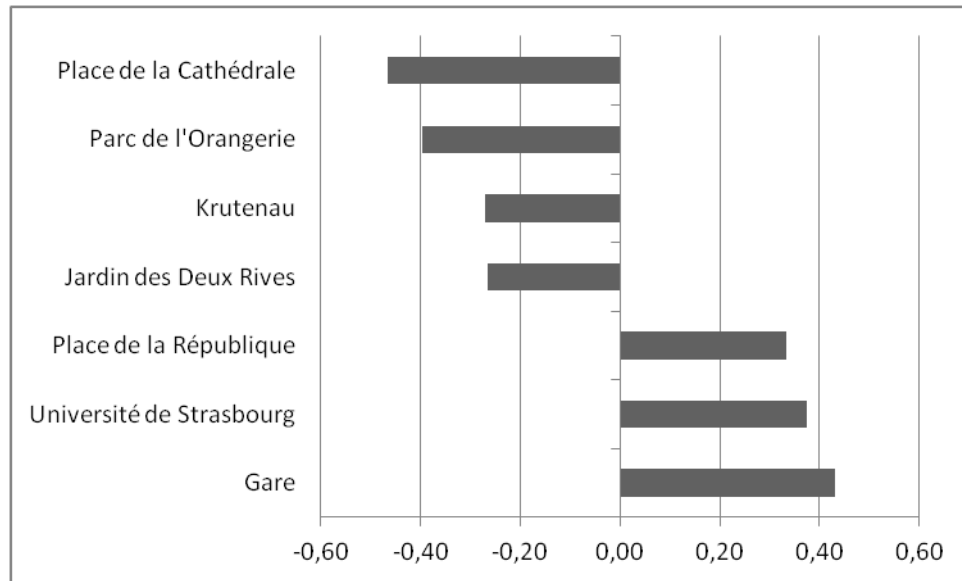


Figure 15 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le quatrième axe de l'ACP sur les structures représentationnelles

Selon le traitement qu'a réalisée l'ACP à partir des données sur la structure des représentations, il est déjà possible de souligner que les représentations socio-spatiales de Strasbourg chez les interviewés s'élaborent et s'organisent principalement autour de quatre composantes :

- La dimension symbolique touristique de la ville
- Le type géographique des lieux qui la compose (quartiers, places, etc.)
- L'aspect public ou personnel des lieux de la ville
- La fonction et l'utilisation des lieux de la ville par les individus

Une classification ascendante hiérarchique peut maintenant être effectuée à partir de ces quatre variables pour identifier les différentes représentations de Strasbourg des répondants.

²⁵ Ce lieu se compose de plusieurs bâtiments administratifs, comme la préfecture, la bibliothèque nationale universitaire, etc., d'où cette proposition d'interprétation sur sa fonction « pratique ».

1.2. Réalisation d'une CAH à partir des principales composantes des représentations

Par l'utilisation des coordonnées de chaque individu sur les quatre axes principaux de l'ACP, il est possible de réaliser une CAH avec la méthode de Ward²⁶. Ce test conduit au regroupement des individus selon le calcul de distances interclasses, tout en assurant un gain minimum d'inertie intra-classes à chaque agrégation. En d'autres termes, il permet d'identifier des groupes de représentation homogène qui se distinguent entre eux selon les quatre variables décrites par l'ACP.

Les résultats de cette analyse mettent en évidence cinq groupes de représentations parmi les répondants. Selon l'arbre hiérarchique de la CAH, c'est effectivement cette partition qui semble être statistiquement la plus pertinente puisqu'elle précède une perte d'inertie inter classes (ou gain d'inertie intra classes) importante (figure 16).

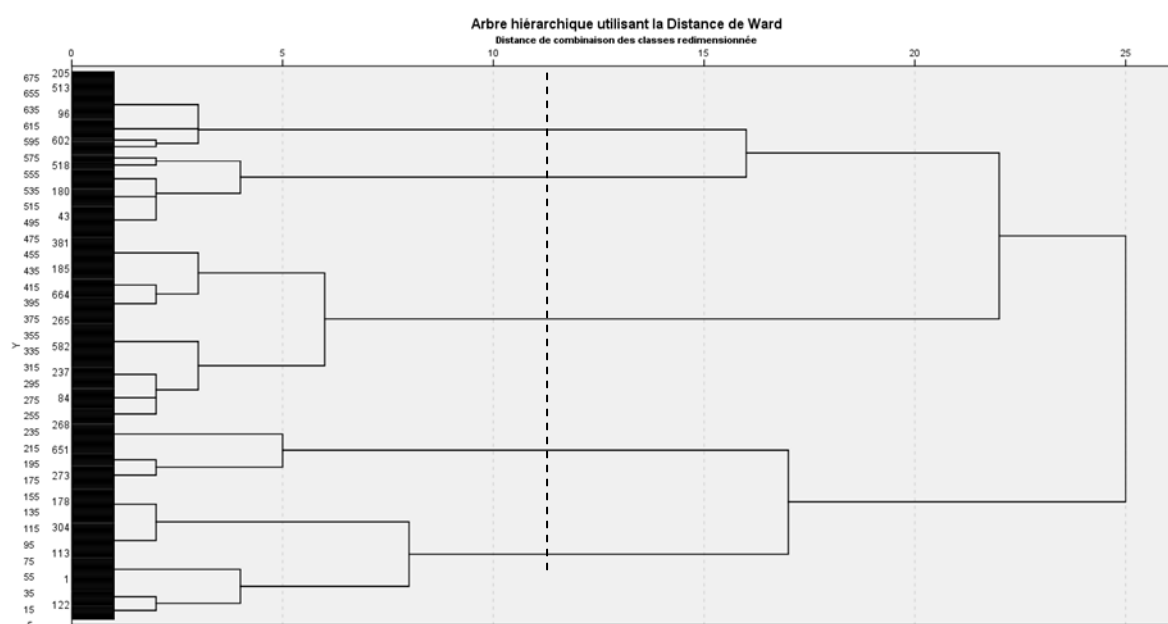


Figure 16 : Arbre hiérarchique de la CAH réalisé à partir des quatre premiers axes de l'ACP sur les structures représentationnelles

Cette répartition en cinq groupes apparaît également être numériquement équilibrée. Quoiqu'il en soit, la distribution des individus dans chacun de ces groupes laisse possible la réalisation de comparaisons statistiques :

²⁶ Les quatre variables issues de l'ACP, permettent de calculer une distance de Ward entre les 681 individus interrogés afin de les classer.

- le premier groupe représente 23.79 % (162/681) des individus,
- le deuxième groupe représente 34.07 % (232/681) des individus,
- le troisième groupe représente 14.98 % (102/681) des individus,
- le quatrième groupe représente 11.89 % (81/681) des individus,
- et enfin le cinquième groupe représente 15.27 % (104/681) des individus.

Afin de les décrire, une première lecture comparative sur la base des notes d'importance est proposée. Il est effectivement possible d'aborder les notes moyennes (allant de 0 à 5) que donne chaque groupe aux 32 variables utilisées pour réaliser l'ACP. Dans l'ensemble, ces moyennes sont significativement différentes entre les groupes avec une valeur-p inférieure à .01 pour chaque variable, à l'exception de six d'entre elles marquées par des astérisques (tableau 4).

Le premier groupe, est celui qui donne le plus d'importance à l'Université de Strasbourg, au centre-ville, à l'Hôpital civil, au centre commercial les Halles, au quartier Robertsau et à leur lieu de résidence. C'est également celui qui donne le plus de lieux rarement cités par l'ensemble des interrogés et qui cumule le plus de non-réponses. Les lieux de la ville qui sont importants pour ce groupe semblent être des lieux de fréquentation pratique. En effet, la « Robertsau » est un quartier de première périphérie constitué d'habitations pavillonnaires ; l'importance attribuée à « Chez moi » laisse penser que ce lieu renvoie à la notion d'habitation. L'« Université de Strasbourg » est le lieu de travail des répondants. Le « Centre-ville », avec la présence du « Centre commercial les Halles », évoquent certainement tous les deux des pratiques de consommation. L'« hôpital civil » peut quant à lui évoquer une double fréquentation, avec d'un côté une pratique liée à la santé, et de l'autre un lieu de travail (hospitalier, administratif, ou d'enseignement avec la présence du campus de médecine). Finalement, cette représentation socio-spatiale de Strasbourg pourrait manifestement être caractérisée par la **pratique et la fonctionnalité de la ville**.



La cathédrale de Strasbourg



Photographie : Joel Therin

La place des Halles



Photographie : Joel Therin

Hôpital civil

	Groupe 1	Groupe 2	Groupe 3	Groupe 4	Groupe 5
Cathédrale	1.18	<u>4.4</u>	1.16	1.46	2.84
Place Kléber	0.45	0.94	1.98	1.33	<u>2.83</u>
Petite France	0.39	<u>2.32</u>	0.92	0.52	0.59
Gare	1.3	0.38	0.14	1.04	<u>1.39</u>
Esplanade	0.45	0.33	0.16	<u>3.44</u>	0.46
Université de Strasbourg	<u>1.55</u>	0.58	0.4	0	0.7
Parc de l'Orangerie	0.08	0.4	<u>1.46</u>	0.01	0.12
Parlement européen	0.06	<u>1.13</u>	0.06	0.06	0.19
Krutenau	0.46	0.18	0.15	<u>0.8</u>	0.1
Orangerie	0.02	0.41	0.05	<u>0.43</u>	0.12
Centre-Ville	<u>0.98</u>	0.05	0.06	0.52	0
Place Broglie	0	0.06	0.25	0.15	<u>0.63</u>
Campus Esplanade*	0.22	0.22	<u>0.57</u>	0.11	0.33
Place des Halles	0.14	0.03	<u>0.52</u>	0.23	0.45
Neudorf	0.27	0.06	0.1	<u>0.63</u>	0.02
Place de l'Homme de Fer	0.02	0.02	0.25	0.19	<u>0.71</u>
Place de la République	0.03	0.02	0.01	0.12	<u>0.83</u>
Place de la Cathédrale	0.06	0	<u>1.4</u>	0.05	0
Jardin des Deux Rives	0.04	0.09	<u>0.38</u>	0.04	0.01
Rivetoile*	0.18	0.03	0.08	<u>0.25</u>	0.21
Cronenbourg	0.22	0.05	0.02	<u>0.63</u>	0.01
Centre commercial Les Halles	<u>0.2</u>	0.03	0.01	0.16	0.16
Conseil de l'Europe	0.06	<u>0.3</u>	0.06	0.01	0.09
Meinau	0.05	0.01	0	<u>1</u>	0
Les quais de l'Ill**	0.05	0.13	<u>0.26</u>	0.07	0.11
Palais universitaire***	0.1	<u>0.16</u>	0.13	0.01	<u>0.16</u>
Hôpital Civil	<u>0.32</u>	0.01	0.2	0.05	0
Robertsau*	<u>0.25</u>	0.03	0.11	0.17	0.05
Jardin botanique	0.04	0.11	<u>0.27</u>	0	0.02
Chez moi*	<u>0.29</u>	0.14	0.05	0.06	0.01
Non-réponses	<u>0.51</u>	0.12	0.04	0.06	0.13
Lieux peu fréquents	<u>1.53</u>	0.91	1.37	0.47	0.68

* $p < .05$; ** $p < .1$; *** ns

Tableau 4 : Notes moyennes de chaque variable selon les cinq groupes sociocognitifs

Le deuxième groupe a comme lieux importants : « Cathédrale », « Petite France », « Parlement Européen », « Conseil de l'Europe » et « Palais universitaire ». Ces cinq éléments peuvent tous être considérés comme des lieux touristiques, voire comme des symboles

stéréotypés de la ville de Strasbourg. La cathédrale ainsi que le quartier Petite France, avec ses maisons à colombages, sont des lieux très visités et symboliques de la ville. Ce sont effectivement souvent leurs représentations photographiques que l'on retrouve sur les cartes postales lorsqu'il s'agit de faire connaître la ville en une image unique. Le Parlement européen et le Conseil de l'Europe sont deux bâtiments qui renvoient à la dimension de « capitale européenne » de la ville, ce sont aussi des lieux stéréotypés et attrayants pour le tourisme. Le Palais universitaire est un bâtiment de l'Université datant de 1884 et de style néo-renaissance. C'est un grand édifice, qui fait partie des circuits touristiques et qui symbolise l'annexion de l'Alsace par l'Empire allemand au 19^e siècle. Il peut également renvoyer au lieu de travail de la population interrogée. L'ensemble des lieux cités semble indiquer que la représentation socio-spatiale du groupe étudié ici se caractérise par la **dimension touristique et stéréotypée de la ville.**

Le troisième groupe juge comme important les lieux « Parc de l'Orangerie », « Campus Esplanade », « Place des Halles », « Place de la cathédrale », « Jardin des Deux Rives », « Les quais de l'Ill » et « Jardin botanique ». Tous ces lieux ont pour point commun de permettre la réalisation de loisirs en extérieur, et apparaissent ainsi comme globalement liés à la détente. Les lieux qui ressortent ici sont de plusieurs types. Les parcs sont à distinguer dans un premier temps, avec le parc de l'Orangerie (l'un des principaux de la ville), le Jardin botanique, lieu historique de l'Université de Strasbourg et le Jardin des Deux Rives, ayant pour particularité de s'étendre par-delà la frontière naturelle entre la France et l'Allemagne représentée par le Rhin. Dans un deuxième temps, ce sont les places qui émergent, et notamment les places bordées d'activités commerciales (magasins, restaurants, bars) comme la place de la Cathédrale et la place des Halles. Les campus sont également cités ici, car récemment rénovés, ils proposent dorénavant de nombreux espaces verts. Enfin, les quais de l'Ill (un affluent du Rhin) qui matérialisent la limite de la Grande Ile, centre piétonnier de Strasbourg et qui représentent un espace de détente au fil de l'eau. En effet, même si la moyenne accordée à ce lieu ne se distingue pas significativement de chez les autres groupes, une tendance statistique à le considérer comme plus important reste à noter. Cette représentation socio-spatiale semble être caractérisée par des lieux de **détentes et de loisirs dans la ville.**



Le Conseil de l'Europe



Le parlement Européen



Le parc de l'orangerie



Photographie : Joel Therin

Place de la cathédrale

Le quatrième groupe donne de l'importance aux lieux « Esplanade », « Kruteneau », « Orangerie », « Neudorf », « Rivetoile », « Cronenbourg » et « Meinau ». Sur ces sept lieux, nous notons la présence de six quartiers et d'un centre commercial. Ici, la représentation apparaît dépendante du type géographique du lieu. Le quartier Esplanade se compose en majorité d'habitations étudiantes et du campus central de l'Université. Les quartiers vont par définition se caractériser par le type d'habitats et de population qu'ils regroupent. À ce titre, on peut distinguer les quartiers centraux de la ville, comme l'Esplanade et la Kruteneau qui recensent en majorité, des logements étudiants, aux quartiers qui se situent aux frontières de Strasbourg : Neudorf ; considéré comme un quartier de gentrification²⁷, Meinau et Cronenbourg avec une alternance de zones pavillonnaires et de grands ensembles ainsi que l'Orangerie ; quartier résidentiel qui se compose du parc de l'Orangerie et des institutions européennes. Le centre commercial Rivetoile, situé entre les quartiers Esplanade et Neudorf représente un quartier à part entière, puisqu'il est difficile de l'inclure à l'un ou l'autre des quartiers précédemment évoqués. L'étendue spatiale qui l'entoure est communément appelée « Quartier Étoile »²⁸. Cette représentation socio-spatiale semble être caractérisée par **des quartiers de la ville**.

Pour finir, le cinquième groupe accorde de l'importance aux lieux « Place Kléber », « Gare », « Place Broglie », « Place de l'Homme de Fer », « Place de la République » et « Palais universitaire ». Cette représentation semble également dépendre du type géographique des lieux, mais se constitue cette fois-ci principalement de places. Les places sont souvent des espaces piétonniers bordés d'activités commerciales. Parmi la liste des places évoquées comme des lieux importants par les répondants du groupe étudié, on note la présence de deux carrefours majeurs de la ville, particulièrement en termes de transports en commun avec les places Homme de Fer et de la République, où se croisent de nombreuses lignes de tramways. Les places sont aussi des lieux de rencontres avec par exemple l'accueil d'un marché alimentaire plusieurs fois par semaine sur la place Broglie ou encore la présence d'équipements culturels comme l'Opéra National du Rhin sur cette même place, ou le Théâtre

27 Site des Archives de la ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, [En ligne].

<https://archives.strasbourg.eu/exposition-neudorf-nouveau-village-nouvelle-ville> (consulté en mai 2015).

28 Ce phénomène est plusieurs fois observé lors des entretiens que nous avons menés. En effet, 69.23% des individus qui veulent aborder cette zone spatiale lors de la réalisation du JRS, le font en représentant le centre commercial Rivetoile. Ils parlent ensuite du quartier étoile, principalement composé de ce complexe et de la place de l'étoile.

national de Strasbourg place de la République. La place Kléber est la place piétonne centrale de la ville de Strasbourg et compte un certain nombre de commerces et de cafés. La gare et le Palais universitaire représentent des bâtiments, eux-mêmes implantés sur des places (portant par ailleurs le même nom que les bâtiments qu'ils abritent). Cette représentation socio-spatiale semble se caractériser par **des places de la ville**. Ces lieux partagent aussi le fait d'être des points géographiques²⁹, et s'opposent ainsi à la représentation précédente qui se caractérise par des surfaces géographiques.



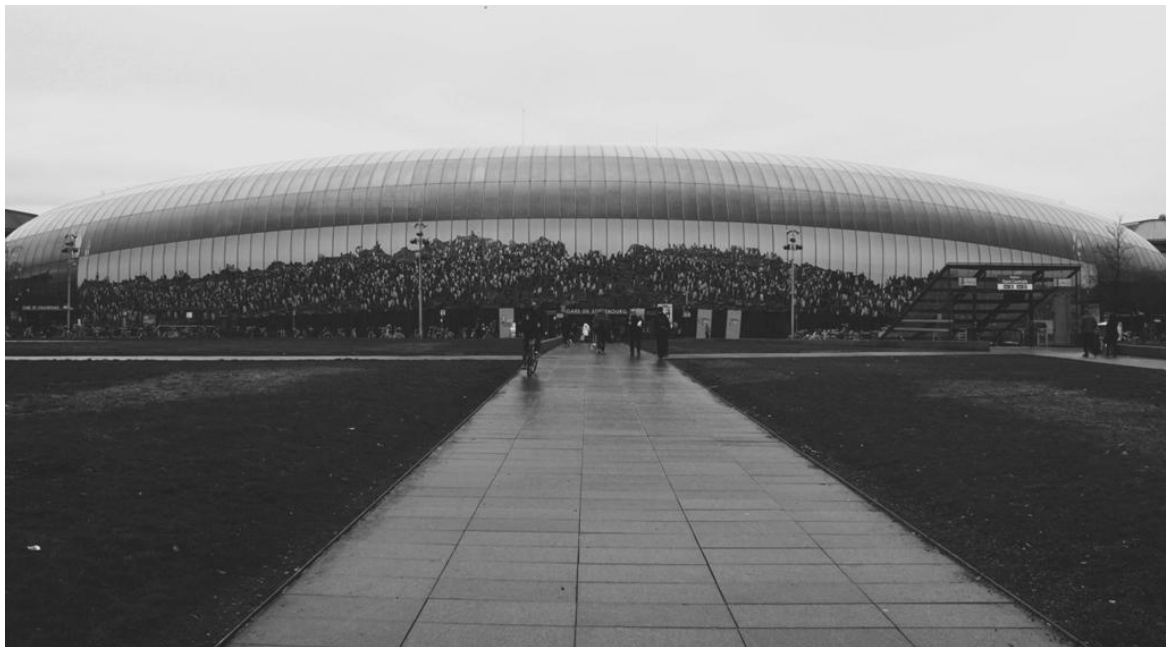
Centre commercial Rivetoile

Finalement, cette première analyse des matériaux de la CAH permet de distinguer cinq représentations qui se définissent en accord avec les composantes principales de l'ACP retenues. Un résultat qui semble tout à fait cohérent au regard de la méthode statistique utilisée. Néanmoins, l'organisation de ces représentations reste maintenant à observer. La réalisation d'une analyse prototypique (Vergès 1992) va permettre de confirmer leur signification et de commencer à appréhender leur structure.

29 Lors de la réalisation des JRS il a été possible de noter que les places et jardins sont représentés par des points géographiques, comme les monuments. Dans 100% des cas, les personnes qui représentent des places et des quartiers, le font de manière différenciée et marquent l'étendue spatiale du quartier. Dans 87.5% des cas, les places et les jardins de la ville sont représentés par un seul élément, de la même façon que les monuments.



La place Broglie



Photographie : Joel Therin

La gare de Strasbourg



La place Kleber



Photographie : Joel Therin

Place Homme de Fer

1.3. Description des groupes sociocognitifs issus de la CAH

L'association libre proposée dans le questionnaire est une technique majeure pour recueillir le contenu et la structure des représentations chez un groupe (Abric, 1994a). Elle permet entre autres de relever le contenu qui est masqué dans les productions discursives (Abric, 2003). Afin d'analyser ces données, Vèrges (1992, 1994) propose de réaliser une analyse prototypique qui met en évidence la saillance de certains éléments en croisant leur fréquence et leur rang d'apparition. La fréquence est un critère quantitatif qui indique la forte présence de l'élément dans le champ de la représentation. Le rang d'apparition est, quant à lui, une propriété plus qualitative qui exprime l'importance attribuée par les personnes aux éléments de représentation à travers leur ordre d'évocation. Le croisement de ces deux critères permet de classer les éléments cités dans quatre catégories distinctes :

- Les éléments les plus fréquents et évoqués dans les premières productions seront les plus saillants. Ce sont les éléments potentiellement centraux de la représentation.
- Les éléments également fréquemment évoqués, mais cités dans la fin de la suite associative sont considérés comme des éléments de la première périphérie de la représentation. Il s'agit d'éléments susceptibles de devenir centraux et de changer la signification de la représentation.
- Les éléments peu évoqués et qui apparaissent dans les premières productions de la suite associative sont des éléments de représentation importants pour un faible nombre d'individus, c'est une zone de contraste.
- Pour finir, les éléments qui sont peu évoqués et qui apparaissent dans la fin de la suite associative sont des éléments de la zone périphérique de la représentation.

Cette analyse part du postulat que le rang d'apparition d'un élément dans la suite associative traduit l'importance que les individus lui donnent dans la représentation. Or, Abric (1999) souligne que les items qui apparaissent en premier ne sont pas forcément les plus importants et qu'il existe souvent une phase de mise en confiance chez les personnes, afin de réduire leurs mécanismes de défense, avant d'aborder les choses essentielles. L'auteur propose alors de modifier le rang d'apparition par un rang d'importance attribué par les individus. En suivant ce raisonnement, nous avons appliqué la méthode des évocations hiérarchisées. À la suite de leur production associative, les individus doivent hiérarchiser les éléments cités selon l'importance qu'ils leur accordent les uns par rapport aux autres. En croisant la fréquence d'apparition d'un élément et son importance considérée, il est possible de constituer quatre

catégories, comme celles de Vergès, mais faisant apparaître un indicateur de centralité théoriquement plus pertinent (tableau 5). Cependant, comme le souligne Abric (2003), s'il est certain que tous les éléments centraux sont dans la catégorie des éléments avec un rang moyen d'importance faible et une fréquence d'apparition forte, il n'est pas certain que tous les éléments de cette catégorie soient centraux. Un élément central n'est pas un simple effet de consensus, c'est un schème absolu (Flament, 1994) dont la dimension inconditionnelle dans la reconnaissance de l'objet de représentation reste difficile à vérifier par cette analyse (Moliner, 1989). Finalement, si les éléments saillants ne traduisent pas le noyau central de la représentation, ils restent néanmoins des indicateurs pertinents pour observer le sens que la représentation accorde à un objet.

		Rang moyen d'importance	
		Faible	Élevée
Fréquence d'apparition	Forte	Éléments saillants (potentiellement centraux)	Éléments de première périphérie
	Faible	Éléments de la zone de contraste	Éléments de la zone périphérique

Tableau 5 : Types des éléments de la représentation selon Vergès avec l'indicateur rang/fréquence d'Abric

Ainsi, la suite de ces analyses s'attache prioritairement à l'identification et à la description de ces éléments saillants, afin d'appréhender les significations portées à la ville. Pour cela, le corpus de 147 lieux (épuré des hapax) est repris pour chaque groupe. La fréquence d'apparition et le rang d'importance de ces lieux sont calculés et dichotomisés afin de réaliser l'analyse prototypique :

- La fréquence d'un lieu est considérée comme importante lorsqu'il est cité par au moins 10 % des individus du groupe (Dany *et al.*, 2014).
- Le rang moyen d'un lieu est considéré comme important lorsqu'il est inférieur au rang moyen d'importance de tous les lieux du groupe (Abric, 1999).

1.3.1. Une représentation socio-spatiale fonctionnelle de Strasbourg

Le premier groupe est constitué de 162 individus, nous y dénombrons 616 évocations, dont 76 lieux différents. Cela fait une moyenne de 3,8 évocations par individu. Le rang moyen d'importance attribué à ces lieux est de 2,95 (sur une échelle allant de 1 à 5). De fait, les lieux

qui ont une fréquence d'évocation supérieure ou égale à 16 et un rang moyen d'importance inférieur à 2.95 sont des éléments saillants de la représentation de ce groupe. La réalisation d'une analyse prototypique a permis de classer les 76 lieux en quatre catégories (cf. annexe 7) et de relever 5 lieux saillants (tableau 6).

Lieux	Fréquence d'apparition	Rang moyen d'importance
Gare	57	2.32
Université de Strasbourg	56	1.52
Centre-Ville	42	2.21
Krutenau	22	2.6
Hôpital Civil	16	2.75

Tableau 6 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du premier groupe sociocognitif

Les lieux saillants semblent confirmer la première description de cette représentation socio-spatiale, en insistant sur des lieux fonctionnels. En effet, nous retrouvons des lieux que nous avons déjà définis comme importants pour le groupe ainsi que la « Gare » et le quartier « Krutenau ». Ces lieux partagent une dimension soit de travail (gare, Université, Hôpital), de résidence (Krutenau), d'achats (centre-ville, Krutenau) ou de services (Hôpital, gare, centre-ville). Pour résumer, le premier groupe apparaît bien comme étant caractérisé par une **représentation socio-spatiale fonctionnelle de Strasbourg**.

1.3.2. Une représentation socio-spatiale consensuelle de Strasbourg

Lieux	Fréquence d'apparition	Rang moyen d'importance
Cathédrale	229	1.55
Petite France	166	2.75
Place Kléber	89	3.56
Parlement européen	77	2.61
Université de Strasbourg	43	2.88
Orangerie	39	3.56
Gare	37	3.62
Conseil de l'Europe	23	3

Tableau 7 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du deuxième groupe sociocognitif

Pour le deuxième groupe, constitué de 232 individus, il y a 1066 évocations, dont 70 lieux différents. Cela fait une moyenne de 4.59 évocations par individus. Le rang moyen d'importance attribué à ces lieux est de 3.64. Les lieux qui ont une fréquence d'évocation supérieure ou égale à 23 et un rang moyen d'importance inférieur à 3.64 sont alors des éléments saillants de la représentation de ce groupe. La réalisation d'une analyse prototypique a permis de classer ces 70 lieux en quatre catégories (cf. annexe 8) et de relever 8 lieux saillants (tableau 7).

Ces lieux saillants semblent également confirmer la première description de cette représentation socio-spatiale, puisqu'ils peuvent tous être considérés comme des lieux touristiques de Strasbourg. Effectivement, hormis l'Université, tous ces lieux sont dans les circuits touristiques par leur symbolique historique et/ou européenne pour la ville. Notons également que l'Université et la gare sont des lieux attrayants par leur architecture. Même s'ils sont moins abordés par les visiteurs que les autres, ils restent des lieux relativement connus. Dans ce contexte, ils peuvent être considérés comme des lieux de tourisme et/ou de travail. Au final, ce groupe se caractérise par une **représentation socio-spatiale consensuelle de Strasbourg**, avec des lieux touristiques voir stéréotypés de la ville qui sont facilement identifiables.



Quartier Petite France

1.3.3. Une représentation socio-spatiale récréative de Strasbourg

Le troisième groupe, constitué de 102 individus, comptabilise 449 évocations, dont 54 lieux différents. Cela fait une moyenne de 4.4 évocations par individus. Le rang moyen d'importance attribué à ces lieux est de 3.16. Les éléments saillants de la représentation de ce groupe sont dès lors les lieux qui ont une fréquence d'évocation supérieure ou égale à 10 et un rang moyen d'importance inférieur à 3.16. La réalisation d'une analyse prototypique a permis de classer ces 54 lieux en quatre catégories (cf. annexe 9) et de relever 8 lieux saillants (tableau 8).

Les lieux saillants de la représentation de ce groupe confirment la première description faite de cette représentation socio-spatiale de Strasbourg, comme étant centrée sur les lieux de loisirs. Pour l'ensemble de ces lieux, en nuancant peut être un peu plus pour « l'Université de Strasbourg », il est possible de flâner, de se promener et potentiellement de s'y arrêter. La totalité de ces lieux renvoie à des places piétonnes ou à des espaces verts. Ce groupe est alors marqué par une **représentation socio-spatiale récréative de Strasbourg**.

Lieux	Fréquence d'apparition	Rang moyen d'importance
Place Kléber	61	2.69
Parc de l'Orangerie	45	2.69
Cathédrale	37	2.81
Place de la Cathédrale	32	1.53
Petite France	31	2.97
Campus Esplanade	16	2.37
Place des Halles	15	2.47
Université de Strasbourg	11	2.27

Tableau 8 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du troisième groupe sociocognitif

1.3.4. Une représentation socio-spatiale en quartiers de Strasbourg

Pour le quatrième groupe, constitué de 81 individus, il y a 375 évocations, dont 29 lieux différents. Cela fait une moyenne de 4.63 évocations par individus. Le rang moyen d'importance attribué à ces lieux est de 3.21. De fait, les lieux qui ont une fréquence d'évocation supérieure ou égale à 8 et un rang moyen d'importance inférieur à 3.21 sont des éléments saillants de la représentation de ce groupe. La réalisation d'une analyse prototypique

a permis de classer les 29 lieux en quatre catégories (cf. annexe 10) et de relever 8 lieux saillants (tableau 9).

La première description de cette représentation est également confirmée par l'identification des lieux saillants. En effet, 62.5 % (5/8) de ces lieux sont des quartiers. La présence de la cathédrale, de la place Kléber et de la gare peut également traduire une certaine valorisation de la surface « Centre-ville », en insistant sur des lieux connus qui la constituent et qui la symbolisent. Il s'agit bien d'une **représentation socio-spatiale en quartiers de la ville de Strasbourg**.

Lieux	Fréquence d'apparition	Rang moyen d'importance
Esplanade	72	2.12
Cathédrale	39	2.97
Place Kléber	36	3
Gare	27	2.89
Meinau	24	2.65
Krutenau	22	3.04
Cronenbourg	14	2.36
Centre-Ville	13	2.77

Tableau 9 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du quatrième groupe sociocognitif

1.3.5. Une représentation socio-spatiale en places de Strasbourg

Pour le cinquième groupe, constitué de 104 individus, nous remarquons 471 évocations, dont 39 lieux différents. Cela fait une moyenne de 4.53 évocations par individus. Le rang moyen d'importance attribué à ces lieux est de 3.22. Les lieux qui ont une fréquence d'évocation supérieure ou égale à 10 et un rang moyen d'importance inférieur à 3.22 sont alors des éléments saillants de la représentation de ce groupe. La réalisation d'une analyse prototypique a permis de classer ces 39 lieux en quatre catégories (cf. annexe 11) et de relever 6 lieux saillants (tableau 10).

Les lieux saillants de la représentation de ce groupe semblent aussi confirmer la première description que nous en avons faite. Sur les cinq représentations étudiées, celle-ci se distingue par un nombre de places plus important que dans les autres. En effet, 50 % (3/6) des lieux saillants sont des places centrales de la ville. Il est également intéressant de souligner que les

deux monuments cités (la cathédrale et la gare) donnent aussi leur nom aux places où ils se trouvent respectivement : la place de la cathédrale et la place de la gare. En définitive, nous dirons que c'est une **représentation socio-spatiale en places de Strasbourg**.

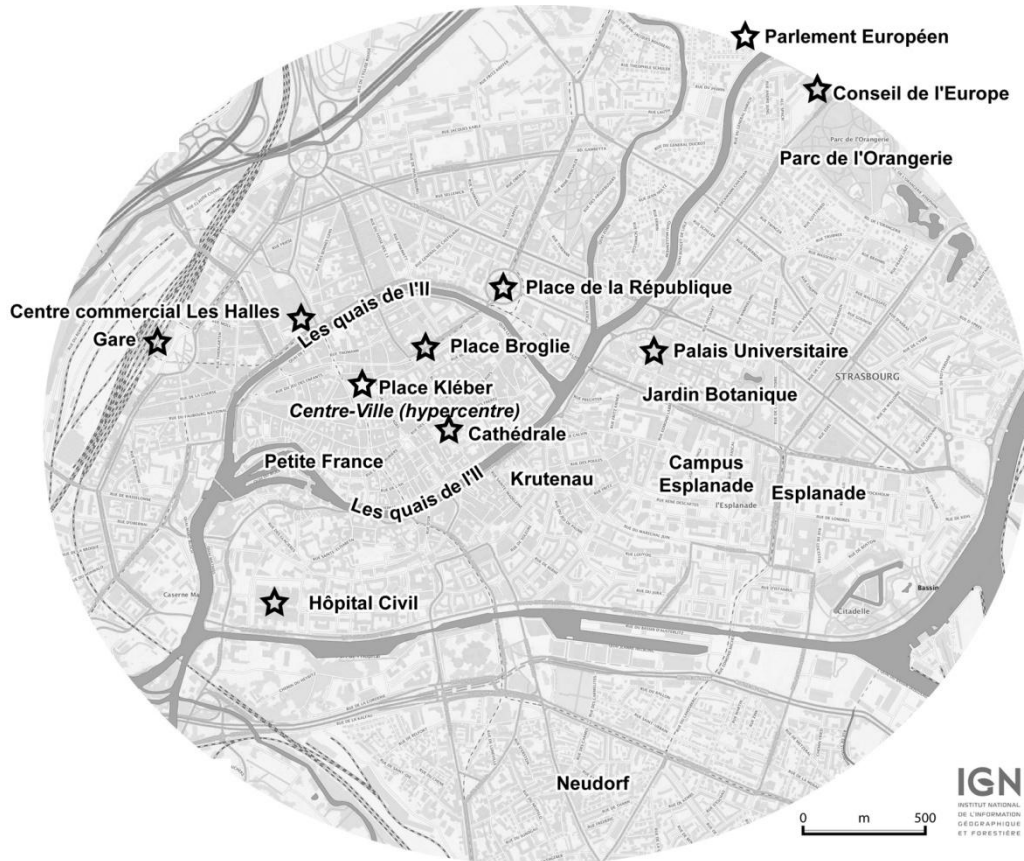
Lieux	Fréquence d'apparition	Rang moyen d'importance
Cathédrale	77	2.17
Place Kléber	77	2.18
Gare	40	2.37
Place de la République	28	2.93
Place de l'Homme de Fer	25	3.04
Université de Strasbourg	18	1.94

Tableau 10 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du cinquième groupe sociocognitif

Pour continuer la description de ces cinq représentations socio-spatiales de Strasbourg, nous allons maintenant les comparer entre elles afin d'appréhender leurs similitudes et différences.

1.4. Comparaison des cinq représentations socio-spatiales de Strasbourg

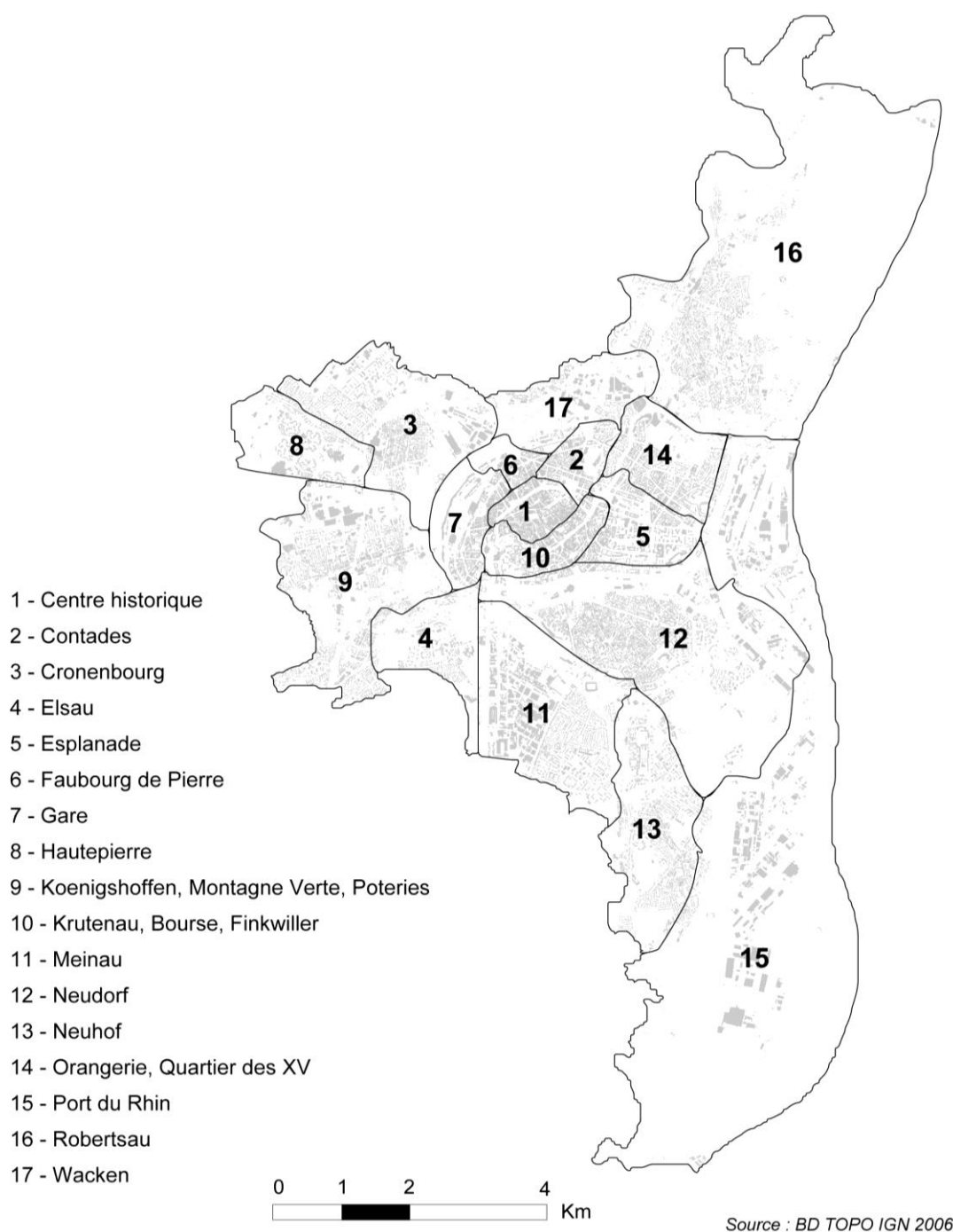
Tout d'abord, il est important de remarquer que ces cinq représentations se concentrent particulièrement sur le centre de Strasbourg. Peu importe le type de représentation, la majeure partie des lieux saillants sont géographiquement localisés dans l'hypercentre de la ville et sa première périphérie (figure 17). Cette observation semble aller dans le sens des travaux de Marchand (2005) qui montrent un lien entre la centralité urbaine et le noyau central de la représentation des villes en France. En effet, cet auteur souligne que par son imagibilité le centre-ville est l'élément qui structure et qui donne une cohérence plus ou moins forte à la représentation de la ville. Dans le cas de Strasbourg, le centre-ville est historique et délimité par un cours d'eau qui l'encercle (figure 17). Son imagibilité sociale (Stockols & Shumaker, 1981) et spatiale (Lynch, 1960) est alors forte, car ancrée dans l'histoire et marquée physiquement. Il n'est donc pas étonnant de retrouver, dans les éléments saillants des représentations socio-spatiales de Strasbourg, des lieux spatialement centraux.



Réalisation : Anne-Christine Bronner

Figure 17 : Plan du centre de Strasbourg – hypercentre délimité par l'Il

Notons cependant que le quatrième groupe avec une représentation en quartiers de la ville a une représentation plus « excentrée » que les autres. Effectivement, même si la plupart de ses lieux saillants restent géographiquement assez centraux, nous notons la présence de quartiers comme « Meinau » et « Cronembourg » qui sont des banlieues périphériques au centre (figure 18). En ce qui concerne les autres groupes, certains lieux saillants ont également une localisation éloignée du centre historique (Orangerie, Esplanade, Krutenau, etc.), mais tous restent dans le centre-ville élargi constitué du centre historique (plus ou moins l'hypercentre délimité par l'Il) ainsi que des quartiers Contades, Esplanade, faubourg de Pierre, Gare, Krutenau, Bourse, Finkwiller, Orangerie et Wacken (figure 18).



Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Figure 18 : Les différents quartiers de la ville de Strasbourg sur la base du découpage administratif de l'Eurométropole de Strasbourg

Ensuite, il est intéressant de souligner la présence de certains lieux qui surviennent de façon récurrente dans quatre des cinq représentations : la gare, l'Université de Strasbourg, la place Kléber et la cathédrale. Ceci peut laisser penser qu'il existe une représentation socio-spatiale

partagée par l'ensemble des agents de l'Université de Strasbourg. Cette observation semble cohérente compte tenu de l'importance de l'ancrage spatial des individus dans leur élaboration des représentations de la ville (Moser, Ratiu & Fleury-Bahi, 2002), d'autant plus que ces lieux font partie des six premiers les plus cités par la totalité des interviewés (tableau 3). Précisons néanmoins qu'un même lieu peut renvoyer à différentes significations. En effet, un même lieu peut être considéré différemment selon les autres lieux auxquels il est associé. La signification d'une représentation doit être considérée par l'ensemble des relations entre ses éléments, et non comme le résultat de la somme de chaque élément pris isolément (Moliner, 1992). Par exemple, selon l'ensemble des lieux saillants, l'élément « Gare de Strasbourg » peut être lié à la notion de travail pour certains, renvoyer à une notion de loisir pour d'autres ou encore marquer un bâtiment à l'architecture particulière. Ainsi, malgré un certain consensus représentationnel au sein des personnes interrogées, les différentes représentations observées restent distinctes entre elles.

Afin de pouvoir vérifier l'existence d'un consensus représentationnel au sein chaque groupe, nous nous penchons sur l'indice de diversité des représentations. En effet, selon Flament et Rouquette (2003) le nombre d'éléments émis fournit un indice relatif à la stabilité intra et interindividuelle d'une représentation. Au minimum, on aurait une seule réponse qui serait exactement répétée N fois (N étant le nombre d'individus) ; et au maximum, on aurait $N \times 5$ (le nombre total d'évocations possible) réponses différentes. Cet indice se calcul alors par le rapport : nombre d'éléments / ($N \times 5$), variant entre 0 et 1. Plus l'indice est proche de 0, plus il se dégage un relatif consensus autour de la représentation.

Il est intéressant de souligner que l'indice de diversité reste proche de « 0 » pour l'ensemble des groupes (tableau 11), traduisant ainsi pour chacun d'eux un consensus interindividuel important autour de leur représentation. Si ce résultat n'est pas étonnant compte tenu de la réalisation d'une CAH qui est à l'origine de ces groupes, il permet cependant de vérifier et de souligner l'efficacité de cette méthode de classification pour regrouper des individus partageant une même représentation (socio-spatiale).

	Représentation fonctionnelle	Représentation consensuelle	Représentation récréative	Représentation en quartiers	Représentation en places
Indice de diversité	0.23	0.12	0.22	0.13	0.14

Tableau 11 : Indices de diversité des cinq représentations sociocognitives

Il apparaît également que les groupes de représentation fonctionnelle et récréative ont des indices de diversité plus élevés, traduisant ainsi une variation interindividuelle plus importante. Effectivement, ce sont les deux groupes qui ont la plus grande hétérogénéité de lieux cités par les individus. On dénote respectivement 12.34 % et 12.03 % de lieux différents dans le total des évocations de ces groupes, contre 6.57 % pour le groupe de représentation consensuelle, 7.73 % pour le groupe de représentation en quartiers et 8.28 % pour le groupe de représentation en places. De plus, lorsqu'on cherche à observer les hapax produits par chaque groupe, ce sont aussi ces deux groupes qui en ont le plus grand nombre (respectivement 15.38 % et 11.2 % contre environ 6 % pour les autres groupes). Cette variation intragroupe montre que ces représentations ont plus tendance à être liées à l'individualité des personnes. En d'autres termes, il est possible que ces représentations soient liées à une relation instrumentale de l'espace urbain qui laisse plus de place aux expériences individuelles (Evans, 1980).

Pour continuer la description de ces cinq représentations, notamment de leur structure et de leur dimension fonctionnelle (relation instrumentale à l'objet) ou évaluative (valeurs et stéréotypes autour de l'objet), il est nécessaire d'identifier les points de référence spatiale. Ces derniers constituent effectivement les meilleurs représentants des significations accordées à l'espace urbain. C'est alors par leur identification et l'observation des caractéristiques qu'ils portent, qu'il est possible d'identifier avec plus de finesse l'organisation des représentations de la ville et de répondre à nos hypothèses.

2. Les points de référence des différentes représentations socio-spatiales de la ville de Strasbourg

Si les points de référence spatiale se trouvent forcément parmi les lieux saillants de la représentation socio-spatiale par leur forte fréquence de citation et leur aspect important, ces critères ne sont pas suffisants. Seuls les lieux qui partagent un grand nombre de relations avec les autres éléments de la représentation peuvent être considérés comme organisateurs de cette dernière et par conséquent comme des points de référence spatiale (Sadalla *et al.*, 1980). Ainsi, les points de référence des représentations spatiales semblent théoriquement très proches des éléments qui constituent le système central dans les représentations sociales. En effet, dans les deux cas, il s'agit d'identifier les éléments les plus utilisés et essentiels à la définition de l'objet représenté.

La réalisation d'une analyse de similitude (Flament, 1962) permet d'aborder les relations entre les éléments de la représentation et le rôle capital de certains d'entre eux dans le champ représentationnel (Guimelli, 2003). Cette technique apparaît parfaitement adaptée pour appréhender la structure des représentations et mettre en évidence les points de référence spatiale qui l'organisent. Il reste à noter que l'inconditionnalité de ces lieux dans la définition de la ville de Strasbourg n'est pas vérifiée par cette analyse, pour cela il aurait fallu re-questionner notre population avec un test supplémentaire de repérage systématique du noyau central tel que la mise en cause (Moliner, 1989) ou le test d'indépendance au contexte (Lo Monaco *et al.*, 2008). Toutefois, même si la mise en relation des représentations socio-spatiales avec la théorie du noyau central (Abric, 1994a) apparaît théoriquement pertinente, il n'est pas nécessaire de l'observer ici. C'est avant tout l'identification de points de référence spatiale, organisateurs de la représentation et des catégories spatiales qui y sont imbriquées, qui nous intéresse pour la suite des développements.

Après une brève présentation des principes de l'analyse de similitude, son utilisation permettra d'identifier les points de référence parmi les lieux saillants de chacun des cinq groupes de représentation. Il sera alors possible d'appréhender les caractéristiques de ces lieux organisateurs des représentations, autrement dit de connaître la relation que les individus entretiennent avec la ville (d'usage, affective, etc.) selon les différentes représentations. Les dimensions évaluative et fonctionnelle de ces dernières pourront ainsi être examinées.

2.1. Principes de l'analyse de similitude

Cette analyse, fondée sur la théorie des graphes, permet l'exploration de la relation qui lie deux à deux les éléments d'un ensemble (Flament, 1962). La structure théorique des graphes met en évidence l'organisation hiérarchique des éléments étudiés, permettant ainsi de faire un solide parallèle avec la structure représentationnelle (Degenne & Vergès, 1973). En effet, selon Flament (1981) les relations qui organisent l'ensemble des cognèmes (Codol, 1969) d'une représentation sont symétriques et non transitives. En d'autres termes, elles traduisent un « aller-ensemble » (Vacherot, 1978) plus ou moins explicite dans lequel la suite d'éléments reliés consécutivement n'aboutisse forcément à une relation entre le premier et le dernier. La représentation ainsi pensée, cette méthode apparaît particulièrement adaptée pour l'appréhender. En constituant une matrice des indices de similitude entre chaque paire de variables, il est possible de réaliser un graphe qui représente les éléments de la représentation

et leurs relations évaluées. De cette manière, le nombre de relations entretenues entre chaque élément de la représentation et leur force respective deviennent observables.

Un graphe se compose de sommets qui représentent les éléments de la représentation et qui sont reliés par des arêtes évaluées selon l'indice de similitude correspondant. Suivant les données recueillies et l'objectif du chercheur, de nombreux indices peuvent intervenir dans ce calcul (Degenne, 1985) : un indice de distance entre les éléments, un indice de grandeur, un indice de communauté, etc. Pour notre part, nous nous attachons à calculer un indice de cooccurrence, permettant de souligner la présence simultanée de plusieurs éléments. Cet indice mesure la saillance et la connexité des éléments afin d'en dégager ceux qui partagent entre eux les liens les plus importants et les plus nombreux. De cette façon, il est possible d'identifier les points de référence spatiale, c'est-à-dire les lieux les plus connexes qui organisent la signification attribuée à l'espace géographique représenté.

En général, l'utilisateur fixe un seuil à l'indice de similitude afin de réduire le nombre d'arêtes qui le composent le graphe. Le choix de ce seuil est souvent décrit comme étant relativement empirique et reste une étape « libre » qui dépend du raisonnement scientifique sous-jacent à l'utilisation de cette méthode. La plupart du temps, le chercheur essaye plusieurs seuils de manière successive jusqu'à obtenir un graphe qui représente les relations les plus pertinentes à son questionnement sur les variables analysées (Degenne, 1985).

Il existe alors différents types de graphes possibles selon les seuils retenus :

- Lorsqu'il n'est pas possible de cheminer d'un sommet à n'importe quel autre, on parle de graphe non-connexe (figure 19).

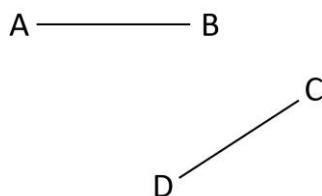


Figure 19 : Exemple de graphe non-connexe

- À l'inverse si cela est possible, on parle de graphe connexe. Dans le cas où le premier sommet dont on part se trouve aussi être le dernier par lequel on finit, on parle plus précisément de graphe connexe avec cycle (figure 20).

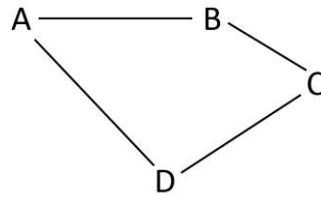


Figure 20 : Exemple de graphe connexe avec cycle

- Dans le cas où il est possible de cheminer de n'importe quel sommet à n'importe quel autre, mais sans retour au premier sommet, on parle alors de graphe connexe sans cycle ou plus généralement d'un arbre (figure 21).

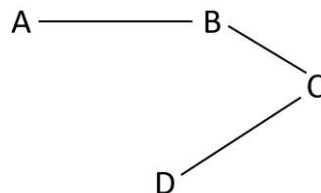


Figure 21 : Exemple de graphe connexe sans cycle - arbre

Le choix du seuil influence fortement le type de graphe final. Le plus souvent, dans l'étude des représentations sociales, les auteurs cherchent à établir l'arbre maximum de la représentation (Abric, 1984 ; Guimelli, 1994 ; Moliner *et al.*, 2002 ; etc.). C'est-à-dire un graphe connexe sans cycle (figure 21) qui fait apparaître les relations de similitude les plus fortes entre les éléments constitutifs de la représentation considérés deux à deux. Pour cela, l'ensemble des arêtes est examiné dans l'ordre décroissant et seules celles qui ne forment pas de cycle avec les précédentes sont retenues. Au final, l'arbre maximum est l'arbre qui contient le minimum d'arête. Si l'on en retire une, l'arbre est détruit et le graph devient non-connexe. Il est alors certain que la valeur entre deux sommets non consécutifs est supérieure à la plus grande valeur rencontrée sur les arêtes empruntées pour se déplacer entre ces deux sommets. Ce type de graphe permet de mettre en évidence les relations fortes, entretenues par l'ensemble des éléments de la représentation, sans se préoccuper d'un choix de seuil pour l'indice de similitude.

Mais en ne gardant que les arêtes les plus fortes, l'information sur le nombre de cooccurrences entretenues par l'ensemble des éléments est perdue. C'est pourquoi nous décidons d'utiliser l'arbre maximum pour déterminer un seuil. En effet, pour décrire les

points de référence, il est important de conserver un indicateur des relations entretenues entre les éléments, permettant d'identifier ceux qui sont organisateurs du champ représentationnel. Pour le dire autrement, il est important de garder des cycles dans le graphe. Puisque l'arbre maximum donne les relations les plus significatives entre les éléments de la représentation, la valeur de l'arête la plus faible de celui-ci permet d'assurer un seuil à minima significatif qui autorise en même temps la présence de plusieurs relations qui sont effacées dans l'arbre maximum.

Ainsi, pour chaque groupe nous chercherons d'abord à observer l'arbre maximum de la représentation. Ensuite, le plus petit indice de cooccurrence entre deux lieux dans celui-ci est retenu pour réaliser un graphe à seuil et identifier les points de référence spatiale par l'exploration des relations entre les éléments de la représentation.

2.2. Analyse de similitude et identification des points de référence spatiale

La réalisation d'une analyse de similitude avec un indice de cooccurrence permet de déterminer la force et le nombre des liens que chaque élément entretient dans la représentation. De cette manière, il est possible d'observer les relations que les lieux saillants partagent entre eux, deux à deux, et d'identifier ceux qui ont le plus grand poids dans l'organisation de la signification accordée à la ville.

Pour chaque groupe de représentation socio-spatiale, un tableau disjonctif des lieux saillants est réalisé afin de déterminer combien de fois deux lieux sont évoqués ensemble. L'analyse de similitude consiste à effectuer une matrice de similitude entre ces lieux et à proposer un graphe qui l'illustre. Précisons que ces graphes sont topologiques et que de fait la longueur et l'orientation des arêtes qui les composent n'ont pas d'importance. Cependant, leur représentation graphique exprime trois types d'arêtes différentes et l'existence de deux graphes est à considérer :

- Les arêtes avec un trait gras représentent l'arbre maximum. Il s'agit du graphe qui porte la signification la plus forte de la représentation et le plus efficace pour l'interpréter.
- Les arêtes avec un trait fin représentent l'existence de plusieurs arbres maximaux. Ceci apparaît lorsque des arêtes partagent la même valeur dans un cycle et qu'on ne

peut pas en choisir une plus que l'autre pour constituer l'arbre maximum. L'ensemble est alors considéré, on parle de plusieurs arbres maximaux enchevêtrés.

- Les arêtes avec un trait en pointillé représentent le reste des arêtes nécessaires pour constituer le graphe à seuil qui se compose du tout. Celui-ci apporte de l'information supplémentaire sur les relations partagées entre les lieux qui permet d'identifier les points de référence spatiale.

Cette distinction de traits permet d'observer sur une seule et même figure l'arbre maximum et un graphe à seuil donné.

2.2.1. La représentation fonctionnelle de la ville de Strasbourg

L'observation du graphe de l'analyse de similitude chez le groupe avec une représentation fonctionnelle de Strasbourg³⁰ (162 individus) montre l'existence de plusieurs arbres maximaux enchevêtrés (figure 22) qui souligne une variabilité interindividuelle. L'hôpital civil peut être considéré comme étant en relation avec la gare (6 cooccurrences) ou avec le centre-ville (6 cooccurrences), simultanément le quartier Krutenau peut être considéré comme étant en relation avec l'Université de Strasbourg (4 cooccurrences) ou avec le centre-ville (4 cooccurrences). Il y a alors quatre structures partagées au sein de ce groupe.

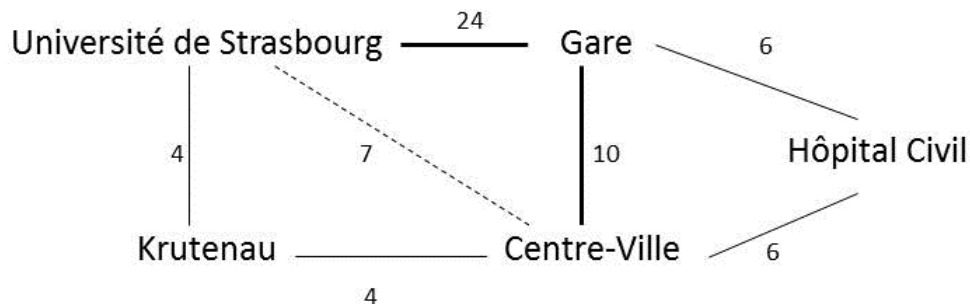


Figure 22 : Graphe de cooccurrences, au seuil 4, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale fonctionnelle de Strasbourg

Dans tous les cas, la gare qui entretient les relations les plus fortes apparaît comme un lieu structurant de la représentation. D'un point de vue descriptif, la gare est toujours associée à

³⁰ L'arête la plus faible qui se dégage des arbres maximaux enchevêtrés a une fréquence de 4. De ce fait, nous réalisons un graphe au seuil 4 qui laisse apparaître une nouvelle arête entre l'Université de Strasbourg et le centre-ville (en pointillé).

l'Université de Strasbourg (24 cooccurrences) et au centre-ville (10 cooccurrences). Elle semble à la fois pensée comme élément de travail et comme élément du centre-ville. Il en est de même pour le quartier de la Krutenau, qui est relié de la même manière à l'Université et au centre-ville (4 cooccurrences dans les deux cas). L'hôpital civil est relié à la gare et au centre-ville (6 cooccurrences dans les deux cas). Il est possible que ce lieu soit reconnu comme un bâtiment particulier du centre-ville et pour la fonction qu'il propose, tout comme la gare. Enfin, l'Université est liée au centre-ville (7 cooccurrences). Cette relation vient appuyer l'idée selon laquelle le lieu de travail et le centre-ville prennent une place importante dans la définition de Strasbourg.

Afin d'identifier les points de référence spatiale, nous nous appuyons sur les travaux de Sadalla *et al.* (1980) qui proposent de calculer la somme des cooccurrences propres à chaque lieu et de déterminer le nombre de fois où ils sont placés comme point de référence. Pour compléter cette approche, il semble pertinent de considérer le nombre de relations différentes qui sont entretenues avec les autres lieux. Par exemple, dans la représentation de ce groupe (figure 22) le lieu « Gare » à 40 cooccurrences au total, mais ne partage des relations qu'avec 3 lieux différents. Alors que le lieu « Centre-ville » n'a que 27 cooccurrences au total, mais partage des relations avec 4 lieux différents. Il est alors judicieux de croiser ces deux informations pour relever les lieux qui sont reliés à de nombreux autres lieux par de nombreux individus. De cette façon, ce sont bien des points de référence organisateurs de la représentation (relations avec de nombreux lieux) et partagés par le groupe d'individus (nombre d'individus qui font ces relations - force de ces relations dans le groupe) dont il est question. Puisqu'il s'agit de croiser deux critères qui peuvent être dichotomisés en fonction de moyennes groupales, nous procéderons de la même manière que pour une analyse prototypique (Grize *et al.*, 1987). Les lieux seront considérés comme des points de référence lorsqu'ils auront des relations à un nombre de lieux supérieur au nombre moyen de relations pour l'ensemble des lieux saillants et un nombre de cooccurrences supérieur au nombre moyen de cooccurrences pour l'ensemble des lieux saillants.

Pour le groupe de représentation fonctionnelle de Strasbourg, le nombre moyen de relations entre chaque lieu est de 2.8 et le nombre moyen de cooccurrences pour l'ensemble des lieux est de 24.4 (tableau 12). Ces résultats montrent que les lieux « Centre-ville », « Gare » et « Université de Strasbourg » ont un nombre de relations et de cooccurrences supérieures aux moyennes groupales. Il s'agit de lieux qui organisent la structure de la représentation de

manière consensuelle au sein du groupe. Leur forte connexité et leur importance dans la structure représentationnelle font d'eux des points de référence spatiale de cette représentation.

Points de référence (> 2.8 relations ; 24.4 cooccurrences) ³¹		Reste des lieux saillants (< 2.8 relations ; 24.4 cooccurrences)	
Centre-ville	4 ; 27	Hôpital civil	2 ; 12
Gare	3 ; 40	Krutenau	2 ; 8
Université de Strasbourg	3 ; 35		

Tableau 12 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation fonctionnelle de Strasbourg

Sachant que les points de référence spatiale sont ceux qui sont les plus accessibles en mémoire, les plus référencés, les plus importants et les plus familiers pour les individus (Golledge, 1978), il est possible de confirmer le statut de points de référence de ces trois lieux par l'observation de leur rang d'apparition et d'importance moyen³² par rapport au reste des lieux saillants de la représentation (tableau 13).

	Rang moyen d'apparition	Rang moyen d'importance
Points de références	2.34 (ET : 1.29)	2 (ET : 1.14)
Autres lieux saillants	2.92 (ET : 1.36)	2.66 (ET : 1.46)

Tableau 13 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation fonctionnelle de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants

Nous remarquons effectivement que les trois lieux « Centre-ville », « Gare » et « Université de Strasbourg » sont significativement cités avant les autres lieux saillants de la représentation ($t(191)=2.45$; $p=.01$). Ils sont également considérés comme significativement plus importants que ces derniers ($t(191)=2.99$; $p<.01$). Ces lieux connaissent un effet de primauté dans leur

31 Chaque lieu est respectivement accompagné du nombre des lieux différents auxquels il est associé et du nombre de ses cooccurrences.

32 Rappelons que les rangs moyens d'apparition et d'importance traduisent un classement (sur une échelle en cinq points) où les lieux avec le plus petit score participent le plus fortement à la variable.

évocation et une importance dans la définition de la ville, ce qui appuie le fait de les définir comme des points de référence spatiale de la représentation.

2.2.2. La représentation consensuelle de la ville de Strasbourg

Le graphe de l'analyse de similitude pour le groupe avec une représentation consensuelle de la ville de Strasbourg³³ (232 individus) peint un arbre maximum construit en étoile avec, en son centre, la cathédrale reliée aux sept autres lieux (figure 23).

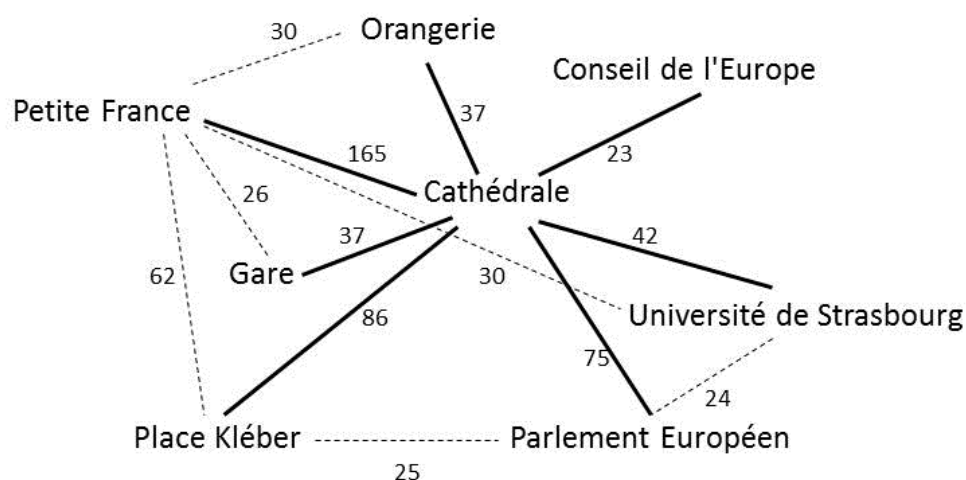


Figure 23 : Graphe de cooccurrences, au seuil 23, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale consensuelle de Strasbourg

Cette configuration insiste particulièrement sur le rôle organisateur de la cathédrale dans la structure représentationnelle. La position centrale de la cathédrale dans le graphe et sa relation marquée au quartier Petite France (165 cooccurrences) appuie l'idée d'une représentation consensuelle de la ville organisée autour de lieux relativement connus pour leur dimension touristique. Il est effectivement possible d'observer deux concentrations autour de ces lieux qui semblent organiser l'ensemble de la représentation. Seuls le Conseil de l'Europe et le Parlement européen ne sont pas reliés au quartier Petite France. La relation exclusive que ces deux lieux entretiennent avec la cathédrale (respectivement une cooccurrence de 23 et de 75) peut souligner une certaine importance des bâtiments « prestigieux » de la ville (relativement touristiques et connus de tous) dans la représentation.

³³ L'arête avec la cooccurrence la plus faible qui se dégage de l'arbre maximum est celle entre la cathédrale et le Conseil de l'Europe avec une fréquence de 23. De ce fait, nous réalisons un graphe au seuil 23 qui laisse apparaître six nouvelles arêtes (en pointillé).

Points de référence (>3.25 relations ; 147.11cooccurrences)		Reste des lieux saillants (<3.25 relations ; 147.11cooccurrences)	
Cathédrale	7 ; 465	Place Kléber	3 ; 173
Petite France	5 ; 313	Parlement européen	3 ; 124
		Université de Strasbourg	3 ; 96
		Orangerie	2 ; 67
		Gare	2 ; 63
		Conseil de l'Europe	1 ; 23

Tableau 14 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation consensuelle de Strasbourg

Ici, le nombre moyen de relations entre chaque lieu est de 3.25 et le nombre moyen de cooccurrences pour l'ensemble des lieux est de 147.11 (tableau 14). Les lieux « Cathédrale » et « Petite France » sont effectivement les points de référence de cette représentation. Ce sont les seuls à avoir un nombre de relations et de cooccurrences plus élevé que les moyennes groupales. Ils organisent la structure représentationnelle de ce groupe.

	Rang moyen d'apparition	Rang moyen d'importance
Points de références	2.12 (ET : 1.26)	2.05 (ET : 1.18)
Autres lieux saillants	3.22 (ET : 1.29)	3.19 (ET : 1.27)

Tableau 15 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation fonctionnelle de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants

De plus, ces lieux sont significativement cités avant les autres lieux saillants de la représentation ($t(701)=11.36$; $p<.01$) et significativement plus importants que ces derniers ($t(701)=12.28$; $p<.01$). La cathédrale et le quartier Petite France connaissent un effet de primauté dans leur évocation et une plus grande importance dans la définition de la ville (tableau 15).

2.2.3. La représentation récréative de la ville de Strasbourg

Le graphe de l'analyse de similitude pour le groupe avec une représentation récréative de la ville de Strasbourg³⁴ (102 individus) montre l'existence de plusieurs arbres maximaux enchevêtrés (figure 24) qui souligne une variabilité interindividuelle. L'arbre maximum peut être perçu en étoile avec la place Kléber en son centre reliée aux sept autres lieux, ou bien seulement à six lieux avec le campus de l'Esplanade relié au quartier Petite France (8 cooccurrences). Il existe alors deux structures représentationnelles partagées au sein de ce groupe.

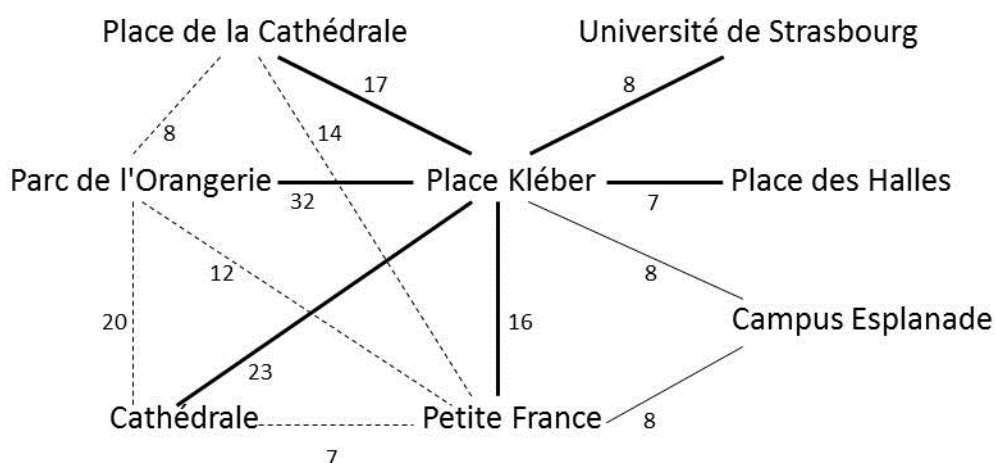


Figure 24 : Graphe de cooccurrences, au seuil 7, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale récréative de Strasbourg

La place Kléber est un lieu fortement structurant qui semble organiser l'ensemble de la représentation. Néanmoins, puisque le campus de l'Esplanade ne s'associe pas forcément avec ce dernier, le rôle du quartier Petite France est également à considérer. Le parc de l'Orangerie est le lieu qui entretient la relation la plus forte avec la place Kléber (32 cooccurrences) et qui de fait s'impose comme un élément important dans cette structure représentationnelle. Il est intéressant de noter que si la relation Petite France-Cathédrale était la plus importante dans la représentation consensuelle de la ville, elle apparaît ici comme une des plus faibles (7 cooccurrences). Ceci marque la différence de structure et de signification que porte chaque

34 L'arête avec la cooccurrence la plus faible qui se dégage de l'arbre maximum est celle entre la place Kléber et la place des Halles avec une fréquence de 7. De ce fait, nous réalisons un graphe au seuil 7 qui laisse apparaître cinq nouvelles arêtes (en pointillé).

représentation, même si elles partagent des lieux en communs. Ainsi, cette représentation se caractérise par des lieux qui semblent majoritairement piétons et où la cathédrale prend dès lors moins d'importance.

Points de référence (>3.25 relations ; 40.5 cooccurrences)		Reste des lieux saillants (<3.25 relations ; 40.5 cooccurrences)	
Place Kléber	7 ; 101	Cathédrale	3 ; 50
Petite France	5 ; 57	Place de la Cathédrale	3 ; 13
Parc de l'Orangerie	4 ; 72	Campus Esplanade	2 ; 16
		Université de Strasbourg	1 ; 8
		Place des Halles	1 ; 7

Tableau 16 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation récréative de Strasbourg

Le nombre moyen de relations entre chaque lieu est de 3.25 et le nombre moyen de cooccurrences pour l'ensemble des lieux est de 40.5 (tableau 16). Les lieux « Place Kléber », « Petite France » et « Parc de l'Orangerie » ont un nombre de relations différentes et de cooccurrences plus élevé que les moyennes groupales. Ce sont les points de référence spatiale qui organisent la structure représentationnelle de ce groupe.

	Rang moyen d'apparition	Rang moyen d'importance
Points de références	2.42 (ET : 1.2)	2.47 (ET : 1.16)
Autres lieux saillants	2.81 (ET : 1.49)	2.79 (ET : 1.36)

Tableau 17 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation récréative de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants

Ces trois lieux sont effectivement cités significativement avant les autres lieux saillants de la représentation ($t(246)=2.27$; $p<.05$) et significativement plus importants ($t(246)=2.03$; $p<.05$). Cet effet de primauté dans leur évocation et la plus grande importance qui leur est accordée confirme leur statut de point de référence spatiale (tableau 17).

2.2.4. La représentation en quartiers de la ville de Strasbourg

Le graphe de l'analyse de similitude pour le groupe avec une représentation en quartiers de la ville de Strasbourg³⁵ (81 individus) peint un arbre maximum construit en étoile avec le quartier Esplanade en son centre relié aux sept autres lieux (figure 25).

Le quartier Esplanade apparaît l'élément organisateur de cette représentation compte tenu de ses relations avec les sept autres lieux. Nous pouvons observer de fortes relations de cet élément avec la place Kléber (31 cooccurrences), avec la cathédrale (33 cooccurrences), elle-même reliée à la place Kléber (13 cooccurrences) et au quartier Meinau (13 cooccurrences), et avec la gare (25 cooccurrences) qui est reliée à la place Kléber (12 cooccurrences). Ainsi, la cathédrale semble être un lieu qui évoque à la fois des quartiers et des monuments/places tout comme le quartier Esplanade. Ces relations laissent penser que les monuments et les places qui sont présents dans cette représentation restent liés à des quartiers de la ville et les représentent.

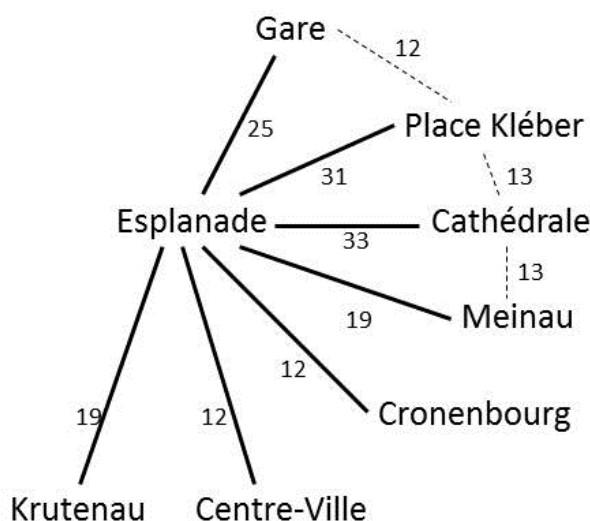


Figure 25 : Graphe de cooccurrences, au seuil 12, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale en quartiers de Strasbourg

Le nombre moyen de relations entre chaque lieu est de 2.5 et le nombre moyen de cooccurrences pour l'ensemble des lieux est de 47.25 (tableau 18). Les lieux « Esplanade », « Cathédrale » et « Place Kléber » ont un nombre de relations différentes et de cooccurrences

³⁵ L'arête avec la cooccurrence la plus faible qui se dégage de l'arbre maximum a une fréquence de 12. De ce fait, nous réalisons un graphe au seuil 12 qui laisse apparaître trois nouvelles arêtes (en pointillés).

plus élevé que les moyennes groupales. Ce sont les points de référence spatiale qui organisent la structure représentationnelle de ce groupe.

Points de référence (>2.5 relations ; 47.25 cooccurrences)		Reste des lieux saillants (<2.5 relations ; 47.25 cooccurrences)	
Esplanade	7 ; 151	Gare	2 ; 37
Cathédrale	3 ; 59	Meinau	2 ; 32
Place Kléber	3 ; 56	Krutenau	1 ; 19
		Cronenbourg	1 ; 12
		Centre-Ville	1 ; 12

Tableau 18 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation en quartiers de Strasbourg

Ces trois lieux sont effectivement significativement cités avant les autres lieux saillants de la représentation ($t(245)=5.12$; $p<.01$) et significativement plus importants ($t(245)=3.24$; $p<.01$). Cet effet de primauté dans leur évocation et la plus grande importance qui leur est accordée confirme leur statut de point de référence spatiale (tableau 19).

	Rang moyen d'apparition	Rang moyen d'importance
Points de références	2.4 (ET : 1.28)	2.54 (ET : 1.26)
Autres lieux saillants	3.29 (ET : 1.42)	3.09 (ET : 1.39)

Tableau 19 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation en quartiers de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants

2.2.5. La représentation en places de la ville de Strasbourg

Le graphe de l'analyse de similitude pour le groupe avec une représentation en places de la ville de Strasbourg³⁶ (104 individus) peint un arbre maximum qui s'articule autour des lieux « Cathédrale » et « Place Kléber » (figure 26).

36 L'arête avec la cooccurrence la plus faible qui se dégage des l'arbre maximum a une fréquence de 14. De ce fait, nous réalisons un graphe au seuil 14 qui laisse apparaître deux nouvelles arêtes (en pointillé).

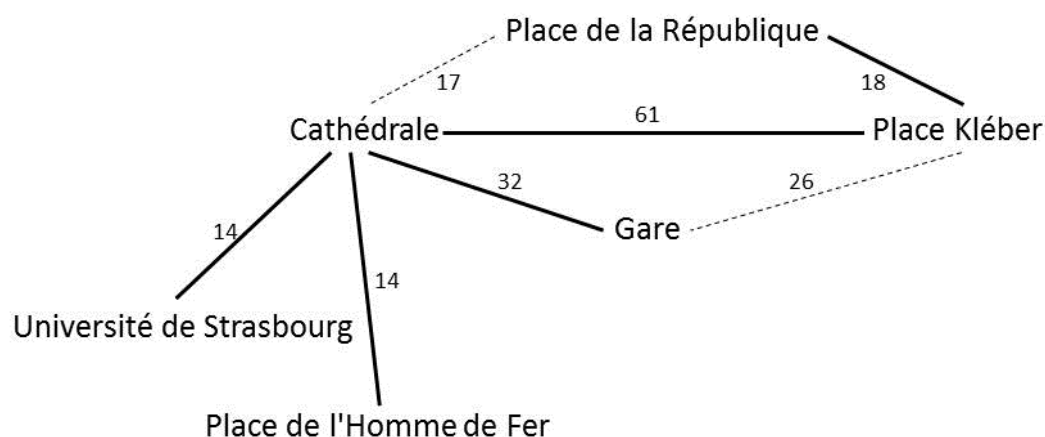


Figure 26 : Graphe de cooccurrences, au seuil 14, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale en places de Strasbourg

La relation la plus forte s’observe entre la cathédrale et la place Kléber (61 cooccurrences). Ces deux éléments fortement associés sont tous deux reliés à la place de la République (respectivement 17 et 18 cooccurrences) et à la gare (respectivement 32 et 26 cooccurrences). La cathédrale apparaît comme l’élément le plus connexe avec des relations à l’Université de Strasbourg (14 cooccurrences) et à la place de l’Homme de Fer (14 cooccurrences). Cette structure particulière souligne l’importance des places dans la représentation. En effet, les deux bâtiments « Cathédrale » et « Gare », au-delà d’être reliés entre eux, sont aussi mis en lien avec des places.

Points de référence (>2.3 relations ; 60.67 cooccurrences)		Reste des lieux saillants (<2.3 relations ; 60.67 cooccurrences)	
Cathédrale	5 ; 138	Gare	2 ; 58
Place Kléber	3 ; 105	Place de la République	2 ; 35
		Place Homme de Fer	1 ; 14
		Université de Strasbourg	1 ; 14

Tableau 20 : Identification des points de référence, selon le nombre et l’importance des relations, pour la représentation en places de Strasbourg

Le nombre moyen de relations entre chaque lieu est de 2.3 et le nombre moyen de cooccurrences pour l’ensemble des lieux est de 60.67 (tableau 20). Les lieux « Cathédrale » et « Place Kléber » ont effectivement un nombre de relations différentes et de cooccurrences

plus élevé que les moyennes groupales. Ce sont les deux points de référence spatiale qui organisent la structure représentationnelle de ce groupe.

	Rang moyen d'apparition	Rang moyen d'importance
Points de références	2.04 (ET : 1.22)	2.17 (ET : 1.22)
Autres lieux saillants	3.09 (ET : 1.27)	2.59 (ET : 1.23)

Tableau 21 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation en places de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants

Ces deux lieux sont également cités significativement avant les autres lieux saillants de la représentation ($t(263)=6.75$; $p<.01$) et significativement plus importants ($t(263)=2.75$; $p=.01$). Cet effet de primauté dans leur évocation et la plus grande importance qui leur est accordée confirme leur statut de point de référence spatiale (tableau 21).

Maintenant que les points de références de chaque représentation sont identifiés (les lieux qui partagent à la fois des propriétés de primauté, d'importance, et d'organisation), l'observation de leurs caractéristiques (liés au physique, à l'usage des lieux, etc.) va permettre de décrire la dimension fonctionnelle (relation instrumentale à l'objet) et/ou évaluative (valeurs et stéréotypes autour de l'objet) organisatrice des représentations.

2.3. Caractéristiques des points de références spatiales et dimensions des représentations socio-spatiales

Il est à noter que les huit différents lieux identifiés comme des points de référence spatiale (tableau 22) représentent 31.47 % des évocations totales des 681 individus. La forte mobilisation de ces quelques éléments confirme leur importance dans l'organisation des représentations.

Il s'agit maintenant d'observer leurs caractéristiques afin de décrire la dimension fonctionnelle et/ou évaluative des représentations. Pour cela, nous nous appuyons sur quatre échelles de Likert où il était demandé aux individus de noter de 1 à 4 la caractéristique physique, affective, d'usage et de fonction de chacun de leurs lieux. La réalisation d'une

Anova à mesures répétées permet ainsi de connaître le score moyen de ses dimensions pour les points de référence de chaque groupe et de souligner celles qui les caractérisent.

	Points de référence spatiale
Représentation fonctionnelle	Gare ; Université de Strasbourg ; Centre-ville
Représentation consensuelle	Cathédrale ; Petite France
Représentation récréative	Place Kléber ; Parc de l'Orangerie ; Petite France
Représentation en quartiers	Esplanade ; Cathédrale ; Place Kléber
Représentation en places	Cathédrale ; Place Kléber

Tableau 22 : Les points de référence pour chaque représentation socio-spatiale

Les caractéristiques physique et affective renvoient à la dimension évaluative de la représentation et les caractéristiques d'usage et de fonction à sa dimension fonctionnelle.

2.3.1. La représentation fonctionnelle de la ville de Strasbourg

Concernant la représentation fonctionnelle de Strasbourg (figure 27), nous notons que les points de référence ($F(3.44)=88.78$; $p<.01$) se caractérisent par des notes moyennes plus élevées sur leurs caractéristiques d'usage et de fonction (respectivement 3.74 ($ET : 0.05$) et 3.69 ($ET : 0.05$)) par rapport aux caractéristiques physique et affective (respectivement 2.64 ($ET : 0.1$) et 2.49 ($ET : 0.1$)).

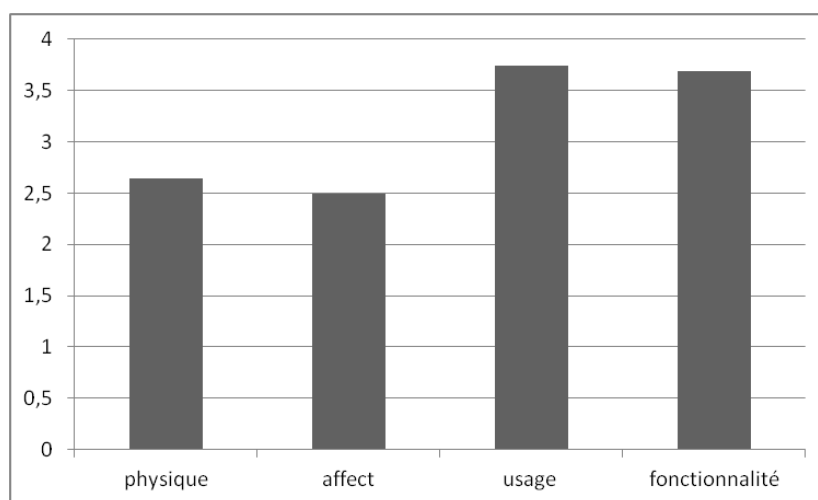


Figure 27 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation fonctionnelle de Strasbourg

Le regroupement des caractéristiques physique et affective opposé au regroupement des caractéristiques d'usage et de fonction montre d'ailleurs que les points de références ont une dimension fonctionnelle significativement plus importante que leur dimension évaluative ($F(1)=180.27$; $p<.01$).

2.3.2. La représentation consensuelle de la ville de Strasbourg

Dans le groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg (figure 28), les points de référence ($F(3.12)=129.05$; $p<.01$) se caractérisent par des notes moyennes plus élevées sur leurs caractéristiques physique et affective (respectivement 3.61 ($ET : 0.04$) et 3.15 ($ET : 0.05$)) par rapport aux caractéristiques d'usage et de fonction (respectivement 2.66 ($ET : 0.05$) et 2.49 ($ET : 0.05$)).

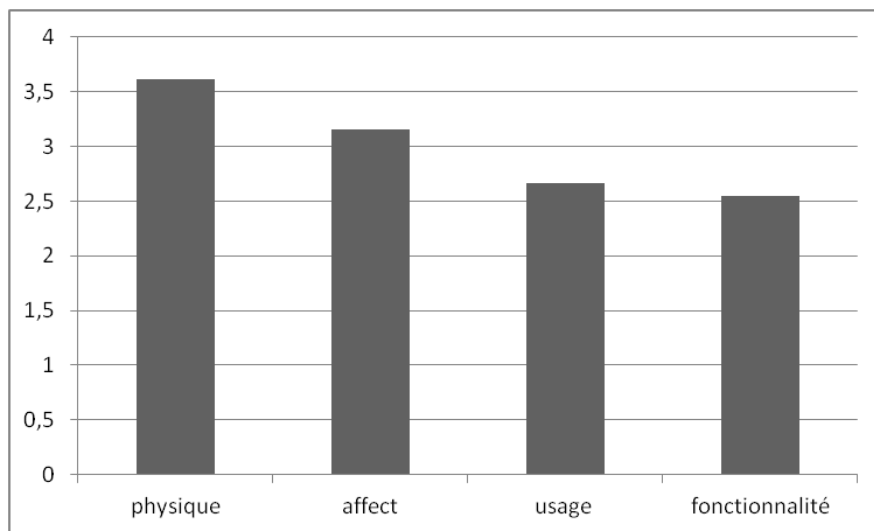


Figure 28 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation consensuelle de Strasbourg

Le regroupement des caractéristiques physique et affective opposé au regroupement des caractéristiques d'usage et de fonction confirme que les points de références ont une dimension évaluative significativement plus importante que leur dimension fonctionnelle ($F(1)=293.25$; $p<.01$).

2.3.3. La représentation récréative de la ville de Strasbourg

Pour le groupe avec une représentation récréative de Strasbourg (figure 29), les points de référence se caractérisent ($F(3.41)=5.51$; $p<.01$) par des notes moyennes plus élevées sur leurs caractéristiques physique, d'usage et de fonction (respectivement 3.11 ($ET : 0.08$), 3.29 ($ET : 0.06$) et 3.04 ($ET : 0.08$)) par rapport à la caractéristique d'affect (2.87 ($ET : 0.08$)). Dans l'ensemble, la variance reste cependant assez faible.

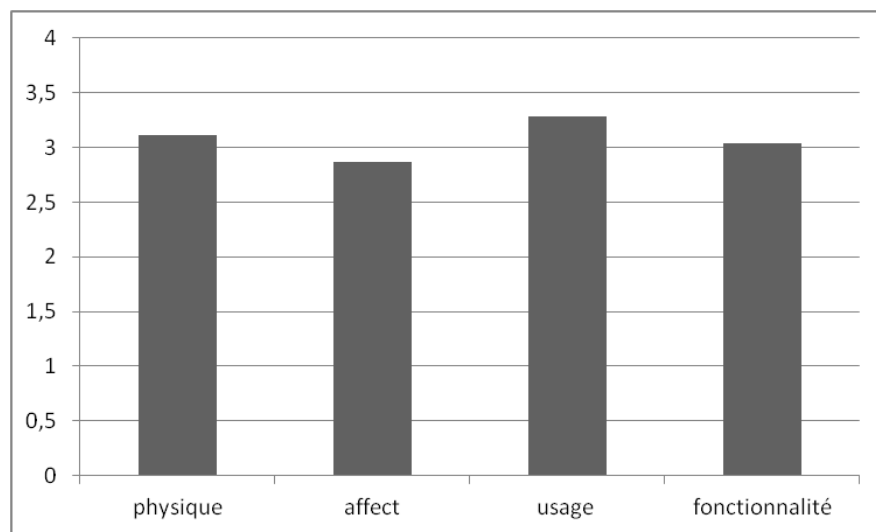


Figure 29 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation récréative de Strasbourg

Le regroupement des caractéristiques physique et affective opposé au regroupement des caractéristiques d'usage et de fonction montre d'ailleurs que les points de références ne se différencient pas significativement entre leur dimension évaluative ou fonctionnelle ($F(1)=3.91$; ns). Nous pouvons également souligner que l'orientation de ces résultats montre une tendance de la dimension fonctionnelle à être plus forte ($p=.06$).

2.3.4. La représentation en quartiers de la ville de Strasbourg

La représentation en quartiers de Strasbourg (figure 30), à des points de référence ($F(3.44)=22.42$; $p<.01$) qui se caractérisent, tout comme la représentation fonctionnelle, par des notes moyennes plus élevées sur leurs caractéristiques d'usage et de fonction (respectivement 3.32 ($ET : 0.09$) et 3.05 ($ET : 0.09$)) par rapport aux caractéristiques physique et affective (respectivement 2.63 ($ET : 0.1$) et 2.39 ($ET : 0.08$)).

Le regroupement des caractéristiques physique et affective opposé au regroupement des caractéristiques d'usage et de fonction montre effectivement que les points de références ont une dimension fonctionnelle significativement plus importante que leur dimension évaluative ($F(1)=28.32$; $p<.01$).

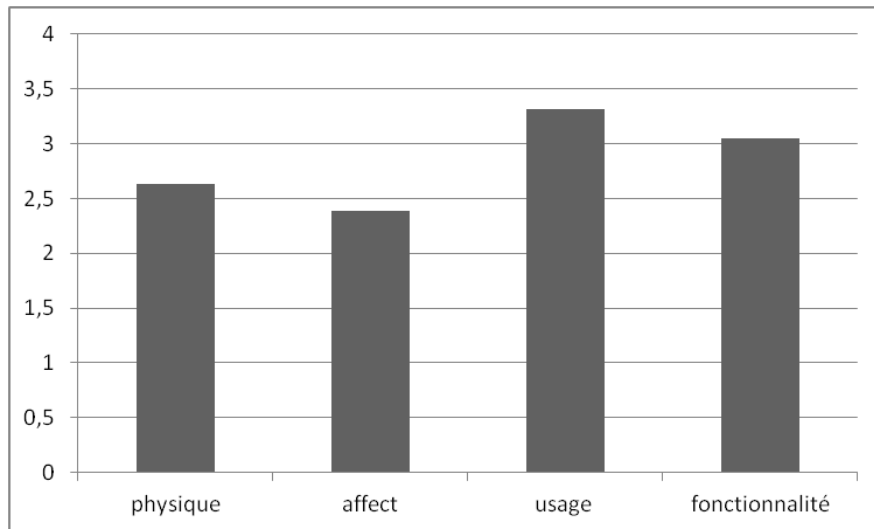


Figure 30 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation en quartiers de Strasbourg

2.3.5. La représentation en places de la ville de Strasbourg

Pour le groupe avec une représentation en places de la ville de Strasbourg (figure 31), les points de référence ($F(3.44)=8.18$; $p<.01$) se caractérisent par des notes moyennes plus élevées sur leurs caractéristiques physique et d'usage (respectivement 3.31 ($ET : 0.07$) et 3.02 ($ET : 0.08$)) par rapport aux caractéristiques d'affect et de fonction (respectivement 2.8 ($ET : 0.09$) et 2.83 ($ET : 0.08$)). Mais dans ce groupe aussi, comme dans celui qui a une représentation récréative de la ville, la variance est faible.

Le regroupement des caractéristiques physique et affective opposé au regroupement des caractéristiques d'usage et de fonction montre d'ailleurs que les points de références ne se différencient pas significativement entre leur dimension évaluative ou fonctionnelle ($F(1)=1.29$; ns).

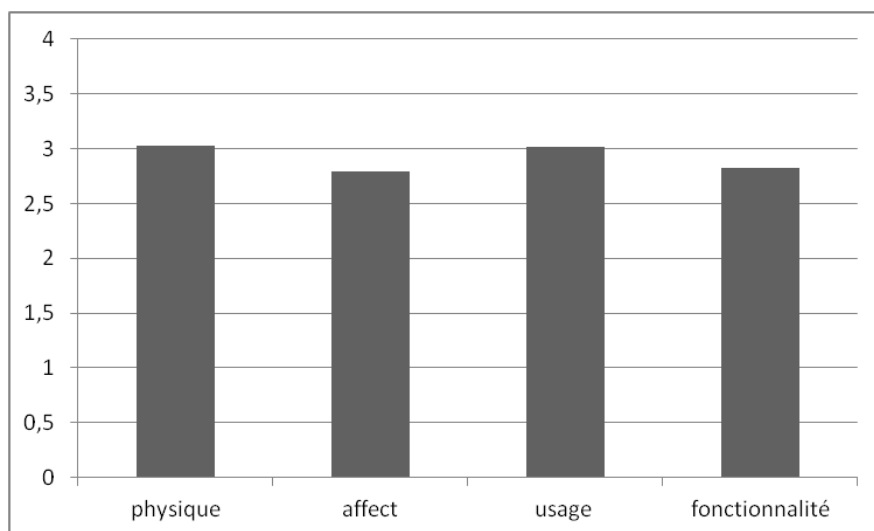


Figure 31 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation en places de Strasbourg

Afin de terminer ce chapitre, nous nous attacherons maintenant à définir les catégorisations spatiales en lien avec chacune de ces représentations. Il sera alors possible de répondre à nos hypothèses sur les relations entretenues entre les dimensions organisatrices des représentations, le type de catégorisation réalisé et les différents traitements de l'information spatiale.

3. Analyse des catégories spatiales de la ville à partir des points de référence

Comme il a été développé dans la partie théorique, le traitement de l'information spatiale est organisé en catégories accessibles dans les représentations par les points de références qui les représentent (Hirtle & Jonides, 1985). C'est alors par l'observation des lieux qui sont associés aux points de référence qu'il est possible de décrire les catégories spatiales et le type des catégorisations réalisées.

Dans un premier temps, nous nous pencherons sur les entretiens réalisés autour du JRS (Ramadier & Bronner, 2006). Le discours des individus ainsi que la reproduction en trois dimensions apparaissent effectivement comme des informations pertinentes pour recueillir et définir les différentes formes de processus cognitifs liés aux représentations socio-spatiales. L'analyse de ce matériel permet notamment d'observer les catégorisations spatiales réalisées durant la construction de la ville de Strasbourg par chaque individu. De cette manière, nous

serons en mesure d'appréhender les différents types de relations qui peuvent être réalisées à partir des points de référence et de les lier à différents types de catégorisations spatiales.

Après avoir identifié ces différentes façons d'élaborer des catégories spatiales et de les avoir mises en lien avec différents processus de catégorisation et de traitement de l'information spatiale, il sera possible, dans un second temps, d'observer leur distribution chez les cinq groupes étudiés. Pour cela, nous nous appuierons sur la deuxième série d'associations demandée dans le questionnaire (cf. annexe 1). En effet, les personnes interrogées devaient associer des lieux aux premiers lieux déjà associés au terme inducteur « Strasbourg ». Ainsi, en s'appuyant sur les types de relations définis au préalable et en les identifiant dans les associations aux points de référence de chaque groupe, nous pourrions appréhender les catégories spatiales et définir les processus de catégorisations imbriquées aux représentations.

3.1. Les différentes associations de lieux aux points de références et les catégorisations spatiales

Holding (1994) montre que les représentations spatiales sont construites sur une hiérarchie à multi-niveaux, un bâtiment peut être le point de référence d'une rue qui peut elle-même être le point de référence d'un quartier, etc. De plus, une rue peut être associée à une autre rue, autant qu'à un quartier ou qu'à un bâtiment. Le réseau hiérarchique de la représentation spatiale est alors similaire à la hiérarchie représentationnelle des associations en mémoire (Collins & Quillian, 1969) utilisée pour illustrer la théorie des prototypes (Rosch, 1973). Il s'agit d'une organisation où chaque classe est associée à des sur-classes et des sous-classes (figure 32)³⁷.

Un élément peut alors être considéré dans son association à une sous-classe (il devient la catégorie qui regroupe des éléments) ou à une sur-classe (il devient un élément d'une catégorie). Par exemple, « Poisson » (figure 32) peut être un élément de la catégorie « Animal », mais peut aussi être une catégorie lorsqu'on aborde le « Requin » et le « Saumon ».

³⁷ Dans ce schéma toutes les relations existantes sont des inclusions, l'ensemble des propriétés générées sont ainsi toujours applicables à leurs niveaux inférieurs, et le plus haut niveau est applicable sur tous les éléments. En reprenant l'exemple de Collins et Quillian (1969), le requin est considéré comme ayant une peau, des nageoires et la capacité de mordre.

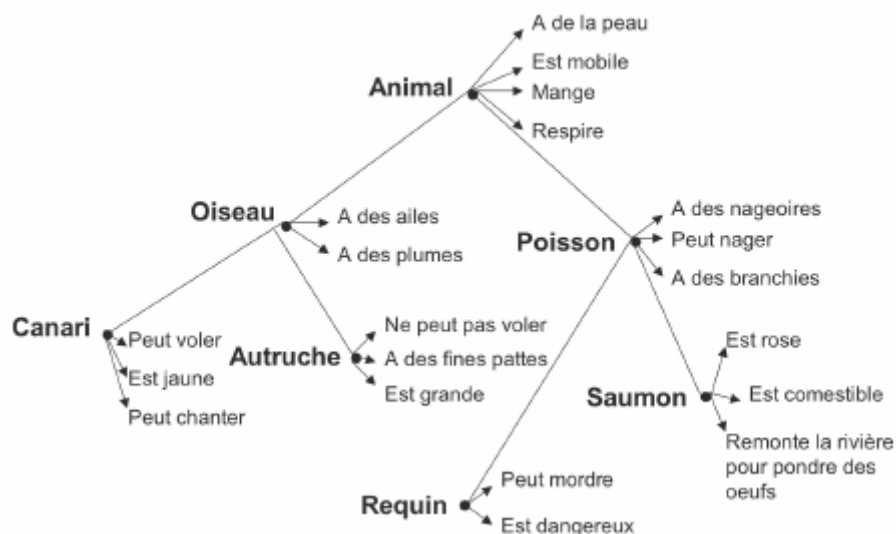


Figure 32 : Réseau sémantique de Collins & Quillian (1969) - inclusions de classes selon leurs propriétés

Dans le même sens, nous nous attendons à ce que les points de références existent en tant que catégorie ou élément d'une catégorie selon qu'ils soient considérés comme contenant ou contenus. En effet, selon les associations faites aux points de référence spatiale, ceux-ci peuvent se présenter comme une catégorie à laquelle est associée ses diverses propriétés ou une propriété à laquelle est associée la catégorie qu'elle constitue. Or, « s'il s'agit d'un mot désignant une catégorie, on peut recueillir les propriétés. S'il s'agit d'une propriété, on peut nommer la catégorie » (Tijus & Cordier, 2003, p228). Ces deux observations correspondent à l'existence de deux différents traitements de la réalité, respectivement un traitement analytique et un traitement holistique de l'information (Garner, 1970). Dans le cas où le point de référence est une catégorie spatiale, on comprend que le traitement de l'espace urbain a une tendance analytique qui se rapproche au plus de la complexité de la réalité par une description des différentes propriétés (séparables) de la catégorie spatiale. À l'inverse, dans le cas où le point de référence est une propriété de la catégorie spatiale, le traitement de l'espace urbain a alors tendance à être holistique avec une description globale de la catégorie, simplifiant la réalité par une instance centrale (indispensable à l'intégrité du tout). Considérer les processus cognitifs de cette manière met en évidence le fait qu'il n'existe pas qu'un seul modèle de catégorisation chez les individus (Kleiber, 1990).

Dès lors, afin de pouvoir observer l'existence de processus de catégorisation spatiale différents, nous nous attachons à énumérer les différents types d'associations de lieux qui

peuvent être réalisées à partir des points de référence spatiale. Pour cela, les productions des 26 entretiens semi-directifs sont utilisées sans faire de distinction entre les caractéristiques sociodémographiques des individus. L'observation des constructions de la ville de Strasbourg à partir du JRS permet de décrire les relations que les points de référence entretiennent avec les autres lieux et la formation des catégories spatiales. De plus, nous demandons aux individus s'ils étaient capables de réunir des lieux entre eux, d'expliquer ce rassemblement, et de nommer l'élément le plus représentatif de ce regroupement. Ainsi, le discours des personnes s'avère pertinent pour recueillir des informations plus fines sur les catégorisations spatiales réalisées.

3.1.1. Les points de référence comme catégories spatiales d'éléments exemplaires

Parmi l'ensemble des JRS réalisés, 9 individus (34.61 % des interviewés par entretien) commencent leur construction par la délimitation de catégories spatiales afin d'y ajouter ensuite les lieux qui les composent. La plupart du temps, les délimitations représentent un quartier et les éléments ajoutés sont des lieux distincts (le logement, le lieu de travail, un bar, une place, un monument, un parc, etc.) qui décrivent la complexité de la catégorie.

Dans l'exemple ci-dessous (figure 33), nous remarquons que les premiers éléments posés sont les cours d'eau (plaques bleues qui représentent l'Ille), délimitant le centre historique, et les voies de tram (ficelles noires), délimitant d'autres quartiers périphériques à celui-ci. Ces éléments marquent une frontière entre plusieurs catégories spatiales (le centre-ville, le quartier Esplanade, le quartier Orangerie, etc.). Par la suite, les individus décrivent ces catégories en y ajoutant plusieurs éléments. D'autres frontières apparaissent également plus tard, notamment par des axes de circulation (ficelles rouges) afin de constituer d'autres catégories spatiales comme « le port du Rhin » à droite du quartier Orangerie par exemple.

Lorsque nous demandons aux individus d'explicitier leur construction et de nous parler de ce qui est le plus représentatif de la ville, ils parlent spontanément des catégories spatiales représentées et de la diversité des lieux qui les composent :

- « le cours d'eau qui fait le tour du centre-ville, je pense qu'il est assez représentatif de Strasbourg ».
- « Là-dedans, il y a beaucoup de choses dont j'ai besoin » en parlant du centre-ville.

- « Le centre ! Tout ce qu'il y a à l'intérieur de l'III » en cherchant à expliquer ce qui est le plus représentatif de Strasbourg.

Ici, les individus utilisent des points de référence qui représentent la catégorie elle-même. En effet, les lieux organisateurs de la représentation expriment des catégories spatiales. Les lieux qui y sont ensuite associés expriment les propriétés qui composent les catégories. Nous appellerons ce type d'associations de lieux faites aux points de référence : **des associations d'inclusions**.

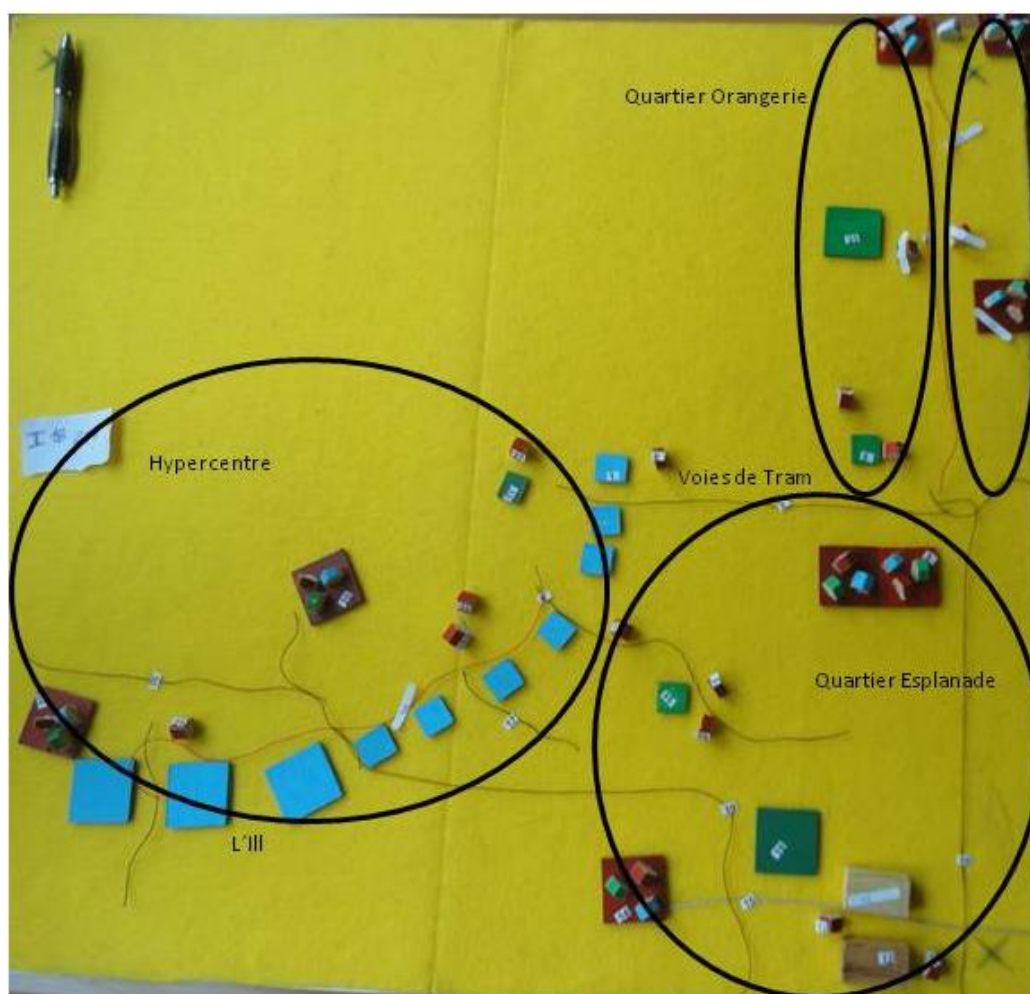


Figure 33 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg, illustrative des points de référence comme catégories spatiales d'exemplaires

Ce type d'association marque le fait que les points de références représentent des catégories spatiales qui se composent d'éléments variés, considérés séparément et traités indépendamment. Ainsi, les catégorisations spatiales réalisées se rapprochent du modèle des

exemplaires qui décrivent les multiples expériences qu'un individu peut avoir avec chaque élément de la catégorie (Medin & Schaffer, 1978). Le jugement d'appartenance à une catégorie est alors basé sur une comparaison à l'ensemble des exemplaires qui la constitue et non sur le membre le plus central. Ce type de catégorisation rend compte d'une représentation détaillée où aucun élément n'incarne la catégorie mieux qu'un autre, c'est un traitement analytique de l'espace urbain.

3.1.2. Les points de références comme éléments de catégories spatiales prototypiques

Nous remarquons 9 autres individus (34.61 % des interviewés par entretien) qui commencent leur construction de Strasbourg par des éléments représentatifs de leur catégorie spatiale, pour ensuite la développer. Généralement, ces éléments sont des bâtiments, des rues, parfois des places ou des jardins³⁸. Les autres éléments qui leur sont associés par la suite sont soit, eux aussi, des bâtiments, des rues, des places, des jardins ou parfois des quartiers ou des voies qui viennent circonscrire la catégorie spatiale.

Dans l'exemple de reconstruction spatiale ci-dessous (figure 34), le premier élément posé est la cathédrale. Ensuite apparaissent plusieurs autres éléments (des monuments et des places représentés par des plaques marron, rouges avec des maisons, vertes, etc.) qui forment la catégorie spatiale « Centre-ville », jusqu'à ce que cette catégorie soit finalement délimitée par l'Ill (plaques bleues). Puis un élément représentatif d'une autre catégorie est posé et le même schéma se reproduit (l'élément « Place Homme de Fer » est posé avant de constituer une catégorie appelée « Quartier Homme de Fer » par l'individu, idem avec l'élément « Hôpital civil » et la catégorie appelée « Quartier hôpital »). Les catégories spatiales s'organisent par l'agglomération de plusieurs éléments autour d'un lieu organisateur.

Lors de l'entretien, les individus parlent spontanément de ces éléments représentatifs de leurs catégories pour expliquer leur représentation de la ville :

- « *La cathédrale c'est le rayonnement, on part de la cathédrale et on peut visiter plein de choses autour* » pour expliquer sa construction de la ville. Ou encore : « *J'essaye de me repérer aux bâtiments* »
- « *Le château des Rohans c'est important* » en parlant du centre-ville de Strasbourg.

38 Dans ce cas, l'élément le plus observé est la cathédrale de Strasbourg.

- « Il faut trouver des repères !? C'est ça le truc j'imagine », en posant le premier élément.
- « J'ai mis des points qui sont importants pour moi » ; « la cathédrale symbolise tout le centre-ville avec les boutiques ! »

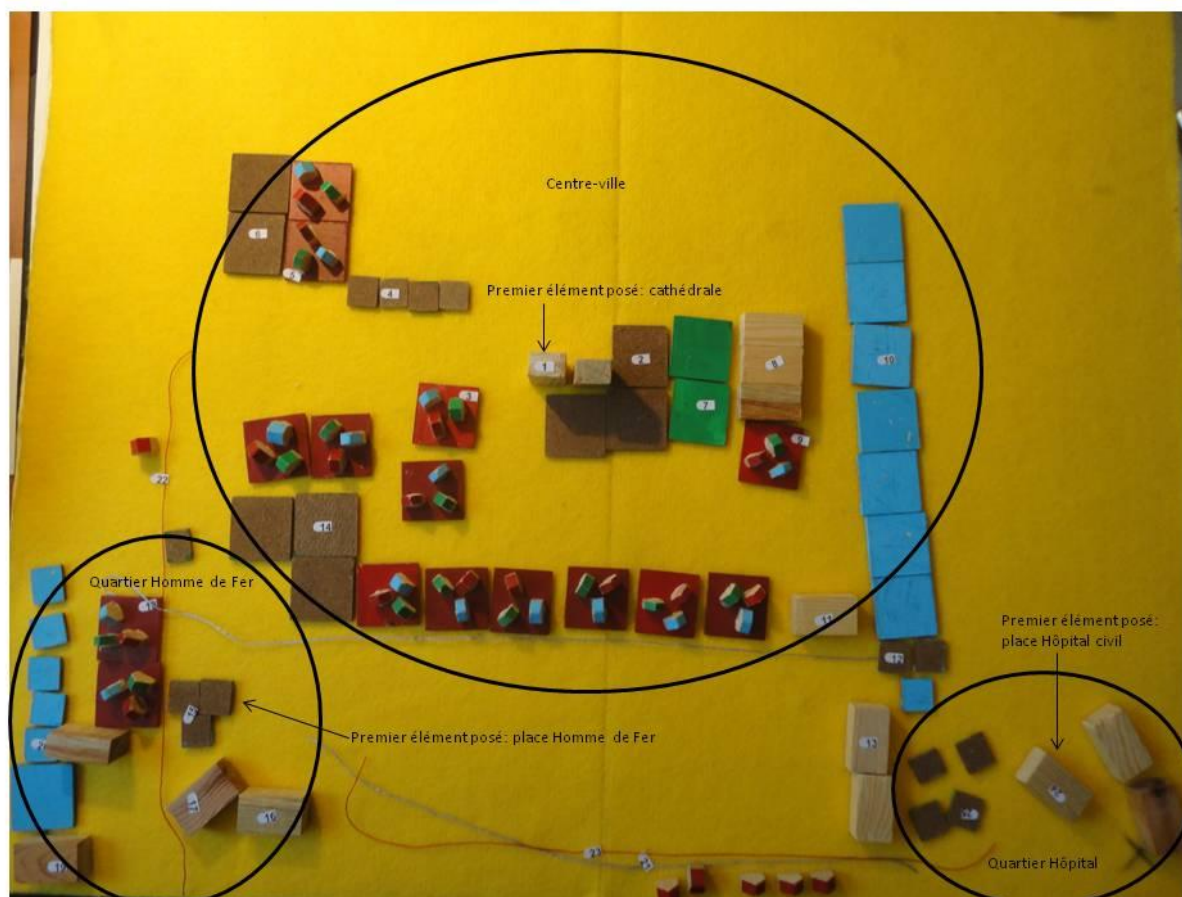


Figure 34 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg, illustrative des points de références comme éléments des catégories spatiales prototypiques

Ces individus utilisent des points de référence qui sont des éléments des catégories spatiales. En effet, les éléments organisateurs de ces représentations représentent une ou plusieurs propriétés des catégories spatiales qui sont construites. Ils permettent ainsi de construire et de définir les catégories spatiales. Les autres lieux qui leur sont ensuite associés sont plus ou moins semblables et viennent compléter la description des catégories spatiales. Nous appellerons ce type d'associations de lieux faites aux points de référence : **des associations d'extension**. Cette appellation vient souligner l'idée selon laquelle tous les éléments qui forment les catégories spatiales partagent un lien plus ou moins fort avec le point de

référence. Par exemple : le point de référence « Cathédrale » suffit à lui seul pour définir la catégorie spatiale « Centre-ville ». Cependant, les associations de lieux qui lui sont faites permettent de décrire avec plus de précision cette catégorie, tout en gardant une certaine homogénéité, car il s'agit principalement de monuments ou de places historiques de la ville comme le point de référence.

Ce type d'association marque le fait que les points de référence représentent un élément central des catégories spatiales qui en possèdent les propriétés les plus typiques. Les éléments des catégories sont plus ou moins différenciés, mais considérés et traités comme un tout. Ainsi, les catégorisations spatiales réalisées se rapprochent du modèle des prototypes qui suppose la construction d'une catégorie autour d'un élément particulier qui représente sa tendance centrale (Rosch & Mervis, 1975). Cependant, aucune des propriétés du prototype n'est posée comme nécessaire et suffisante à la construction de catégories. L'appartenance à cette dernière se fait par une appréciation d'ensemble selon la possession d'un plus ou moins grand nombre de propriétés communes avec le point de référence. Ce type de catégorisation rend compte d'une représentation abstraite, mais qui accepte aussi une certaine complexité par la présence de catégories aux frontières floues. Il s'agit d'un traitement holistique de l'espace urbain.

3.1.3. Les points de référence comme éléments de catégories spatiales entitaires

Pour finir, nous notons que 14 individus (53.85 % des interviewés par entretien), dont 6 réalisent déjà des associations d'extension, commencent leur construction de Strasbourg par des éléments qui représentent les attributs exclusifs des catégories spatiales réalisées ensuite. Ces lieux sont l'essence même des catégories spatiales qu'ils représentent, à tel point que les lieux qui leur sont ensuite associés sont tout à fait identiques. Par exemple, si le point de référence est un fleuve, les autres lieux de la catégorie seront des cours d'eau ; s'il s'agit d'un quartier, les autres lieux de la catégorie seront des quartiers ; etc. Il est également possible que le point de référence suffise à lui seul pour représenter une catégorie spatiale. Par exemple, on observe un bar qui représente « tous les bars de la ville » ou encore un magasin qui représente « tous les magasins de la ville », etc.

Dans l'exemple de reconstruction spatiale ci-dessous (figure 35), nous remarquons que les trois premiers éléments posés sont des bâtiments (blocs gris). Ensuite, ce sont des cours d'eau représentés par plusieurs fils, mais qui ne forment qu'une unité que l'individu appelle

« l'ellipse insulaire » (fils bleus). Le reste des éléments sont positionnés sur l'ensemble du plateau et forment une catégorie « Places » (que nous avons symbolisé par des traits bleus), une catégorie « Espaces verts/Parcs » (que nous avons symbolisé par des traits verts), une catégorie « Monuments » (que nous avons symbolisé par des traits gris) et une catégorie « Quartiers » (que nous avons symbolisé par un trait rouge). Dans tous les cas, ces catégories sont construites à partir d'un point de référence spatial qui les représente. Par exemple, la catégorie « Monuments » est représentée par l'élément « Cathédrale » posé en premier ; la catégorie « Parcs » est représentée par l'élément « Parc de l'Orangerie » qui précède les autres parcs ; etc.

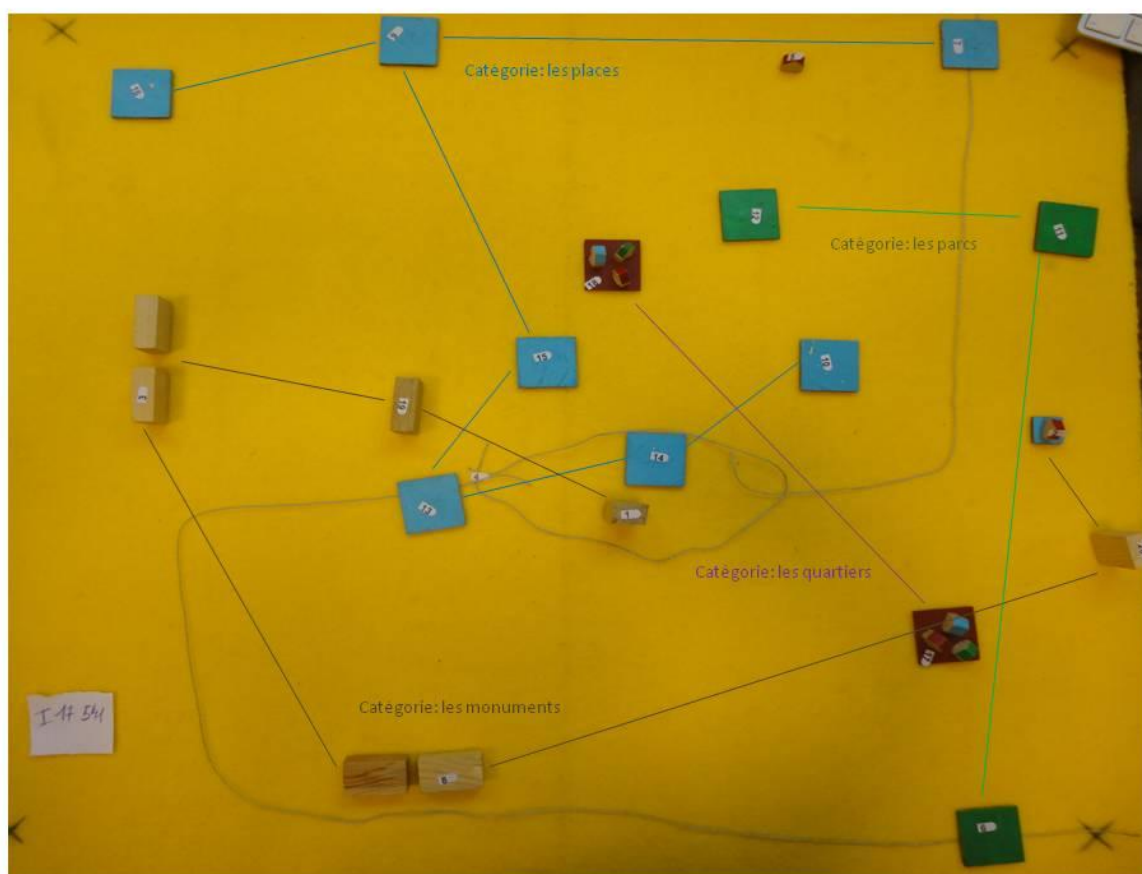


Figure 35 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg, illustrative des points de référence comme éléments des catégories spatiales entitaires

Lorsque les individus cherchent à expliquer leur représentation, ils rencontrent quelques difficultés à formuler la manière dont se regroupent leurs éléments, mais nous observons néanmoins des témoignages parlants :

- « *Pour moi ça n'avait pas d'intérêt de faire des trucs détaillés, parce que c'est déjà regroupé dans ma tête, un peu comme... euh, comment dire ! Je serais pas allé dans le détail, genre je vais dans ce quartier et je vais dans ce restaurant, est-ce que je vais à la Fnac ou est-ce que je vais à la librairie Kléber, enfin tout ça pour moi c'est un seul truc, c'est je vais acheter un bouquin* »
- « *C'est toutes les rues ensemble, je sais pas comment dire...* »
- « *Quelque chose pour faire les magasins, oui c'est important pour une ville les magasins* » en cherchant un élément qui pourrait représenter tous les magasins de la ville.
- « *C'est tous les bâtiments modernes* » en posant un bloc sur le plateau.
- « *Des places sympas... !?* » en cherchant des places à représenter, après avoir posé la première place sur le plateau.
- « *Moi les villes, je les vois pas du tout avec des séparations très nettes, c'est des espaces de vie (...) il y a les activités, les cinémas, tout ça...* »

Ces individus utilisent aussi des points de référence qui sont des éléments des catégories spatiales. En effet, les lieux organisateurs de ces représentations représentent la totalité des propriétés des catégories spatiales construites. Ils permettent ainsi de définir les traits nécessaires à la construction des catégories. Les lieux qui y sont associés partagent la totalité de ces traits. Tous les lieux d'une catégorie spatiale partagent alors les mêmes propriétés de la même manière. Nous appellerons ce type d'association de lieux faite aux points de référence : **des associations d'analogisme.**

Ce type d'association marque le fait que les points de référence représentent l'élément central des catégories spatiales et qui en possède entièrement les propriétés. Les catégories se composent d'éléments semblables qui sont considérés et traités comme un tout unique. Ainsi, les catégorisations spatiales réalisées se rapprochent du modèle des entités qui suppose l'inclusion d'éléments dans des catégories en termes de tout ou rien (Miller, 1956). Ici, « les catégories sont envisagées comme des entités discrètes, mutuellement exclusives et exhaustives » (Lorenzi-Cioldi, 2002, p.76). Le jugement d'appartenance à une catégorie est alors basé sur le fait de partager les mêmes propriétés que le point de référence. Ce type de catégorisation rend compte d'une représentation abstraite où tous les éléments sont considérés pour les mêmes traits sans garder aucune spécificité et où le point de référence représente la définition même de la catégorie. Il s'agit d'un traitement holistique de l'espace urbain.

3.1.4. Conclusion

Il existe finalement trois types d'associations de lieux possibles à partir d'un point de référence spatiale qui correspond à trois formes de catégorisations spatiales (figure 36). Il est important de souligner que ces trois procédés n'apparaissent pas comme indépendants les uns des autres, et que de nombreux individus en utilisent plusieurs à la fois pour représenter l'espace urbain. Ainsi, les représentations peuvent être caractérisées par un type particulier de catégorisation, mais ne semblent pas s'élaborer avec l'un d'entre eux exclusivement.

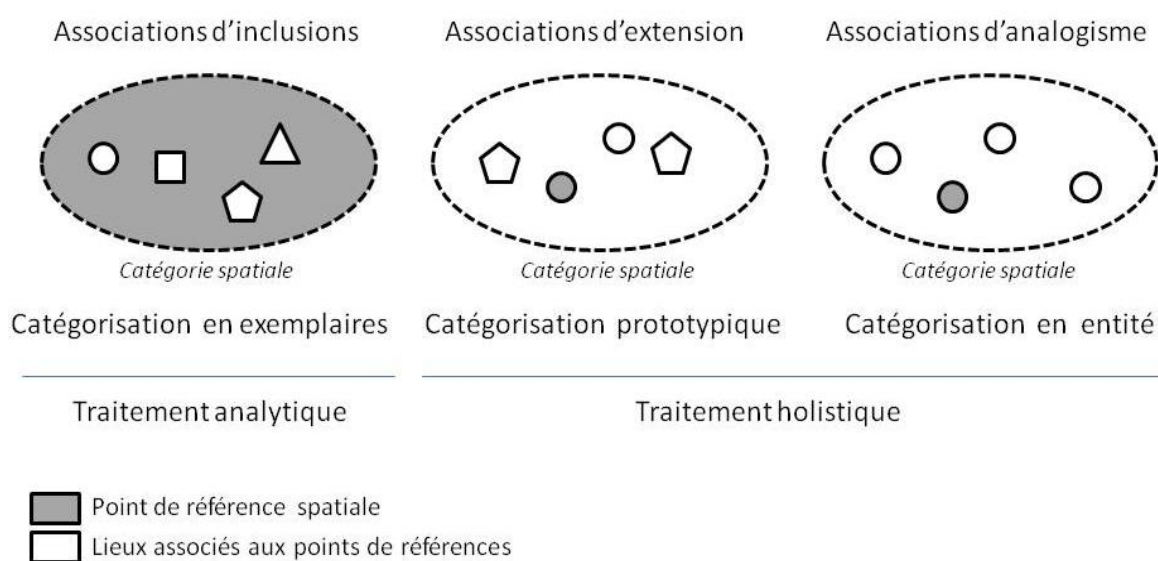


Figure 36 : Schéma des trois types de catégorisations spatiales selon les associations cognitives aux points de référence

Lorsque les associations de lieux aux points de référence sont dites d'inclusion, les individus traitent l'espace urbain de manière analytique par des catégorisations en exemplaires qui laissent entrevoir une diversité des éléments qui constituent les catégories. Comme aucun élément ne peut représenter la catégorie mieux qu'un autre, c'est la catégorie elle-même qui est le point de référence utilisé dans cette représentation.

Lorsque les associations de lieux aux points de référence sont dites d'extension, les individus traitent l'espace urbain de manière holistique par des catégorisations prototypiques qui rassemble des éléments qui partagent les propriétés de la catégorie en intensités et quantités différentes. Ce processus de catégorisation se trouve au croisement des deux autres et permet des représentations plus « abstraites » qu'avec une catégorisation en exemplaires et plus

« descriptives » qu’avec une catégorisation en entités. Le point de référence utilisé dans la représentation est alors un élément qui donne la tendance centrale de la catégorie.

Lorsque les associations de lieux aux points de référence sont dites d’analogisme, les individus traitent l’espace urbain de manière holistique par des catégorisations en entités qui considère tous les éléments d’une catégorie par les mêmes traits. Tous les éléments sont semblables et la catégorie homogène. Le point de référence utilisé dans la représentation est alors un élément qui représente la catégorie par l’ensemble de ces traits.

Ces trois processus de catégorisations correspondent parfaitement avec les travaux de Shepp (1978) sur le traitement de l’environnement. Cet auteur décrit en effet trois types de stimuli auxquels un individu peut être confronté :

- Les « stimuli séparés » qui sont perçus comme un ensemble de traits isolés
- Les « stimuli séparables » qui occupent une position intermédiaire
- Les « stimuli intégraux » qui sont perçus comme une globalité

Ainsi, il existe des catégories spatiales où les éléments sont séparés, d’autres où ils sont séparables et encore d’autres où ils sont intégraux (Cohen & Basu, 1987). Cependant, nous avons remarqué un même stimulus spatial peut-être traité de manière différente. De fait, plutôt que de donner de l’importance au stimulus lui-même, nous préférons concevoir que l’encodage réalisé pour catégoriser l’espace urbain dépend de la relation entretenue avec celui-ci.

Pour vérifier cela, nous chercherons maintenant à observer si ces différentes formes de catégorisations et de traitements de l’information spatiale distinguent les cinq groupes que nous étudions.

3.2. Les types de catégorisations liées aux représentations socio-spatiales de Strasbourg

Afin de pouvoir décrire les types de catégorisations réalisées au sein de chaque groupe et de pouvoir les comparer entre eux, nous nous concentrons sur le type d’associations de lieux qui sont faites aux points de référence. Ainsi, les associations d’inclusion, d’extension et d’analogisme sont comptabilisées pour chaque point de référence (cf. annexe 12). De cette façon, il est possible d’observer la fréquence de ces différentes associations pour chaque

groupe et de les comparer. En d'autres termes, il est possible d'observer quel type de catégorisation chaque groupe réalise.

Cette procédure a toutefois l'inconvénient de reposer sur un classement où le système de classification du chercheur peut se mélanger avec celui émergeant des données. En effet, il semble difficile de définir précisément une association comme inclusion, extension ou analogisme sans l'observer physiquement ou sans que cela ne soit précisé par les individus. Il aurait été préférable de recueillir le sens accordé aux différentes associations par les individus, mais cela était impossible dans la procédure de passation qui ne pouvait se réaliser qu'en une étape. Néanmoins, cette classification se base sur des critères géographiques soulevés pendant la réalisation des JRS afin de minimiser les éventuels biais interprétatifs. Ainsi, une association est d'inclusion lorsque le lieu associé au point de référence est inclus dans la surface spatiale de ce dernier. Une association est d'extension lorsque le lieu associé au point de référence a une échelle spatiale plus large qui englobe le point de référence. Enfin, une association est d'analogisme lorsque le lieu associé au point de référence est semblable à ce dernier en termes de « nature objective », par exemple : un quartier associé à un autre quartier ; une piscine à une autre piscine ; etc. Seules les associations qui correspondent à ces critères sont comptabilisées afin de ne traiter que celles que nous sommes certains de pouvoir définir. Les éléments qui ne sont pas des lieux et qui de fait ne participent pas à la catégorisation spatiale sont également supprimés du corpus des associations.

Il semble finalement tout à fait cohérent de parler d'inclusions, d'extensions et d'analogismes dans ces cas. La topologie qui en découle, comme toutes les topologies, ne permet certainement pas d'appréhender toute la complexité des mécanismes sociocognitifs, mais nous laisse mettre en relief des idéaltypes³⁹ (Weber, 1918) qui apparaissent pertinents (tableau 23).

Chaque individu associe en moyenne 1.57 lieux aux points de références. Ce nombre ne varie pas entre les différents groupes ($F(4.98)=0.1$, *ns*). En ce qui concerne cependant la fréquence des différents types d'associations, et donc de la présence de différents processus de catégorisations, nous notons une différence significative entre les groupes ($X^2(8)=187.3$, $p<.01$).

39 Définit par Max Weber comme la reconstruction des traits isolés les plus significatifs de la réalité.

Le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville se caractérise par rapport aux autres groupes par la réalisation d'associations d'inclusion (77.65 % de ses associations) et ainsi par l'utilisation d'un processus de catégorisation en exemplaires propre à un traitement analytique de l'espace urbain.

	Associations d'inclusion	Associations d'extension	Associations d'analogisme	Total
représentation fonctionnelle	139 77.65 %	23 12.85 %	17 9.5 %	179 100 %
représentation consensuelle	96 25.53 %	72 19.15 %	208 55.32 %	376 100 %
représentation récréative	77 42.78 %	8 4.44 %	95 52.78 %	180 100 %
représentation en quartiers	89 52.05 %	13 7.6 %	69 40.35 %	171 100 %
représentation en places	33 24.27 %	25 18.38 %	78 57.35 %	136 100 %

Tableau 23 : Effectif des associations de lieux aux points de référence selon leur type pour les groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation consensuelle de la ville présente majoritairement des associations d'analogisme (55,32 %), complétées par les associations d'extension (19,15 %) surreprésentées par rapport aux autres groupes. Il se caractérise par un traitement holistique de l'espace urbain avec la réalisation de catégories spatiales prototypiques et entitaires.

Le groupe avec une représentation récréative de la ville se distingue des autres groupes par la surreprésentation de deux types d'associations : en inclusions (42.78 % de ses associations) et d'analogisme (52.78 %). Il se caractérise ainsi par la réalisation de catégorisations en exemplaires et entitaires. Le traitement de l'espace urbain est à la fois analytique et holistique.

Le groupe avec une représentation de la ville en quartiers se caractérise par rapport aux autres groupes par la réalisation d'associations d'inclusion (52.05 % de ces associations). Tout comme le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville, la catégorisation est alors en exemplaires et le traitement de l'espace urbain analytique.

Enfin, le groupe avec une représentation de la ville en places connaît une surreprésentation des associations d'extension et d'analogisme (respectivement 18.38 % et 57.35 % de ses

associations) comme le groupe avec une représentation consensuelle de la ville. Il se caractérise également par rapport aux autres groupes par un traitement holistique de l'espace urbain avec la réalisation de catégories spatiales prototypiques et entitaires.

Il est également essentiel de souligner que certains lieux associés aux points de références ne font pas partie de la ville de Strasbourg. Il est même possible d'observer la présence d'autres villes. Par exemple, le point de référence « Cathédrale », au-delà d'être associé à d'autres lieux de Strasbourg (place Broglie, centre-ville, place de la cathédrale, église Saint Paul, etc.) et également parfois associé à des lieux dans d'autres villes (Notre Dame de Paris, cathédrale de Reims, la Sagrada Familia de Barcelone, etc.) et parfois directement à d'autres villes que Strasbourg (Chartres, Reims, Paris, Rome, etc.).

Ce phénomène s'observe également durant les entretiens où certains individus semblent valoriser la ville de Strasbourg par des comparaisons avec d'autres villes :

- « *Impossible de concevoir Strasbourg sans la cathédrale, on n'a rien à envier à Notre Dame, elle est très jolie cette cathédrale* »
- « *Les quais ça me fait penser à Venise, j'aime bien m'y promener...* »
- « *J'ai été ravie, et de quitter Paris, et de quitter Grenoble, À Strasbourg j'me suis sentie bien, très bien... Ah ouais, très très agréable, entre le tram et les pistes cyclables c'est génial* »
- « *Qu'est-ce qui est remarquable ?... La Petite France ! C'est un peu l'Allemagne* »
- « *L'eau c'est sympathique à Strasbourg, comme toutes les villes où y a de l'eau* »

Si ces associations n'ont pas été comptabilisées dans l'analyse précédente, il semble néanmoins important de les prendre en compte afin d'identifier si certains groupes ont plus tendance à réaliser des associations « inter-urbaines » que d'autres. En effet, ces lieux ne permettent pas de décrire la constitution des catégories spatiales de Strasbourg, mais laissent identifier leur mise en relation avec d'autres villes dans un objectif de comparaison qui semble valorisante (tableau 24).

Nous observons une différence significative entre les groupes ($\chi^2(4)=43.28$, $p<.01$). Le groupe avec une représentation consensuelle et celui avec une représentation en places de la ville se caractérisent tous les deux par rapport aux autres groupes par une présence plus importante d'associations de lieux aux points de référence qui ne sont pas de Strasbourg (respectivement 30.63 % et 24.44 % de leurs associations). Il apparaît ainsi que le fait de

comparer des catégories spatiales de Strasbourg, et *a fortiori* la représentation spatiale de Strasbourg dans sa globalité, à d'autres villes est surreprésenté dans les deux groupes qui réalisent un traitement holistique de la ville avec des catégorisations spatiales prototypiques et entitaires.

	Associations de lieux dans Strasbourg	Associations de lieux hors Strasbourg	Total
représentation fonctionnelle	179 86.47 %	28 13.53 %	207 100 %
représentation consensuelle	376 69.37 %	166 30.63 %	542 100 %
représentation récréative	180 79.65 %	46 20.35 %	226 100 %
représentation en quartiers	171 88.14 %	23 11.86 %	194 100 %
représentation en places	136 75.56 %	44 24.44 %	180 100 %

Tableau 24 : Effectif des associations de lieux aux points de référence selon leur appartenance ou non à Strasbourg pour les groupes sociocognitifs

4. Conclusion du chapitre

La réalisation d'une CAH à partir d'une tâche d'associations de lieux sur le terme inducteur « Strasbourg » a permis d'identifier cinq représentations socio-spatiales différenciées au sein des individus interrogés. L'exploration des processus cognitifs imbriqués à ces représentations, notamment par l'étude des points de référence spatiale qui organisent structurellement leur organisation, a mis en évidence des liens entre l'organisation des représentations et les différents traitements cognitifs de l'information spatiale qui permettent d'appréhender la relation que les individus entretiennent avec l'espace urbain.

Ainsi, il a tout d'abord été possible de valider notre hypothèse sur l'existence de différentes dimensions dans les représentations spatiales (évaluative et fonctionnelle). Ensuite, l'étude des processus de catégorisation a souligné l'existence de points de référence spatiale de différents types. Ils peuvent être soit des catégories spatiales, soit des prototypes de la catégorie soit des éléments qui partagent toutes les propriétés de la catégorie. L'hypothèse sur la nature des points de référence liée à des processus de catégorisation de l'espace

géographique distincts est également validée. En effet, ces trois types de points de référence participent respectivement à des catégorisations en exemplaires, prototypiques et en entité. La première correspond à un traitement analytique de l'espace urbain et les deux autres à un traitement holistique de celui-ci.

	Dimension représentationnelle	Catégorisation spatiale	Traitement de l'espace urbain	Comparaison de la ville
Représentation fonctionnelle	Fonctionnelle	Exemplaires	Analytique	.
Représentation consensuelle	Évaluative	Prototypique et entité	Holistique	Surreprésenté
Représentation récréative	Fonctionnelle et évaluative	Exemplaires et entité	Analytique et holistique	.
Représentation en quartiers	Fonctionnelle	exemplaires	Analytique	.
Représentation en places	Fonctionnelle et évaluative	Prototypique et entité	Holistique	Surreprésenté

Tableau 25 : *Caractéristiques principales des cognitions spatiales observées*

Une dernière analyse, cherchant à mettre en relations les différentes représentations observées avec les différents traitements cognitifs de l'espace urbain, a validé nos dernières hypothèses (tableau 25). Il apparaît que les deux groupes d'individus qui ont une représentation spatiale caractérisée par une dimension fonctionnelle (groupes avec une représentation de la ville fonctionnelle et en quartiers) se caractérisent aussi tous les deux par un traitement analytique de l'espace urbain par des catégories spatiales en exemplaires. À l'inverse, le groupe d'individus qui a une représentation spatiale caractérisée par une dimension évaluative (groupe avec une représentation consensuelle de la ville) se caractérise par un traitement holistique de l'espace urbain par des catégories spatiales prototypiques et en entité.

Ceci valide notre hypothèse relative au fait qu'une représentation fonctionnelle est liée à un traitement analytique de l'espace urbain et qu'une représentation évaluative est liée à un traitement holistique de celui-ci. Les premiers tendent à garder la complexité de la réalité urbaine dans leurs représentations et à avoir une relation d'utilité avec les lieux. Les seconds tendent au contraire à déformer et à simplifier la complexité de la réalité urbaine dans leurs représentations et à avoir une relation évaluative à la ville.

Il est important de souligner, pour finir, la présence de deux groupes d'individus avec des représentations qui se caractérisent à la fois par une dimension fonctionnelle et évaluative (groupes avec une représentation de la ville récréative et en places). Si le premier se caractérise par un traitement de l'espace urbain à la fois analytique et holistique par des catégories spatiales en exemplaires et en entité, le deuxième ne se caractérise que par un traitement holistique de l'espace urbain par des catégories spatiales prototypiques et en entité. Le groupe avec une représentation récréative de la ville tend à entretenir une relation mixte avec l'espace urbain à la fois complexe et simplifiée, fonctionnelle et évaluative. Le groupe avec une représentation de la ville en places, lui, tend à simplifier la complexité de la réalité urbaine et de fait à avoir une relation plutôt évaluative à la ville.

Ce dernier groupe et le groupe avec une représentation consensuelle de la ville sont d'ailleurs ceux qui se caractérisent par une surreprésentation de comparaisons de Strasbourg avec d'autres villes. Il s'agit des deux groupes qui simplifient la complexité de la ville par un traitement holistique, ce qui semble cohérent avec une évaluation de la ville et une possible transposition des représentations.

Nous nous intéresserons maintenant aux pratiques de mobilités qui sont en lien avec ces groupes qui portent différentes représentations spatiales de la ville. Il sera ainsi possible de compléter l'approche de la relation individu-milieu.

Chapitre 2

Les structures spatiales : pratiques de mobilités quotidiennes dans l'espace urbain

Dans ce chapitre, la description des pratiques de mobilités quotidiennes est articulée aux descriptions des représentations spatiales afin d'aborder l'espace vécu des individus (Gallais, 1968), c'est-à-dire l'environnement particulier que représente la relation individu-milieu. En effet, au-delà des déplacements dans l'espace géographique, c'est une relation cognitive et physique à l'espace urbain qui cherche à être explorée pour répondre à nos hypothèses, notamment sur le lien entre les représentations et les pratiques spatiales. Ainsi, nous nous penchons sur les espaces de vie des personnes et cherchons à les décrire dans leurs dimensions cognitives, physiques et sociales.

Pour cela, une première analyse portera directement sur les relations entretenues entre les différentes représentations de la ville et les fréquentations de celle-ci. Après avoir mis en relief des tendances relationnelles entre des types de représentations et leur cohérence avec les fréquentations spatiales déclarées durant les entretiens, la suite des travaux se concentrera sur une description plus précise des pratiques spatiales. Une observation des activités quotidiennement réalisées par chaque groupe d'individus qui ont une représentation différente de la ville permettra une analyse plus précise de leurs mobilités quotidiennes et de leurs espaces de vie. Enfin, une caractérisation sociodémographique de ces espaces de vie laissera appréhender les différences de pratiques spatiales entre groupes au-delà de leurs aspects physiques.

1. Les liens entre représentations spatiales et pratiques de l'espace urbain

Afin de pouvoir compléter la description de la relation individu-milieu entretenue par chaque groupe sociocognitif, nous procédons à une première observation basée sur l'analyse des JRS réalisés durant les entretiens semi-directifs. Ce matériel a l'avantage de fournir des données à

la fois quantitatives - par l'analyse du JRS - et qualitatives - par l'analyse du discours - sur le rapport représentations-pratiques.

Nous rappelons que 26 entretiens ont été réalisés auprès d'individus sélectionnés de manière à représenter les principaux profils sociodémographiques des 681 personnes interrogées par questionnaire. S'ils ne se répartissent pas de manière équilibrée parmi les cinq groupes sociocognitifs, leur distribution se rapproche néanmoins de celle des cinq groupes :

- 4 interviewés font partie du groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville (15.39 % des entretiens)
- 9 interviewés font partie du groupe avec une représentation consensuelle de la ville (34.61 % des entretiens)
- 6 interviewés font partie du groupe avec une représentation récréative de la ville (23.08 % des entretiens)
- 2 interviewés font partie du groupe avec une représentation de la ville en quartiers (7.69 % des entretiens)
- 5 interviewés font partie du groupe avec une représentation de la ville en places (19.23 % des entretiens)

Nous commencerons par observer si les éléments constitutifs des JRS sont déclarés comme quotidiennement fréquentés par les individus. Puis, si les activités quotidiennes des individus sont réalisées dans des lieux représentés dans les JRS. Enfin, nous tâcherons de décrire le lien entre le type de représentation et leur cohérence avec les pratiques de l'espace urbain.

1.1. Mise en relation des lieux représentés et des lieux fréquentés

Une fois la réalisation du JRS terminée, les individus devaient expliciter quels lieux ils fréquentaient également parmi ceux utilisés pour représenter la ville. Dans cette consigne, le terme « fréquenté » n'est pas spécifiquement défini : les personnes pouvaient ainsi répondre selon leurs propres critères.

Nous remarquons une différence statistiquement significative ($\chi^2(4)=23.62, p<.01$) entre le fait de déclarer fréquenter les lieux représentés ou non selon l'appartenance des individus aux groupes sociocognitifs (tableau 26).

	Lieux du JRS fréquentés	Lieux du JRS non fréquentés	Total
Représentation fonctionnelle	35 70 %	15 30 %	50 100 %
Représentation consensuelle	115 56.65 %	88 43.35 %	203 100 %
Représentation récréative	157 64.08 %	42 17.14 %	245 100 %
Représentation en quartiers	33 70.21 %	14 29.79 %	47 100 %
Représentation en places	105 70.47 %	44 29.53 %	149 100 %

Tableau 26 : Fréquence des lieux du JRS considérés comme fréquentés ou non selon l'appartenance aux groupes sociocognitifs

Il s'avère que seuls les individus qui font partie du groupe avec une représentation consensuelle de la ville se caractérisent par une surreprésentation de lieux représentés qui ne sont pas fréquentés (43.35 %). Ces résultats suggèrent la présence d'une représentation qui se détache des pratiques de l'espace urbain. Il est intéressant de noter que ces individus appartiennent au groupe qui se caractérise par une dimension représentationnelle évaluative de la ville. En effet, les autres individus appartiennent à des groupes caractérisés par une dimension fonctionnelle ou à la fois fonctionnelle et évaluative de la ville (cf. chapitre 1 des contributions empiriques : structures cognitives).

Lors de l'entretien, nous avons également demandé aux individus de nous donner la dernière localisation géographique en date pour 8 différentes activités sélectionnées au préalable. Cette liste est réalisée sur la base des activités utilisées dans le questionnaire (cf. annexe 1) et permet de broser l'ensemble des types d'activités réalisées quotidiennement par l'ensemble des individus de la population française⁴⁰, hormis le travail, permettant ainsi d'explorer la globalité des espaces de vie des individus :

- Acheter des vêtements
- Acheter de la nourriture
- Acheter des soins corporels
- Acheter de la décoration, ou de l'électroménager
- Se promener

⁴⁰ Enquête emploi du temps 1999-2010, Insee.

- Acheter un objet de loisir
- Voir un-e ami-e
- Faire des activités en famille

La comparaison de ces localisations géographiques avec les lieux représentés par les JRS permet de vérifier si les pratiques quotidiennes de la ville correspondent aux représentations de celle-ci.

Nous remarquons une différence statistiquement significative ($X^2(4)=10.27$, $p<.05$) entre le fait d'avoir récemment fréquenté ou non les lieux représentés selon l'appartenance des individus aux groupes sociocognitifs (tableau 27).

	Lieux d'activité présents sur le JRS	Lieux d'activité non présents sur le JRS	Total
Représentation fonctionnelle	19 59.37 %	13 40.63 %	32 100 %
Représentation consensuelle	28 38.89 %	44 61.11 %	72 100 %
Représentation récréative	30 62.5 %	18 37.5 %	48 100 %
Représentation en quartiers	9 56.25 %	7 43.75 %	16 100 %
Représentation en places	15 37.5 %	25 62.5 %	40 100 %

Tableau 27 : Fréquence des lieux du JRS récemment fréquentés ou non pour la réalisation d'activités quotidiennes selon l'appartenance aux groupes sociocognitifs

Ici, les individus de deux groupes se caractérisent par une surreprésentation de lieux non récemment fréquentés. Il s'agit toujours de ceux qui appartiennent au groupe avec une représentation consensuelle de la ville (61.11 % de lieux d'activité non présents sur le JRS) et de ceux qui appartiennent au groupe avec une représentation de la ville en places (62.5 % de lieux d'activité non présents sur le JRS). Ces deux groupes sont également ceux qui se caractérisent par un traitement cognitif holistique de l'espace urbain. En effet, les autres individus appartiennent à des groupes caractérisés par un traitement cognitif analytique ou à la fois analytique et holistique de l'espace urbain (cf. chapitre 1 des contributions empiriques : structures cognitives).

Ainsi, cette analyse laisse apparaître que les éléments des représentations spatiales ne sont pas dans tous les cas en cohérence avec les pratiques de l'espace géographique. Lorsqu'on laisse les individus décrire cette relation, il semble que la plupart d'entre eux décrivent une relative concordance entre leur représentation et leur pratique de la ville, à l'exception de celui qui a une représentation évaluative de la ville. Cependant, lorsqu'on cherche à comparer les dernières localisations en date des activités quotidiennes aux représentations de la ville, il apparaît que cette cohérence est remise en cause dans le groupe avec une représentation en places. Dans ce cas, il semble que, malgré la dimension fonctionnelle de cette représentation, le traitement cognitif holistique de l'espace urbain entraîne une simplification des représentations qui tend à les éloigner des pratiques.

1.2. La cohérence entre les traitements cognitifs de l'espace urbain et ses fréquentations

Il semble pertinent de continuer d'explorer les liens entre les cognitions spatiales et les fréquentations de la ville. Pour cela, nous observons maintenant les productions autour des JRS et le discours des individus durant sa réalisation pour chacune des cinq cognitions spatiales observées auparavant. En effet, ces descriptions qualitatives permettent d'établir des liens plus fins entre les cognitions caractéristiques de chaque groupe sociocognitif et la relation représentations-pratiques explicitée par les individus durant les entretiens.

1.2.1. Le groupe avec une représentation fonctionnelle et le groupe avec une représentation en quartiers de Strasbourg

Les individus qui font partie du groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville et ceux qui font partie du groupe avec une représentation en quartiers de la ville sont étudiés ensemble ici, car ils partagent les mêmes caractéristiques cognitives. En effet, ces deux groupes de représentations sont marqués par une dimension fonctionnelle imbriquée avec un processus de catégorisation en exemplaires de l'espace.

Les discours entretenus durant la réalisation des JRS montrent que ces personnes représentent et fréquentent effectivement les mêmes lieux :

- « *Ce sont des lieux dont je ne peux pas me passer* »
- « *Ça, c'est un bar où je vais souvent* »
- « *Voilà ma ville, mon périmètre d'action est ici* »

Les voies de déplacement sont très présentes dans les JRS de ces individus qui tendent à représenter leurs déplacements : « *Je prends beaucoup le train* » énonce une personne pendant qu'elle représente les voies ferrées, ou encore : « *Quand je me déplace je me réfère au point suivant, puis au point suivant, etc.* », pendant qu'elle pose des éléments sur le plateau. Une autre : « *J'ai deux chemins pour rentrer à Strasbourg* », pendant qu'elle représente deux voies de circulation, et : « *La gare c'est un lieu clair, pratique, rapide, très très fonctionnel* » quand elle représente la gare.

En observant l'exemple ci-dessous d'une production d'un individu qui fait partie du groupe avec une représentation en quartier (figure 37), on remarque effectivement de nombreuses voies de communication (ficelles) qui viennent structurer les représentations et former des catégories spatiales. Des quartiers sont ainsi constitués et décrits par des éléments divers qui sont aussi fréquentés. Ainsi, les quartiers dans leur ensemble sont considérés comme fréquentés : « *Oui, je la fréquente parce que là il y a le tram. Même si je prends pas le tram, je passe à vélo, et y a un petit supermarché qui est là, donc oui !* ».

Un autre individu, qui fait partie du groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville, commence l'entretien en disant : « *J'ai un enfant, je ne me déplace plus sur Strasbourg* » et effectivement représente son lieu de travail de manière centrale sur le plateau sans donner d'importance au centre-ville.

Pour ces individus, les lieux représentés sont fréquentés et inversement, la dimension fonctionnelle de la représentation et le traitement analytique de l'information spatiale en lien avec cette fonctionnalité semblent être en cohérence avec les fréquentations de la ville.



Figure 37 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation fonctionnelle et analytique avec des lieux fréquentés

1.2.2. Le groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg

Les individus qui font partie du groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg ont des discours qui marquent la présence de lieux sur le JRS qui ne sont pas fréquentés. Au contraire, ces individus cherchent des lieux « emblématiques » de la ville :

- « Là, ce sont les infrastructures connues de tout le monde »
- « Ce sont des lieux emblématiques »
- « Ce sont les sites majeurs de Strasbourg »
- « J'y vais pas très souvent, j'aimerais les fréquenter plus »

Ces personnes tendent à représenter des lieux qui leur semblent importants : « J'ai mis des lieux qui sont importants », mais qui le sont pour la ville et pas dans leurs fréquentations de celle-ci : « C'est important pour Strasbourg, pas pour moi », ou encore : « C'est la mairie,

c'est un endroit important de la ville, il faut savoir où elle se trouve ». Un individu le montre parfaitement lorsqu'il commence le JRS par : *« Au niveau de la ville, qu'est-ce qui pourrait être marquant ? »*.



Figure 38 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation évaluative et globale avec des lieux emblématiques non fréquentés

Comme on peut l'observer dans l'exemple de construction ci-dessus (figure 38), le traitement holistique de la ville est lié à une simplification de l'information spatiale qui constitue les catégories. Les éléments de la représentation sont des lieux particuliers qui représentent les différentes catégories spatiales et qui participent à l'évaluation de la ville. Ainsi, on constate effectivement qu'il s'agit de lieux « emblématiques » qui ne sont pas fréquentés par les individus : *« Je passe par la place Broglie, mais je dirais pas que c'est un lieu que je fréquente »*, ou encore : *« Toute la semaine c'est domicile-travail, moi je ne fais rien d'autre que domicile-travail »*, mais qui permettent une vision globale de la ville : *« Ce sont des lieux que je fais visiter »*.

1.2.3. Le groupe avec une représentation récréative de Strasbourg

Les individus qui appartiennent au groupe avec une représentation récréative de la ville se trouvent dans un entre-deux où ils représentent des lieux qu'ils ne fréquentent qu'occasionnellement. Leur discours durant la réalisation de JRS le marque bien :

- « *Ce sont les endroits où je vais uniquement pour des choses spécifiques* »
- « *Quand on veut se promener, on passe par là, car on aime bien le chemin, c'est le chemin qu'il y a le long de l'eau* »
- « *J'y vais de temps en temps, je m'arrête, je vais faire un tour. Je circule à vélo, donc pour moi ce sont des endroits où je tourne autour* »

Ces représentations se constituent de lieux qui sont à la fois « emblématiques » de la ville : « *Je vais rajouter la place Broglie, parce qu'elle est jolie* », et importants pour les personnes et leurs activités : « *Je vais rajouter les piscines parce que je trouve que c'est important* », ou encore : « *C'est l'espace vert le plus central, c'est l'espace vert qui correspond à tous les groupes socioculturels et d'âge de la population strasbourgeoise. C'est un lieu où l'on croise les petits vieux, les coureurs et ceux qui profitent du soleil* ».

En observant l'exemple de construction ci-dessous (figure 39), on constate que la représentation de la ville est analytique tout en restant holistique. Il existe effectivement des catégories spatiales délimitées par des voies de communication (ficelles) plus ou moins détaillées par des éléments qui les composent. On note que ces éléments restent homogènes entre eux et forment des catégories spatiales en soi : une catégorie « Points d'eau » (plaques bleues), une catégorie « Monuments » (blocs gris), une catégorie « Espaces verts » (plaques vertes) et une catégorie « Quartiers » (plaques rouges avec des maisons). Ainsi, cet individu entretient à la fois une relation fonctionnelle et évaluative avec l'espace urbain en présentant à la fois des catégories spatiales complexes et d'autres qui partagent les mêmes propriétés. Les éléments qui représentent les quartiers (plaques rouges avec des maisons) sont d'ailleurs souvent ceux qui indiquent le nom des catégories spatiales faites par les voies de communication (ficelles). Ils peuvent même représenter plusieurs quartiers à la fois. C'est un traitement holistique de l'information spatiale qui permet par ailleurs de garder la particularité des lieux occasionnellement fréquentés dans ces catégories : « *Je ne me déplace pas souvent dans Strasbourg, mais je passe toujours dans les chemins que j'aime passer* » ou encore : « *C'est un endroit de balade, c'est un endroit de sortie* ». Finalement, et comme le montre la

présence du lieu de résidence en dehors du plateau, on pourrait dire que les lieux de cette représentation sont fréquentés de manière « emblématique » : « Si je viens à Strasbourg, c'est à la Petite France ».



Figure 39 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation fonctionnelle et évaluative, analytique et globale, avec des lieux fréquentés occasionnellement

1.2.4. Le groupe avec une représentation de Strasbourg en places

Les discours des individus qui appartiennent au groupe avec une représentation de Strasbourg en places représentent des lieux de leur espace de vie qu'ils ne fréquentent pas :

- « *En même temps, je vous ai représenté la ville, mais c'est la partie de la ville dont j'ai le moins usage* »
- « *J'aurais pu mettre encore d'autres choses, mais bon. Non, là je pense que (...) enfin l'essentiel de la géographie qui m'est chère y est. Plus ou moins quoi* »
- « *Quand je vais en ville, il y a un but* »
- « *On va pas faire Schiltigheim, on s'arrête à Strasbourg. Cela dit, j'ai encore beaucoup de choses à compléter* »

Durant la construction nous notons une volonté de mettre les éléments « remarquables » des zones géographiques fréquentées : « *Place Kleber peut être, c'est un lieu de passage, de rendez-vous* », ou encore : « *Tous les points historiques, c'est la zone historique* » en parlant du centre-ville. Par exemple, un individu débute l'entretien par : « *Qu'est-ce que je pourrais dire comme trucs remarquables (rires)* » et s'interrompt ensuite au milieu de sa production pour réfléchir aux prochains lieux qu'il va représenter : « *Des places sympas...* ». Ces individus représentent des espaces qu'ils fréquentent, mais par des lieux qui leur semblent emblématiques de ces zones et qu'ils ne fréquentent pas. Il apparaît aussi que les personnes cherchent alors à donner un maximum d'information afin de recouvrir l'espace géographique qu'ils fréquentent : « *Qu'est-ce qu'il manque ? Qu'est-ce qu'il y a de notable que je pourrais dire ?* », ou encore : « *J'aurais pu mettre encore d'autres choses* » et : « *Je pourrais continuer, mais bon voilà* ».

L'exemple de construction ci-dessous (figure 40) illustre un traitement holistique de l'espace urbain. Les éléments utilisés sont essentiellement des places et des monuments qui viennent représenter des catégories spatiales et participer à l'évaluation de la ville. En effet, nous notons que cette simplification de l'espace urbain se réalise à partir de lieux plus ou moins « remarquables » pour la ville selon l'individu. Ces lieux précis ne sont pas fréquentés, mais les catégories qu'ils représentent le sont : « *Tous ces lieux je les fréquente pas de manière précise, mais je les fréquente...* ». Ainsi, les représentations de ces individus se constituent de lieux « emblématiques » qui représentent les surfaces géographiques qu'ils fréquentent de manière globale.



Figure 40 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation fonctionnelle, évaluative et holistique avec des lieux non fréquentés

Après ces observations autour des JRS, nous notons que lorsque les cognitions spatiales ont tendance à être analytiques et fonctionnelles les représentations sont en relation avec les pratiques de l'espace urbain. À l'inverse, lorsque les cognitions spatiales ont tendance à être holistiques et évaluatives les représentations se détachent des pratiques de l'espace urbain. Dès lors, si les représentations spatiales peuvent orienter les pratiques spatiales et inversement, elles ne peuvent pas simplement s'expliquer l'une par rapport à l'autre. En effet, les représentations et pratiques de l'espace urbain ne sont pas forcément similaires entre elles. Il semble que la structure des représentations n'explique pas totalement la structure des pratiques et, qu'inversement la structure des pratiques n'explique pas totalement la structure des représentations.

Afin de continuer cette exploration et de pouvoir décrire la relation entretenue envers la ville par les individus des différents groupes identifiés, il est maintenant essentiel de décrire leurs

pratiques spatiales respectives et de les confronter. De cette manière, il sera possible d'expliciter si ces groupes se différencient et comment ils se différencient dans leurs pratiques de l'espace urbain. Effectivement, puisque notre hypothèse sur l'existence de relations différentes entre les représentations et les pratiques, pas forcément déterminées l'une par l'autre, semble se vérifier, il s'agit maintenant d'explorer les espaces de vie avec plus de précisions pour observer comment ils se définissent.

2. Les mobilités quotidiennes des groupes sociocognitifs

Afin de pouvoir explorer les pratiques spatiales des différents groupes sociocognitifs, nous nous pencherons sur leurs mobilités quotidiennes. Pour cela, il est nécessaire dans un premier temps d'identifier les activités que chaque groupe réalise quotidiennement (au moins une fois par mois). Ce n'est que dans un second temps qu'il sera possible de localiser géographiquement ces activités et de définir les espaces de vie dessinés par les mobilités quotidiennes et de les confronter. Nous rappelons que dans le questionnaire, les individus devaient sélectionner parmi une liste de treize activités, celles réalisées au moins une fois par mois (cf. annexe 1) :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité associative
- Activité sportive et culturelle
- Visiter des amis
- Visiter de la famille
- Accompagner les enfants à l'école
- Accompagner les enfants à une activité
- Aller au restaurant
- Aller dans un bar
- Aller au cinéma
- Sorties culturelles
- Services divers

Ces activités sont sélectionnées à partir des travaux de Carpentier (2007a) et de l'enquête « Emploi du temps 1999-2010 » de l'Insee afin d'être représentatives des pratiques routinières

des Français en général. De plus, le choix d'une fréquence de réalisation mensuelle assure une répétition minimum de l'activité par l'individu, l'ancrant ainsi dans son quotidien (cf. présentation de la recherche). L'activité « travail » n'est pas considérée dans cette liste en raison du fait qu'elle est d'emblée quotidienne (réalisée au moins une fois par mois). Cependant, et tout comme le lieu de résidence, sa localisation spatiale sera étudiée dans l'analyse des mobilités quotidiennes. Outre l'aspect déclaratif des informations recueillies, cette sélection préalable des activités a finalement l'avantage de présenter des notions facilement compréhensibles par tous et de fournir des données comparables.

2.1. Identification des activités quotidiennes des groupes sociocognitifs

Afin de déterminer les activités réalisées quotidiennement par chaque groupe, nous réaliserons des tests du Khi-deux vérifiant l'indépendance entre les différentes activités et leur réalisation quotidienne.

2.1.1. Le groupe avec une représentation fonctionnelle de Strasbourg

Nous observons quelles activités, parmi les 13 proposées, sont réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle de Strasbourg (tableau 28).

Six activités sont surreprésentées par une fréquence de réalisation d'au moins une fois par mois pour les individus de ce groupe ($\chi^2(12)=320.1, p<.01$) :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité sportive et culturelle
- Visiter des amis
- Aller au restaurant
- Services divers

Les autres activités se caractérisent comme étant événementielles pour les individus de ce groupe.

	Réalisé moins d'une fois par mois	Réalisé au moins une fois par mois	Total
Achat alimentaire	17 10.83 %	140 89.17 %	157 100 %
Shopping	74 47.13 %	83 52.87 %	157 100 %
Activité associative	111 70.70 %	46 29.30 %	157 100 %
Activité sportive et culturelle	69 43.95 %	88 56.05 %	157 100 %
Visiter des amis	54 34.39 %	103 65.61 %	157 100 %
Visiter de la famille	88 56.05 %	69 43.05 %	157 100 %
Accompagner les enfants à l'école	119 75.80 %	38 24.20 %	157 100 %
Accompagner les enfants à une activité	122 77.71 %	35 22.29 %	157 100 %
Aller au restaurant	57 36.31 %	100 63.69 %	157 100 %
Aller dans un bar	119 75.8 %	38 24.2 %	157 100 %
Aller au cinéma	99 63.06 %	58 36.94 %	157 100 %
Sorties culturelles	86 54.78 %	71 45.22 %	157 100 %
Services divers	48 30.57 %	109 69.43 %	157 100 %

Tableau 28 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville

2.1.2. Le groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg

Nous observons quelles activités, parmi les 13 proposées, sont réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg (tableau 29).

Sept activités sont surreprésentées par une fréquence de réalisation d'au moins une fois par mois pour les individus de ce groupe ($X^2(12)=548.14$, $p<.01$) :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité sportive et culturelle

- Visiter des amis
- Visiter de la famille
- Aller au restaurant
- Services divers

	Réalisé moins d'une fois par mois	Réalisé au moins une fois par mois	Total
Achat alimentaire	10 4.31 %	222 95.69 %	232 100 %
Shopping	100 43.10 %	132 56.90 %	232 100 %
Activité associative	165 71.12 %	67 28.88 %	232 100 %
Activité sportive et culturelle	92 39.66 %	140 60.34 %	232 100 %
Visiter des amis	57 24.57 %	175 75.43 %	232 100 %
Visiter de la famille	102 43.97 %	130 56.03 %	232 100 %
Accompagner les enfants à l'école	168 72.41 %	64 27.59 %	232 100 %
Accompagner les enfants à une activité	166 71.55 %	66 28.45 %	232 100 %
Aller au restaurant	66 28.45 %	166 71.55 %	232 100 %
Aller dans un bar	174 75.00 %	58 25.00 %	232 100 %
Aller au cinéma	139 59.91 %	93 40.09 %	232 100 %
Sorties culturelles	118 50.86 %	114 49.14 %	232 100 %
Services divers	66 28.45 %	166 71.55 %	232 100 %

Tableau 29 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation consensuelle de la ville

Il s'agit des mêmes activités que pour le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville avec en plus l'activité « visiter de la famille ». Les autres activités se caractérisent comme étant événementielles pour les individus de ce groupe.

2.1.3. Le groupe avec une représentation récréative de Strasbourg

Nous observons quelles activités, parmi les 13 proposées, sont réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation récréative de Strasbourg (tableau 30).

	Réalisé moins d'une fois par mois	Réalisé au moins une fois par mois	Total
Achat alimentaire	6 5.88 %	96 94.12 %	102 100 %
Shopping	46 45.10 %	56 54.90 %	102 100 %
Activité associative	76 74.51 %	26 25.49 %	102 100 %
Activité sportive et culturelle	46 45.10 %	56 54.9 %	102 100 %
Visiter des amis	25 24.51 %	77 75.49 %	102 100 %
Visiter de la famille	46 45.10 %	56 54.9 %	102 100 %
Accompagner les enfants à l'école	71 69.61 %	31 30.39 %	102 100 %
Accompagner les enfants à une activité	71 69.61 %	31 30.39 %	102 100 %
Aller au restaurant	36 35.29 %	66 64.71 %	102 100 %
Aller dans un bar	79 77.45 %	23 22.55 %	102 100 %
Aller au cinéma	63 61.76 %	39 38.24 %	102 100 %
Sorties culturelles	46 45.10 %	56 54.9 %	102 100 %
Services divers	30 29.41 %	72 70.59 %	102 100 %

Tableau 30 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation récréative de la ville

Huit activités sont surreprésentées par une fréquence de réalisation d'au moins une fois par mois pour les individus de ce groupe ($X^2(12)=227.02, p<.01$) :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité sportive et culturelle
- Visiter des amis
- Visiter de la famille
- Aller au restaurant
- Sorties culturelles
- Services divers

Il s'agit des mêmes activités que pour le groupe avec une représentation consensuelle de la ville avec en plus l'activité « sorties culturelles ». Le reste des activités se caractérise comme événementiel pour les individus de ce groupe.

2.1.4. Le groupe avec une représentation de Strasbourg en quartiers

Nous observons quelles activités, parmi les 13 proposées, sont réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation de Strasbourg en quartiers (tableau 31).

Six activités sont surreprésentées par une fréquence de réalisation d'au moins une fois par mois pour les individus de ce groupe ($X^2(12)=167.63, p<.01$) :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité sportive et culturelle
- Visiter des amis
- Aller au restaurant
- Services divers

Ici, il s'agit des mêmes activités que pour le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville. Les autres activités se caractérisent comme étant événementielles pour les individus de ce groupe.

	Réalisée moins d'une fois par mois	Réalisé au moins une fois par mois	Total
Achat alimentaire	8 9.88 %	73 90.12 %	81 100 %
Shopping	32 39.51 %	49 60.49 %	81 100 %
Activité associative	54 66.67 %	27 33.33 %	81 100 %
Activité sportive et culturelle	30 37.04 %	51 62.96 %	81 100 %
Visiter des amis	16 19.75 %	65 80.25 %	81 100 %
Visiter de la famille	46 56.79 %	35 43.21 %	81 100 %
Accompagner les enfants à l'école	58 71.6 %	23 28.4 %	81 100 %
Accompagner les enfants à une activité	57 70.37 %	24 29.63 %	81 100 %
Aller au restaurant	29 35.8 %	52 64.2 %	81 100 %
Aller dans un bar	59 72.84 %	22 27.16 %	81 100 %
Aller au cinéma	46 56.79 %	35 43.21 %	81 100 %
Sorties culturelles	45 55.56 %	36 44.44 %	81 100 %
Services divers	24 29.63 %	57 70.37 %	81 100 %

Tableau 31 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation de la ville en quartiers

2.1.5. Le groupe avec une représentation de Strasbourg en places

Nous observons quelles activités, parmi les 13 proposées, sont réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation de Strasbourg en places (tableau 32).

Huit activités sont surreprésentées par une fréquence de réalisation d'au moins une fois par mois pour les individus de ce groupe ($X^2(12)=271.28, p<.01$) :

- Achat alimentaire
- Shopping
- Activité sportive et culturelle

- Visiter des amis
- Visiter de la famille
- Aller au restaurant
- Aller au cinéma
- Services divers

Il s'agit des mêmes activités que pour le groupe avec une représentation consensuelle de la ville avec en plus l'activité « aller au cinéma ». Les autres activités se caractérisent comme étant événementielles pour les individus de ce groupe.

	Réalisé moins d'une fois par mois	Réalisé au moins une fois par mois	Total
Achat alimentaire	5 4.85 %	98 95.15 %	103 100 %
Shopping	38 36.89 %	65 63.11 %	103 100 %
Activité associative	81 78.64 %	22 21.36 %	103 100 %
Activité sportive et culturelle	45 43.69 %	58 56.31 %	103 100 %
Visiter des amis	21 20.39 %	82 79.61 %	103 100 %
Visiter de la famille	44 42.72 %	59 57.28 %	103 100 %
Accompagner les enfants à l'école	77 74.76 %	26 25.24 %	103 100 %
Accompagner les enfants à une activité	81 78.64 %	22 21.36 %	103 100 %
Aller au restaurant	37 35.92 %	66 64.08 %	103 100 %
Aller dans un bar	76 73.79 %	27 26.21 %	103 100 %
Aller au cinéma	45 43.69 %	58 56.31 %	103 100 %
Sorties culturelles	50 48.55 %	53 51.46 %	103 100 %
Services divers	30 29.13 %	73 70.87 %	103 100 %

Tableau 32 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation de la ville en places

2.1.6. Conclusion

Il existe un large consensus entre les différents groupes autour des activités déclarées comme quotidiennes ou événementielles. Les six activités : « achat alimentaire », « shopping », « sport », « visite à des amis », « aller au restaurant » et « se rendre dans divers services » sont pour tous les groupes caractérisées comme des activités quotidiennes ancrées dans une routine. À l'inverse, les quatre activités : « associatives », « aller dans un bar », « accompagner l'enfant à l'école » ou « à une activité extrascolaire », relèvent pour tous les groupes du domaine événementiel.

Cependant, ces groupes se distinguent aussi sur trois autres activités : « visiter la famille », « aller au cinéma » et « faire des sorties culturelles » (figure 41).

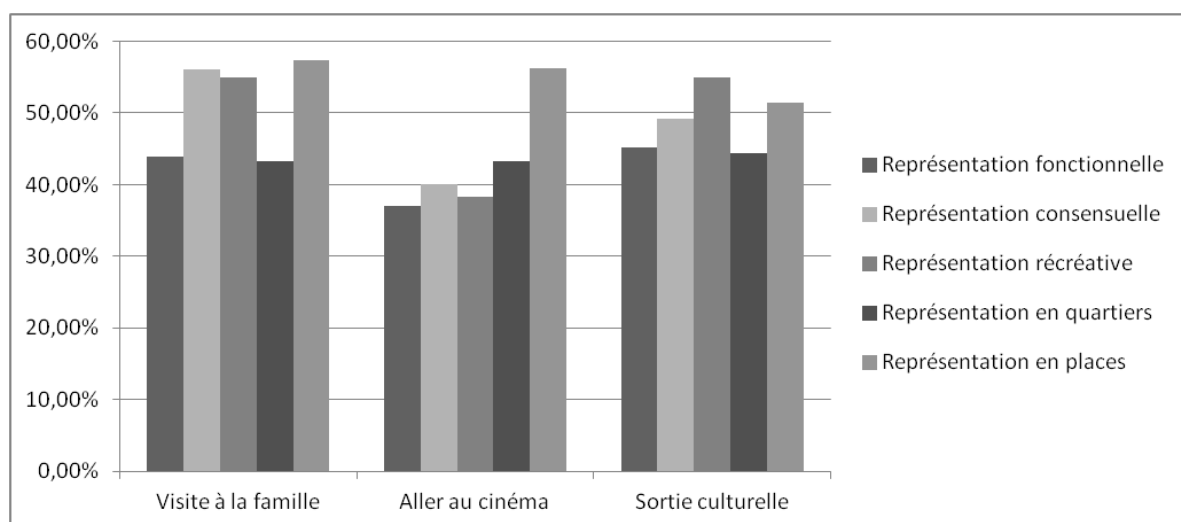


Figure 41 : Pourcentage d'individus qui réalisent au moins une fois par mois les activités : visiter la famille, aller au cinéma et faire des sorties culturelles pour chaque groupe cognitif

L'activité « visiter de la famille » apparaît habituelle dans trois groupes : le groupe avec une représentation consensuelle de la ville, celui avec une représentation récréative et celui avec une représentation en places. Effectivement, en comparaison des deux autres groupes, il y a une surreprésentation significative d'individus définissant cette activité comme routinière ($X^2(1)=9.44, p<.01$).

L'activité « aller au cinéma » est caractéristique du groupe avec une représentation de ville en quartiers. Les individus le constituant sont significativement surreprésentés dans la

déclaration de cette activité comme routinière par rapport aux autres groupes ($\chi^2(1)=10.33$, $p<.01$).

Les sorties culturelles apparaissent uniquement habituelles chez le groupe ayant une représentation récréative de la ville. Cette activité caractérise ce groupe par rapport aux autres ($\chi^2(1)=9.32$, $p<.01$).

Ainsi, hormis le groupe avec une représentation fonctionnelle et celui avec une représentation en quartiers qui partagent les mêmes activités quotidiennes, les différents groupes se distinguent par ces dernières. Il est intéressant de souligner que les deux groupes qui partagent les mêmes activités quotidiennes sont ceux ayant une représentation avec une dimension fonctionnelle et un traitement de l'espace urbain analytique. Ces résultats laissent supposer que les différentes cognitions spatiales seraient en lien avec différentes pratiques de la ville. Pour vérifier cela, il est maintenant nécessaire d'observer les pratiques spatiales de chaque groupe mises en œuvre pour réaliser ces activités.

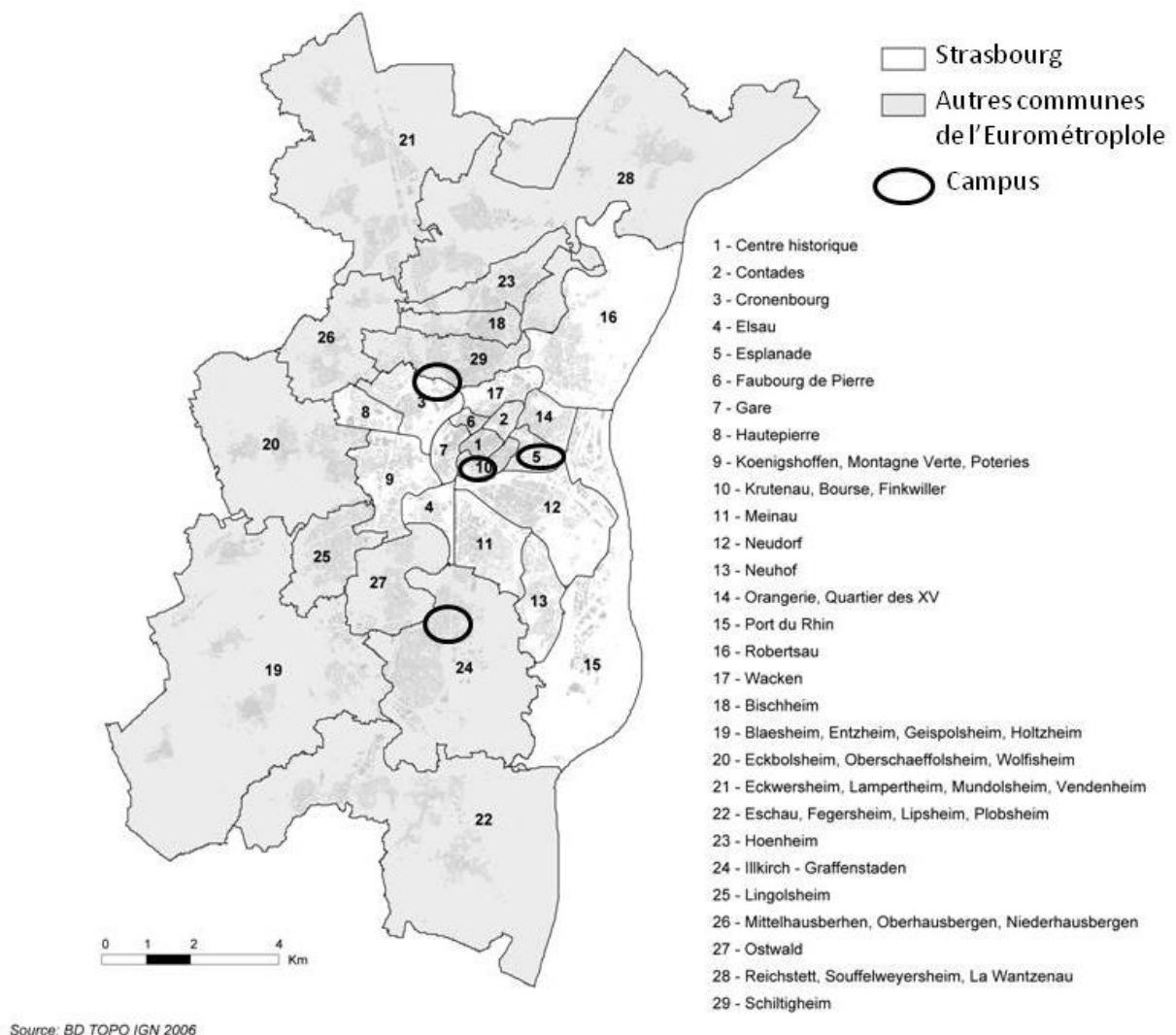
2.2. Description des mobilités quotidiennes des groupes sociocognitifs

Avant d'explorer les localisations spatiales des activités quotidiennes de chaque groupe et de définir les espaces de vie dessinés par les mobilités, il est important de souligner que le lieu de travail et le lieu de résidence sont les deux localisations géographiques les plus structurantes de l'espace de vie des individus actifs (Joye *et al.*, 1995 ; Carpentier & Gerber, 2009 ; etc.). Pour cette raison, nous commencerons par observer si l'existence de différentes représentations de la ville peut être liée à ces ancrages géographiques. Ensuite, il sera possible de s'attacher aux autres fréquentations spatiales afin de déterminer si leur dispersion dans l'espace géographique est en relation avec les différentes représentations spatiales de ville, tout en tenant compte de l'importance du lieu de travail et du lieu de résidence.

2.2.1. Localisation des lieux de travail :

Bien que toutes les personnes interrogées ici travaillent à l'Université de Strasbourg, il existe cependant quatre principaux campus qui se localisent à divers endroits de la ville et même en dehors (figure 42). Le campus central se trouve ainsi dans le quartier Esplanade, le campus de médecine dans le quartier Krutenau-Bourse-Finkwiller, le campus de Cronenbourg-

Schiltigheim dans les quartiers Cronenbourg et Schiltigheim, et enfin le campus d'Illkirch dans le quartier d'Illkirch.



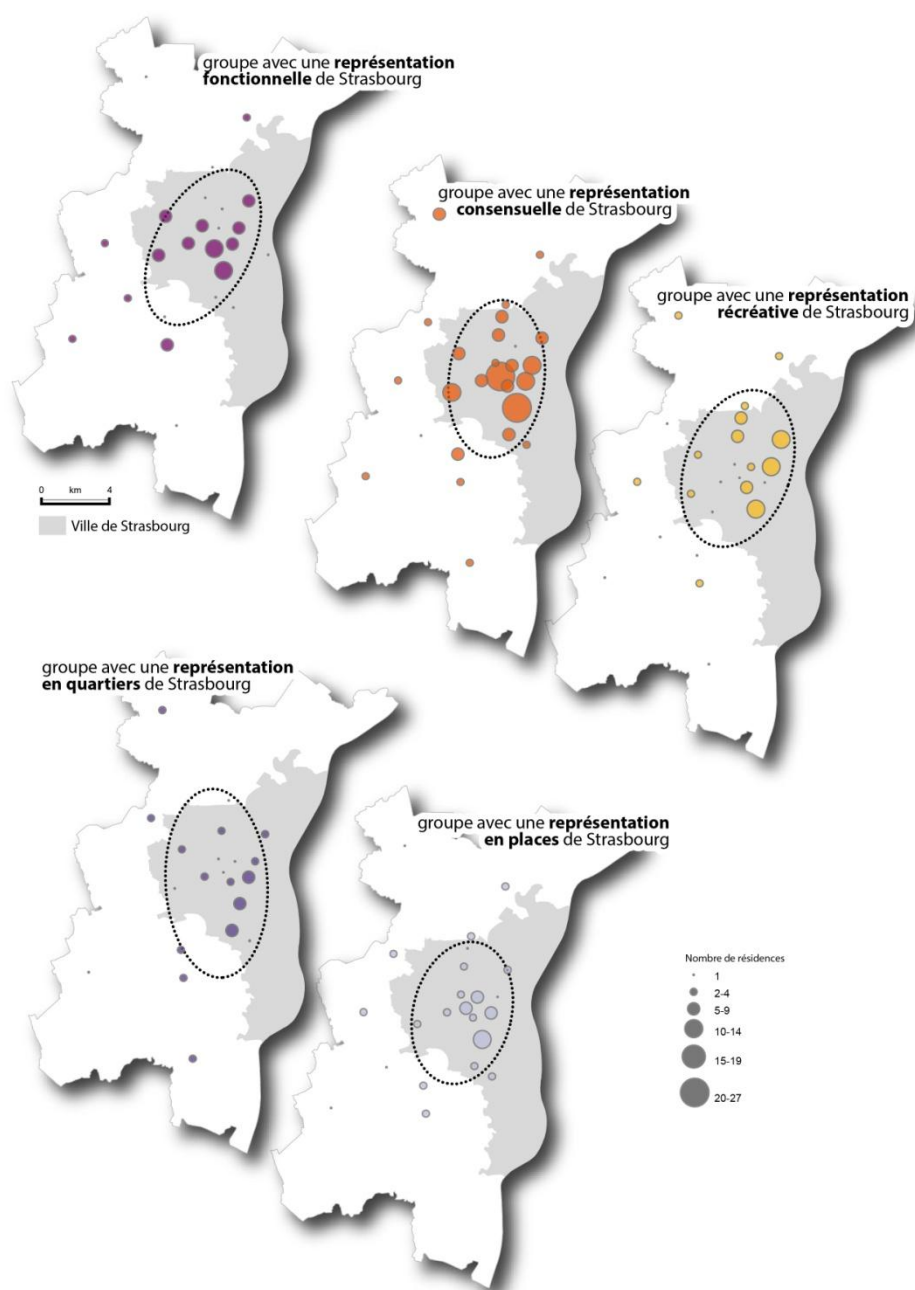
Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Figure 42 : Localisation spatiale des quatre principaux campus de l'Université de Strasbourg

De fait, il semble important de déterminer si les groupes sociocognitifs se différencient par leur lieu de travail. Nous remarquons alors qu'aucun groupe ne se caractérise par une surreprésentation d'un lieu de travail en particulier ($\chi^2(12)=16.86$, ns). En effet, la distribution des lieux de travail est identique entre les groupes et pour chacun d'eux plus de 60 % des individus travaillent dans le campus central. Les différentes cognitions spatiales n'apparaissent donc pas être en relation avec le lieu de travail.

2.2.2. Localisation des lieux de résidence

Lorsqu'on observe la localisation des lieux de résidence dans l'ensemble de l'Eurométropole de Strasbourg pour chaque groupe, aucune différence marquante n'apparaît (figure 43).



Réalisation : Anne-Christine Bronner

Figure 43 : Localisations spatiales des lieux de résidences dans l'Eurométropole de Strasbourg selon les groupes sociocognitifs

En effet, la localisation des lieux de résidence de chaque individu par quartier dans la ville de Strasbourg et par communes dans le reste de l'Eurométropole permet de montrer une concentration importante des lieux de résidence dans Strasbourg pour tous les groupes. Afin de pouvoir comparer plus précisément les dispersions de ces localisations, des ellipses de déviation standard sont réalisées (figure 43). Celles-ci permettent de présenter certaines tendances spatiales propres aux groupes, en illustrant leur dispersion moyenne et leur direction (orientation). Pour définir les axes de l'ellipse, l'écart type des coordonnées x et y à partir du centre moyen est calculé. Ainsi, des dispersions relativement semblables sont remarquées entre les groupes sauf, peut-être, pour le groupe avec une représentation fonctionnelle et le groupe avec une représentation en quartiers qui semblent avoir des lieux de résidence plus dispersés et moins centrés sur la ville de Strasbourg.

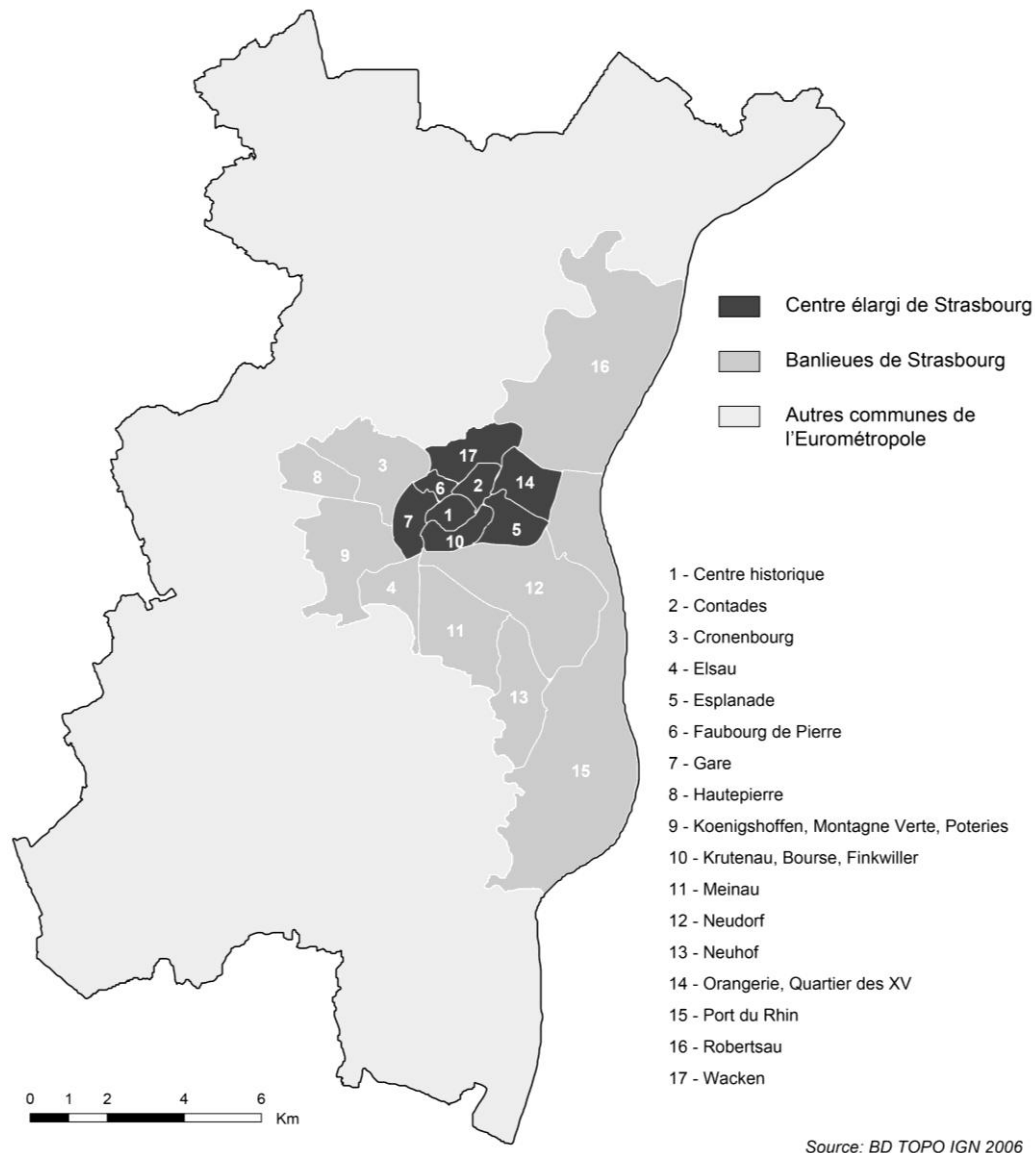
Suite à ces premières observations, il apparaît nécessaire d'étudier les localisations spatiales des lieux de résidence de manière plus fine à l'intérieur de la ville de Strasbourg. Il est également pertinent de considérer les résidences qui sont en dehors de l'Eurométropole de Strasbourg et qui représentent 30.24 % des individus interrogés. Pour cela, quatre grandes zones spatiales de Strasbourg sont confrontées : le centre élargi de Strasbourg, les banlieues de la ville, les autres communes de l'Eurométropole et celles qui sont à l'extérieur de cette dernière.

L'opposition entre le centre élargi et les banlieues de la ville à l'avantage d'être construit sur la base des discours produits par les interviewés durant l'entretien autour du JRS⁴¹. En effet, notre objectif n'étant ni d'effectuer une localisation spatiale précise des lieux de résidence des individus ni de déterminer exactement où se trouvent les frontières du centre-ville de Strasbourg, il semble que se baser sur un découpage proche de celui perçu par les personnes interrogées reste un bon indicateur d'oppositions géographiques.

En plus de ces deux zones spatiales, les communes incluses dans l'Eurométropole de Strasbourg⁴² et celles qui sont en dehors sont également considérées comme deux zones spatiales supplémentaires (figure 44).

⁴¹ 67.86% des individus interviewés lors des entretiens considèrent le centre-ville de manière générale comme constitué du centre historique et des faubourgs autour de celui-ci. Il est à noter que cette définition du centre-ville correspond à des frontières physiques marquées par une autoroute, une nationale et des cours d'eau.

⁴² Définit le territoire d'intercommunalité autour de Strasbourg.



Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Figure 44 : Découpage de l'Eurométropole de Strasbourg en trois zones spatiales

La distribution des individus dans ces quatre zones spatiales ne diffère pas significativement ($X^2(12)=20.61$, *ns*) entre les groupes sociocognitifs (tableau 33).

Cependant, une tendance statistique est remarquable ($p=.06$). Les personnes qui résident hors de l'Eurométropole de Strasbourg semblent être surreprésentées dans le groupe avec une représentation fonctionnelle (40.25 % des individus de ce groupe).

Les individus du groupe avec une représentation consensuelle et du groupe avec une représentation en places ont tendance à être surreprésentés dans le centre-ville (respectivement 30.17 % et 27.89 % de leurs individus). Notons que les individus du groupe

avec une représentation de la ville en places semblent aussi avoir tendance à résider plus fréquemment dans les communes hors de l’Eurométropole (31.73 % de ces individus).

	Centre élargi de Strasbourg	Banlieues de Strasbourg	Autres communes de l’Eurométropole de Strasbourg	Communes en dehors de l’Eurométropole de Strasbourg	Total
Représentation fonctionnelle	36 22.64 %	32 20.13 %	27 16.98 %	64 40.25 %	159 100 %
Représentation consensuelle	70 30.17 %	59 25.43 %	47 20.26 %	56 24.14 %	232 100 %
Représentation récréative	22 21.57 %	27 26.47 %	28 27.45 %	25 24.51 %	102 100 %
Représentation en quartiers	16 19.75 %	23 28.40 %	15 18.52 %	27 33.33 %	81 100 %
Représentation en places	29 27.89 %	20 19.23 %	22 21.15 %	33 31.73 %	104 100 %

Tableau 33 : Effectif des individus selon leur lieu de résidence pour les groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation récréative de la ville et le groupe avec une représentation en quartiers de la ville ont tous les deux tendance à se composer d’individus qui vivent dans les banlieues de Strasbourg (respectivement 26.47 % et 28.40 %). Notons que les individus du groupe avec une représentation récréative de la ville semblent aussi avoir tendance à résider plus fréquemment que les autres groupes dans les communes de l’Eurométropole (27.45 % des individus de ce groupe), et ceux du groupe avec une représentation en quartiers de la ville dans des communes hors de l’Eurométropole (33.33 % des individus de ce groupe).

Ces résultats montrent qu’il existe une relation tendancielle entre les différentes cognitions spatiales et les lieux de résidence. Il n’est pas étonnant de considérer que le lieu de résidence soit lié à des représentations et à des pratiques particulières de l’espace urbain (Carpentier, 2007b), mais ici cela apparaît seulement comme une tendance qui ne permet pas de caractériser les groupes. Certainement du fait d’un manque d’hétérogénéité spatiale dans l’opposition centre, banlieues et autres communes ou encore de l’homogénéité de la population interrogée. Il reste toutefois intéressant de souligner que les groupes qui possèdent une représentation évaluative de Strasbourg avec un traitement holistique de la ville (représentation consensuelle et représentation en places de la ville) semblent résider plus

fréquemment que les autres groupes dans ou à proximité du centre-ville. Ainsi, les représentations évaluatives et globales de Strasbourg auraient tendance à être liées à des fréquentations quotidiennes de la ville et les représentations fonctionnelles et analytiques auraient tendance à être dépendantes de fréquentations plus occasionnelles.

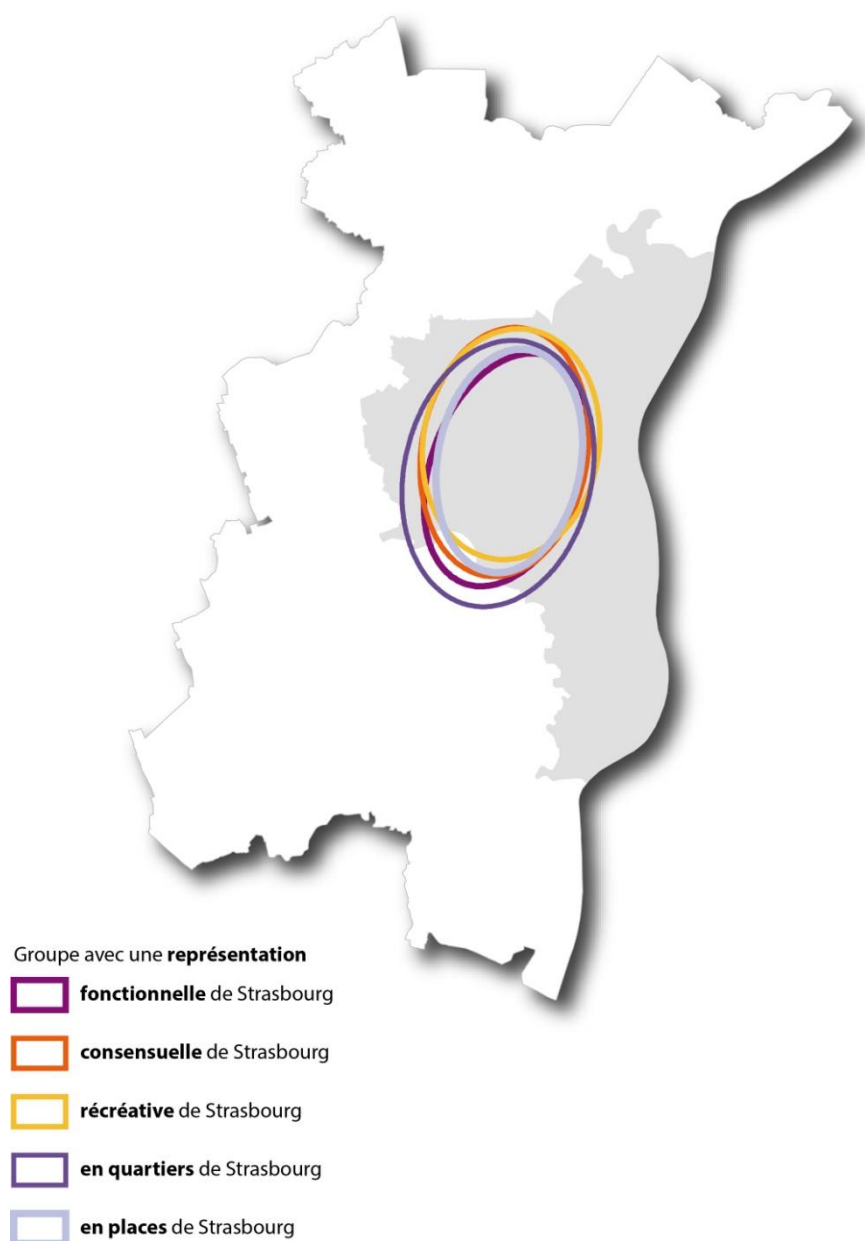
Afin de continuer cette description, les localisations spatiales des activités quotidiennes hors travail seront maintenant analysées.

2.2.3. Localisation des activités quotidiennes

Il est important de rappeler que les répondants au questionnaire devaient, après avoir renseigné leurs activités quotidiennes, préciser le lieu le plus fréquent de leurs réalisations. Afin de réduire l'aspect fastidieux de cette tâche, une sélection aléatoire proposait cinq activités à localiser parmi l'ensemble coché. En d'autres termes, lorsque les individus validaient plus de cinq activités quotidiennes, seulement cinq d'entre elles étaient aléatoirement sélectionnées pour être traitées (cf. présentation de la recherche). Ainsi le nombre de localisations spatiales pour une activité est souvent plus faible que le nombre d'individus ayant déclaré la réaliser quotidiennement. Toutefois, toutes choses étant égales par ailleurs, la sélection aléatoire nous permet d'éviter toute surreprésentation d'un profil particulier d'individu pour une activité donnée.

Lorsqu'on observe les ellipses de déviation standard qui représentent les mobilités quotidiennes des groupes sociocognitifs (hors travail et résidence) dans l'ensemble de l'Eurométropole de Strasbourg, aucune différence marquante n'apparaît (figure 45).

En effet, les dispersions spatiales moyennes dessinées par la réalisation des activités quotidiennes de chaque groupe sont relativement semblables. Il est cependant possible de noter une tendance pour le groupe avec une représentation en quartiers de la ville à avoir une ellipse légèrement plus étendue. Ainsi, la localisation des lieux d'activités quotidiennes de chaque individu par quartier dans la ville de Strasbourg et par communes dans le reste de l'Eurométropole montre une concentration de leur réalisation dans la ville de Strasbourg. Il est probable que ces activités s'organisent autour du lieu de travail qui est géographiquement central pour tous les groupes et que la dispersion légèrement plus importante du groupe avec une représentation en quartier soit liée à ses lieux de résidence aussi légèrement plus éloignés du centre-ville de Strasbourg sans que cela soit pour autant significatif.



Réalisation : Anne-Christine Bronner

Figure 45 : Dispersions moyennes des mobilités quotidiennes hors domicile et travail pour les groupes sociocognitifs

De la même manière que pour les lieux de résidence, il est pertinent d'observer ces localisations géographiques de manière plus fine à l'intérieur de la ville de Strasbourg et de considérer celles qui sont en dehors de l'Eurométropole de Strasbourg (19.26 % des localisations géographiques totales). Pour ce faire, nous reprenons le découpage en 3 zones de l'Eurométropole utilisées pour décrire les localisations des lieux de résidence (figure 44).

Cette analyse montre qu'il n'existe pas de distributions significativement différentes des localisations spatiales des activités quotidiennes entre les groupes ($X^2(12)=19.09$, *ns*). Pour chacun d'entre eux, plus de 45 % des individus réalisent leurs activités quotidiennes dans le centre-ville de Strasbourg.

Finalement, ces analyses ont mis en évidence que les différentes représentations spatiales de la ville ne sont pas forcément en lien direct avec les différentes localisations spatiales des lieux fréquentés pour réaliser des activités quotidiennes, et ce, même concernant le travail. De plus, le lieu de résidence ne semble pas structurer les localisations spatiales des activités quotidiennes qui apparaissent ici se dérouler prioritairement autour du lieu de travail dans le centre-ville élargi de Strasbourg. Cependant, le fait d'habiter le centre-ville semble être en rapport avec une représentation évaluative et globale de celui-ci.

Pour finir ce chapitre, nous nous intéresserons à la définition sociodémographique des lieux fréquentés quotidiennement. Cela permettra d'observer, au-delà de leur étendue spatiale, les caractéristiques socio-spatiales des espaces de vie propres à chaque groupe et d'explorer notre hypothèse selon laquelle l'espace de vie se définit surtout par ses caractéristiques sociodémographiques.

3. Les espaces de vie des groupes sociocognitifs

Afin de pouvoir décrire les caractéristiques sociodémographiques des espaces de vie des groupes sociocognitifs, nous cherchons d'abord à identifier les différentes zones socio-spatiales de l'Eurométropole de Strasbourg. Par zones socio-spatiales, nous entendons des surfaces géographiques qui se caractérisent par des définitions sociodémographiques particulières. De cette façon, il sera possible de confronter les espaces de vie de chaque groupe afin de déterminer si au-delà de leur étendue spatiale, ces derniers se différencient par leur aspect sociodémographique. En d'autres termes, nous cherchons à observer si l'ancrage spatial des mobilités quotidiennes est dépendant de la dimension socio-physique des lieux.

3.1. Identification de différentes zones socio-spatiales dans l'Eurométropole de Strasbourg

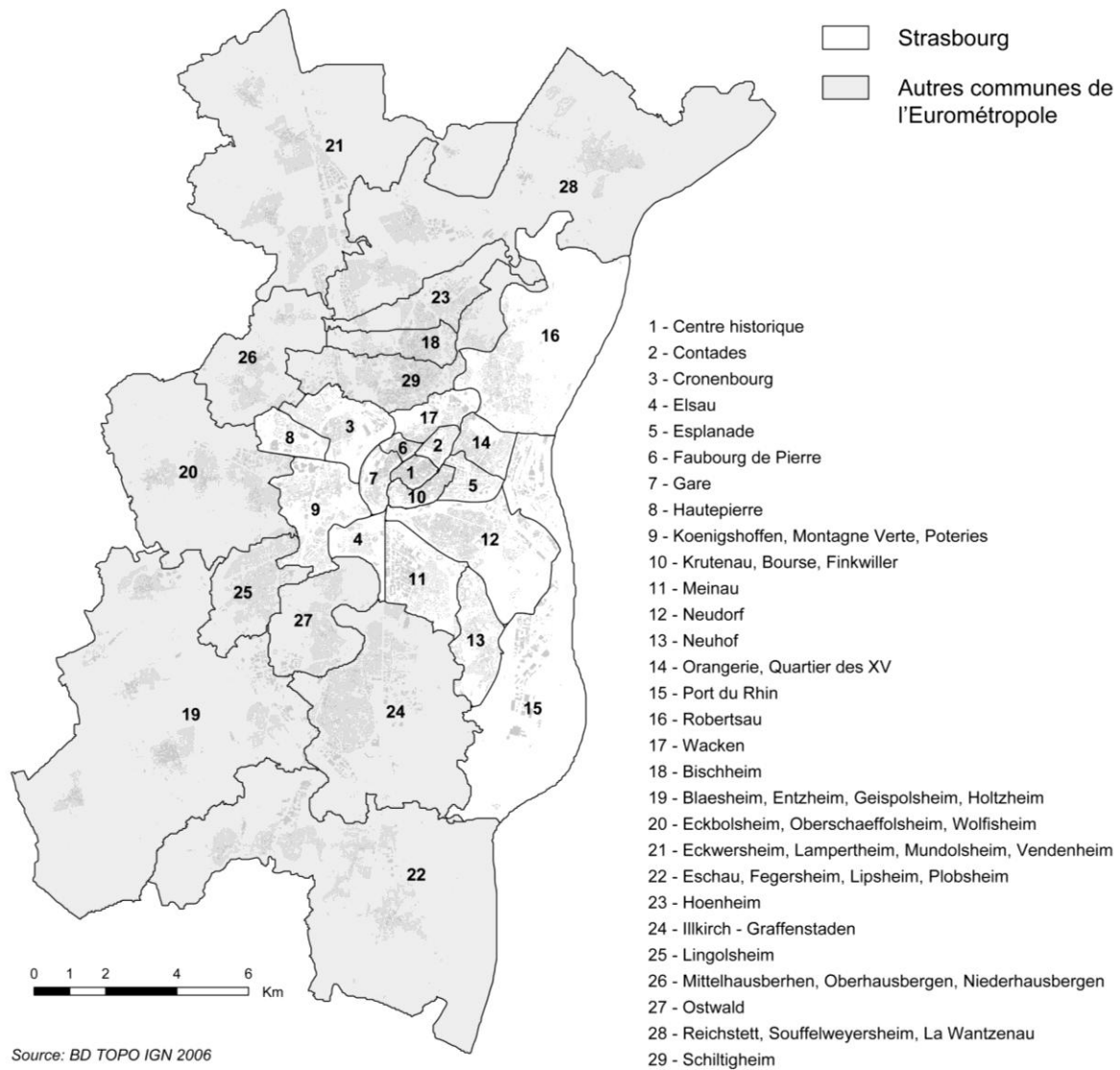
Pour identifier ces différentes zones socio-spatiales, nous utilisons une base de données sociodémographique sur l'Eurométropole de Strasbourg issue de l'Enquête Ménages

Déplacements (l'EMD) publiée en 2012. Sa méthodologie est mise au point par le Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publics (CERTU). Elle vise à étudier les mobilités spatiales des habitants de l'Eurométropole de Strasbourg de manière représentative par un recueil important de données sociales et spatiales sur les individus et leurs déplacements. Ces données couvrent 2187 ménages comprenant au total 5631 individus.

3.1.1. Réalisation d'une AFC à partir des données l'EMD

À partir des données de l'EMD, il est possible de donner une définition sociodémographique d'une zone géographique selon les individus qui l'habitent. Dans l'objectif de garder une certaine précision dans la description de ces différentes zones géographiques, celles-ci sont considérées à l'échelle du quartier dans la ville de Strasbourg (17 unités spatiales) et à l'échelle des communes pour le reste de l'Eurométropole de Strasbourg (12 unités spatiales, dont certaines regroupent plusieurs communes homogènes selon l'EMD). Il est très probablement impossible de donner une définition sociodémographique d'une zone géographique qui représente les lieux en dehors de l'Eurométropole de Strasbourg de façon représentative, c'est pourquoi cette analyse se restreint à cette dernière (figure 46).

À partir de ces 29 surfaces géographiques, un tableau de contingence est réalisé avec les caractéristiques sociodémographiques des individus qui y résident.



Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Figure 46 : Les différentes surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg considérées pour l'identification de zones socio-spatiales

Les variables sociodémographiques retenues pour définir les surfaces géographiques sont celles qui permettent de définir les caractéristiques sociales des individus qui y résident et de l'environnement physique dans lequel ils vivent, d'ailleurs souvent dépendantes les unes des autres (Félonneau, 2003). Nous avons également veillé à ce que l'effectif des individus pour chaque modalité soit équilibré au sein de chaque variable afin de pouvoir réaliser l'AFC (tableau 34).

Variables	PCS	Occupation de la personne	Revenus annuels ⁴³	Niveau scolaire	Âge	Environnement de l'habitat
Modalités	Sans activité	Travail à temps plein	Inférieur à 10 000 euros	Primaire à secondaire (non titulaire du BAC)	Inférieur à 20 ans	Habitat dense
	Ouvrier, technicien	Travail à temps partiel	10 000 à 20 000 euros	BAC à BAC+2	20 à 39 ans	Lotissement de maisons individuelles
	Intermédiaire et employé	Étudiant	20 000 à 30 000 euros	Supérieur à BAC+3	40 à 60 ans	Petit collectif
	Cadre et intellectuelle	Scolaire, jusqu'au BAC	30 000 à 40 000 euros	En cours de scolarisation ou d'étude	Supérieur à 60 ans	Grand collectif
	Agriculteur, artisan et libéral (indépendant)	Chômeur, chercheur d'emploi	Supérieur à 40 000 euros	Pas d'études		Tissu mixte de type faubourg
		Retraité				

Tableau 34 : Variables sociodémographiques retenues dans l'EDM pour définir les 29 surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg

Pour traiter ces données, et en vue d'effectuer une CAH permettant d'identifier des zones socio-spatiales dans l'Eurométropole de Strasbourg, une analyse factorielle des correspondances (AFC) est réalisée à partir de l'ensemble de ces variables. Celle-ci permet en effet de réduire l'information et de rassembler un nombre réduit de dimensions (facteurs) regroupant la plus grande partie de l'information initiale en s'attachant aux valeurs relatives, c'est-à-dire aux correspondances entre les variables (cf. annexe 13).

Selon la méthode du coude⁴⁴, nous retenons les trois premiers axes de l'AFC qui expliquent 73.22 % de la variance totale (figure 47).

⁴³ Sachant que le revenu annuel moyen des ménages français en 2013 est de 21346 euros net (Insee, enquête niveaux de vie en 2013).

⁴⁴ Le coude de Cattell, consiste à déterminer le nombre de facteurs qui se situent avant le changement abrupt de la pente. L'information rajoutée par les points qui suivent ce changement, appelé rupture du coude, est peu pertinente.

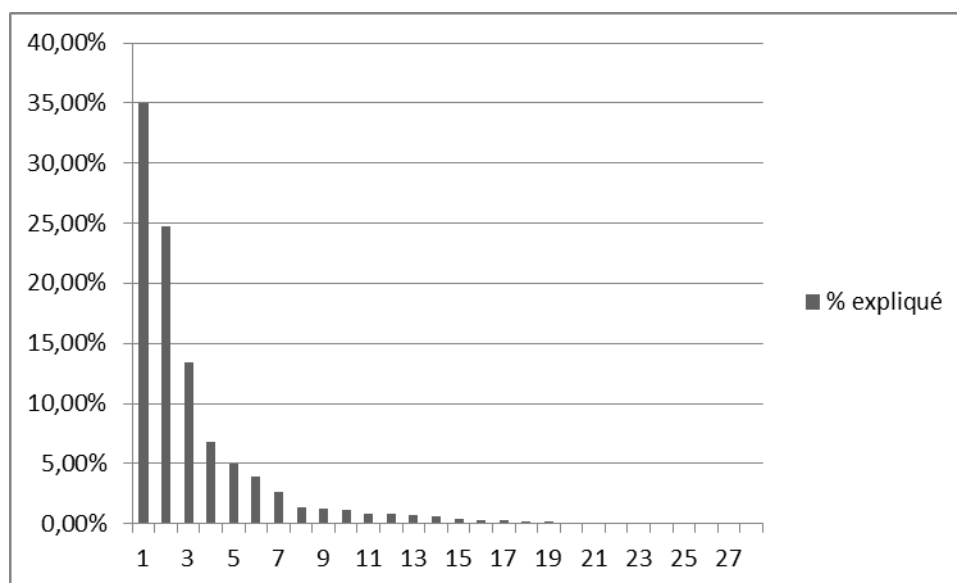


Figure 47 : Histogramme de la variance expliquée par chaque axe de l'AFC sur les caractéristiques sociodémographiques des 29 surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg

Nous cherchons maintenant à décrire ces trois facteurs en observant les coordonnées des modalités qui ont une contribution supérieure à la moyenne et un cosinus élevé pour chacun d'entre eux (cf. annexe 14).

Le premier axe explique 34.98 % de la variance totale (figure 48). Il oppose des ouvriers-techniciens diplômés du secondaire aux étudiants âgés de 21 à 39 ans, ayant un diplôme supérieur au BAC+3 et vivant dans un environnement d'habitats denses avec un faible revenu. C'est une dimension qui relève du niveau culturel et où sont apparemment opposées les zones caractérisées par des individus faiblement diplômés et celles caractérisées par des individus qui le sont fortement.

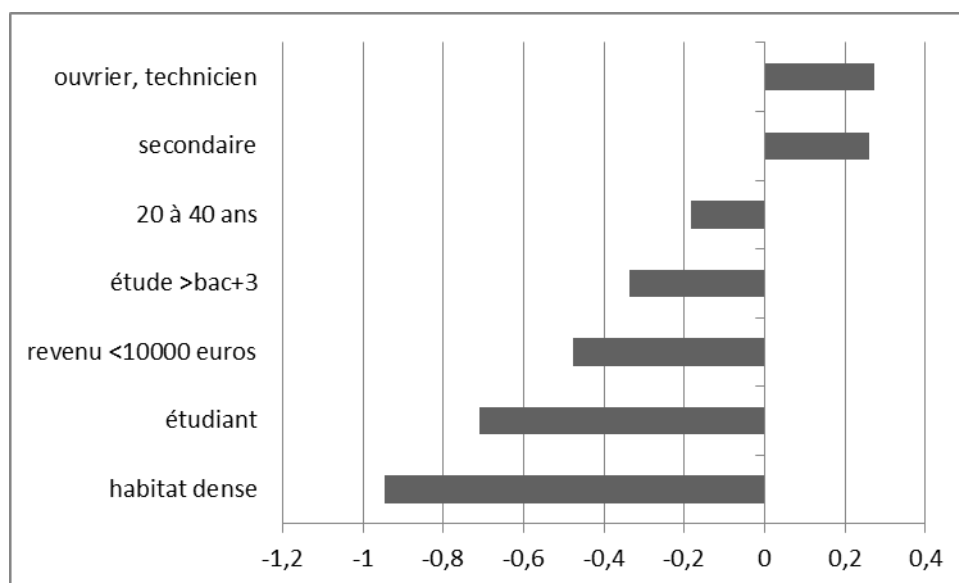


Figure 48 : Coordonnées des modalités sociodémographiques avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le premier axe de l'AFC

Le deuxième axe explique 24.79 % de la variance totale (figure 49). Celui-ci oppose des cadres-intellectuelles âgés de plus de 60 ans, ayant un revenu supérieur à 40 000 euros et vivant dans des maisons individuelles, aux chômeurs et chercheurs d'emplois ayant un revenu inférieur à 10 000 euros, vivant dans de grands ensembles. Il s'agit d'une dimension articulée autour du niveau économique qui oppose les zones spatiales où résident des individus économiquement opposés dans les extrêmes.

Enfin, le troisième axe explique 13.45 % de la variance totale (figure 50). Il oppose les tissus urbains mixtes de type faubourg aux maisons individuelles et habitats denses. Cette dimension se concentre particulièrement sur l'environnement de l'habitat, opposant des zones géographiques populaires (faubourgs périphériques au centre-ville) à d'autres, plus exclusives (centre-ville et banlieues pavillonnaires).

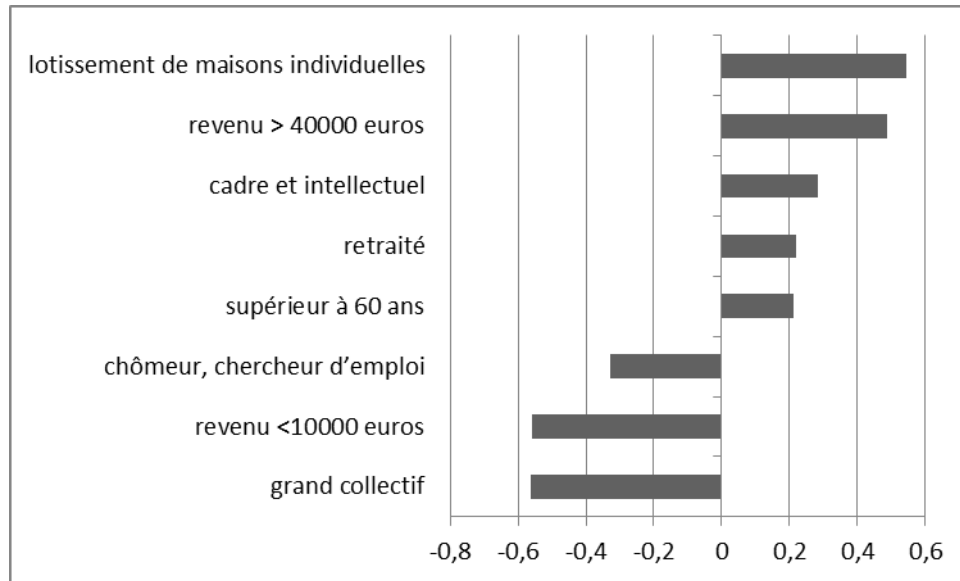


Figure 49 : Coordonnées des modalités sociodémographiques avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le deuxième axe de l'AFC

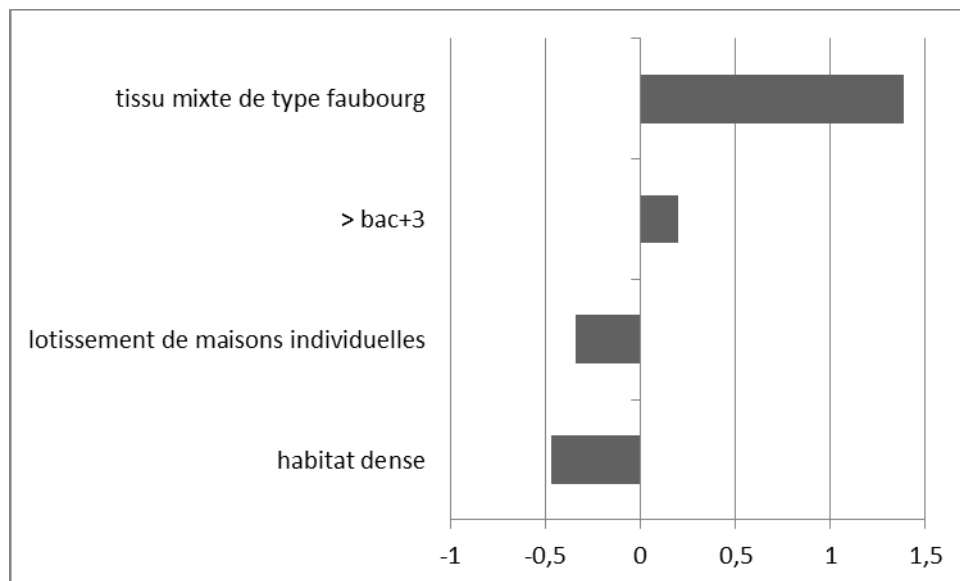


Figure 50 : Coordonnées des modalités sociodémographiques avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le troisième axe de l'AFC

Il est maintenant possible de caractériser l'ensemble des surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg par ces classes agrégées.

3.1.2. Réalisation d'une CAH à partir des trois facteurs principaux de l'AFC

Une classification ascendante hiérarchique⁴⁵ (CAH) est réalisée à partir des coordonnées des 29 surfaces géographiques sur les trois facteurs principaux de l'AFC afin d'identifier des zones socio-spatiales dans l'Eurométropole de Strasbourg.

Les résultats de cette CAH proposent dans l'idéal de considérer quatre types de zones socio-spatiales (figure 51). Cependant, l'observation de ces zones laisse apparaître un découpage géographique grossier qui se rapproche de distinctions communes, opposant principalement le centre-ville de Strasbourg à ses banlieues (cf. annexe 15). Afin de pouvoir examiner des surfaces socio-spatiales plus fines, nous préférons considérer un découpage en six zones qui permettent également un gain d'inertie intra-classe important (figure 51).



Figure 51 : Arbre hiérarchique de la CAH réalisée à partir de l'AFC sur les modalités sociodémographiques de l'Eurométropole de Strasbourg

Pour décrire ces six zones socio-spatiales, nous réalisons une analyse de caractérisation des groupes « group characterization » qui permet une description statistique comparative des classes. Ce test est la statistique de comparaisons de moyennes qui caractérise les différents groupes de manière univariée en hiérarchisant les modalités les plus discriminantes. Pour cela, une « valeur test » est calculée pour l'ensemble des modalités afin de déterminer celles qui

⁴⁵ Nous utilisons la méthode de Ward permettant le regroupement des zones selon un calcul de distances interclasses avec un gain minimum d'inertie intra-classe.

caractérisent un groupe d'individus. L'objectif est alors de pointer ce qui distingue le groupe par un indice qui montre la significativité de la comparaison entre les valeurs de l'échantillon initial et de celles du groupe en question (Lebart *et al.*, 2000).

Dans le cas de la classification ascendante hiérarchique, la significativité de la valeur test est difficilement définissable par un seuil. En effet, les variables participent de fait à la constitution des groupes et apparaissent souvent avec une valeur test élevée. C'est alors le décrochement de ces valeurs qu'il est pertinent d'analyser afin de distinguer celles qui s'éloignent des autres.

La réalisation de ce test permet d'observer pour chaque groupe le nombre moyen d'individus qui se définissent par l'ensemble des modalités, ainsi que les valeurs tests qui renseignent sur la significativité de leur caractérisation (ou non) par rapport aux moyennes de l'ensemble de l'échantillon. Un histogramme des valeurs tests pour chaque zone socio-spatiale laisse ainsi la possibilité d'observer les décrochements de valeur et de déterminer les modalités qui les caractérisent. Il est également important de préciser que si les valeurs élevées représentent une surreprésentation des modalités dans la zone socio-spatiale, les valeurs faibles représentent une sous-représentation qui les caractérise aussi.

La première zone socio-spatiale de la CAH (figure 52) est, caractérisée par une surreprésentation d'un environnement physique constitué d'un habitat dense, de résidents qui sont étudiants et de ménages qui ont un salaire annuel moyen inférieur à 10 000 euros par an. Elle se caractérise également par une sous-représentation d'individus âgés de 40 à 60 ans, avec un niveau scolaire de primaire ou secondaire, actuellement scolarisés en primaire ou secondaire et d'un environnement physique constitué de maisons individuelles.

Cette zone socio-spatiale marque alors un environnement propre au centre-ville habité par des étudiants avec peu de revenus et un capital culturel important.

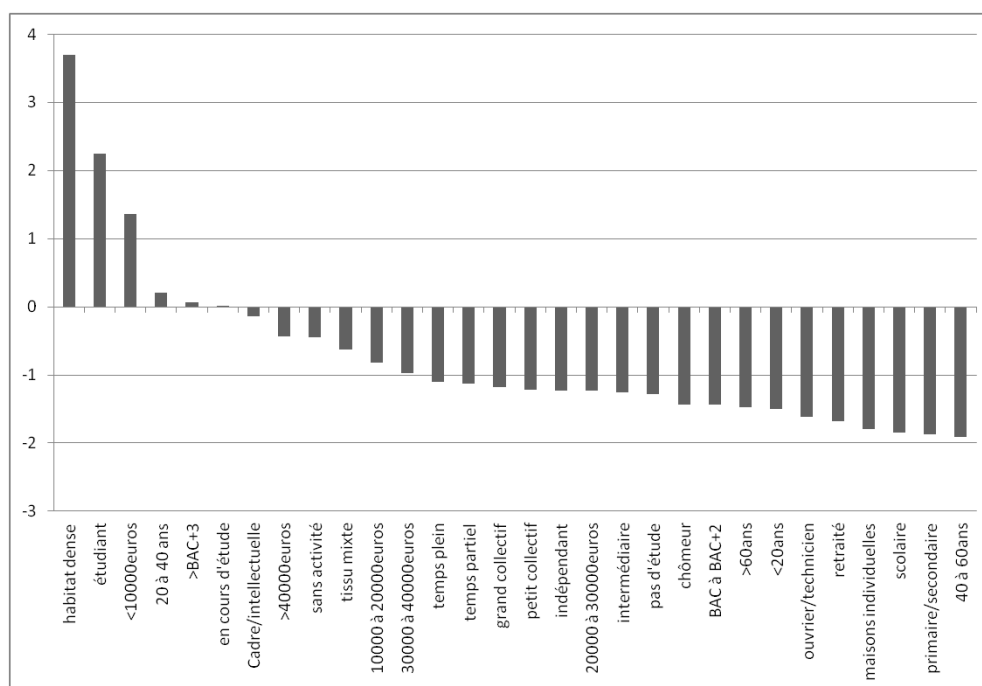


Figure 52 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la première zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg

La deuxième zone socio-spatiale (figure 53) se caractérise par une surreprésentation de résidents qui ont un niveau de diplôme supérieur à un BAC+3, qui ont une profession libérale ou indépendante et un salaire annuel moyen supérieur à 40 000 euros par ménage. Elle se caractérise aussi par une sous-représentation d'individus qui sont ouvriers ou techniciens, qui ont un salaire annuel moyen entre 10 000 et 20 000 euros par ménage, qui ont niveau scolaire de primaire ou secondaire et d'un environnement physique constitué de maisons individuelles.

Cette zone socio-spatiale marque la présence de résidents ayant des niveaux de professions, de diplômes et de salaires élevés. Son environnement physique s'oppose aux maisons individuelles et serait plus proche d'un tissu mixte de type faubourg.

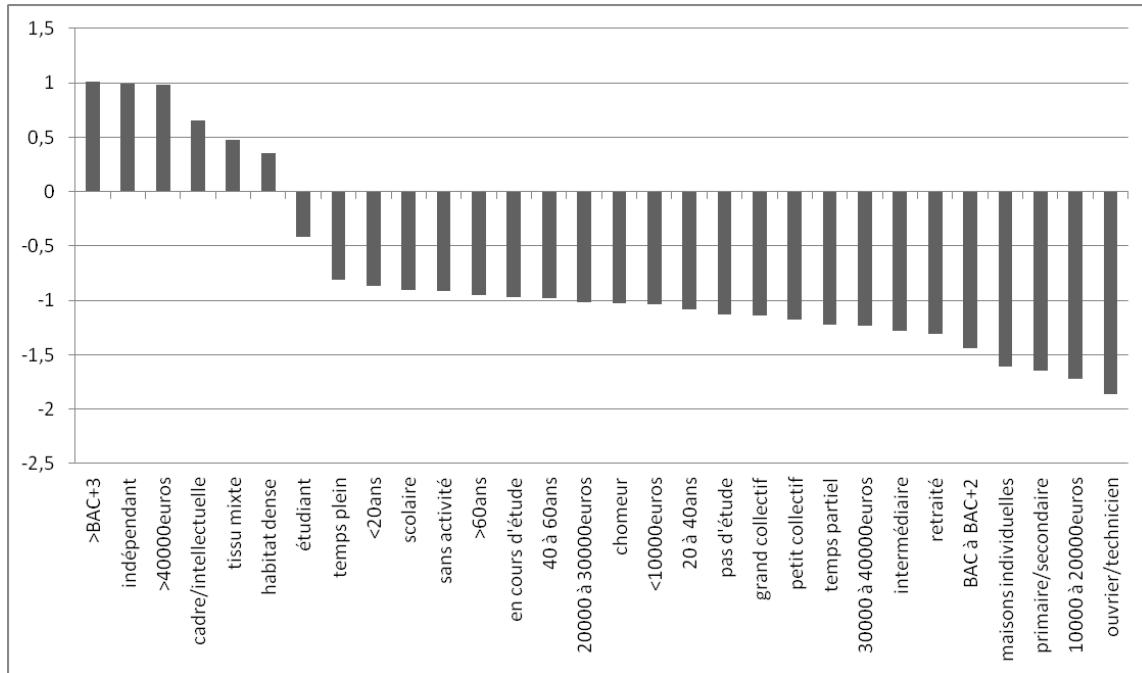


Figure 53 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la deuxième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg

Pour la troisième zone socio-spatiale (figure 54), c'est la surreprésentation de résidents étudiants précaires qui ont un salaire annuel moyen inférieur à 10 000 euros par ménage avec un environnement physique de grands ensembles qui la caractérise. Il est aussi à noter une sous-représentation d'individus qui n'ont pas fait d'étude et de la présence de maisons individuelles.

Cette zone socio-spatiale marque ainsi un environnement de grands ensembles habité par des étudiants économiquement précaires.

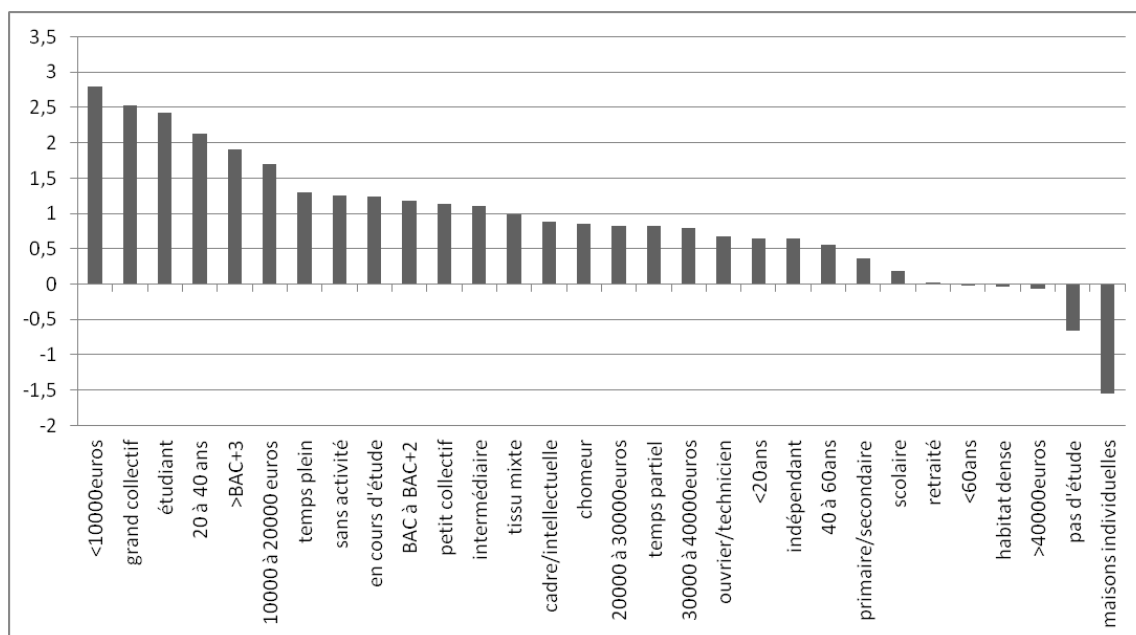


Figure 54 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la troisième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg

La quatrième zone socio-spatiale (figure 55) se caractérise par une surreprésentation de résidents qui n'ont pas réalisé d'études et qui sont chômeurs ou chercheurs d'emploi. Il existe également une sous-représentation d'individus qui sont cadres ou intellectuelles, qui ont un revenu annuel moyen supérieur à 40 000 euros par ménage et à un environnement physique d'habitat dense propre aux centres des villes.

Cette zone socio-spatiale marque la présence d'individus économiquement précaires sans emploi. Son environnement physique s'oppose aux maisons individuelles et serait de type « grands ensembles ».

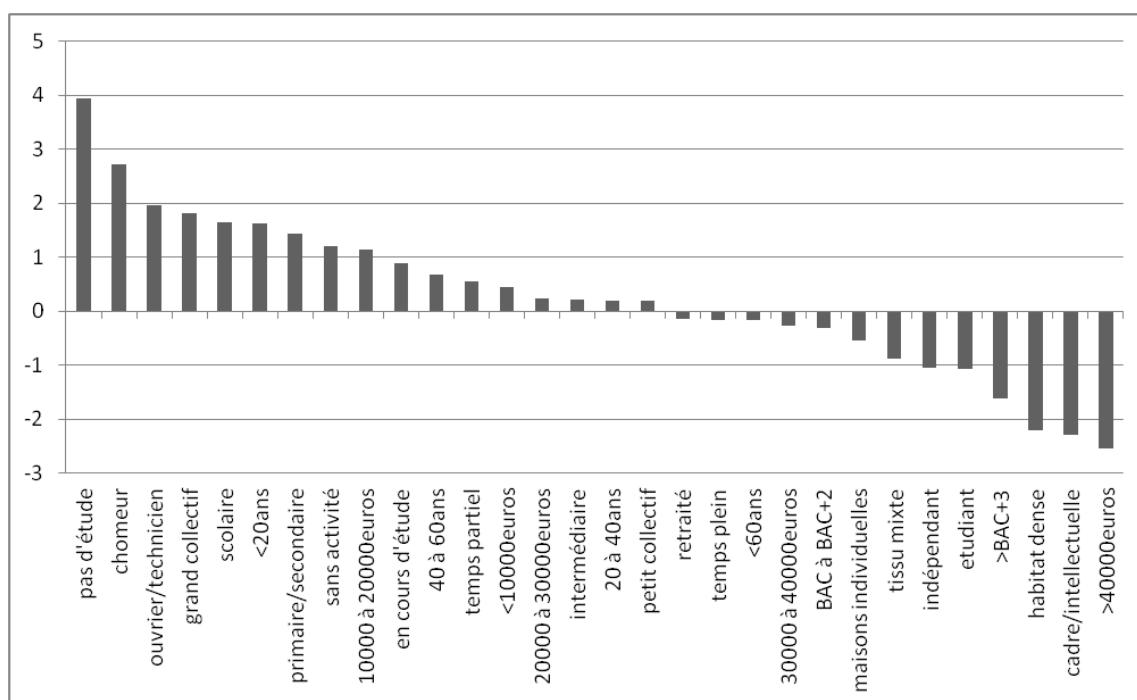


Figure 55 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la quatrième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg

La cinquième zone socio-spatiale se caractérise essentiellement par un environnement physique de tissu mixte de type faubourg (figure 56). On peut également noter la présence caractéristique de résidents qui ont une profession libérale ou indépendante et qui ont un salaire annuel moyen de plus de 40 000 euros par ménage. Les modalités sous-représentées portent sur l'environnement physique et caractérisent cette zone par l'absence d'une densité importante d'habitats et de grands ensembles.

Cette zone socio-spatiale marque essentiellement un environnement de tissu mixte de type faubourg dont les résidents ont un revenu économique important.

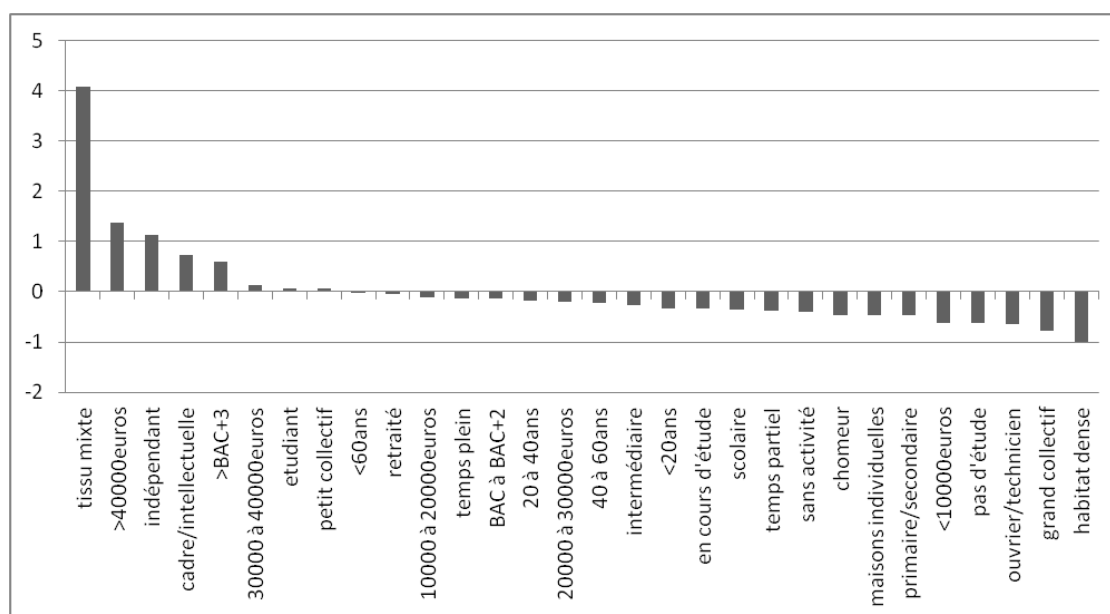


Figure 56 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la cinquième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg

La sixième et dernière zone socio-spatiale (figure 57) se caractérise par une surreprésentation de maisons individuelles dont les résidents sont retraités, âgés de plus de 60 ans et avec un revenu annuel moyen supérieur à 40 000 euros par ménage. Elle se caractérise aussi par une sous-représentation d'étudiants qui ont un revenu annuel moyen inférieur à 10 000 euros par ménage et de la présence de grands ensembles.

Cette zone socio-spatiale marque la présence d'individus âgés et retraités qui ont un capital économique important et qui vivent dans des maisons individuelles.

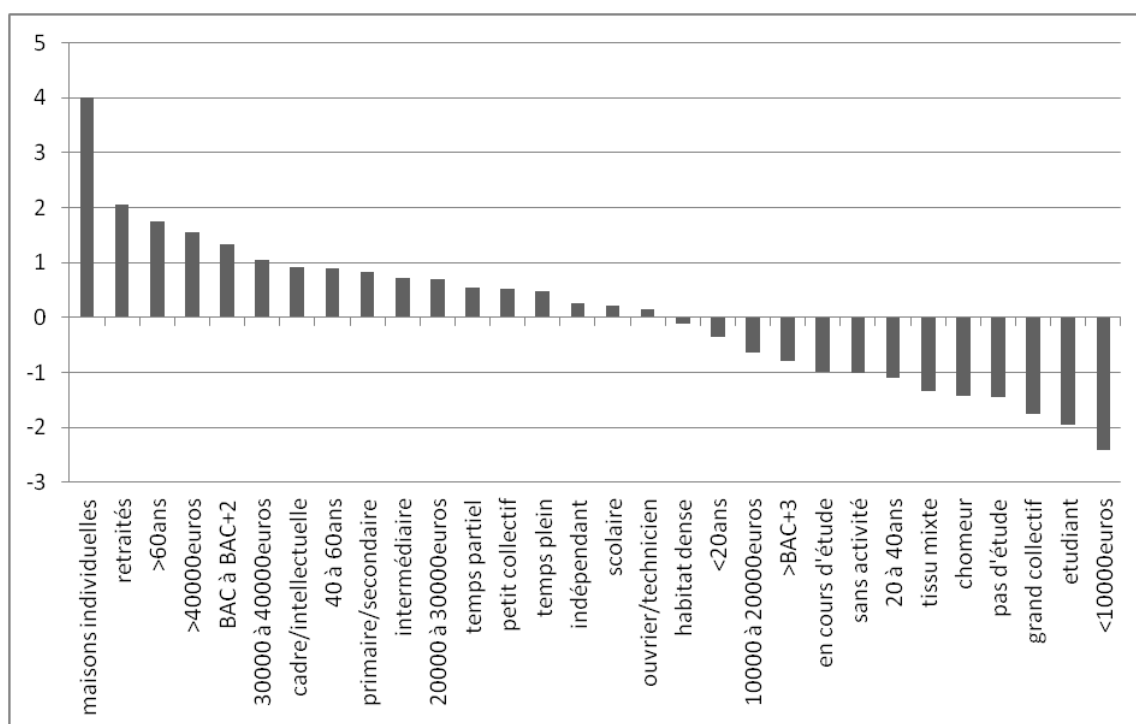
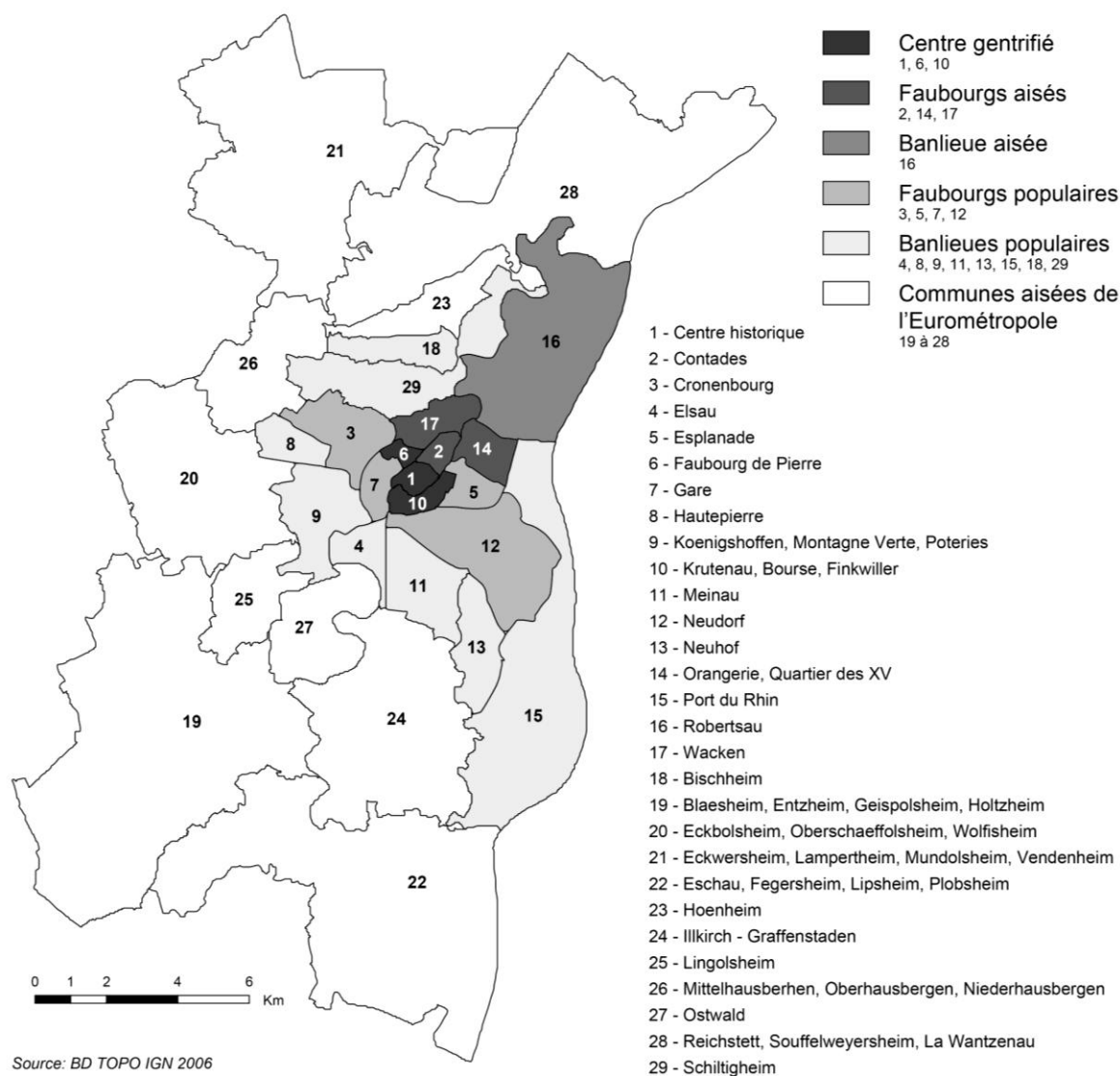


Figure 57 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la sixième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg

Il est finalement possible d'observer six différentes zones socio-spatiales qui découpent l'Eurométropole de Strasbourg (figure 58) et de leur attribuer des noms qui cherchent à résumer leurs caractéristiques :

- La première zone socio-spatiale représente le centre gentrifié de Strasbourg
- La deuxième zone socio-spatiale représente les faubourgs aisés de la ville
- La troisième zone socio-spatiale représente les faubourgs populaires de Strasbourg
- La quatrième zone socio-spatiale représente les banlieues populaires de Strasbourg
- La cinquième zone socio-spatiale représente le quartier de la Robertsau, une banlieue aisée de la ville
- Enfin, la sixième zone socio-spatiale représente l'ensemble des communes relativement aisées de l'Eurométropole, autour de Strasbourg.



Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Figure 58 : Carte des six grandes zones socio-spatiales de l'Eurométropole de Strasbourg selon les données de l'EMD

3.2. Caractéristiques socio-spatiales des espaces de vie des groupes sociocognitifs

Maintenant que l'espace urbain de l'Eurométropole est décrit et découpé en six zones socio-spatiales, il est possible d'observer si la réalisation des activités quotidiennes de chaque groupe se caractérise par une ou plusieurs de ces zones socio-spatiales. En d'autres termes, les localisations spatiales des activités quotidiennes peuvent être décrites dans leurs caractéristiques sociodémographiques et comparées entre elles afin de définir avec plus de précision les espaces de vie de chaque groupe.

La comparaison des localisations spatiales des activités quotidiennes de chaque groupe selon les six zones socio-spatiales et les lieux hors de l’Eurométropole de Strasbourg (tableau 35) montre une différenciation statistiquement significative ($X^2(24)=51.1, p<.01$).

	Centre gentrifié	Faubourgs aisés	Faubourgs populaires	Banlieues populaires	Banlieue aisée	Communes aisées	Hors Euro- métropole	Total
Représentation fonctionnelle	195 35.14 %	25 4.50 %	114 20.54 %	26 4.68 %	15 2.70 %	68 12.25 %	112 20.18 %	555 100 %
Représentation consensuelle	320 34.9 %	62 6.76 %	161 17.56 %	38 4.14 %	25 2.73 %	155 16.90 %	156 17.01 %	917 100 %
Représentation récréative	127 31.13 %	24 5.88 %	81 19.85 %	15 3.68 %	27 6.62 %	54 13.24 %	80 19.61 %	408 100 %
Représentation en quartiers	93 31.1 %	11 3.68 %	65 21.74 %	18 6.02 %	5 1.67 %	45 15.05 %	62 20.74 %	299 100 %
Représentation en places	159 37.15 %	20 4.67 %	79 18.46 %	17 3.97 %	5 1.17 %	56 13.08 %	92 21.50 %	428 100 %

Tableau 35 : Effectif des activités quotidiennes réalisées selon les zones socio-spatiales de l’Eurométropole de Strasbourg pour les cinq groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation fonctionnelle se caractérise par rapport aux autres par des localisations spatiales surreprésentées dans les zones de Strasbourg marquées par un niveau économique faible (20.54 % de localisations spatiales dans les faubourgs populaires et 4.68 % dans les banlieues populaires), dont le centre gentrifié (35.14 % de localisations spatiales) qui lui se compose aussi de résidents avec un capital culturel important.

Le groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg se caractérise par rapport aux autres par des localisations spatiales surreprésentées dans des zones marquées par des résidents qui ont un capital culturel important (6.76 % des localisations spatiales dans les faubourgs aisés et 34.9 % dans le centre gentrifié), et aussi un capital économique important (toujours dans les faubourgs aisés et dans les communes aisées avec 16.90 % des localisations).

Le groupe avec une représentation récréative de la ville se caractérise par rapport aux autres par des localisations spatiales surreprésentées dans des zones de Strasbourg à la fois marquées par un niveau économique important (6.62 % des localisations spatiales dans une banlieue

aisée et 5.88 % dans les faubourgs aisées) et par un niveau économique plus faible de ses résidents (19.85 % des localisations dans les faubourgs populaires).

Le groupe avec une représentation de la ville en quartier se caractérise par rapport aux autres par des localisations spatiales surreprésentées dans les zones de Strasbourg marquées par un niveau économique faible (21.74 % de localisations spatiales dans les faubourgs populaires et 6.02 % dans les banlieues populaires), et dans les communes aisées (15.05 % de localisations).

Enfin, le groupe avec une représentation de la ville en place se caractérise par rapport aux autres par des localisations spatiales surreprésentées dans le centre gentrifié de Strasbourg marquée par un capital culturel important de ses résidents (37.15 % des localisations).

Cette description montre que les différentes cognitions spatiales sont en lien avec des pratiques de la ville qui s'appréhendent dans leurs dimensions socio-spatiales. Ici, les traitements holistiques de la ville (représentation consensuelle et en places) semblent être liés à des mobilités spatiales qui forment des espaces de vie caractérisés par une dimension culturelle importante. Les traitements analytiques de la ville semblent pour leur part être liés à des mobilités spatiales qui forment des espaces de vie caractérisés par une dimension économique faible.

Pour terminer, nous observons maintenant les localisations spatiales de lieux de résidence selon ces six mêmes zones socio-spatiales (tableau 36). Ceci permettra de déterminer comment se caractérise la totalité de l'espace de vie de chaque groupe.

La distribution des lieux de résidence selon les zones socio-spatiales se différencie significativement entre les groupes ($\chi^2(24)=43.95, p<.01$).

Le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville se caractérise par rapport aux autres groupes par une surreprésentation de personnes vivant dans des communes hors de l'Eurométropole de Strasbourg (40.25 % des individus de ce groupe) et dans une banlieue aisée de Strasbourg (5.03 % des individus de ce groupe). La définition socio-spatiale des lieux hors de l'Eurométropole étant impossible à réaliser, il est difficile de donner une caractéristique sociodémographique de ces localisations avec seulement 5.03 % des individus. Notons cependant qu'elles apparaissent géographiquement éloignées du centre de Strasbourg.

Le groupe avec une représentation consensuelle de la ville se caractérise par rapport aux autres groupes par une surreprésentation de personnes vivant dans l'ensemble de la ville (52.15 % des individus de ce groupe). Cette surface ne semble pas se caractériser par une dimension économique élevée puisque la banlieue aisée de la ville est la seule à ne pas être habitée (seulement 3.45 % des individus de ce groupe y résident). Ainsi, c'est la dimension culturelle qui semble caractériser au mieux ces lieux de résidence.

	Centre gentrifié	Faubourgs aisés	Faubourgs populaires	Banlieues populaires	Banlieue aisée	Communes aisées	Hors Euro- métropole	Total
Représentation fonctionnelle	16 10.06 %	7 4.40 %	29 18.24 %	8 5.03 %	8 5.03 %	27 16.98 %	64 40.25 %	159 100 %
Représentation consensuelle	32 13.79 %	22 9.48 %	48 20.69 %	19 8.19 %	8 3.45 %	47 20.26 %	56 24.14 %	232 100 %
Représentation récréative	8 7.84 %	12 11.76 %	14 13.73 %	4 3.92 %	11 10.78 %	28 27.45 %	25 24.51 %	102 100 %
Représentation en quartiers	4 4.94 %	5 6.17 %	20 24.69 %	8 9.88 %	2 2.47 %	15 18.52 %	27 33.33 %	81 100 %
Représentation en places	14 13.46 %	6 5.77 %	20 19.23 %	7 6.73 %	2 1.92 %	22 21.15 %	33 31.73 %	104 100 %

Tableau 36 : Effectif des individus selon leur zone socio-spatiale de résidence pour les cinq groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation récréative de la ville se caractérise par rapport aux autres groupes par une surreprésentation de personnes vivant dans les zones aisées de l'Eurométropole (49.99 % des individus de ce groupe). Ce sont alors autant des faubourgs que des banlieues ou des communes. Ainsi, la dimension culturelle ne semble pas en être caractéristique à l'inverse d'un niveau économique important.

Le groupe avec une représentation en quartiers de la ville se caractérise par rapport aux autres groupes par une surreprésentation de personnes qui vivent dans les zones populaires de la ville de Strasbourg (34.57 % des individus de ce groupe) et dans des communes hors de l'Eurométropole (33.33 % des individus de ce groupe). Il apparaît que ces lieux de résidence sont caractérisés par la dimension économique qui se révèle majoritairement faible.

Enfin, le groupe avec une représentation en places de la ville se caractérise par rapport aux autres groupes par une surreprésentation de personnes qui vivent dans le centre gentrifié de Strasbourg (13.46 % des individus de ce groupe), dans les communes aisées de l'Eurométropole (21.15 % des individus de ce groupe) et dans des communes hors de cette dernière (31.73 % des individus de ce groupe). Les lieux de résidence se caractérisent à la fois par une dimension économique et surtout par une dimension culturelle qui est particulièrement élevée dans le centre gentrifié de Strasbourg.

Il s'avère que la description sociodémographique des lieux de résidence de chaque groupe correspond aux descriptions faites des localisations socio-spatiales de leurs activités quotidiennes et donne ainsi une certaine cohérence à l'espace de vie dessiné par les mobilités urbaines quotidiennes. En effet, si ce ne sont pas exactement les mêmes zones socio-spatiales qui sont fréquentées, c'est-à-dire que les activités ne s'organisent pas seulement autour des lieux de résidence, il est intéressant de noter que leurs définitions sociodémographiques restent proches. Les localisations d'activités caractérisées par une dimension culturelle (avec un niveau faible ou élevé) sont liées à des lieux de résidence aussi caractérisés par une dimension culturelle. De la même manière, les localisations d'activités caractérisées par une dimension économique (avec un niveau faible ou élevé) apparaissent liées à des lieux de résidence aussi caractérisés par une dimension économique. De plus, le volume du capital (économique et culturel) correspond également entes ces lieux. Par exemple, lorsque les localisations d'activités sont caractérisées par un volume de capital important, le lieu de résidence aussi et inversement. Ces résultats se rapprochent fortement de la théorie du « replacement spatiale » développée par Ramadier (2010), et qui stipule que les personnes ont tendance à fréquenter des lieux qui partagent des caractéristiques socio-spatiales semblables entre eux afin de renforcer la familiarité de penser et d'agir avec ces derniers.

4. Conclusion du chapitre

Les développements de ce chapitre permettent de mettre en relations les différentes représentations spatiales de la ville avec les pratiques de mobilités spatiales dans celle-ci. Ainsi, la description du rapport entretenu à l'espace urbain s'affine et laisse apparaître des particularités propres à chaque groupe d'individus partageant les mêmes cognitions spatiales. L'observation des liens entre les représentations et les pratiques de l'espace urbain par

l'analyse des JRS a permis de confirmer notre hypothèse selon laquelle les représentations et les pratiques spatiales ne renvoient pas forcément aux mêmes lieux.

Une analyse plus précise de cette relation à partir des données recueillies dans le questionnaire sur les localisations spatiales du lieu de travail, du lieu de résidence et des lieux quotidiennement fréquentés pour réaliser les activités habituelles des individus a permis de révéler que les différents groupes ne se différencient pas par l'ancrage spatial de leurs mobilités quotidiennes. Il semble en effet que les activités quotidiennes des individus s'organisent principalement autour du lieu de travail partagé par les groupes et que les différenciations que pourraient apporter les lieux de résidence qui ont tendance à se distinguer entre les groupes ne s'appliquent pas ici.

Néanmoins, lorsque l'ancrage des mobilités quotidiennes est abordé dans sa dimension socio-spatiale (ou encore socio-physique), et non plus seulement dans sa dimension spatiale, des espaces de vie différemment caractérisés apparaissent. Ces derniers supposent une cohérence entre les caractéristiques sociodémographiques des lieux de résidence et celles des lieux fréquentés pour réaliser les activités quotidiennes. Ainsi, notre deuxième hypothèse se vérifie et les individus ont effectivement un espace de vie qui semble homogène dans ses caractéristiques sociodémographiques. Les différentes représentations de l'espace sont dès lors liées à des pratiques qui se différencient par leurs dimensions socio-spatiales.

Il est finalement possible de valider l'hypothèse selon laquelle différentes cognitions spatiales sont liées à différentes pratiques socio-spatiales. La représentation cognitive de l'espace n'est pas en dépendance avec la pratique des lieux représentés, mais avec une pratique plus générale de l'espace urbain qui semble s'attacher aux modes de vie des individus⁴⁶. Ces résultats montrent notamment que les individus qui ont un traitement cognitif holistique de la ville, lui-même attaché à une représentation évaluative de celle-ci, ont tendance à avoir des représentations spatiales qui se détachent de leurs pratiques spatiales caractérisées par des lieux géographiquement et relativement proches du centre-ville de Strasbourg et dont les résidents possèdent un capital culturel important. Lorsque les individus ont un traitement cognitif analytique de la ville, lui-même attaché à une représentation descriptive de celle-ci, ceux-ci ont tendance à avoir des représentations spatiales qui se rapprochent de leurs pratiques

⁴⁶ Ici entendu comme une manière de vivre, d'être et de penser au quotidien selon des normes et des valeurs sociales.

spatiales caractérisées par des lieux géographiquement et relativement éloignés du centre-ville de Strasbourg et dont les résidents possèdent un capital économique faible. De plus, l'analyse d'un groupe qui partage un traitement holistique et analytique de la ville montre que ses pratiques spatiales sont également caractérisées dans cet entre-deux, c'est-à-dire plus ou moins proches des éléments de la représentation et à la fois marquées par des lieux dont les résidents possèdent un capital économique faible et d'autres dont les résidents possèdent un capital économique élevé.

On constate que la relation individu-milieu est effectivement différenciée entre les groupes sociocognitifs. Afin de pouvoir la décrire dans sa totalité et de comprendre ces différences, il est maintenant essentiel d'analyser les caractéristiques sociales des groupes d'individus et de vérifier si les différentes cognitions spatiales sont en relation avec différentes positions sociales. Il sera ainsi notamment possible de vérifier si ce sont bien des représentations socio-spatiales qui sont liées aux pratiques socio-spatiales et décrire cette relation, ou en d'autres termes, la relation individu-milieu.

Chapitre 3

Les structures sociales : positions et trajectoires sociales des individus

Ce dernier chapitre empirique propose de décrire les positions et trajectoires sociales des individus étudiés. Nous cherchons ainsi à observer si les représentations spatiales de la ville et les cognitions qui y sont imbriquées sont en relation avec des positions particulières dans la structure sociale. Plus précisément, c'est la position sociale occupée dans le champ académique qui est abordée. De cette manière, il est possible de vérifier si les représentations et les pratiques spatiales auparavant identifiées sont en lien avec la hiérarchie professionnelle et les asymétries des relations sociales qui structurent ce champ.

Afin de définir les positions sociales des groupes, le capital économique et le capital culturel des individus qui les composent sont explorés. Ces deux formes de capital sont en effet les indicateurs principaux des positions sociales (Bourdieu, 1979a). D'autres données sociodémographiques peuvent néanmoins compléter cette description et la préciser. Pour cela, nous décrivons aussi les caractéristiques sociales sources et effets de capital, et les trajectoires sociales des individus. Comme nous l'avons déjà décrit dans le chapitre théorique sur la structure sociale, les trajectoires sociales des personnes devraient tout particulièrement permettre d'aborder avec plus de précisions leurs positions dans l'espace social et se révéler comme des indicateurs pertinents d'une socialisation primaire en lien avec les conditions sociales de l'existence des individus, avec leurs représentations spatiales (Dias & Ramadier, 2015) et par conséquent avec leurs pratiques spatiales. En d'autres termes, considérer les trajectoires sociales devrait permettre d'appréhender de manière plus fine le lien que nous cherchons ici à explorer entre les positions occupées dans la structure sociale et le rapport entretenu à la ville.

Dans un premier temps, nous allons tâcher de décrire les positions et trajectoires sociales caractéristiques des groupes étudiés par l'analyse de plusieurs variables

sociodémographiques. Cette première étape permettra de vérifier s'il existe une dépendance entre les représentations qui ont été identifiées et les positions que prennent les individus dans la structure sociale. Dans un deuxième temps, il sera possible d'aborder les liens qui existent entre les représentations, les pratiques et les positions sociales dans le rapport à la ville afin de détailler les relations individu-milieu dans leur ensemble et de les expliciter.

1. Description des positions et trajectoires sociales des groupes d'individus

Rappelons que les individus interrogés partagent une caractéristique commune : travailler à l'Université de Strasbourg. Cependant, la large inscription des agents de l'Université dans le champ académique permet de voir apparaître d'importantes différences en matière de positions sociales. Le questionnaire proposé aux individus se constitue d'une partie sociodémographique qui laisse recueillir plusieurs données (tableau 37). Une première série d'indicateurs permet de relever le capital économique et culturel afin de décrire les positions sociales. Une deuxième série permet de relever des indicateurs complémentaires aux positions sociales qui précisent et confirment leurs définitions. Enfin, une troisième série permet de relever des indicateurs de positions sociales pour les parents des individus interrogés dans l'objectif de déterminer leurs trajectoires sociales.

La globalité des analyses seront réalisées à l'aide du test du Chi2 afin de caractériser chaque groupe par rapport aux autres sans donner de sens à la relation partagée entre la structure des représentations et les caractéristiques sociodémographiques. L'utilisation de ce test a ainsi l'avantage de pouvoir décrire l'espace social en répondant à l'approche transactionnelle/relationnelle dans laquelle nous nous ancrons. Cependant, des variations de l'effectif total selon la variable étudiée peuvent être visibles en raison de la distribution des non-réponses.

Nous commencerons par décrire les variables autour du niveau économique et culturel des répondants ; deux formes de capital qui, de par leur volume et leur structure, permettent de positionner les groupes dans l'espace social.

Ensuite, nous chercherons à affiner ces configurations sociales en observant des variables complémentaires, qui sans directement exprimer des positions sociales restent dépendantes du volume et de la structure du capital économique et culturel.

Indicateurs de position sociale	Statut professionnel
	Catégorie du poste de fonctionnaire
	Type de contrat
	Statut d'occupation du logement
	Niveau d'études
Indicateurs complémentaires	Âge
	Sexe
	Service de travail (discipline)
	Composition du ménage : nombre d'enfants et profession du conjoint (si conjoint)
	Ancienneté d'emménagement dans le logement actuel
Indicateurs de position sociale des parents	Ancienneté d'installation en Alsace
	PCS du père
	PCS de la mère
	Niveau d'études du père
	Niveau d'études de la mère
	Affiliation des parents dans un métier international
	Affiliation des parents dans la fonction publique

Tableau 37 : Liste des variables sociodémographiques étudiées pour décrire les positions et trajectoires sociales des cinq groupes étudiés

Pour finir, nous réaliserons une analyse des trajectoires sociales intergénérationnelles grâce aux indicateurs de position sociale des parents des répondants.

1.1. Capital économique et capital culturel caractéristiques des groupes

Afin de décrire les positions sociales des individus nous nous pencherons sur des indicateurs sociodémographiques qui permettent d'aborder le volume et la structure du capital économique et du capital culturel des personnes. Le statut professionnel et la catégorie du poste de fonctionnaire occupé permettent de recueillir de l'information sur ces deux formes de capital. Le type de contrat exercé et le statut d'occupation du logement informent plus

précisément sur le capital économique des individus. Enfin, le niveau d'études permet de renseigner sur le capital culturel des individus.

En outre des données recueillies par le questionnaire, des informations émanant des entretiens seront aussi utilisées pour alimenter les descriptions réalisées, notamment autour du capital culturel qui prend une place importante dans la hiérarchie du champ académique (Bourdieu, 1984).

1.1.1. Statut professionnel

Lorsque nous nous intéressons à la répartition des individus selon leur statut professionnel entre les groupes (tableau 38), l'effectif des enseignants-chercheurs (au sens large : Attachés Temporaires d'Enseignement et de Recherche (ATER) et post-doctorants inclus), des bibliothécaires, ingénieurs, administratifs, techniciens, personnels sociaux et de santé (BIATSS) ainsi que des autres types de statut (doctorants et stagiaires) apparaît se distinguer significativement ($\chi^2(8)=18.08, p<.05$).

	Enseignants-chercheurs	BIATSS	Autres	Total
Représentation fonctionnelle	58 36.94 %	90 57.33 %	9 5.73 %	157 100 %
Représentation consensuelle	103 46.82 %	111 50.45 %	6 2.73 %	220 100 %
Représentation récréative	29 29.29 %	61 61.62 %	9 9.09 %	99 100 %
Représentation en quartiers	30 38.96 %	42 54.55 %	5 6.49 %	77 100 %
Représentation en places	28 28.28 %	64 64.65 %	7 7.07 %	99 100 %

Tableau 38 : Effectif des individus selon leur statut professionnel pour les cinq groupes sociocognitifs

L'effectif des étudiants stagiaires et doctorants est faible dans les cinq groupes et particulièrement dans le groupe dont la représentation de la ville est consensuelle ; ils ne représentent que 2.73 % des individus.

Le groupe avec une représentation consensuelle et celui avec une représentation en quartiers se caractérisent par une surreprésentation d'enseignants-chercheurs par rapport aux trois autres groupes (respectivement 46.82 % et 38.96 % des individus de ces groupes).

Le groupe avec une représentation fonctionnelle, celui avec une représentation récréative et celui avec une représentation en places sont quant à eux caractérisés par une surreprésentation de BIATSS par rapport aux deux autres groupes (respectivement 57.33 %, 61.62 % et 64.65 % des individus de ces groupes).

1.1.2. Catégorie du poste de fonctionnaire

En ce qui concerne la répartition des individus de chaque groupe selon la catégorie de leur poste de fonctionnaire, il n'y a pas de différence significative ($\chi^2(8)=9.66$, *ns*).

En effet, les catégories A, B ou C du fonctionnariat ne discriminent pas les groupes puisque dans chacun d'eux, plus de 50 % des individus ont un poste de catégorie A. Ce résultat peut s'expliquer par le fait que tous les enseignants-chercheurs, ainsi que de nombreux BIATSS, sont des fonctionnaires de catégorie A. Afin de mieux rendre compte de cette réalité, nous concevons une variable composite en croisant les deux variables « statut professionnel » et « catégorie du poste de fonctionnaire » (tableau 39).

	Enseignants-chercheurs	BIATSS A	BIATSS B et C	Total
Représentation fonctionnelle	58 40.27 %	37 25.69 %	49 34.03 %	144 100 %
Représentation consensuelle	103 50.24 %	46 22.44 %	56 27.32 %	205 100 %
Représentation récréative	29 33.33 %	22 25.29 %	36 41.38 %	87 100 %
Représentation en quartiers	30 41.09 %	26 35.62 %	17 23.29 %	73 100 %
Représentation en places	28 32.94 %	30 35.29 %	27 31.77 %	85 100 %

Tableau 39 : Effectif des individus selon leur statut et leur catégorie de poste de fonctionnaire pour les cinq groupes sociocognitifs

Grâce à ce croisement, il est possible de saisir des différences significatives entre les groupes concernant leur répartition et d'observer de manière plus détaillée les caractéristiques propres à chacun des groupes étudiés, en différenciant les enseignants-chercheurs (automatiquement de catégorie A), les BIATSS de catégorie A et les BIATSS de catégories B et C ($X^2(8)=18.32, p<.05$).

Avec cette nouvelle variable, il apparaît que les groupes avec une représentation fonctionnelle et avec une représentation récréative de la ville se caractérisent par une surreprésentation de BIATSS de catégories B et C (respectivement 34.03 % et 41.38 %).

Le groupe avec une représentation consensuelle se caractérise quant à lui par une surreprésentation d'enseignants-chercheurs qui représente 50.24 % de ses individus.

Le groupe avec une représentation de la ville en quartiers se trouve caractérisé, par rapport aux autres groupes, par une surreprésentation de BIATSS de catégorie A (35.62 % des individus de ce groupe).

Enfin, cette analyse permet de montrer que le groupe avec une représentation de la ville en places se caractérise par une surreprésentation de BIATSS, quelles que soient leurs catégories (35.29 % de ces individus sont des BIATSS de catégorie A et 31.77 % de catégorie B et C). Puisque nous observons aussi 32.94 % d'enseignants-chercheurs, nous concluons qu'il s'agit d'un groupe plutôt hétérogène.

1.1.3. Type de contrat

Le type de contrat (tableau 40), à savoir si les individus sont permanents ou non-permanents, se distingue de manière significative entre les groupes ($X^2(4)=17.76, p<.01$).

Effectivement, tous les groupes se caractérisent par une surreprésentation de titulaires dont la proportion atteint systématiquement plus de 80 % à l'exception de celui avec une représentation en places de la ville qui est marqué par une surreprésentation de non-titulaires (29.90 % des individus de ce groupe).

	Permanents	Non permanents	Total
Représentation fonctionnelle	125 82.78 %	26 17.22 %	151 100 %
Représentation consensuelle	184 82.14 %	40 17.86 %	224 100 %
Représentation récréative	76 83.52 %	15 16.48 %	91 100 %
Représentation en quartiers	71 94.67 %	4 5.33 %	75 100 %
Représentation en places	68 70.10 %	29 29.90 %	97 100 %

Tableau 40 : Effectif des individus selon leur type de contrat pour les cinq groupes sociocognitifs

1.1.4. Statut d'occupation du logement

Le statut d'occupation du logement (tableau 41), nous indique si les répondants sont propriétaires ou locataires de leur logement, ou encore s'ils sont hébergés de toutes autres manières (gratuitement chez des amis, à l'hôtel, etc.). Mais cette variable ne permet pas de distinguer significativement les groupes ($X^2(8)=15.02$, *ns*).

Néanmoins, une tendance statistique est à noter ($p=.06$). Le groupe avec une représentation consensuelle et celui avec une représentation en quartiers sont essentiellement composés par des personnes propriétaires, avec respectivement 58.95 % et 66.67 % des individus de ces groupes.

À l'inverse, les trois autres groupes se singularisent par des individus qui ne possèdent pas de bien immobilier et particulièrement les individus du groupe avec une représentation en places qui compte 43.43 % de locataires et 10.1 % d'individus hébergés autrement. Le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville concerne majoritairement des individus propriétaires et hébergés autrement (respectivement 57.53 % et 9.59 %). Enfin, le groupe avec une représentation récréative rassemble des individus locataires à hauteur de 45.54 %.

	Propriétaires	Locataires	Logés autrement	Total
Représentation fonctionnelle	84 57.53 %	48 32.88 %	14 9.59 %	146 100 %
Représentation consensuelle	135 58.95 %	82 35.81 %	12 5.24 %	229 100 %
Représentation récréative	50 49.50 %	46 45.54 %	5 4.95 %	101 100 %
Représentation en quartiers	52 66.67 %	23 29.49 %	3 3.85 %	78 100 %
Représentation en places	46 46.46 %	43 43.43 %	10 10.1 %	99 100 %

Tableau 41 : Effectif des individus selon leur statut d'occupation du logement pour les cinq groupes sociocognitifs

1.1.5. Niveau d'études

Il existe une différence significative de la distribution des individus selon leur niveau d'études ($X^2(12)=22.01$, $p<.05$) entre chaque groupe (tableau 42).

	Non diplômé à BAC	BAC+2 à BAC+4	BAC+5	>BAC+5	Total
Représentation fonctionnelle	28 17.61 %	41 25.79 %	35 22.01 %	55 34.59 %	159 100 %
Représentation consensuelle	31 13.54 %	52 22.71 %	43 18.78 %	103 44.98 %	229 100 %
Représentation récréative	16 15.84 %	26 25.74 %	28 27.72 %	31 30.69 %	101 100 %
Représentation en quartiers	9 11.25 %	20 25 %	17 21.25 %	34 42.50 %	80 100 %
Représentation en places	11 10.58 %	36 34.62 %	31 29.81 %	26 25 %	104 100 %

Tableau 42 : Effectif des individus selon leur niveau d'études pour les cinq groupes sociocognitifs

Par rapport aux autres groupes, le groupe avec une représentation consensuelle et celui avec une représentation en quartiers se caractérisent par une surreprésentation d'individus qui ont un niveau d'études supérieur à BAC+5 (respectivement 44.98 % et 42.5 % des individus de ces groupes). Le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville se caractérise par

rapport aux autres groupes par une surreprésentation de personnes qui ont un niveau d'études équivalent ou inférieur au BAC (17.61 % des individus de ce groupe). Le groupe avec une représentation récréative de la ville se caractérise également par une surreprésentation de personnes avec un niveau d'études équivalent ou inférieur au BAC (15.84 % des individus de ce groupe), et aussi par une surreprésentation de personnes avec un niveau d'études équivalant à BAC+5 (30.69 % des individus de ce groupe). Il s'agit d'un groupe d'individus hétérogènes en ce qui concerne leur niveau d'études.

Enfin, le groupe avec une représentation en places se caractérise par une surreprésentation de personnes avec un niveau d'études compris entre BAC+2 et BAC+5 (64,42 % des individus de ce groupe).

Selon Bourdieu (1979b), le capital culturel existe sous trois formes : l'état institutionnalisé ici décrit par les titres scolaires ; l'état objectivé qui correspond aux biens culturels possédés par les personnes et l'état incorporé qui renvoie aux dispositions inconsciemment acquises à satisfaire des exigences proprement culturelles. Cette dernière forme du capital culturel se traduit principalement par des compétences linguistiques et relationnelles transmises pendant l'éducation. Elle est organisatrice des autres formes de ce capital, l'appropriation de biens ou de diplômes repose en effet en partie sur le savoir-faire et savoir-être incorporé. Il est également intéressant de souligner que cet état du capital culturel est particulièrement sollicité dans le champ académique où les enjeux sociaux s'articulent avec la capacité à s'exprimer et à exprimer ses pensées durant les réunions, les discussions entre collègues, etc.

Afin de pouvoir observer l'état objectivé et l'état incorporé du capital culturel, la possession d'objets culturels (œuvres d'art, CD, livres, jeux de société, etc.) ainsi que l'aisance et la volonté des individus à interagir, à partager, à débattre et à prendre la parole en public sont abordées durant les entretiens réalisés autour du JRS. Ces informations permettent d'enrichir la description du capital culturel qui vient d'être réalisée.

En effet, nous notons que les individus interviewés qui font partie du groupe dont la représentation de la ville est fonctionnelle (quatre personnes), et qui se caractérise par le niveau d'études le plus bas, sont trois à déclarer ne pas posséder d'aisance sociale et être plutôt timides lorsqu'il s'agit de prendre la parole : « *Dans ce métier, petit à petit, on ose plus trop aller vers l'autre, car on se fait engueuler, enfin j'exagère peut-être un peu, mais y a un contexte qui fait que ça devient plus dur alors que ce devrait être à priori l'inverse* » ; ou

encore : « *je suis assez timide* ». De plus, ces trois mêmes personnes déclarent ne pas posséder beaucoup d'objets culturels : « *J'ai des livres, deux, trois CD, des films, je pense que c'est pas beaucoup* » ou « *Pas tellement, j'ai des bouquins et...euh...des films, non ça coûte trop cher (rires)* ». Ce groupe apparaît bien comme celui dont les individus ont le capital culturel le plus bas par rapport aux autres.

Les individus interviewés qui font partie du groupe avec une représentation consensuelle de la ville (neuf personnes), et qui se caractérise par un capital culturel institutionnalisé élevé, sont huit à déclarer à la fois posséder une aisance sociale et des objets culturels en nombre : « *Parler j'aime beaucoup ça, j'ai l'occasion de côtoyer énormément de monde différent et d'échanger, j'aime beaucoup ça* » ; « *Globalement oui, je suis plutôt à l'aise avec n'importe qui* » ; « *Je suis assez ouverte* » ; « *je pense que la communication m'a toujours plu* » et « *J'ai beaucoup de photos, de livres et de CD* » ; « *Des livres, des guides de voyage. J'ai des tableaux, des tableaux qui ne sont pas des copies, j'ai des objets de collection que j'ai achetée en brocante, des fossiles, des terres cuites, des pots en grains qui sont des objets anciens* » ; « *J'ai toujours grandi dans les livres, on a une grande bibliothèque, beaucoup d'objets d'art, des tableaux, des sculptures, on a aussi beaucoup de musique* ». Les individus de ce groupe se confirment effectivement comme ayant un capital culturel élevé, voire le plus élevé d'entre les groupes étudiés.

Contrairement à ce groupe, les individus interviewés qui font partie du groupe avec une représentation de la ville en quartiers (deux personnes) et qui se caractérise aussi par un capital culturel institutionnalisé élevé déclarent tous les deux posséder beaucoup d'objets culturels : « *Surtout les films, les livres, la musique aussi c'est un peu différent, c'est plus sur le cinéma ou... la poésie, les trucs comme ça. J'ai quelques photos que j'ai achetées, des trucs comme ça* » ; « *J'ai plein de livres, de tableaux. Même à la cave, c'est vrai !* », mais une aisance sociale plutôt faible et une certaine timidité en public : « *Ouais pas trop non d'aisances sociales, je dirais pas ça* » ; « *Ça va, non non je pense que ça va...* ». Les individus de ce groupe semblent avoir un capital culturel plus modeste que ce que propose la description de leur niveau d'études. Notamment dans son état incorporé qui prend un poids important dans sa définition et qui semble relativement bas.

Les individus interviewés qui font partie du groupe avec une représentation récréative de la ville (six personnes) et qui se caractérise par un niveau d'études hétérogène déclarent effectivement de manière partagée posséder ou non une aisance sociale et de nombreux objets

culturels. En effet, ce groupe se divise en deux avec trois personnes de chaque côté : « *J'ai aucun problème à parler, j'ai aucun problème à parler en public, ça me fait pas peur de m'exprimer* » ; « *Je suis confronté à des étudiants, à des collègues. Dans la recherche il faut communiquer, on fait un métier social* » et à l'opposé : « *Je suis pas du tout à l'aise, c'est catastrophique. C'est mon talon d'Achille, enfin un de mes talons d'Achille, j'y arrive pas* » ; « *mes rapports aux gens ça dépend des jours* ». Il en est de même pour la possession d'objets culturels : « *Énormément de jeux, de livres et de trucs comme ça* » ; « *Beaucoup de livres, beaucoup de sculpture sur bois, beaucoup de musique aussi et des toiles* » et « *Non, on a très peu d'objets qui nous appartiennent, je vais à la bibliothèque* » et « *Des CD, DVD pas trop, des tableaux non plus. Non c'est un peu cher les tableaux signés* ». Les individus de ce groupe semblent effectivement partagés entre un capital culturel élevé et un capital culturel bas.

Pour finir, les individus qui font partie du groupe avec une représentation de la ville en places (cinq personnes) et qui se caractérise par un niveau d'études moyen par rapport aux autres groupes déclarent tous les cinq avoir une aisance sociale : « *Le fait d'avoir les cours ça encourage à prendre la parole, on est obligé de prendre la parole dans ce contexte. On est donc forcément plus à l'aise dans n'importe quel autre milieu. Puis bon, c'est un travail intéressant, on a plaisir à parler de son travail et à échanger autour de ces questions* » ; « *Je dirais plutôt que j'ai une facilité à rentrer en contact avec les gens, c'est un trait de caractère, une manière d'être* ». Mais seulement trois d'entre eux déclarent posséder beaucoup d'objets culturels (60 % des individus) : « *Euh... je suis pas très tableau. Mais euh... quelques CD et films* » ; « *Hum... la musique pas trop. Euh pas trop, mais j'ai des objets fétiches, c'est plus le sentiment* ». Les individus de ce groupe apparaissent plus fortement dotés en capital culturel que ce qui est décrit par l'analyse du niveau d'études, notamment par sa forme incorporée, structurante de ce capital, qui semble particulièrement élevée.

1.1.6. Conclusion

Finalement, à travers l'étude du capital économique et culturel, différentes positions sociales peuvent venir caractériser chacun des cinq groupes d'individus étudiés.

Le groupe avec une représentation consensuelle se caractérise selon les autres groupes par un capital économique et culturel élevé. Tout comme pour le groupe avec une représentation de

la ville en quartiers, une surreprésentation de titulaires de catégorie A, propriétaires et avec un niveau d'études supérieur à BAC+5 définit ces deux groupes. Cependant, les individus du groupe avec une représentation consensuelle de Strasbourg se distinguent de ceux du groupe avec une représentation en quartiers par un capital culturel plus important, notamment caractérisé par un statut d'enseignants-chercheurs relativement à un statut de BIATSS de catégorie A et d'un capital culturel incorporé plus important.

Le groupe avec une représentation de la ville en places se caractérise par des individus qui possèdent un capital culturel élevé, notamment dans sa forme incorporée, mais économiquement précaires. Il existe en effet une surreprésentation de BIATSS de toutes les catégories de postes de fonctionnaires et aussi non-permanents, locataires de leur lieu de résidence ou hébergés par d'autres moyens.

Les individus du groupe avec une représentation récréative se distinguent par un capital culturel hétérogène et un capital économique apparemment bas. On remarque une surreprésentation de BIATSS de catégories B et C et locataires. Leur capital culturel est autant caractérisé par une surreprésentation d'individus qui ont un niveau d'études bas que par une surreprésentation d'individus qui ont un niveau d'études équivalent à BAC+5. De plus, que ce soit dans sa forme objectivée ou incorporée, il semble que le capital culturel des individus peut apparaître comme faible ou comme élevé.

Enfin, les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle se démarquent par rapport aux autres, par un capital économique et culturel bas. Il y a une surreprésentation de BIATSS de catégories B et C avec un niveau d'études inférieur ou équivalent au BAC, propriétaires de leur lieu de résidence ou hébergés autrement. Quelle que soit la forme du capital culturel, celui-ci semble plutôt bas.

Cette première description vient appuyer l'existence d'un lien entre les positions sociales des individus et leurs représentations spatiales. Nous pouvons dès lors confirmer la construction sociale des cognitions spatiales et affirmer que les représentations spatiales sont bien socio-spatiales. Afin de mieux cerner cette relation entre positions sociales et cognitions spatiales, nous continuerons à affiner la description des positions sociales des groupes étudiés par des indicateurs complémentaires.

1.2. Les indicateurs complémentaires aux formes de capital des groupes

Nous nous intéressons maintenant à des variables qui ne sont pas des indicateurs directs des différentes formes de capital, mais qui servent de cadrage.

L'âge et le sexe par exemple sont des variables qui ont un impact sur le volume et la structure du capital (Gérard, 1928 ; Meillassoux, 1975, Guilbert *et al.*, 1977 ; etc.) ; il est important de les prendre en compte afin de pouvoir interpréter les positions sociales des groupes. La composition du ménage peut apparaître comme un effet du volume et de la structure du capital (Merllié, 1989), également important à considérer pour interpréter les positions sociales, mais aussi pour examiner si cela influence les représentations et les pratiques de l'espace urbain. Le service de travail s'avère être dans notre cas une information pertinente à relever pour vérifier si les cognitions spatiales sont en rapport avec les interactions sociales propres à un service. Enfin, le temps vécu sur le lieu de résidence actuel et en Alsace sont abordés pour décrire l'ancrage temporel des individus dans l'espace géographique et contrôler l'influence de cette variable dans le rapport à l'espace urbain. Ainsi, il est par exemple possible d'observer si des individus qui ont la même ancienneté d'emménagement dans un même lieu de résidence, mais qui ne partagent pas les mêmes positions sociales, ont des représentations et des pratiques différentes de la ville.

1.2.1. Âge

Pour commencer, nous notons une différence significative de l'âge moyen des individus entre les groupes ($F(4,68)=3.94$, $p<.01$). Les individus du groupe avec une représentation consensuelle et ceux du groupe avec une représentation de la ville en quartiers ont un âge moyen de 44 ans et sont les plus âgés. Les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle ont un âge moyen 43 ans. Ceux du groupe avec une représentation récréative ont un âge moyen de 42 ans et ceux du groupe avec une représentation en places sont les plus jeunes, avec un âge moyen de 39 ans.

En observant la répartition par âge, selon trois modalités correspondant grossièrement au début, au milieu et à la fin de carrière (tableau 43), une différence significative apparaît également entre les groupes ($X^2(8)=28.95$, $p<.01$) et permet de les décrire sous un autre angle.

	20-35 ans	36-50 ans	> 50 ans	Total
Représentation fonctionnelle	46 28.93 %	75 47.17 %	38 23.90 %	159 100 %
Représentation consensuelle	67 29 %	94 40.69 %	70 30.30 %	231 100 %
Représentation récréative	27 26.47 %	53 51.96 %	22 21.57 %	102 100 %
Représentation en quartiers	18 22.22 %	40 49.38 %	23 28.40 %	81 100 %
Représentation en places	53 50.96 %	31 29.81 %	20 19.23 %	104 100 %

Tableau 43 : Effectif des individus selon leur âge pour les cinq groupes sociocognitifs

Les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle et ceux avec une représentation récréative se caractérisent par une surreprésentation de personnes avec un âge moyen par rapport aux autres groupes (respectivement, 47.17 % et 51.96 % de ces individus ont entre 36 et 50 ans).

Les individus du groupe avec une représentation consensuelle se caractérisent effectivement par une surreprésentation d'individus plus âgés (respectivement, 30.30 % et 28.40 % de ces individus ont plus de 50 ans). Cependant, le groupe avec une représentation en quartiers se définit par une surreprésentation d'individus compris entre 36 et plus de 50 ans (77.78 % des individus de ce groupe) ce qui tend à nuancer leur position par rapport aux individus du groupe avec une représentation consensuelle.

Enfin, les individus du groupe avec une représentation de la ville en places se définissent comme les plus jeunes, avec une surreprésentation d'individus ayant entre 20 et 35 ans (50.96 % des individus de ce groupe). D'ailleurs, on peut observer pour ce groupe une sorte de chronologie : les plus jeunes sont les plus représentés, puis les personnes d'âges intermédiaires et les plus âgés.

1.2.2. Sexe

En ce qui concerne la répartition du sexe des individus (tableau 44), nous notons aussi une différence significative marquée selon les groupes ($X^2(4)=11.26$, $p<.05$).

	Homme	Femme	Total
Représentation fonctionnelle	52 32.3 %	109 67.70 %	161 100 %
Représentation consensuelle	93 40.43 %	137 59.57 %	230 100 %
Représentation récréative	27 26.73 %	74 73.27 %	101 100 %
Représentation en quartiers	35 43.21 %	46 56.79 %	81 100 %
Représentation en places	29 27.88 %	75 72.12 %	104 100 %

Tableau 44 : Effectif des individus selon leur sexe pour les cinq groupes sociocognitifs

Les individus du groupe avec une représentation consensuelle et ceux du groupe avec une représentation en quartiers sont tous les deux définis par une surreprésentation d'hommes par rapport aux autres groupes (respectivement 40.43 % et 43.21 % des individus de ces groupes).

Les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle, ceux du groupe avec une représentation récréative et ceux avec une représentation en places se caractérisent, quant à eux, par une surreprésentation de femmes (respectivement 67.7 %, 73.27 % et 72.12 % des individus de ces groupes).

1.2.3. Service de travail

Une observation de la distribution des individus de chaque groupe dans les différents services de travail est réalisée. Pour cela, nous confrontons les quatre principaux services qui composent l'Université « Santé, sciences et techniques », « Droit-lettres », « Sciences humaines et sociales » et le « Service central » (tableau 45). Il existe une distinction significative entre les groupes ($X^2(12)=26.51, p=.01$).

Le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville se caractérise par une surreprésentation d'individus dans le « Service central » (23.42 % des individus de ce groupe). Il en est de même pour le groupe avec une représentation consensuelle (19.74 % des individus de ce groupe), mais avec une surreprésentation d'individus dans le service « Droit-lettres » aussi (21.93 % des individus de ce groupe).

	Santé et sciences	Droit lettres	SHS	Service central	Total
Représentation fonctionnelle	43 27.21 %	26 16.46 %	52 32.91 %	37 23.42 %	158 100 %
Représentation consensuelle	62 27.19 %	50 21.93 %	71 31.14 %	45 19.74 %	228 100 %
Représentation récréative	31 31.31 %	20 20.20 %	33 33.33 %	15 15.15 %	99 100 %
Représentation en quartiers	22 27.50 %	10 12.50 %	40 50 %	8 10 %	80 100 %
Représentation en places	44 42.31 %	12 11.54 %	29 27.88 %	19 18.27 %	104 100 %

Tableau 45 : Effectif des individus selon leur service de travail pour les cinq groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation de la ville en places se caractérise par une surreprésentation d'individus dans le service « Santé, sciences et techniques » (42.31 % des individus de ce groupe), tout comme pour le groupe avec une représentation récréative (31.31 % des individus de ce groupe). Cependant, ce dernier se distingue aussi par une surreprésentation d'individus dans le service « Droit-lettres » (20.20 % des individus de ce groupe).

Enfin, le groupe avec une représentation de la ville en places se caractérise par une surreprésentation d'individus dans le service « Santé, sciences et techniques ».

1.2.4. Composition du ménage

Nous nous penchons maintenant sur la configuration du ménage des répondants, à savoir s'ils sont en couple et avec ou sans enfant.

Tout d'abord, la réalisation d'une ANOVA permet de comparer le nombre moyen de personnes qui composent le ménage des individus pour chaque groupe. Les résultats indiquent qu'il n'existe pas de différence significative sur ce critère ($F(4)=0.44$, *ns*). Lorsque ce chiffre est arrondi à l'unité, il apparaît que les ménages des groupes se constituent tous de trois personnes en moyenne.

Effectivement, la distribution des individus vivant seuls ou en couple ne se distingue pas entre les cinq groupes ($X^2(4)=2.55$, *ns*). Pour chacun d'entre eux, environ 70 % des individus déclarent vivre en couple.

De plus, en réalisant une ANOVA, nous remarquons que le nombre moyen d'enfants ne varie pas d'un groupe à l'autre ($F(4)=1.64$, *ns*). Lorsque ce nombre est arrondi à l'unité, on observe que tous les groupes déclarent avoir un enfant en moyenne.

Une comparaison de la distribution des enfants de 14 ans ou moins et de ceux de plus de 14 ans entre les cinq groupes est également réalisée afin de déterminer si les contraintes liées à l'âge des enfants peuvent être en lien avec des représentations socio-spatiales différentes. Il s'avère qu'il n'y a pas de différence significative entre les cinq groupes ($X^2(8)=3.01$, *ns*). Pour chacun d'eux, environ 50 % des individus déclarent avoir des enfants de 14 ans ou moins. Notons que ce résultat semble comme cohérent avec l'âge moyen de notre population.

	PCS élevée du conjoint	PCS intermédiaire du conjoint	PCS basse du conjoint	Total
Représentation fonctionnelle	58 48.74 %	31 26.05 %	30 25.21 %	119 100 %
Représentation consensuelle	101 64.74 %	29 18.59 %	26 16.67 %	156 100 %
Représentation récréative	32 45.71 %	17 24.29 %	21 30 %	70 100 %
Représentation en quartiers	34 69.39 %	7 14.29 %	8 16.33 %	49 100 %
Représentation en places	36 52.94 %	16 23.53 %	16 23.53 %	68 100 %

Tableau 46 : Effectif des individus selon la PCS de leur conjoint pour les cinq groupes sociocognitifs

La profession et catégorie socioprofessionnelle (PCS) des conjoints est abordée par trois modalités ⁴⁷ qui permettent de résumer la grille des huit PCS renseignées par les individus (tableau 46) : « les PCS élevées » (professions libérales, cadres et intellectuelles) ; « les PCS intermédiaires » (professions intermédiaires, agriculteurs, artisans, commerçants, chefs de petites et moyennes entreprises) ; et « les PCS basses » (employés et ouvriers). Il

⁴⁷ Ces trois niveaux sont définis à partir de la nomenclature des PCS de l'INSEE 2003. Ils considèrent à la fois le revenu et l'indépendance de travail.

n'existe pas de différence significative quant à cette distribution entre les groupes ($X^2(8)=14.91$, *ns*).

Cependant, une tendance statistique est à noter ($p=.06$), les individus du groupe avec une représentation consensuelle et ceux du groupe avec une représentation en quartiers ont tendance à avoir des conjoints de professions et catégories socioprofessionnelles élevées (respectivement 64.74 % et 69.39 % des individus de ces groupes).

Les individus des groupes avec une représentation fonctionnelle de la ville, récréative et en places ont tendance à avoir des conjoints de professions et catégories socioprofessionnelles intermédiaires et basses.

1.2.5. Ancienneté d'emménagement

Nous chercherons maintenant à vérifier si le temps vécu dans le lieu de résidence ou dans la région Alsace est lié aux différentes représentations socio-spatiales de Strasbourg.

En arrondissant le nombre d'années à l'unité près, nous notons que tous les groupes déclarent vivre dans leur lieu de résidence actuelle depuis 15 ans en moyenne, à l'exception du groupe avec une représentation consensuelle de la ville qui déclare y vivre depuis 17 ans en moyenne. Même si ce groupe apparaît comme vivant au même endroit depuis légèrement plus longtemps que les autres, une ANOVA a permis de rendre compte que cette différence n'est pas statistiquement significative ($F(4)=0.86$, *ns*).

De la même façon que pour la durée de résidence, il n'existe pas de différence significative en ce qui concerne le temps moyen de résidence dans la région Alsace entre les cinq groupes étudiés ($X^2(16)=15.59$, *ns*). L'observation de la distribution des individus de chaque groupe selon cinq modalités de temps habité en Alsace : « depuis toujours » ; « plus de 10 ans », « entre 5 et 10 ans » ; « entre 1 et 5 ans » et « moins de 1 an », montre effectivement que dans tous les groupes plus de 75 % des individus déclarent y vivre au moins depuis plus de 10 ans.

1.2.6. Conclusion

Pour l'ensemble des groupes étudiés, il n'apparaît pas de distinctions caractéristiques dans la composition du ménage des individus et pour la période résidée en Alsace ou dans le lieu de résidence déclaré durant cette enquête. Tous les groupes se caractérisent par une majorité

d'individus en couple avec un enfant de moins de 14 ans qui vivent en Alsace depuis plus de 10 ans et dans le même lieu de résidence depuis 15 ans en moyenne. Ainsi, les contraintes spatiales liées à une certaine configuration du ménage ou à un certain temps de résidence ne sont pas à considérer dans la description de cognitions spatiales distinctes. De la même manière, ces variables ne participent pas à la définition des différentes positions sociales des individus et à leurs pratiques de la ville.

Une tendance des groupes à se caractériser par la présence d'individus qui ont des compagnons de PCS différentes est néanmoins soulignée. Sans directement s'impliquer dans la relation à l'espace urbain, cette tendance semble plutôt être dépendante des formes de capital des individus et confirmer la description des positions sociales des groupes. En effet, il s'agit d'un résultat connu dans la littérature en sociologie (Girard, 1974 ; Vanderschelden, 2006 ; etc.), montrant l'homogamie : les personnes ont tendance à se mettre en union avec celles qui sont socio-culturellement proches. Dans notre cas, les individus qui ont tendance à avoir des conjoints avec une PCS élevée sont ceux des deux groupes qui sont caractérisés par une surreprésentation d'individus avec un statut professionnel élevé (le groupe avec une représentation consensuelle caractérisé par une surreprésentation d'enseignants-chercheurs et le groupe avec une représentation en quartiers caractérisé par une surreprésentation de BIATSS de catégorie A). Les individus des autres groupes qui se caractérisent par des statuts professionnels plus modestes ont tendance à être avec un conjoint qui a une PCS intermédiaire ou basse.

L'âge et le sexe des individus apparaissent également liés aux positions sociales des groupes. Ceux qui se caractérisent par une surreprésentation d'individus avec un statut professionnel élevé (le groupe avec une représentation consensuelle caractérisé par une surreprésentation d'enseignants-chercheurs et le groupe avec une représentation en quartiers caractérisé par une surreprésentation de BIATSS de catégorie A), sont également ceux qui se caractérisent par une surreprésentation d'hommes plus âgés donc plutôt en fin de carrière. Ce résultat indique d'une part un effet de génération qui marque la domination masculine dans le monde du travail, et d'autre part une ascension professionnelle liée à l'âge. Ici, la fin de carrière des personnes est liée à un statut professionnel élevé.

Si le capital économique des individus semble plus important avec l'âge, le capital culturel ne suit pas cette logique. Nous remarquons que le groupe avec une représentation de la ville en places et qui se caractérise par des individus qui ont un capital culturel important, notamment

dans son état incorporé, se caractérise aussi par une surreprésentation d'individus jeunes en début de carrière. Ainsi, ce groupe se définit par un capital économique bas et un capital culturel élevé, voire plus élevé que pour le groupe avec une représentation en quartiers, capitaux liés au début de carrière des personnes. On comprend que l'âge et le sexe entretiennent un rapport intime avec les positions sociales, et qu'ils participent à leur définition.

Pour finir, le service auquel sont affectés les individus, bien que caractéristique des groupes, ne semble pas être directement en lien avec les différentes cognitions spatiales. Par exemple, le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville caractérisé par une position sociale basse se caractérise par une surreprésentation d'individus qui travaillent au service central de l'Université. Il est alors possible de penser que celui-ci est lié à une dimension fonctionnelle des représentations ou à une position sociale basse, mais le groupe de représentation consensuelle marqué par une dimension évaluative de la représentation et caractérisé par une position sociale élevée connaît également une surreprésentation d'individus qui travaillent dans le service central. De la même façon, aucun service de travail n'apparaît caractériser un groupe à proprement parlé, si ce n'est le groupe avec une représentation de la ville en quartier qui est le seul à être caractérisé par une surreprésentation d'individus dans le service « Sciences humaines et sociales ». La distribution des individus dans les services, bien que significativement différente entre les groupes, ne permet pas de dire qu'elle est en relation avec les cognitions spatiales et/ou les positions sociales qui les caractérisent.

Afin de continuer à préciser les positions sociales des groupes, nous allons maintenant de décrire leurs trajectoires sociales caractéristiques.

1.3. Les trajectoires sociales caractéristiques des groupes

Pour étudier les trajectoires sociales caractéristiques des groupes, une comparaison des positions sociales des répondants et de celles de leurs parents est réalisée. Ainsi, nous cherchons à observer les cadres de socialisation primaire des enquêtés, déterminants dans la construction de leurs schèmes de représentation et de pratique (Piaget, 1950). En effet, un fonctionnaire de rang A socialisé par des parents cadres n'aura probablement pas les mêmes représentations et les mêmes pratiques qu'un fonctionnaire de rang A socialisé par des parents ouvriers.

La sélection de ces deux points dans le temps (positions sociales des parents et positions sociales des répondants) et leur comparaison sur une même échelle, permet d'obtenir trois classes de trajectoires sociales typiques : descendante (capital plus faible que celui des parents), stable (capital identique à celui des parents) et ascendante (capital plus élevé que celui des parents). De cette manière, nous nous appuyons sur l'hypothèse de Bourdieu (1974) selon laquelle c'est la pente de la trajectoire sociale qui détermine d'où viennent les individus. Cette suite de positions sociales occupées par une personne ou par sa lignée est appelée « trajectoires objectives » par Dubar (1998) ; qu'il oppose aux « trajectoires subjectives » considérées comme un agencement réalisé par le chercheur des événements structurants pour les personnes.

Afin de relever ces trajectoires intergénérationnelles, nous nous intéressons aux statuts professionnels des individus (à la fois indicateur du capital économique et culturel) et plus précisément à leur capital culturel (particulièrement important dans le champ académique). De cette manière, il sera possible d'observer la « trajectoire du statut professionnel » et une « trajectoire culturelle » propre à la pente du capital culturel afin de rendre compte de la trajectoire sociale dans sa globalité. Nous observerons avec plus de précisions la reproduction sociale des individus, souvent caractéristique des trajectoires sociales (Bourdieu, 1977). Pour cela, l'insertion des parents dans la fonction publique ainsi que la dimension internationale de leur profession seront examinées et mises en confrontation avec les caractéristiques de la profession des individus interrogés.

1.3.1. Trajectoires du statut professionnel

Les trajectoires du statut professionnel des individus sont étudiées par une opposition des statuts élevés (professions libérales et cadres), intermédiaires (agriculteurs, artisans, chefs de petite entreprise, etc.) et bas (employés et ouvriers) des parents aux statuts professionnels élevés (Enseignants-chercheurs et BAITSS de catégorie A), intermédiaires (BIATSS de catégorie B) et bas (BIATSS de catégorie C) des répondants.

De cette façon, il est possible d'établir une correspondance entre les statuts et de déterminer une pente de trajectoire pour chaque individu. Lorsqu'un parent d'un individu a un statut professionnel élevé, celui-ci est dans une trajectoire stable s'il a aussi un statut professionnel élevé et dans une trajectoire descendante s'il a un autre statut professionnel. Lorsqu'un parent d'un individu a un statut professionnel intermédiaire, celui-ci est dans une trajectoire

descendante s'il a un statut professionnel bas, dans une trajectoire stable s'il a aussi un statut professionnel intermédiaire, et dans une trajectoire ascendante s'il a un statut professionnel élevé. Enfin, lorsqu'un parent d'un individu à un statut professionnel bas, celui-ci est dans une trajectoire stable s'il a aussi un statut professionnel bas et dans une trajectoire ascendante s'il a un autre statut professionnel.

Lorsque nous observons la distribution des individus selon leurs pentes de trajectoires par rapport au statut professionnel de leur père (tableau 47), nous remarquons une différence significative entre les groupes ($X^2(8)=20.47, p=.01$).

	Trajectoire stable	Trajectoire descendante	Trajectoire ascendante	Total
Représentation fonctionnelle	53 37.86 %	17 12.14 %	70 50 %	140 100 %
Représentation consensuelle	89 43.41 %	17 8.29 %	99 48.29 %	205 100 %
Représentation récréative	32 39.02 %	20 24.39 %	30 36.59 %	82 100 %
Représentation en quartiers	31 43.06 %	8 11.11 %	33 45.83 %	72 100 %
Représentation en places	45 52.94 %	7 8.24 %	33 38.82 %	85 100 %

Tableau 47 : Effectif des individus selon la pente de leur trajectoire par rapport à la PCS de leur père pour les cinq groupes sociocognitifs

Lorsque nous observons la distribution des individus selon la pente des trajectoires par rapport au statut professionnel de leur mère (tableau 48), nous remarquons aussi une différence significative entre les groupes ($X^2(8)=17.38, p<.05$). Cependant, il est important de souligner que ces trajectoires ne sont pas visibles pour 28.06 % des individus qui déclarent avoir une mère sans activité professionnelle.

Selon Freud (1896), l'enfant s'identifie principalement au parent de même sexe. Ce constat a été depuis souvent éprouvé ; par exemple en psychologie dans les études sur le développement de l'enfant (Bussey & Bandura, 1999), et en géographie sur l'approche du genre dans les pratiques spatiales (Barthe & Hancock, 2005), etc. C'est pourquoi nous interpréterons ces résultats selon la trajectoire par rapport au père lorsque les groupes sont caractérisés par une surreprésentation d'hommes (groupes avec une représentation

consensuelle de la ville et en quartier), et selon la trajectoire par rapport à la mère lorsque les groupes sont caractérisés par une surreprésentation de femmes (groupes avec une représentation fonctionnelle de la ville, récréative et en places).

	Trajectoire stable	Trajectoire descendante	Trajectoire ascendante	Total
Représentation fonctionnelle	31 34.07 %	8 8.79 %	52 57.14 %	91 100 %
Représentation consensuelle	41 29.71 %	6 4.35 %	91 65.94 %	138 100 %
représentation récréative	20 34.48 %	10 17.24 %	28 48.28 %	58 100 %
Représentation en quartiers	18 32.73 %	3 5.45 %	34 61.82 %	55 100 %
Représentation en places	28 47.46 %	4 6.78 %	27 45.76 %	59 100 %

Tableau 48 : Effectif des individus selon la pente de leur trajectoire par rapport à la PCS de leur mère pour les cinq groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation consensuelle de la ville et celui avec une représentation en quartiers se distinguent des autres par une surreprésentation d'individus avec des trajectoires de statut professionnel stables (respectivement 43.41 % et 43.06 % des individus de ces groupes) et ascendantes par rapport au père. Notons qu'ils apparaissent également surreprésentés par des trajectoires ascendantes par rapport à leur mère et que la reproduction est propre au statut professionnel de leur père.

Le groupe avec une représentation récréative de la ville se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire stable (34.48 % des individus de ce groupe) et d'individus qui ont une trajectoire descendante (17.24 % des individus de ce groupe) par rapport à leur mère. Les individus qui ont une trajectoire descendante par rapport au père sont également surreprésentés, ce qui marque une reproduction propre à la mère.

Le groupe avec une représentation consensuelle de la ville se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire descendante par rapport à leur mère (65.94 % des individus de ce groupe). Par rapport au père également, ce qui renforce la pente de cette trajectoire même s'il existe une surreprésentation des individus ascendants par rapport au statut professionnel du père.

Enfin, le groupe avec une représentation de la ville en places se caractérise par une trajectoire stable par rapport à la mère (47.46 % des individus de ce groupe). Par rapport au père également, ce qui renforce la pente de cette trajectoire.

1.3.2. Trajectoires culturelles

En ce qui concerne le niveau d'études, il est essentiel de prendre en compte les changements de structure sociodémographique dans la société française pour pouvoir les comparer. Depuis les années 70, il existe effectivement une dévalorisation des diplômes (Baudelot & Glaude, 1989) et des conditions d'accès à l'emploi changeantes (Nauze-Fichet & Tomasini, 2002) qui font qu'un même diplôme n'a pas la même valeur avant et après les années 70. L'obtention d'un diplôme de l'enseignement supérieur par exemple reste marginale jusqu'à ces années. Ce n'est qu'ensuite que la proportion dépasse les 40 % de la population⁴⁸. Ceci a eu l'effet entre autres de repousser les titulaires du baccalauréat, voire même d'un bac + 2, vers des postes inférieurs. Dans la fonction publique, un poste de catégorie C était jusqu'alors accessible à partir du brevet des collèges. Les personnes interrogées ont un âge moyen de 43 ans, nous postulons de fait que leurs parents étaient diplômés et en poste avant les années 70. Ainsi, un niveau d'études qui aujourd'hui est qualifié de bas pour les individus de cette enquête était certainement qualifié d'élevé pour leurs parents.

Afin d'établir une correspondance entre les niveaux d'études comme il a été fait pour les statuts professionnels, nous décidons de comparer trois niveaux d'études : bas, intermédiaire et élevé qui tiennent compte de l'évolution de la valeur des diplômes dans la société française. Pour les parents un niveau d'études bas correspond à « non diplômé et validation du certificat d'études », un niveau d'études intermédiaire correspond à « diplômé du BAC jusqu'à la licence » et un niveau d'études élevé correspond à « diplômé d'un master ou plus ». Pour les répondants, ces trois catégories correspondent respectivement à « non diplômé jusqu'au niveau BAC », « diplômé d'un BAC+2 jusqu'au master » et « diplômé au-dessus du master »⁴⁹.

La pente des trajectoires culturelles entre le niveau d'études des parents et celui des individus interrogés s'observe ensuite de la même manière que pour les statuts professionnels.

⁴⁸ Enquête Emploi 2009 de l'Insee.

⁴⁹ Cette correspondance entre les niveaux d'études s'appuie également sur les informations délivrées par l'Enquête Emploi 2009 de l'Insee qui décrit l'évolution des diplômes nécessaires pour accéder à l'emploi.

En observant la distribution des pentes de ces trajectoires, par rapport au niveau d'études du père (tableau 49), nous observons une différence significative entre les groupes ($F(8)=19.2$, $p=.01$).

Par contre, en ce qui concerne la distribution des pentes de trajectoires culturelles par rapport au niveau d'études de la mère, il n'apparaît pas de différence statistiquement significative ($F(8)=12.55$, ns). Dans tous les groupes, plus de 60 % des individus ont une trajectoire ascendante de leur niveau d'études par rapport à leur mère. Ceci marque un effet de génération et de domination masculine sur l'insertion professionnelle.

Le groupe avec une représentation fonctionnelle se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle stable et par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle ascendante par rapport au père (respectivement 34.59 % et 60.69 % des individus de ce groupe).

Le groupe avec une représentation consensuelle se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle stable par rapport au père (38.92 % des individus de ce groupe).

Le groupe avec une représentation récréative de la ville se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle descendante par rapport au père (15.48 % des individus de ce groupe).

	Trajectoire stable	Trajectoire descendante	Trajectoire ascendante	Total
Représentation fonctionnelle	46 34.59 %	6 4.51 %	81 60.90 %	133 100 %
Représentation consensuelle	79 38.92 %	8 3.94 %	16 57.14 %	203 100 %
Représentation récréative	22 26.19 %	13 15.48 %	49 58.33 %	84 100 %
Représentation en quartiers	18 25.71 %	5 7.14 %	47 67.14 %	70 100 %
Représentation en places	35 36.46 %	9 9.38 %	52 54.17 %	96 100 %

Tableau 49 : Effectif des individus selon la pente de leur trajectoire par rapport niveau de diplôme de leur père pour les cinq groupes sociocognitifs

Le groupe avec une représentation de la ville en quartiers se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle ascendante par rapport au père (67.14 % des individus de ce groupe).

Enfin, le groupe avec une représentation en places se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle stable (36.46 % des individus de ce groupe) par rapport au père.

1.3.3. Reproduction sociale de la profession

Les individus étudiés étant majoritairement des fonctionnaires (82.13 % des individus déclarent être titulaires), nous nous attachons à décrire une éventuelle reproduction sociale en observant si l'un des deux parents est ou était également fonctionnaire. Ceci permet entre autres de mieux cerner l'origine sociale des individus et de vérifier au-delà de la stabilité des trajectoires si une reproduction sociale vient caractériser des groupes en particulier.

Nous notons que la distribution des individus ayant au moins un des deux parents fonctionnaires (ou qui était fonctionnaire) ne se différencie pas significativement entre les groupes ($X^2(4)=0.8$, *ns*). Dans tous les groupes, on note plus de 40 % d'individus qui déclarent avoir un de leur parent fonctionnaire (dans 16.01 % de ces cas, les deux parents sont fonctionnaires). Ces résultats se rapprochent de ceux exposés par Audier (2000, p.125) qui soulignent que « les salariés de la Fonction publique sont nettement plus nombreux que ceux du privé à être issus de parents eux-mêmes salariés de la fonction publique : 43 % sont dans ce cas, contre 29 % ». Ainsi nous observons une reproduction sociale importante caractéristique de la population interrogée qui ne permet pas de distinguer les groupes.

Puisque le travail à l'Université est marqué par une dimension internationale très présente dans certains corps de métier, nous observons également s'il existe une reproduction sociale de la mobilité internationale offerte par le travail. Souvent l'apanage d'une élite sociale (Wagner, 2007), la socialisation internationale vécue à travers les voyages des parents (souvenirs, récits, photos, etc.) pourraient caractériser des groupes en particulier, notamment ceux qui ont une position sociale élevée.

Cependant, la distribution des individus qui déclarent avoir au moins un de leur parent qui travaille (ou qui travaillait) dans une profession avec un contexte international ne se

différencie pas significativement ($X^2(4)=5.44$, *ns*). Dans tous les groupes, plus de 75 % des individus déclarent qu'aucun de leur parent n'avait une profession ancrée dans une dimension internationale. Ainsi, les différents groupes ne se distinguent pas par la dimension internationale de la profession de leurs parents.

1.3.4. Conclusion

La description des trajectoires sociales permet maintenant de définir avec plus de précisions les positions sociales et par conséquent leurs liens avec les cognitions spatiales caractéristiques des groupes étudiés.

Nous observons ainsi que le groupe avec une représentation consensuelle de la ville et celui avec une représentation de la ville en places se caractérisent tous les deux par une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle stable. Ces deux groupes ont déjà une position sociale élevée qui se renforce alors par cette stabilité. En effet, ils se caractérisent par un capital culturel élevé et par une surreprésentation de socialisations dans un milieu culturel élevé. La trajectoire du statut professionnel apparaît également stable, sauf pour le groupe avec une représentation consensuelle qui se caractérise aussi par une surreprésentation d'individus avec une trajectoire ascendante de leur statut professionnel. Ceci tient au fait qu'il s'agit d'un groupe où les individus en fin de carrière sont surreprésentés, ils ont dès lors une ascension professionnelle plus marquée par rapport à la génération de leurs parents.

Ces deux groupes sont caractérisés par les positions sociales les plus élevées parmi celles étudiées et semblent correspondre aux positions élevées du champ académique :

- Le groupe avec une **représentation consensuelle de ville** se caractérise par une surreprésentation d'individus en fin de carrière avec un capital économique et culturel élevé qui viennent d'un milieu familial où le capital économique et culturel est également élevé.
- Le groupe avec une **représentation en places de la ville** se caractérise par une surreprésentation de jeunes individus en début de carrière qui possèdent un capital culturel élevé, mais qui en raison de leur âge sont économiquement précaires. Ils viennent également d'un milieu familial où le capital économique et culturel est élevé.

Le groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville et celui avec une représentation en quartiers se caractérisent tous les deux par une trajectoire culturelle ascendante. Ceci indique que leur socialisation s'est effectuée dans un milieu culturel plus bas que celui dans lequel ils évoluent maintenant. Le groupe avec une représentation fonctionnelle se caractérise par une position sociale basse. La surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire du statut professionnel descendante indique alors que les parents exercent (ou exerçaient) une profession plus élevée. Néanmoins, la surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire culturelle stable ou ascendante montre que le capital économique est plus valorisé et valorisant que le capital culturel dans le milieu familial de socialisation. Ces individus sont dans une ascension culturelle qui implique un statut professionnel moins élevé que leurs parents, par exemple des administratifs qui possèdent un niveau d'études plus élevé que leurs parents, mais une profession plus basse que ces derniers qui pouvaient être commerçants, artisans, etc. Pour le groupe avec une représentation en quartiers, on remarque qu'il se caractérise surtout par une ascension par rapport aux parents, mais aussi par une surreprésentation d'individus qui ont un statut équivalant à ceux de leurs parents. Ici, le capital économique semble pouvoir rester stable, leur ascension culturelle n'implique pas forcément un statut professionnel moins élevé.

Ces deux groupes se caractérisent par une ascension culturelle qui vient renforcer la position sociale basse du groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville et nuancer la position sociale élevée du groupe avec une représentation de la ville en quartiers :

- Le groupe avec une **représentation fonctionnelle de la ville** se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont un capital économique et culturel bas et qui viennent d'un milieu familial où le capital économique était plus important et le capital culturel bas.
- Le groupe avec une **représentation en quartiers de la ville** se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont un capital économique et culturel élevé et qui sont en ascension par rapport à leurs parents surtout par rapport à leur capital culturel.

Enfin, le groupe avec une représentation récréative de la ville se caractérise principalement par des individus qui connaissent une descension sociale par rapport à leurs parents. On constate une surreprésentation d'individus qui ont une trajectoire stable de leur statut par rapport à leurs parents et d'autres pour qui elle est descendante. La trajectoire culturelle se caractérise par une descension par rapport aux parents. Le milieu familial de socialisation

s'avère être plus élevé que celui vécu actuellement, même si une certaine stabilité du statut professionnel apparaît :

- Le groupe avec une **représentation récréative de la ville** se caractérise par une surreprésentation d'individus qui ont un capital économique bas, un capital culturel hétérogène et qui viennent d'un milieu familial plus élevé surtout culturellement. C'est un groupe qui se trouve être culturellement déclassé.

2. Conclusion du chapitre

Étudier les positions et trajectoires sociales des groupes aura permis dans un premier temps de vérifier l'hypothèse selon laquelle les cognitions spatiales sont liées aux positions sociales des individus et particulièrement à leur socialisation primaire.

En effet, nous remarquons que les traitements cognitifs analytiques de l'information spatiale imbriqués à des représentations fonctionnelles de la ville (groupe avec une représentation fonctionnelle et groupe avec une représentation en quartiers) sont liés à une trajectoire culturelle ascendante. Il s'agit de groupes qui se caractérisent respectivement par une position sociale basse et une position sociale élevée dans le champ académique, mais qui surtout ont une surreprésentation d'individus qui viennent d'un milieu familial où le capital culturel est bas. Ainsi, malgré les différences de positions sociales, ces deux groupes semblent entretenir des schèmes de représentation qui sont propres à des positions sociales relativement basses dans le champ académique.

Les traitements cognitifs holistiques de l'information spatiale imbriqués à des représentations évaluatives de la ville (groupe avec une représentation consensuelle et groupe avec une représentation en places) sont liés à des positions sociales élevées dans le champ académique, mais surtout à des trajectoires sociales stables qui viennent les renforcer. Ces deux groupes peuvent effectivement être caractérisés par un milieu familial où le capital économique et surtout culturel est élevé. Ainsi, et malgré le fait que le groupe avec une représentation en place soit caractérisé par une précarité économique, ces deux groupes semblent entretenir des schèmes de représentation propres à des positions sociales relativement élevées dans le champ académique. La dimension fonctionnelle qui apparaît dans la représentation en places de la ville est d'ailleurs certainement due au fait que ce groupe en particulier se retrouve dans une position sociale légèrement plus nuancée par sa précarité économique.

Le groupe avec une représentation récréative de la ville qui se caractérise par des traitements cognitifs à la fois analytiques et holistiques imbriqués dans une représentation fonctionnelle et évaluative de la ville est lié à une trajectoire sociale descendante, surtout culturellement. Ce groupe se caractérise par une position sociale basse dans le champ académique, mais aussi par une surreprésentation d'individus qui ont un milieu familial élevé. Ainsi, ce groupe semble entretenir des schèmes de représentation partagés entre une socialisation propre à des positions sociales élevées dans le champ académique et aux positions sociales vécues actuellement propres à des positions basses dans le champ académique. Tout se passe comme si les schèmes cognitifs étaient clivés, entre la socialisation et la position sociale présente.

S'il est possible d'observer les liens qu'entretiennent les positions sociales avec les représentations spatiales, il est par conséquent également possible d'observer ceux qu'ils entretiennent avec les pratiques spatiales qui caractérisent ces groupes.

Il s'avère que les individus des groupes avec des traitements cognitifs analytiques de l'information spatiale imbriqués à des représentations fonctionnelles de la ville propres à des positions sociales relativement basses dans le champ académique ont des espaces de vie caractérisés par une dimension économique basse (groupes avec une représentation fonctionnelle et en quartiers).

Ceux qui ont des traitements cognitifs holistiques de l'information spatiale imbriqués à des représentations évaluatives de la ville propres à des positions sociales relativement élevées dans le champ académique ont des espaces de vie caractérisés par une dimension culturelle élevée (groupes avec une représentation consensuelle et en places).

Enfin, les individus du groupe doté d'une représentation récréative de la ville et qui traitent l'information spatiale de manière à la fois analytique et holistique, de sorte à ce que la représentation de la ville est tout autant fonctionnelle qu'évaluative, ont des espaces de vie caractérisés par une dimension économique à la fois élevée et basse, et qui sont en correspondance avec des positions sociales à la fois élevées et basses dans le champ académique. De fait, il est ainsi possible de confirmer l'hypothèse selon laquelle les représentations et pratiques spatiales ne se définissent pas principalement par leur relation interactive, mais par les positions sociales des personnes. Nous notons effectivement une correspondance entre les positions sociales et les caractéristiques socio-spatiales des lieux quotidiennement fréquentés dans la ville. Nous avons vu que le contenu géographique des

représentations diffère du contenu géographique des pratiques, mais le rapport pratique (fonctionnel vs évaluatif), le rapport cognitif (analytique vs holistique) et le rapport effectif (caractéristiques des lieux quotidiennement fréquentés) à la ville sont propres aux positions sociales. Finalement, le rapport entre représentations et pratiques spatiales ne se renforce pas mutuellement, mais vient renforcer l'identité sociale des individus par la définition d'une relation à la ville particulière liée aux positions sociales.

Il semblerait que, dans ce cas, les positions sociales « basses » dans le champ académique (notamment dues à une socialisation primaire dans un milieu culturellement bas) aient tendance à être liées à des traitements cognitifs analytiques et à des représentations socio-spatiales fonctionnelles proches des pratiques de lieux caractérisées par une dimension économique faible.

Et que les positions sociales « élevées » dans le champ académique (notamment dues à une socialisation dans un milieu culturellement élevé) aient plutôt tendance à être liées à des traitements cognitifs holistiques et à des représentations socio-spatiales évaluatives détachées des pratiques de lieux caractérisées par une dimension culturelle élevée.

L'existence d'un groupe qui se caractérise par une position sociale propre à un déclassement culturel et qui a tendance à être lié à des traitements à la fois analytiques et holistiques, à des représentations à la fois fonctionnelles et évaluatives qui sont à la fois proches et détachées de leurs pratiques caractérisées par une dimension économique à la fois basse et élevée semble confirmer l'interprétation de ces différentes relations individu-milieu et de montrer qu'elles ne sont pas forcément antagonistes.

CONCLUSION GÉNÉRALE

*« Les hommes se croient libres pour cette seule cause qu'ils sont conscients de leurs actions
et ignorants des causes par où ils sont déterminés »
Spinoza, livre II de l'Éthique, 1677, p.109*

Cette thèse porte sur la relation que les personnes entretiennent quotidiennement avec l'espace urbain, et plus particulièrement sur la manière dont celle-ci est façonnée selon les positions occupées dans l'espace social. Aborder cette relation dans une perspective transactionnelle aura permis de mettre en avant son caractère holistique et la nécessité qu'il y a de considérer la transaction entre l'individu socialisé et le milieu socio-physique comme une même unité d'analyse (Ittelson, 1973). En effet, ces deux entités ne sont jamais complètement indépendantes l'une de l'autre et, plus encore, elles ne peuvent exister qu'à travers leur relation. Cette dernière joue alors un rôle actif dans la définition de l'environnement vécu par les personnes à travers les représentations et les pratiques qu'ils développent à son égard. Ainsi, les dimensions cognitives, spatiales et sociales que recouvre la relation individu-milieu sont à la fois les produits et les productrices de celle-ci, et cette relation ne peut dès lors être saisie que par leur étude.

Les significations associées à l'espace urbain étant au cœur de la définition de l'environnement vécu, notre attention s'est particulièrement portée sur les représentations spatiales. Définies comme des organisations cognitives de l'espace géographique partagées au sein d'un groupe social, ces dernières dépassent les seules caractéristiques de l'espace physique pour englober la relation individu-milieu (Ramadier, 1997). Ces structures cognitives sont effectivement dépendantes des structures spatiales et sociales qui ne peuvent finalement être considérées l'une sans l'autre. Au-delà d'une reproduction de l'espace physique qui guide les déplacements, il s'agissait également d'éprouver l'idée selon laquelle les représentations spatiales transforment l'information géographique afin d'y associer des significations sociales. Par conséquent, nous avons mobilisé le paradigme des représentations

sociales dans le cadre de notre approche afin, premièrement, de pouvoir aborder la dimension sociale des représentations spatiales et, deuxièmement, de démontrer que l'ensemble de ces développements théoriques et méthodologiques est applicable aux cognitions spatiales.

Explorer la relation individu-milieu nécessite cependant de dépasser l'analyse des seules représentations. Il importe en effet d'observer les pratiques dont elle fait l'objet. Concevoir une transaction entre l'individu et l'espace urbain conduit notamment à penser les pratiques et les représentations comme deux mécanismes, déterminés par la structure sociale, qui structurent le rapport à l'espace géographique (Altman, 1976). Toutefois, bien que s'influençant l'une l'autre, la correspondance des éléments géographiques représentés et physiquement investis n'est pas automatique. Contrairement aux propositions d'Azjen (1991) sur le comportement planifié, les représentations ne peuvent ici être abordées comme de simples guides pour les pratiques, pas plus que celles-ci ne peuvent être envisagées comme de simples supports des significations. Au contraire, c'est la correspondance entre leur contenu (nulle, partielle ou totale) qui permet d'appréhender et d'expliquer l'environnement vécu dans sa globalité. En d'autres termes, considérant ces deux mécanismes comme socialement déterminés de la même manière, leur correspondance dépend moins de leurs influences réciproques que de la position sociale des individus. Nos travaux cherchaient notamment à vérifier cela et à montrer que, comme le proposent Ramadier *et al.* (2008), si les lieux représentés et fréquentés ne sont pas forcément les mêmes, les relations cognitive et effective à l'espace urbain demeurent cohérentes entre elles, selon la position occupée dans la structure sociale.

Afin de pouvoir appréhender les pratiques quotidiennes de l'espace urbain, notre attention s'est portée sur la mobilité spatiale et quotidienne des individus dans la ville. À partir de l'hypothèse de travail selon laquelle les caractéristiques sociales des personnes sont attachées aux lieux qu'ils fréquentent (Robette, 2012), nous nous sommes penchés sur les espaces de vie que forment les mobilités spatiales. C'est en effet par l'étude de l'ancrage socio-spatial des activités quotidiennement réalisées qu'il est possible d'observer, d'une part, la concordance entre les lieux représentés et fréquentés et, d'autre part, la concordance entre les caractéristiques sociodémographiques des lieux fréquentés et les positions sociales qu'occupent les individus. C'est à partir de cette analyse croisée entre les représentations et les pratiques socio-spatiales que nous avons été en mesure de dire si la relation individu-

milieu est dépendante des positions occupées dans la structure sociale, et selon quelles modalités.

Nous avons également porté une attention particulière à la structure sociale compte tenu de l'importance de la dimension sociale dans les représentations et les pratiques de l'espace géographique. Il s'agissait avant tout de concevoir des relations asymétriques entre les groupes sociaux, à la fois dépendantes et organisatrices de leurs positions dans la structure sociale selon leurs formes de capitaux (Bourdieu, 1979a). Ainsi, c'est la socialisation, notamment primaire, permettant d'acquérir certaines formes de capitaux, qui détermine la position occupée dans la structure sociale ainsi que les façons de penser et d'agir sur le monde. En effet, il existerait une homologie structurale entre les représentations, les pratiques et les positions sociales (Durkheim & Mauss, 1903). Nos travaux proposent d'aborder ce principe d'homologie structurale et cherchent à le vérifier à partir du lien entre les dimensions sociales, cognitives et spatiales des relations entretenues à l'espace urbain. Il demeure important de noter que les individus ne sont pas forcément conscients des rapports de domination qui s'établissent selon le volume et la structure des capitaux qu'ils ont accumulés. De cette manière, les différents groupes sociaux ne prennent pas non plus conscience d'eux même. C'est leur insertion dans un champ particulier, comme le champ académique pour les personnes que nous avons interrogées, qui les inscrit dans une lutte symbolique où ils cherchent à se différencier et à se valoriser selon les enjeux propres à ce champ (Bourdieu, 1992). C'est en ce sens qu'il existe des rapports de domination ; les groupes sociaux n'existent que par leur mise en relation et s'observent finalement, comme le propose Halbwachs (1950), par leurs représentations et pratiques.

Dans cette perspective, nous avons analysé des groupes sociocognitifs, c'est-à-dire des individus qui partagent les mêmes représentations spatiales de la ville, évitant ainsi des groupes sociaux construits *a priori* de manière plus ou moins « artificielle ». Nous avons observé cinq types de représentations spatiales qui regroupent l'ensemble des individus interrogés :

- Fonctionnelle ; les lieux qui composent cette représentation de la ville sont abordés pour leur fonctionnalité et liés à leur usage.
- Consensuelle ; les lieux de cette représentation sont largement connus, touristiques, abordés pour leur dimension physique et liés à des affects.

- Récréative ; les lieux sont ici principalement piétons, à la fois abordés pour leurs dimensions physique et affective, ainsi que pour leur fonctionnalité et leur usage.
- En quartiers ; comme son nom l'indique, les lieux sont principalement des quartiers de la ville abordés pour leur fonctionnalité et leur usage.
- En places ; les lieux sont principalement des places de la ville abordées pour leur dimension physique, affective, leur usage et leur fonction.

Nous constatons tout d'abord que, comme pour les représentations sociales (Moliner, 1994), les représentations spatiales peuvent être prioritairement fonctionnelles, évaluatives ou mixtes. Ces cinq représentations montrent ainsi trois grands types de rapports « pratiques » à la ville.

En nous attachant ensuite aux processus de catégorisation spatiale imbriqués dans ces représentations, nous avons pu observer plus précisément le rapport cognitif entretenu à la ville. Le croisement de la littérature en psychologie environnementale sur les points de référence spatiale (Sadalla *et al.*, 1980), et en psychologie sociale sur les éléments centraux (Abrieu, 1976), confirme l'importance d'aborder les éléments organisateurs des représentations pour appréhender les catégorisations réalisées (Lheureux *et al.* 2008). C'est alors par l'étude des points de références, hiérarchiquement plus importants dans la structure cognitive des représentations spatiales et organisateurs de leurs significations (Hirtle & Jonides, 1985), que nous avons abordé les cognitions spatiales. Compte tenu de leur rôle actif dans le processus de catégorisation de l'espace urbain, et comme le proposent Rosa *et al.* (2011) avec les éléments centraux des représentations sociales, ces derniers permettent en effet de considérer la formation de catégories. Trois grands types de processus de catégorisation ont été examinés : exemplaire, prototypique et entitaire (Cohen & Basu, 1987). Selon les travaux de Shepp (1978), le premier est décrit comme un traitement cognitif analytique de l'information spatiale (les informations sont perçues comme un ensemble de traits isolés), et les deux autres comme des traitements cognitifs holistiques (les informations se rassemblent plus ou moins autour de ressemblances). Nous avons alors observé que :

- Le traitement cognitif analytique de la ville (catégorisation en exemplaires) est lié aux rapports pratiques fonctionnels à celle-ci (représentations fonctionnelle et en quartiers).

- Le traitement cognitif holistique de la ville (catégorisation prototypique et entitaire) semble principalement lié aux rapports pratiques évaluatifs à celle-ci (représentations consensuelle et en places), même si l'un d'entre eux est mixte.
- Enfin, le traitement cognitif de la ville à la fois analytique et global est lié à un rapport pratique mixte à celle-ci (représentation récréative).

De cette façon, nous avons pu constater qu'un rapport cognitif analytique à la ville est lié à un rapport fonctionnel de celle-ci, et qu'un rapport cognitif global à la ville est lié à un rapport évaluatif de celle-ci.

Pour mener plus avant cette analyse, nous nous sommes ensuite attachés au rapport effectif que les individus entretiennent à la ville, c'est-à-dire à leur espace de vie. Un premier objectif a consisté à appréhender la correspondance entre les éléments géographiques, qui constituent les représentations, et ceux fréquentés lors des mobilités quotidiennes dans l'espace urbain. Nous avons ainsi souligné que :

- Le traitement cognitif analytique (rapports pratiques fonctionnels : représentations fonctionnelle et en quartiers) s'élabore au plus proche des lieux fréquentés.
- À l'inverse, le traitement cognitif holistique (rapports pratiques évaluatifs : représentation consensuelle et en places) tend à s'éloigner des lieux fréquentés.
- Le traitement à la fois cognitif analytique et holistique (rapport pratique mixte : représentation récréative) semble s'élaborer sur des lieux occasionnellement fréquentés.

Ainsi, l'hypothèse selon laquelle les éléments géographiques représentés et fréquentés ne partagent pas forcément une correspondance est vérifiée. Les représentations spatiales ne sont pas de simples reconstructions de l'espace géographique qui servent de supports aux pratiques spatiales, qui viendraient les alimenter en retour. C'est plutôt la correspondance plus ou moins forte entre les représentations et les pratiques spatiales qui permet d'appréhender la relation que l'individu entretient avec l'espace géographique. Ici, on constate que lorsque les éléments de la représentation sont proches de ceux de la pratique, c'est un rapport fonctionnel qui est entretenu à la ville avec un traitement cognitif au plus proche de la complexité spatiale abordée de manière analytique par des traits isolés. À l'inverse, lorsque les éléments de la représentation sont distants de ceux de la pratique, c'est un rapport évaluatif qui est entretenu

à la ville avec un traitement qui simplifie la complexité spatiale abordée de manière globale par quelques traits principaux.

De plus, malgré ces différents types de rapports pratiques et cognitifs à la ville, les espaces de vie des cinq groupes identifiés ne se distinguent pas par leur étendue et leur orientation géographiques. Les activités quotidiennes des individus semblent s'organiser autour de leur lieu de travail commun, sans que l'existence de cognitions spatiales différentes participe à les différencier.

Cependant, l'ancrage socio-spatial de leur espace de vie se différencie et nous observons que :

- Le traitement cognitif analytique de la ville (rapports pratiques fonctionnels : représentations fonctionnelle et en quartiers) est lié à des espaces de vie caractérisés par un faible revenu de ces habitants.
- Le traitement cognitif holistique de la ville (rapports pratiques évaluatifs : représentations consensuelle et en places) est lié à des espaces de vie caractérisés par un fort niveau culturel de ces habitants.
- Le traitement à la fois analytique et holistique (rapport pratique mixte : représentation récréative) est lié à un espace de vie relativement hétérogène, néanmoins marqué par la dimension économique (faible ou élevée) de ses habitants.

Conformément à ce que nous présupposons, le rapport effectif à la ville tient davantage à l'ancrage socio-spatial des lieux fréquentés qu'aux éléments géographiques présents dans les représentations spatiales de la ville. Ceci permet de penser que les représentations et les pratiques sont surtout dépendantes des positions sociales, avant de l'être l'une de l'autre.

Pour terminer notre analyse, nous avons cherché à définir les positions sociales qui caractérisent les individus de ces cinq groupes de représentation et de lier l'ensemble de ces considérations (cognitives, spatiales et sociales). C'est effectivement de cette façon qu'il est possible de répondre à notre problématique sur la relation individu-milieu dans sa globalité.

Il s'est avéré tout d'abord que le traitement cognitif analytique de la ville (rapports pratiques fonctionnels : représentation fonctionnelle et en quartiers) ne semble pas être lié à une seule et même position sociale. La représentation fonctionnelle est effectivement le fait d'individus qui ont des positions sociales économiquement et culturellement inférieures aux autres groupes. Nous constatons à l'inverse que la représentation en quartiers de la ville est plutôt le

fait d'individus qui ont des positions sociales élevées, mais dont le capital culturel reste légèrement inférieur à celui des groupes de représentation consensuelle et en places. Le traitement cognitif holistique de la ville (rapports pratiques évaluatifs : représentation consensuelle et en places) est quant à lui justement lié à des positions sociales caractérisées par un capital culturel plus important que pour le reste des groupes. Enfin, le traitement cognitif à la fois analytique et holistique (rapport mixte : représentation récréative) est lié à des positions sociales qui se caractérisent par un capital économique bas et un niveau de capital culturel très fluctuant. Ces résultats révèlent qu'il existe une relation entre les différentes cognitions spatiales de la ville et les positions occupées dans l'espace social ; celles-ci semblent ici principalement reposer sur le capital culturel, et viennent confirmer l'aspect socio-spatial de ces représentations.

C'est ensuite par l'étude des trajectoires sociales qu'il a été possible d'affiner les déterminismes sociaux impliqués dans les rapports pratiques, cognitifs et effectifs à la ville. En effet, la description de la pente des trajectoires intergénérationnelles (Dubar, 1998) a permis, dans un premier temps, de relever une correspondance entre la socialisation des individus et leurs cognitions spatiales :

- Le traitement cognitif analytique de la ville (rapports pratiques fonctionnels : représentations fonctionnelle et en quartiers) concerne les individus en ascension culturelle.
- Le traitement cognitif holistique de la ville (rapports pratiques évaluatifs : représentations consensuelle et en places) montre des individus en reproduction d'un capital culturel élevé.
- Le traitement cognitif à la fois analytique et holistique (rapport pratique mixte : représentation récréative) est caractérisé par une descension culturelle des individus.

En d'autres termes, la socialisation culturelle des individus prend ici une place importante dans l'élaboration des cognitions spatiales. On remarque ainsi que le rapport analytique et fonctionnel à la ville est lié à une ascension intergénérationnelle par le capital culturel, c'est-à-dire à une socialisation dans un environnement culturellement plus bas que celui dans lequel l'individu évolue au moment où il répond au questionnaire (représentation fonctionnelle et en quartiers). Le rapport holistique et évaluatif à la ville est quant à lui lié à la stabilité intergénérationnelle d'un capital culturel élevé (représentations consensuelle et en places). Nous observons alors que les processus de cognitions spatiales, et *a fortiori* les

représentations spatiales, sont déterminés par la socialisation. Il ressort de cela que c'est le capital culturel qui est le plus déterminant. Le rapport mixte à la ville, lié à un déclassement culturel (représentation récréative), en est un bon exemple. Tout se passe comme si le traitement holistique de l'information spatiale était exclusivement dépendant d'une socialisation culturelle élevée, qui permet d'intérioriser ce type de schème. En effet, si le groupe « représentation en quartiers » est surtout le fait d'individus au capital culturel important, leur milieu de socialisation est toutefois d'un niveau culturel plus bas qui les écarte d'un traitement holistique de la ville. En outre, si le groupe « représentation en places » se caractérise par un capital économique plus bas que le groupe « représentation consensuelle » — ce qui explique d'ailleurs sans doute son rapport à la fois fonctionnel et évaluatif à la ville —, la socialisation culturelle des individus qui les composent demeure la même et ceux-ci réalisent tous deux un traitement holistique de la ville. Notons que cette prévalence du capital culturel peut être en lien avec l'insertion de personnes interrogées dans le champ académique, où celui-ci contribue largement à déterminer les rapports hiérarchiques (Bourdieu, 1984).

Partant de ce constat, les pratiques spatiales sont elles aussi, dans un deuxième temps, liées aux positions et trajectoires sociales des individus :

- Le traitement cognitif analytique de la ville, caractérisé par une ascension intergénérationnelle du capital culturel (rapports pratiques fonctionnels : représentations fonctionnelle et en quartiers), est lié à un espace de vie marqué par des lieux où les résidents ont un faible revenu.
- Le traitement cognitif holistique de la ville, caractérisé par une stabilité intergénérationnelle d'un capital culturel important (rapports pratiques évaluatifs : représentations consensuelle et en places), est lié à un espace de vie marqué par des lieux où les résidents ont un fort niveau culturel.
- Le traitement cognitif à la fois analytique et holistique de la ville, caractérisé par un déclassement économique (rapport pratique mixte : représentation récréative) est lié à un espace de vie marqué par des lieux où les résidents ont à la fois un capital économique élevé et bas.

Nous remarquons que les espaces de vie correspondent aux positions sociales des individus et à leur socialisation. Lorsque les individus épousent une trajectoire ascendante sur le plan culturel, que leur position sociale élevée ou basse, ils ont tendance à fréquenter au quotidien des lieux plus ou moins « populaires » dont les résidents peuvent avoir un certain capital

culturel, mais un faible revenu (certains faubourgs ou banlieues de la ville). Lorsqu'ils sont dans la reproduction d'un capital culturel élevé, ils ont plutôt tendance à fréquenter au quotidien des lieux dont les résidents ont également un capital culturel élevé (le centre-ville gentrifié, par exemple). On observe néanmoins des nuances selon leur capital économique : quand celui-ci est élevé, les individus tendent à fréquenter des lieux dont les résidents ont des capitaux culturel et économique élevés. Enfin, lorsqu'ils sont dans une situation de déclassement économique, leur fréquentation quotidienne fluctue entre des lieux dont les résidents ont un capital économique élevé ou bas.

Il apparaît notamment que les représentations et pratiques spatiales sont clivées par la descension économique entre la position des parents et celle vécue présentement, alors qu'elles reposent davantage sur l'environnement d'origine lorsque c'est une ascension culturelle qui est vécue. Cependant, ces observations ne permettent pas de déterminer si c'est la pente de la trajectoire ou la forme du capital qui est en jeu.

Ces résultats vont dans le sens d'un « remplacement socio-spatial », développé par Ramadier (2010). En effet, les personnes fréquentent quotidiennement des lieux qui, par leurs caractéristiques socio-spatiales, sont au plus proches de leur position sociale. Ainsi déterminées à occuper une position particulière dans l'espace social, les personnes sont également déterminées à occuper des positions correspondantes dans l'espace géographique. Par leurs fréquentations quotidiennes de la ville, les individus cherchent, plus ou moins consciemment, une familiarité avec leur manière d'appréhender le monde ; de ce point de vue, les pratiques spatiales deviennent, tout comme nous l'avons vu avec les cognitions spatiales, une expression de l'identité sociale.

C'est alors un principe d'homologie entre les structures cognitives, spatiales et sociales de la relation individu-milieu que nous proposons de considérer. L'ensemble des points développés met effectivement en exergue l'importance des déterminismes sociaux dans les représentations et les pratiques spatiales (tableau 50). La position occupée dans la structure sociale est fonction des rapports cognitifs, pratiques et effectifs propres à l'espace urbain.

Plus précisément, nous observons que les positions dominées du champ académique, c'est-à-dire liées à un capital culturel faible et/ou à une socialisation culturelle faible, sont attachées à un traitement analytique de la ville. C'est un rapport fonctionnel qui porte sur la complexité des lieux fréquentés, eux-mêmes plutôt « populaires ». À l'inverse, les positions dominantes

de ce champ, c'est-à-dire liées à un capital culturel élevé et à une socialisation culturelle élevée, sont attachées à un traitement holistique de la ville. Dans ce cas, le rapport à cette dernière est évaluatif et détaché des pratiques, elles-mêmes liées à des lieux de culture, afin de se concentrer sur quelques traits de la ville qui la caractérise. Il est également intéressant d'ajouter que la position sociale résultant d'un déclassement économique est également liée à un traitement mixte de la ville, et ce dans tous les types de rapports jusqu'à la fréquentation de lieux économiquement opposés.

<i>Rapport cognitif</i>	<i>Rapport pratique</i>	<i>Rapport effectif</i>	<i>Trajectoire et position sociale</i>	<i>Représentation</i>
Analytique	Fonctionnel	Économique bas	Ascension culturelle dans position basse	<i>Fonctionnelle</i>
			Ascension culturelle dans position élevée	<i>En quartiers</i>
Analytique holistique	Mixte	Économique bas et élevé	Déclassement économique	<i>Récréative</i>
Holistique	Mixte	Culturel élevé économique bas	Reproduction culturelle élevée économiquement précaire	<i>En places</i>
	Évaluatif	Culturel et économique élevé	Reproduction culturelle et économique élevée	<i>Consensuelle</i>

Tableau 50 : Caractéristiques des relations individu-milieu observées

Nous pouvons donc affirmer que la position sociale occupée est bien liée à une relation individu-milieu particulière et différenciée selon des relations sociales asymétriques. Ceci tient notamment à ce que l'idéologie dominante participe à façonner l'espace urbain : les villes, et notamment les métropoles, sont actuellement insérées dans une quête d'affirmation de leur position mondiale (Halbert, 2005), poursuivie par une élite qui injecte ses normes et valeurs dans leur conception (Montlibert, 1995) ; aussi se retrouvent-elles au cœur d'une dynamique réticulaire à l'échelle planétaire. De cette façon, elles deviennent un objet de distinction par leurs dimensions économique et culturelle ainsi que par le patrimoine qu'elles représentent. Ainsi, il est tout à fait possible de penser que les individus qui occupent des positions sociales dominantes entretiennent un rapport légitime à la ville au plus proche de l'idéologie dominante. Leurs fréquentations quotidiennes et leur représentation évaluative de

celle-ci permettraient de valoriser leur position, notamment en comparant quelques traits caractéristiques de leur ville à d'autres villes. Les groupes de représentation consensuelle et en places, en se concentrant sur des lieux plus ou moins « emblématiques », en sont de bons exemples. Cette interprétation se vérifie d'autant plus lorsque nous savons qu'il s'agit des deux groupes qui associent des lieux d'autres villes aux éléments de leur représentation.

Pour résumer, les groupes dominants valorisent leur position par une relation particulière à la ville qui s'insère dans un contexte mondial. Tout se passe en effet comme s'ils cherchaient à réaliser une comparaison sociale avec leurs pairs (Tajfel & Turner, 1979), mais dans un contexte mondialisé, c'est-à-dire avec des pairs d'autres villes. À l'inverse, les groupes occupant une position dominée chercheraient à se comparer aux groupes dominants pensés comme un idéal à atteindre (Tajfel & Turner, 1979), mais présents au sein de la même ville. C'est en cela que leur représentation est au plus proche de la complexité de leurs pratiques : afin de pouvoir se valoriser selon leurs pratiques de la ville par rapport à celles des autres. Ici, on comprend en quoi le rapport à la ville déterminé par les positions sociales est une expression de l'identité sociale et en quoi il contribue par la même occasion à différencier ces identités sociales. Ainsi, l'existence de ségrégations socio-spatiales au sein de la ville peut tout à fait être pensée par ce prisme. Les différentes positions sociales entraînant des représentations et des pratiques spatiales qui renforcent cette distinction, les ségrégations apparaissent comme une conséquence logique de la hiérarchisation sociale qui s'objective dans les relations à la ville. En d'autres termes, le processus de ségrégation est davantage en lien avec des enjeux identitaires socialement construits, qui s'expriment par des représentations et des pratiques intériorisées et entretenues dans la structure sociale, qu'avec des choix propres aux personnes ou des contraintes extérieures.

Il reste à souligner les limites et perspectives d'approfondissement de cette recherche, notamment sur le plan méthodologique. La réalisation de l'enquête dans une unique ville et sur une population qui évolue dans un seul et même secteur d'activité ne nous permet pas de généraliser notre propos plus que nous ne l'avons déjà fait. Il semble de ce point de vue important de reproduire cette démarche dans différents contextes pour confirmer les résultats obtenus. Des compléments pourraient également être apportés. Par exemple, il aurait été pertinent de relever les représentations sociales attachées à la ville afin de les confronter aux représentations spatiales, puis de montrer leur articulation. Ou encore, de relever les représentations sociales attachées à chacun des lieux qui composent les représentations

spatiales. Ceci aurait notamment permis de saisir les significations accordées aux catégorisations spatiales tout en minimisant les possibles biais interprétatifs. Nous noterons néanmoins que la réalisation d'entretiens semi-directifs allait dans ce sens. Le processus de catégorisation spatiale prenant une place importante dans nos analyses, il serait aussi nécessaire de l'explorer avec davantage d'attention. Ceci nécessiterait une recherche spécifique, pour mettre en évidence l'existence éventuelle de catégorisations socio-spatiales dont la genèse et la dynamique restent à approfondir. L'analyse des pratiques de mobilité spatiales pourrait également être développée. Au-delà de pratiques évoquées par les individus, une observation des pratiques réelles saurait être mise en place. Il s'agirait alors de ne pas se limiter aux localisations géographiques, et de considérer les déplacements, les intentions et les moyens en œuvre dans leur réalisation, afin de révéler la construction socio-cognitive de la mobilité dans son ensemble. Nos groupes d'analyses étant construits à partir de la dimension cognitive du rapport individu-milieu, des études complémentaires qui abordent prioritairement les autres dimensions, spatiale et sociale, seraient pertinentes pour montrer et éprouver leurs liens. C'est aussi par un croisement répété de ces trois dimensions, notamment par des approches différenciées, que leurs relations seront somme toute certifiées.

Ceci étant dit, cette thèse a permis de mesurer la pertinence d'une analyse socio-cognitive du processus de ségrégation socio-spatiale, attentive aux déterminismes sociaux des représentations et pratiques spatiales. Même si nous n'abordons pas directement ce processus, qui mériterait d'être mesuré, l'importance d'y considérer les enjeux identitaires des individus insérés dans des relations sociales asymétriques a été mise en évidence. En conséquence, nous souhaitons formuler une dernière question qui pourrait participer à l'étude des ségrégations socio-spatiales : est-ce qu'un traitement analytique de l'espace urbain traduirait une posture de « dominé » par la ville, ou plus précisément par ses codes socio-physiques, et à l'inverse est-ce qu'un traitement holistique traduirait une posture de « domination » sur la ville ? En d'autres termes, nous nous demandons si les différentes positions sociales ne seraient pas aussi en lien avec différentes relations de « maîtrise » de l'espace urbain (appropriation, facilité d'orientation et de déplacement, etc.), ce qui participerait d'autant plus aux enjeux identitaires et aux renforcements des ségrégations comme des fragmentations de la ville.

Enfin, quelques autres pistes de recherche peuvent être soulevées par cette étude : par exemple la correspondance théorique entre les points de référence des représentations spatiales et les éléments centraux des représentations sociales, ou encore la possible variation

de la dimension fonctionnelle ou évaluative des éléments prioritaires d'une représentation au regard des positions sociales. Toutefois, c'est avant tout l'ancrage théorique dans une perspective transactionnelle et relationnelle qui ressort comme l'élément clef permettant d'aboutir sur de nouveaux regards. Il apparaît ainsi que les théories sociales développées en psychologie gagneraient à se centrer sur les relations sociales et leurs déterminismes pour affiner l'approche des cognitions, des pratiques et de leurs relations.

BIBLIOGRAPHIE

- Abric, J.-C. & Tafani, C. (1995). Nature et fonctionnement du système central d'une représentation sociale: la représentation de l'entreprise. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 28/4, 22-31.
- Abric, J.-C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Provence, Aix en Provence, France.
- Abric, J.-C. (1984). A theoretical and experimental approach to study of social representations in a situation of interaction, In R. Farr & S. Moscovici (Eds.) *Social representations*, Cambridge: Cambridge university press, 169-183.
- Abric, J.-C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset (Suisse): DelVal.
- Abric, J.-C. (1989). L'étude expérimentale des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales*, Paris: Collection Sociologie d'aujourd'hui, 187-203
- Abric, J.-C. (1994a). L'organisation interne des représentations sociales : système central et système périphérique. In C. Guimelli (Ed.), *Structures et transformations des représentations sociales*, Lausanne: Delachaux et Niestlé, 73-84.
- Abric, J.-C. (1994b). *Pratiques sociales et représentations*, Paris: Presse universitaire de France.
- Abric, J.-C. (1999). *Psychologie de la communication: Théories et méthodes*, Paris: Armand collin.
- Abric, J.-C. (2003). *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Toulouse: Ères.
- Ajzen, I. (1991). The theory of planned behavior, *Organizational behavior and human decision processes*, 50, 179-211.
- Altman, I. & Chemers, M. (1980). *Culture and environment*, Monterey CA: Brooks/Cole.
- Altman, I. (1976). Privacy: A conceptual analysis, *Environment and Behavior*, 8, 7-29.
- Appleyard, D.A. (1970). Styles and methods of structuring a city. *Environment and behavior*, 2, 100-116.
- Audier, F. (2000). La transmission du statut dans la fonction publique, *Économie et statistiques*, 337/338, 127-133.
- Bailly, A. (1985). Distances et espace : vingt ans de géographie des représentations, *L'espace géographique*, 3, 197-205.
- Bailly, J.P. & Heurgon, E. (2001). *Nouveaux rythmes urbains: quels transports?*, La tour d'Aigues: Edition de l'Aube.

- Barker, R.G. (1968). *Ecological psychology: Concepts and methods for studying the environment of human behavior*, Stanford: Stanford university Press.
- Barker, R.G. (1976). On the nature of environment, In H.M. Prochansky, W.H. Ittelson, L.G. Rivlin (Eds.), *Environmental psychology. People and their physical setting*, New-york: Holt Rinehart and Winston.
- Barker, R.G. (1979). Setting of a professional lifetime. *Journal of personality and social psychology*, 37, 2137-2157.
- Barthe, F. & Hancock, C. (2005). Le genre. Construction spatiales et culturelles, *Géographie et cultures*, 54, Paris: l'Harmattan.
- Baudelot, C.H. & Glaude, M. (1989). Les diplômes se dévaluent-ils en se multipliant?, *Economie et statistique*, 304/305, 17-35.
- Béal, V. (2014). Trendsetting cities: Les modèles à l'heure des politiques urbaines néolibérales, *Métropolitiques*, 30/06/2014.
- Beauvois, J.-L. (1984). *Le psychologie quotidienne*, Paris: Presse universitaire de France.
- Beauvois, J.-L. (2005). *Les illusions libérales. Individualisme et pouvoir social*, Grenoble: Presse universitaire de Grenoble.
- Ben Ayed, C. & Poupeau, F. (2010). École ségrégative, école reproductive, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 180, 124p.
- Berstein, S. & Milza, P. (2008). *Histoire de la France au Xxème siècle*. Paris: Complexes éditions.
- Bey, H. (1991). *Zone autonome temporaire*, Paris: l'Eclat.
- Biema, E.V. (2010). *L'espace et le temps chez Liebniz et chez Kant (1908)*, Paris: Felix Alcan.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism: perspective and method*, Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Boltanski, L. (1975). Les usages sociaux de l'automobile: concurrence pour l'espace et accidents, *Actes de la Recherches en sciences sociales*, 2, 25-49.
- Borja, S., Courty, G. & Ramdier, T. (2012). Trois mobilités en une seule ?, *Espace temps*, 14/10/2014.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris: Seuil.
- Bourdieu, P. (1974). The school as a conservative force, In T. Eggleston (Ed.), *Contemporary research in the sociology of education*. London: Methuen.
- Bourdieu, P. (1977). *Reproduction in education, Society and culture*, London: Sage.
- Bourdieu, P. (1979a). *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1979b). Les trois états du capital culturel, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 3-6.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*, Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1984). *Homo academicus*, Paris: Éditions de minuit.
- Bourdieu, P. (1992). *Les règles de l'art: genèse et structure de champ littéraire*, Paris: Seuil.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*, Paris: Seuil.

- Bourdieu, P. (2003). L'objectivation participante, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150, 43-58.
- Boutaud, A. & Gralepois, M. (2009). Les écoles de pensées en urbanisme face à la métropolisation, *Ecorev*, 27, 18/01/2009.
- Boyer, I. (2013). *Entre discrimination et valorisation: représentation du jeune de banlieue ou franchir ou pas pas les murs de la cité*, In M. Lebon-Eyquem, T. Bulot, G. Ledegen (Dir.), *Actes des 7èmes journées internationales de sociolinguistiques*.
- Brewer, M.B. & Lui, L.N. (1989). The primacy of age and sex in the structure of person categories, *Social cognition*, 7/3, 262-274.
- Brown, B.B., & Werner, C.M. (1985). Social cohesiveness, territoriality, and holiday decorations The influence of cul-de-sac. *Environment and Behavior*, 17, 539-565.
- Brun, J. & Chauviré, Y. (1983). La ségrégation sociale. Questions de terminologie et de méthode, *Espace, populations, sociétés*, 1, 75-85.
- Brun, J. (1994). Essai critique sur la notion de ségrégation et sur son usage en géographie urbaine. In J. Brun & C. Rhein (Dir.), *La ségrégation dans la ville*, Paris: l'Harmattan, 21-57.
- Bruner, J.S. (1957). *Going beyond the information given*, New-York: Norton.
- Buhler, T. (2012). *Éléments pour la prise en compte de l'habitude dans les pratiques de déplacements urbains. Le cas des résistances aux injonctions au changement de mode de déplacement sur l'agglomération lyonnaise*. Thèse de doctorat, INSA de Lyon.
- Bussey, K. & Bandura, A. (1999). Social cognitive theory of gender development and differentiation, *Psychological review*, 106, 676-713.
- Cailly, L. (2007). La diversité des modes d'habiter des espace périurbains dans les villes intermédiaires: différenciations sociales, démographiques et de genre, *Norois*, 205, 67-80.
- Carpentier, S. & Gerber, P. (2009). De la mobilité résidentielle à la construction des espaces de la vie quotidienne, *Recherche Transports Sécurité*, 102, 61-72.
- Carpentier, S. (2007a). *Mobilité quotidienne et ancrage résidentiel. Différenciation des pratiques spatiales et des représentations sociales selon la structure urbaine. L'exemple du Luxembourg*. Strasbourg, Université Louis Pasteur – Strasbourg, thèse de doctorat en géographie, Université de Strasbourg.
- Carpentier, S. (2007b). Une analyse exploratoire des liens entre mobilité quotidienne et ancrage résidentiel. Vers une approche écologique de la mobilité ?, *Articulo - Journal of Urban Research*, Online, 3.
- Carpentier, S. (2010). *La mobilité résidentielle transfrontalière entre le Luxembourg et ses régions voisines*. Luxembourg: Saint Paul.
- Castells, M. (1989). *The informational city: information technology, economic restructuring, and the urban-regional process*, Oxford: Blackwell.
- Cauvin, C. (1984). *Étude des configurations cognitives intra-urbaines. Aspects méthodologiques*. Thèse de doctorat d'État, vol. I, Strasbourg, 303p.
- Cauvin, C. (1999). Pour une approche de la cognition spatiale intra-urbaine, *Cybergeo: European Journal of geography*, 72, 27/01/1999.

- Certeau, M. (1990). Pratiques spatiales, L'invention du quotidien, In L. Girard (Ed.), *Arts de faire*, Paris: Gallimard, 137-191.
- Chamboredon, J.-C. & Lemaire, M. (1970). Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement, *Revue française de sociologie*, 11, 3-33.
- Charlot, S., Hilal, M. & Schmitt, B. (2009). La périurbanisation renforce-t-elle la ségrégation résidentielle urbaine en France ?, *Espace populations sociétés*, 2009/1, 29-44.
- Chevalier, J. (1974). Réflexion théorique sur l'espace vécu, *L'espace géographique*, 1, 80p.
- Chevalier, L. (1958). *Classes laborieuses, classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX siècle*, Paris: Plon.
- Chombart de Lauwe, P.-H. (1956). *La vie quotidienne des familles ouvrières*, Paris: Letouzey.
- Chombart de Lauwe, P.-H. (1974). Eth(n)ologie de l'espace urbain, in *De l'espace corporel à l'espace écologique*, Symposium de l'association psychologique de langue française, Paris: Presse universitaire de France.
- Chombart de Lauwe, P.-H. (1976). Appropriation de l'espace et changement social. In P. Korosec-Serfaty (Ed.). *Appropriation de l'espace. Actes de la conférence de Strasbourg* (25-33), Louvain la Neuve: CICAIO.
- Choplin, A. & Delage, M. (2011). Mobilités et espaces de vie des étudiants de l'Est francilien : des proximités et dépendances à négocier, *Cybergeog : European Journal of Geography, Espace, Société, Territoire*, 544, 01/07/2011.
- Clerval, A., Fleury, A. Rebotier, J. & Werber, S. (2015). *Espace et rapports de domination*, Presse universitaire de Rennes.
- Codol, J.-P. (1969). Note terminologique sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus en psychologie sociale. *Bulletin de Psychologie*, 23, 63-71.
- Cohen, J. & Basu, K. (1987). Alternative Models of Categorization : Toward a contingent Processing Framework, *Journal of Consumer Research*, 13.
- Cohen-Scali, V. & Moliner, P. (2008). Représentations sociales et identité: des relations complexes et multiples, *L'orientation scolaire et professionnelle*, 37/4, 465-482.
- Collins, A.M. & Quillian, M.R. (1969). Retrieval Time from Semantic Memory, *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, 8, 240-247.
- Couclelis, H., Golledge, R.G., Gale, N. & Tobler, W. (1987). Exploring the anchor-point hypothesis of spatial cognition. *Journal of environmental psychology*, 7, 99-122.
- Courgeau, D. (1980). *Analyse quantitative des migrations humaines*, Paris: Masson.
- Courgeau, D. (1988). *Méthodes de mesure de la mobilité spatiale*. Paris: Editions de l'institut national d'études démographiques.
- Dany, L., Urdapilleta, I. & Lo Monaco, G. (2014). Free associations and social representations: some reflections on rank-frequency and importance-frequency method. *Quality & Quantity*, 49, 489-507.
- De Palma, A., Motamedi, K., Picard, N. & Waddell, P. (2007). Accessibility and environmental quality: inequality in the Paris housing market, *European Transport*, 36, 47-74.
- Debarbieux, B. (1995). Le lieu, fragment et symbole du territoire, *Espaces et sociétés*, 1, 13-36.

- Debord, G. (1967). *La société du spectacle*, Paris: Champ libre.
- Deconchy, J.P. (1991). Religious belief systems: their ideological representation and practical constraints, *International journal for the psychology of religion*, 1, 5-21.
- Degenne, A. & Vergès, P. (1973). Introduction à l'analyse de similitude, *Revue Française de Sociologie*, 14, 471-512.
- Degenne, A. (1985). L'analyse de similitude, *Numéro spécial, Informatique et Sciences humaines*, 15 (67).
- Depeau, S. & Ramadier, T. (2014). Approche contextuelle des variations de la notion d'environnement en psychologie, In D. Marchand, S. Depeau & K. Weiss (Dir.) *L'individu au risque de l'environnement*, Paris: Ed. In Press, 39-58.
- Depeau, S. (2006). *De la représentation sociale à la cognition spatiale et environnementale: La notion de "représentation" en psychologie sociale*, Texte issu du séminaire "la notion de représentation" par l'UMR ESO à Rennes, 13/03/2006.
- Depeau, S. (2013). Mobilité des enfants et des jeunes sous conditions d'immobilité?, *e-Migrinter*, 11, 103-115.
- Deschamps, J.-C. & Moliner, P. (2008). *L'identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*, Paris: Armand Colin.
- Deschamps, J.-C. (1991). Identités, appartenances sociales et différenciations individuelles, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 9/10, 49-61.
- Di Méo, G. (2002). Que faire du territoire, In Y. Jean & C. Calenge (Eds.), *Lire les territoires*. Tours: MSH-Villes et territoires.
- Dias, P. & Ramadier, T. (2015). Social trajectory and socio-spatial representation of urban space : the relation between social and cognitive structure, *Journal of Environmental Psychology*, 41, 135-144.
- Doise, W. & Palmonari, A. (1986). *L'étude des représentations sociales*, Paris: Delachaux et Niestlé.
- Doise, W. (1973). Relations et représentations collectives, In S. Moscovici (Ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris: Larousse, 195-214.
- Doise, W. (1982). *L'explication en psychologie sociale*, Paris: Presse universitaire de France.
- Doise, W. (1990). Les représentations sociales, In R. Ghiglione, C. Bonnet & J-F Richard (Dir.), *Traité de psychologie cognitive, Cognition, représentation, communication*, Paris: Dunod, 111-174.
- Doise, W. (1992). L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de psychologie*, 45, 189-195.
- Doise, W. (1999). L'individualisme comme représentation collective, In J.-C. Deschamps, J.-F. Morales, D. Paez & S. Worchel (Eds). *L'identité sociale*, Grenoble: Presse universitaire de Grenoble, 195-212.
- Donati, P. (1991). *Teoria relazionale della societa*, Milan: Angeli.
- Donzelot, J. (2004). La ville à trois vitesses: relégation, périurbanisation, gentrification, *Esprit*, 3/4, 14-39.

- Doré, F. & Mercier, P. (1992). *Les fondements de l'apprentissage et de la cognition*, Lille: Presses universitaires de Lille.
- Down, R.M. & Stea, D. (1977). *Maps in mind: Refections on cognitive mapping*, New-York: Harper and Row.
- Dubar, C. (1991). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris: Armand Colin.
- Dubar, C. (1998). Trajectoires sociales et formes identitaires: classifications conceptuelles et méthodologiques, *Sociétés Contemporaines*, 29, 73-85.
- Dubar, C. (2011). Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de temporalités, *Temporalités*, 13, 04/07/2011.
- Durkheim, E. & Mauss, M. (1903). De quelques formes primitives de classification, Contribution à l'étude de représentations collectives, *L'Année sociologique*, 6, 1-72.
- Durkheim, E. (1893). *De la division du travail social: étude sur l'organisation des sociétés supérieures*, Paris: Alcan.
- Durkheim, E. (1895). *Les règles de la méthode sociologique*, Paris: Alcan.
- Durkheim, E. (1897). *Le Suicide: étude de sociologie*, Paris: Alcan.
- Durkheim, E. (1898). *Représentations individuelles et collectives*, *Sociologie et philosophie*, Paris: Presse universitaire de France.
- Durkheim, E. (1899). Morphologie sociale. *l'Année sociologique*, 2, 520-541.
- Durkheim, E. (1925). *L'éducation morale*, Paris: Presse universitaire de France.
- Enaux, C. (1997). *Essai de modélisation spatio-temporelle des flux de déplacements de travail. Exemples de la région urbaine strasbourgeoise de 1975 à 1990*. Thèse de doctorat, Université Louis Pasteur, Strasbourg, 265p.
- Evans, G.W. (1980). Environmental cognition, *Psychological bulletin*, 88, 259-287.
- Faure, A. & Lévy-Vroelant, C. (2007). *Une chambre en ville. Hôtels meublés et garnis à Paris 1860-1990*, Grâne : Créaphis.
- Félonneau, M.-L. (1994). Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale, *Revue française de sociologie*, 4, 533-559.
- Félonneau, M.-L. (2003). Les représentations sociales dans le champ de l'environnement, In G. Moser & K. Weiss (Eds.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris: Colin, 145-176.
- Félonneau, M.-L. (2007). Désirabilité de l'environnement et représentation sociales de la ville idéale, *Bulletin de psychologie*, 6, 567-579.
- Festinger, L. (1954). A theory of social comparison process, *Human Relations*, 7, 117-140.
- Fischer, G.N. (1981). *La psychologie de l'espace*, Paris: Presse universitaire de France.
- Fischer, G.N. (1992). *Psychologie sociale de l'environnement*, Toulouse : Privat.
- Fischer, G.N. (1997). *La Psychologie sociale*, Paris: Seuil.
- Fiske, A.P. (1991). *Structures of social life: The fous elementary forms of human relation*, New-York: Free Pres.

- Flament, C. & Moliner, P. (1989). Contributions expérimentales à la théorie du noyau central d'une représentation, In J.-L. Beauvois, R.-V. Joule & J.-M. Monteil, (Eds.), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, 2, *Représentations et processus cognitifs*. Couset: Delval, 139-141.
- Flament, C. & Rouquette, M.-L. (2003). *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*, Paris: Armand Colin.
- Flament, C. (1962). L'analyse de similitude, *Cahiers du centre de recherche opérationnelle*, 4, 63-97.
- Flament, C. (1981). L'analyse de similitude: une technique pour l'étude des représentations sociales, *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 1, 375-395.
- Flament, C. (1987). Pratiques et représentations sociales, In J.-L. Beauvois, R.-V. Joule, & J.-M. Monteil (Dir.), *Perspectives Cognitives et Conduites Sociales*, 1, 143-150.
- Flament, C. (1994). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales, In J.-C. Abric (Dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris: Presse universitaire de France.
- Flament, C. (1999). La représentation sociale comme système normatif, *Psychologie & Société*, 1, 29-54.
- Frantz, D. (2011). La ségrégation: la division de l'espace dans la reproduction des rapports sociaux. *Métropole, ségrégation, fragmentation*, 10/2011, Lille, France.
- Frémont, A. (1976). *La région, espace vécu*, Paris: Presse universitaire de France.
- Freud, S. (1896). *L'hérédité et l'étiologie des névroses, Névrose, psychose et perversion*, Paris: Presse universitaire de France.
- Fried, M. (1963). Grieving for a lost home, In L.J. Dulh (Ed.), *The urban condition*, New-York: Basic Book, 151-171.
- Gallais, J. (1968). *Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*, Dakar: Mémoires de l'IFAN.
- Gärling, T. & Golledge, R.G. (1985). *Behavior and environment*, Amsterdam: North-Holland.
- Gärling, T., Book, A. & Linderg, E. (1984). Cognitive mapping of large-squale environments: the interrelationships of action plans, acquisition, and orientation, *Environment and behavior*, 16, 3-34.
- Garner, W.-R. (1970). The stimulus in information processing, *Américan Psychologist*, 25, 350-658.
- Gérard, M. (1928). *Le problème des générations*, Paris: Nathan.
- Gerber, P. (1999). Processus de gentrification et demande sociale citadine. Exemple du centre-ville de Strasbourg, *Revue géographique de l'Est*, 39, 05/09/2013.
- Ghorra-Gobin, C. (2007). Une ville mondiale est-elle forcément une ville globale ?, *L'Information Géographique*, 71, 32-43.
- Gibson, J.J. (1966). *The sens considered as perceptual system*, Boston: Houghton Mifflin.
- Gibson, J.J. (1977). The theory of affordances, In R. Shaw, & J. Bransford (Eds.), *Perceiving, acting, and knowing: Toward an ecological psychology*, Hillsdale: Lawrence Erlbaum associates Inc., 67-82.

- Girard, A. (1974). Le choix du conjoint, *Travaux et Documents*, 70, Ined.
- Goffette-Nagot, F. & Schaeffer, Y. (2013). Accessibilité ou voisinage? Une analyse des sources de la ségrégation résidentielle au sein des aires urbaines françaises, *Revue Économique* 64, 857-882.
- Golledge, R.G. (1978). Representing, interpreting and using cognized environments, *Papers and Proceedings, Regional Science Association*, 41, 169-204.
- Grafmeyer, Y. (1994) *Sociologie Urbaine*, Paris: Nathan.
- Grize, J.-B., Vèrges, P. & Silem, A. (1987). *Salariés face aux nouvelles technologies : vers une socio-logique des représentations sociales*, Paris: Éditions du CNRS.
- Guilbert, M., Lowit, N. & Zylberberg-Hocquart, M.-H. (1977). *Travail et condition féminine*, Paris: Éditions de la Courtille.
- Guimelli, C. (1994). *Structures et transformations des représentations sociales*, Lausanne: Delachaux et Niestlé.
- Guimelli, C. (2003). Le modèle des schèmes cognitifs de base (SCB): méthodes et applications, In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'études des représentations sociales*. Saint Agne: Eres, 119-143.
- Haas, V. (2004). Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives, *Bulletin de Psychologie*, 474, 621-633.
- Hägerstrand, T. (1970). *What about people in regional*, 9th european congress of the regional science association papers.
- Halbert, L. (2005). Villes, réseaux et mondialisation, *Cahiers français*, 328, 18-23.
- Halbert, L. (2008). Examining the mega-city-region hypothesis: Evidence from the Paris city-region/bassin parisien, *Régional studies*, 42/8, 1147-1160.
- Halbwachs, M. (1930). *Les causes du suicide*, Paris: Alcan.
- Halbwachs, M. (1938). *Morphologie sociale*, Paris: Armand Collin.
- Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*, Paris: Presse universitaire de France.
- Hall, E. (1971). *La dimension cachée*, Paris: Seuil.
- Harvey, D. (2012). *Paris, capitale de la modernité*, Paris: Les prairies ordinaires.
- Haumont, A. (1994). La mobilité intra-urbaine, *Aru*, 59/60, 109-118.
- Heider, F. (1927). Ding und medium, *Symposion*, 1, 109-157.
- Hirtle, S.C. & Hudson, J.H. (1991). The acquisition of spatial knowledge, *Journal of Environmental Psychology*, 11, 335-345.
- Hirtle, S.C. & Jonides, J. (1985). Evidence of hierarchies in cognitive maps, *Memory and Cognition*, 13/3, 208-217.
- Holding, C.S. (1992). Cluster and reference points in cognitive representations of the environment, *Journal of Environmental Psychology*, 12, 45-55.
- Holding, C.S. (1994). Further evidence for hierarchical representation of spatial information, *Journal of Environmental Psychology*, 14, 137-147.
- Humeau, P. & Rachamin, Y. (2009). Quand le chercheur est one of the boys, *Regards*

- sociologiques*, 37/38, 45-66.
- Huot, J.-L., Thalman, J.-P., Valbelle, D. (1990). *Naissance des cités*, Paris: Nathan.
- Ittelson, W.H. (1973). *Environment and cognition*, New-York: Séminar Press.
- Ittelson, W.H. (1976). Some issues facing a theory of environment and behavior, In H.M. Proshansky, W.H. Ittelson & L.G. Rivlin (Eds.), *Environmental Psychology; People and their physical settings*. New-York: Holt Rinehart and Winston.
- Ittelson, W.H. (1978). Environmental perception and urban experience, *Environment and Behavior*, 10(2), 193-213.
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. In P.H. Derycke (Ed.), *Conception de l'espace*, Paris: Université de Paris X, 145-177.
- Jodelet, D. (1984). Représentations sociales : phénomènes, concept et théorie, In S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale*, Paris: PUF.
- Jones, P. (1979). New approaches to understanding travel behavior: the human activity approach, In D. Henscher & P. Stopher (Eds.), *Development in dynamic and activity based approaches to travel analysis*, Avebury: Aldershot, 34-55.
- Jouve, B. & Lefèvre, C. (2004). *Horizons métropolitains*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Joye, D., Huissoud, T. & Schuler, M. (1995). *Habitants des quartiers, citoyens de la ville?* Zurich: Seismo.
- Kaplan, R. (1977). Preference and everyday nature: Method and application, In D. Stokols (Ed.), *Perspectives on environment and behavior: Theory, research and applications*, New York: Plenum Press.
- Kaufmann, V. (2000). *Mobilité quotidienne et dynamiques urbaines - la question du report modal*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Kaufmann, V. (2004). *Mobility: A key notion to analyse the social structure of second modernity?*, Paper to the mobility and the cosmopolitan perspective workshop, Munich: Reflexive modernization research centre.
- Kaufmann, V. (2005). Mobilités et réversibilités : vers des sociétés plus fluides ?, *Cahiers Internationaux de sociologie*, 118, 119-135.
- Kitchin, R. (1994). Cognitive maps: what are they and why study them? *Journal of environment psychology*, 14, 1-19.
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*, Paris: Presse universitaire de France.
- Kosslyn, S.M., Reiser, B.J. & Ball, T.M. (1978). Visual images preserve metric spatial information: Evidence from studies of image scanning, *Journal of experimental psychology: Human perception and performance*, 4, 47-60.
- Laborit, H. (1971). *L'homme et la ville*, Paris: Flammarion.
- Ladd, F.C. (1970). Black youths view their environment: neighborhood maps, *Environment and behavior*, 2, 64-79.
- Laflamme, S. (2009). Sciences sociales et approche relationnelle, *Nouvelles perspectives en sciences sociales: revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, 5, 79-85.

- Lalli, M. (1992). Symbolic ties that bind: place attachment in the plaza, In Altman I.& Low S.M., *Place attachment*, New-York: Plenum Press.
- Lannoy, P. & Ramadier, T. (2007). *La mobilité généralisée. Formes et valeurs de la mobilité quotidienne*, Bruxelles: Bruylant.
- Lannoy, P. (2009). Produire la voiture populaire et sauver le peuple de la ville. Les desseins du populisme automobile chez Ford, Hitler et Renault, *Articulo - Journal of urban research*, 2009/1, 27/05/2009
- Lebart, L., Morineau, A. & Piron, M. (2000). *Statistique exploratoire multidimensionnelle*, Paris: Dunod.
- Ledrut, R. (1973). *Les images de la ville*, Paris: Anthropos.
- Lee, T.R. (1970). Perceived distance as a function of direction in the city. *Environment and behavior*, 2, 40-51.
- Lefebvre, H. (1960). Les nouveaux ensembles urbains (un cas concret : Lacq-Mourenx et les problèmes urbains de la nouvelle classe ouvrière), *Revue française de sociologie*, 2, 186-201.
- Lefebvre, H. (1961). *Critique de la vie quotidienne*, Paris: l'Arche.
- Lefebvre, H. (1968). *Le droit à la ville*, Paris: Anthropos.
- Lefebvre, H. (1972). *Espace et politique (le droit à la ville II)*, Paris : Anthropos.
- Lefebvre, H. (1974). *Production de l'espace*, Paris: Anthropos.
- Léger, A. & Tripier, M. (1987). Fuir ou construire l'école populaire, *Revue française de pédagogie*, 79, 87-99.
- Lévi-Strauss, C. (1949). Le sorcier et sa magie, *Les temps modernes*, 41, 385-406.
- Lévi-Strauss, C. (1958). *Anthropologie structurale*, Paris: Plon
- Lévi-Strauss, C. (1969). *The elementary structures of kinship*, Boston: Beacon press.
- Lévy, J. & Lussault, M. (2003). *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Paris: Belin.
- Lewin, K. (1936). *Principles of Topological Psychology*, New York: Mc Graw Hill.
- Lewin, K. (1948). *Resolving social conflicts*, New-York: Haper and Row.
- Lewin, K. (1951). *Field theory in Social Sciences*, New York: Harper and Row.
- Lheureux, F. & Lo Monaco, G. (2011). Hiérarchie intra-noyau et négociabilité des éléments centraux d'une représentation sociale, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 91, 217-232.
- Lheureux, F., Rateau, P., & Guimelli, C. (2008). Hiérarchie structurale, conditionnalité et normativité des représentations sociales. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 77, 41-55.
- Lieury, A. (1990). *Manuel de psychologie générale*, Paris: Bordas.
- Lo Monaco, G., Lheureux, F. & Halimi-Falkowicz, S. (2008). Test d'Indépendance au Contexte (TIC) et structure des représentations sociales. *Swiss Journal of Psychology*, 67(2), 119-123.

- Lorenzi-Cioldi, F. & Dafflon, A.-C. (1999). Comment l'identité et le statut sont étudiés en psychologie sociale. In J.-C. Deschamps, J.F. Morales, D. Paez & S. Worchel (Eds.), *L'identité sociale*, Grenoble: Presse universitaires de Grenoble.
- Lorenzi-Cioldi, F. & Doise, W. (1994). Identité sociale et identité personnelle. In R.Y. Bourhis & J.Ph. Leyens (Eds.), *Stéréotypes, discrimination et relations entre groupes*, Liège: Mardage, 69-96.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1988). *Individus dominants et groupes dominés*. Grenoble: Presse universitaire de Grenoble.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1996). Las variaciones interindividuales e intergrupos. In S. Ayestarán (Ed.), *El grupo como construcción social*, Barcelone: Plural Edition, 301-327.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1997). Professions au masculin et au féminin: un moyen terme entre le masculin et le féminin? *Revue internationale de psychologie sociale*, 10, 135-152.
- Lorenzi-Cioldi, F. (2002). *Les représentations des groupes dominants et dominés. Collections et agrégats*. Grenoble: Presse universitaire de Grenoble.
- Luce, R.D. (1959). *Individual choice behavior*, New-York: Wiley.
- Lynch, K. (1960). *The Image of the City*, Cambridge, MA: MIT Press.
- Madoré, F. (2004). *Ségrégation sociale et habitat*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Mannoni, P. (1998). *Les représentations sociales*, Paris: Presse universitaire de France.
- Marchand, D. (2001). *Relations entre la structure urbaine, les modes d'appropriation et les représentations spatiale et conceptuelle de la ville*. Thèse de Doctorat, Université René Descartes – Paris V.
- Marchand, D. (2005). Le centre-ville est-il le noyau central de la représentation sociale de la ville ? *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 66, 55-64.
- Marx, K. (1867). *Le capital. Critique de l'économie politique*. Paris: Editions sociales.
- Matalon, B. (1988). *Décrire, expliquer, prévoir. Démarches expérimentales et terrain*, Paris: Armand Collin.
- Mauss, M. (1927). *Divisions et proportions des divisions de la sociologie*, Paris: Les éditions de minuit.
- McGrath, J.E. (1970). *Social and psychological factors in stress*, New-York: Rinehart & Winston.
- McGuinness, D. & Sparks, J. (1983). Cognitive style and cognitive maps: sex differences in representations of a familiar terrain, *Mental imagery*, 7, 91-100.
- McNamara, T.P., Altarriba, J., Bende, M. Johnson, S.C. & Clayton, K.N. (1989). Constraints on priming in spatial memory: Naturally learned versus experimentally learned environments. *Memory & cognition*, 17, 444-453.
- Medin, D.L. & Schaffer, M. (1978). A context theory of classification learning. *Psychological Review*, 85, 207-238.
- Meillassoux, C. (1975). *Femmes, greniers et capitaux*, Paris: Francois Maspéro.
- Merllié, L.-P. (1989). *Initiation à la pratique sociologique*, Paris: Dunod.
- Metton, A. (1974). L'espace perçu: diversité des approches, *L'espace géographique*, 3, 228-230.

- Milgram, S. & Jodelet, D. (1976). Psychological maps of Paris, In H.M. Proshansky, W.H. Ittelson & L.G. Rivlin (Eds.), *Environmental psychology: people and their physical setting*, New-York: Holt Rinehart and Winston, 104-124.
- Miller, G.A. (1956). The magical number seven, plus or minus two, *Psychological Review*, 63, 81-97.
- Moles, A. & Rohmer, E. (1972). *Psychologie de l'espace*, Paris : Castermann.
- Moliner, P. (1989). Validation expérimentale de l'hypothèse du noyau central des représentations sociales, *Bulletin de Psychologie*, 41, 759-762.
- Moliner, P. (1992). Représentations sociales, schèmes conditionnels et schèmes normatifs. *Bulletin de psychologie*, 45, 325-329.
- Moliner, P. (1993). Cinq questions à propos des représentations sociales. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 20, 5-14.
- Moliner, P. (1994). Les méthodes de repérage et d'identification du noyau des représentations, In C. Guimelli (Dir.), *Structures et transformations des représentations sociales*, Paris: Delachaux et Niestlé.
- Moliner, P., Rateau, P. & Cohen-Scali, V. (2002). *Les représentations sociales. Pratiques des études de terrain*, Rennes: Presse universitaire de Rennes.
- Monnet, J. (1998). La symbolique des lieux: pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité, *Cybergéo -European journal of geography*, 56, 07/04/1998.
- Montlibert de, C. (1995). *L'impossible autonomie de l'architecte : sociologie de la production architecturale*, Strasbourg: Presse universitaire de Strasbourg.
- Morais, J. (1987). Phonetic awareness and reading acquisition, *Psychological research*, 49, 147-152.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image, son public*, Paris: Presse universitaire de France.
- Moscovici, S. (1976). *Psychologie des minorités actives*, Paris: Presse universitaire de France.
- Moscovici, S. (1984). *Psychologie Sociale*, Paris: Presse universitaire de France.
- Moser, G. (1988). Urban stress and helping behavior: effects of environmental overload and noise on behavior. *Journal of Environmental Psychology*, 8, 287-298.
- Moser, G. (1992). *Les Stress Urbains*, Paris: Armand Colin.
- Moser, G. (2009). *Psychologie environnementale, les relations homme-environnement*, Bruxelles: de Boeck.
- Moser, G., Ratiu, E., Fleury-Bahi, G. (2002). Appropriation and interpersonal relationship. From dwelling to city through the neighborhood, *Environment and Behavior*, 34, 122-136.
- Nadel, S.F. (1970). *La théorie de la structure sociale*, Paris: Les éditions de minuit.
- Naturel, V. (1994). *L'appropriation de l'espace du quartier. Étude sur les classes moyennes et supérieures de l'agglomération parisienne en habitat collectif*, thèse de doctorat, Université René Descartes.

- Nauze-Fichet, E. & Tomasini, M. (2002). Diplôme et insertion sur le marché du travail, *Économie et Statistique*, 354, 21-43.
- Orfeuil, J.-P. (2000). La mobilité, nouvelle question sociale, *Sociologies*, 27/12/2010.
- Pagès, R. (1974). La psychologie écologique: applications validatrices ou analyse des mécanismes ?, *Institut de l'environnement*, 1, 61-71.
- Paivio, A. (1971). *Imagery and Verbal Processes*, New York: Holt, Rinehart and Winston.
- Park, R.E. (1925). *The growth of city*, Chicago: University of Chicago press.
- Pavlov, I.P. (1927). *Conditioned reflexes*, London: Oxford university press.
- Philippe, J. (1903). *L'image mentale*, Paris: Felix Alcan.
- Piaget, J. & Inhelder, B. (1948). *La représentation de l'espace chez l'enfant*. Paris: Presse universitaire de France.
- Piaget, J. (1932). *The moral judgement of the child*, London: Routledge and Kegan Paul.
- Piaget, J. (1935). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Neuchâtel et Paris: Delachaux et Niestlé.
- Piaget, J. (1950). *Introduction à l'épistémologie génétique. Tome 2 : sur la pensée physique*, Paris: Presse universitaire de France.
- Piaget, J. (1970). *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris: Gallimard.
- Pinçon, M. & Pinçon-Charlot, M. (1997). *Voyage en grande bourgeoisie: Journal d'Enquête*, Paris: Presse universitaire de France.
- Piombini, A. (2006). *Modélisation des choix d'itinéraires pédestre en milieu urbain: Approche géographique et paysagère*, thèse de doctorat, Université Bourgogne Franche-Comté.
- Préteceille, E. (2003). *La division sociale de l'espace francilien*, Rapport de recherche observatoire sociologique du changement, Science-Po et CNRS.
- Proshansky, H.M. (1978). *The city and self-identity. Environment and behavior*, 10/2, 147-169.
- Ramadier, T. & Bronner, A.C. (2006). Knowledge of the environment and spatial cognition: jrs as a technique for improving comparisons between social groups, *Environment and Planning B: Planning and Design*, 33, 285-299.
- Ramadier, T. & Depeau, S. (2006). *Approche méthodologique (JRS) et développementale de la représentation de l'espace quotidien de l'enfant*, Colloque international pluridisciplinaire: Les enfants et les jeunes dans les espaces quotidiens. Rennes.
- Ramadier, T. & Depeau, S. (2011). *Se déplacer pour se situer, Places en jeu, enjeux de classes*, Rennes: PUR.
- Ramadier, T. & Moser, G. (1998). Social legibility, the cognitive map and urban behaviour, *Journal of Environmental Psychology*, 18 (3), 307-319.
- Ramadier, T. (1997). *Construction cognitive des images de la ville : Évolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*, Thèse de doctorat, Université René Descartes.
- Ramadier, T. (2003). Les représentations cognitives de l'espace: modèles, méthodes et utilité. In G. Moser & K. Weiss (Eds.), *Espace de vie: aspect de la relation homme-environnement*, Paris: A. Collin, 177-200.

- Ramadier, T. (2007). Mobilité quotidienne et attachement au quartier : une question de position ?, In J-Y. Authier, M-H. Bacqué & F. Guerin-Pace (Dirs.), *Le quartier : Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris: La Découverte, 127-138.
- Ramadier, T. (2009). Capital culturel, lisibilité sociale de l'espace urbain et mobilité quotidienne. In F. Dureau et M. Hily (Eds.), *Les mondes de la mobilité*, Rennes: Collection Essais, 137-160.
- Ramadier, T. (2010), *La géométrie socio-cognitive de la mobilité quotidienne: distinctions et continuité spatiale en milieu urbain*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Nîmes.
- Ramadier, T. (2011). *L'accessibilité socio-cognitive. Mobilités spatiales et ressources métropolitaines: l'accessibilité en questions*, 11ème colloque du groupe de travail Mobilités spatiales et fluidité sociale de l'AISLF, Grenoble, France.
- Ramadier, T., Lannoy, P., Depeau, S., Carpentier, S. & Enaux, C. (2009). Vers l'hypothèse d'une identité de déplacement. Congruence entre espace social, cognitif et géographique, In P. Grandjean (Dir.), *Construction identitaire et espace*, Paris: L'harmattan, 75-94.
- Ramadier, T., Petropoulou, C., Bronner, A.-C., Borja, S. (2008). Les usages paysagers de la ville : le paysage urbain comme régulateur des mobilités quotidiennes, In J-C. Wieber & T. Brossard (Dir.), *Paysage et information géographique*, Paris: Lavoisier-Hermès Science, 287-312.
- Rapoport, A. (1980). Environmental preference, habitat selection and urban housing, *Journal of social issues*, 36, 118-134.
- Rapoport, A. (1982). *The meaning of the built environment. A non-verbal communication approach*. London: Sage publication.
- Rateau, P. (1995). Le noyau central des représentations sociales comme système hiérarchisé. Une étude sur la représentation du groupe. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 26, 29-56.
- Rateau, P. (2002). Procédure de substitution et nature des éléments d'une représentation sociale, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 54, 62-70.
- Reilly, W.J. (1931). *The laws of retail gravitation*, New-York: Knickerbocker.
- Reymond, H. (1998). L'écologie urbaine factorielle: une grille de lecture socio-résidentielle à compléter, In H. Reymond *et al.* (Dirs.), *L'espace géographique des villes*, Paris: Anthropos, 145-148.
- Rhein, C. (1998). The working class, minorities and housing in Paris, the rise of fragmentations. *Geojournal*, 46 (1), 51-62.
- Richardson, M. (1980). Culture and the urban stage: The nexus of setting, behavior and image in urban places, In I. Altman, A. Rapoport & J. Wohlwill (Eds.), *Human behavior and environment 4: Environment and culture*, New York: Plenum Press, 243-278.
- Ripoll, F. & Rivière, J. (2007). La ville dense comme seul espace légitime? Analyse critique d'un discours dominant sur le vote et l'urbain, *Les annales de la recherche urbaine*, 102, 121-130.
- Robette, N. (2012). Les espaces de vie individuels: de la géographie à une application empirique en démographie, *Cybergéo: European journal of geography*, 605,

27/04/2012.

- Roncayolo, M. (1972). La division sociale de l'espace urbain, *Bulletin de l'association des géographes français*, 49, 5-20.
- Roncayolo, M. (2001). *Histoire de la France urbaine: La ville aujourd'hui, mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Paris: Seuil.
- Rosa, E., Tafani, E., Michel, G. & Abric, J.-C. (2011). Rôle du processus de catégorisation dans le fonctionnement des représentations sociales: une application dans le champ du marketing, *Les cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 91, 253-281.
- Rosch, E. & Mervis, C.B. (1975). Family resemblances: Studies in the internal structure of categories, *Cognitive Psychology*, 7, 573-605.
- Rosch, E. (1973). Natural categories, *Cognitive psychology*, 4, 328-350.
- Rosch, E. (1975). Cognitive reference points, *Cognitive psychology*, 7, 532-547.
- Rouquette, M.-L. & Râteau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*, Grenoble: Presse universitaire de Grenoble.
- Sadalla, E.K., Burroughs, W.J. & Staplin, L.J. (1980). Reference points in spatial cognition, *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, 6 (5), 516-528.
- Sassen, S. (2004). Introduire le concept de ville globale, *Raisons politiques*, 15, 9-23.
- Schelling, T.-S. (1978). *Micromotives and Macrobehavior*, New-York: W.W. Norton and Co.
- Shemyakin, F.N. (1962). Orientation in space, In, B.G. Ananyec *et al.* (Eds.), *Psychological science in USSR*, 1, Washington: Office of technical service. 186-225.
- Shepp, B.E. (1978). From perceived similarity to dimensional structure: A new hypothesis about perceptual development, in E. Rosch & B.B. Lloyd (Eds.), *Cognition and categorization*, Hillsdale: Erlbaum, 135-167.
- Sherif, M. (1966). *In common predicament: Social psychology of intergroup conflict and cooperation*, Boston: Houghton Mifflin.
- Sidanius, J. & Pratto, F. (1999). *Social dominance: an intergroup theory of social hierarchy and oppression*, New-York: Cambridge university press.
- Simmel, G. (1979). Digression sur l'étranger, In Y. Grafmeyer & I. Joseph (Dirs), *L'École de Chicago*, Paris: Edition du Champ urbain, 53-77.
- Smith, N. (1979). Toward a theory of gentrification: a back to the city movement by capital, not people, *Journal of the American Planning Association*, 45, 538-548.
- Sommer, R. (1959). Studies in personal space, *Sociometry*, 22, 247-260.
- Sorokin, P. (1927). *Social mobility*, New-York: Haper.
- Sorokin, P. (1933). Recent social trends: A criticism, *Journal of political economy*, 41, 194-210.
- Stébé, J.-M. & Marchal, H. (2010). *La sociologie urbaine*, Paris: Presse universitaire de France.
- Stock, M. (2005). Les sociétés à individus mobiles: vers un nouveau mode d'habiter?, *EspaceTempsNet*, 25/05/2005.

- Stockols, D. (1978). Environmental psychology, *Annual review of psychology*, 29, 253-295.
- Stockols, D. (1982). Environmental psychology: A coming of age. In A. Kraut (Ed.), *The G. Stanley Hall lecture series 2*, Washington D.C.: American psychological association.
- Stockols, D. & Shumaker, S. (1981). People in place: a transactional view of setting, In J. Harvey (Ed.), *Cognition, social behavior, and the environment*, Hillsdale: Lawrence Erlbaum, 441-488.
- Tafani, E. & Bellon, S. (2001). Principe d'homologie structurale et dynamique représentationnelle. In P. Moliner (Ed.), *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble: Presse universitaire de Grenoble, 163-193.
- Tafani, E. & Haguel, V. (2009). Identité et représentations sociales: Approche expérimentale du rôle des représentations sociales dans le favoritisme endogroupe, In P. Rateau & P. Moliner (Eds.), *Représentations sociales et processus socio-cognitifs*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, 45-66.
- Tafani, E., Bellon, S. & Moliner, P. (2002). The role of self-esteem in social representation dynamics: An experimental approach concerning social representation of high education, *Swiss journal of psychology*, 62, 177-188.
- Tajfel, H. & Turner, J.C. (1979). An integrative theory of intergroup conflict, In S. Worchel & W. Austin (Eds.), *The social psychology of intergroup relations*, Pacific Grove: CA/Brooks/Cole, 33-48.
- Tajfel, H. & Turner, J.C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior, In S. Worchel & W. Austin (Eds.), *Psychology of intergroup relations*, Chicago: Nelson-Hall, 7-24.
- Tajfel, H. & Wilkes, A. L. (1963). Classification and quantitative judgment. *British Journal of Psychology*, 54, 101-114.
- Tajfel, H. (1974). Social identity and intergroup behavior, *Social science information*, 13, 65-93.
- Tajfel, H., Bilig, M.G., Bundy, R.P. & Flament, C. (1971). Social categorization and intergroup behaviour, *European journal of social psychology*, 1, 149-178.
- Tavani, J.-L. (2012). *Mémoire sociale et pensée sociale. Etudes empiriques de leurs influences croisées*. Thèse doctorat. Université Paris Descartes.
- Tiebout, C. (1956). A pure theory of local expenditures, *Journal of political economy*, 64, 416-424.
- Tijus, C. & Cordier, F. (2003). Psychologie de la connaissance des objets: catégories et Propriétés, tâches et domaines d'investigation. *L'année psychologique*, 103, 223-256.
- Tissot, S. (2012). Centres-villes: modèles, luttes, pratiques, *Actes de la recherche en science sociales*, 195, 4-11.
- Tolman, E.C. (1948). Cognitive map in rats and men, *Psychological review*, 55, 189-208.
- Tversky, A. (1977). Features of similarity, *Psychological reviews*, 84, 327-352.
- Urry, J. (2005). *Sociologie des mobilités*, Paris: Armand collin.
- Vacherot, G. (1978). *Similitude et causalité dans la représentation des mécanismes économiques*, Séminaire de psychologie sociale expérimentale, Université de Provence.

- Van Zanten, A. (1999). Les chefs d'établissement et la justice des systèmes d'enseignement en France et en Angleterre, In D. Meuret (Dir.), *La justice du système éducatif*. Bruxelles : De Boeck.
- Vanderschelden, M. (2006). Homogamie socioprofessionnelle et ressemblance en termes de niveau d'études: constat et évolution au fil des cohortes d'unions, *Économie et statistique*, 398/399, 33-58.
- Vergès, P. (1992). L'évocation de l'argent, une méthode pour la définition du noyau central d'une représentation. *Bulletin de psychologie*, 405, 203-209.
- Vergès, P. (1994). Approche du noyau central : propriétés quantitatives et structurales, In C. Guimelli (Dir.), *Structures et transformations des représentations sociales*, Neufchâtel: Delachaux et Niestlé, 223-254.
- Viaud, J. (1999). Principes organisateurs et représentations sociales de l'économie : genèse et dynamique, *Revue internationale de psychologie sociale*, 12/2, 79-106.
- Viaud, J. (2002). Multidimensional analysis of textual data using Alceste and the social representation of unemployment, *Revue européenne de psychologie appliquée*, 52, 3/4, 201-212.
- Wagner, A.-C. (2007). *Les classes sociales dans la mondialisation*, Paris: La découverte.
- Weber, M. (1918). *Essais sur la théorie de la science*, Paris: Plon.
- Weber, M. (1922). *Économie et société*, Paris: Plon.
- Weber, M. (1923). *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Paris: Gallimard.
- Weber, M. (1947). *The theory of social and economic organisation*, The free press and the falcon's bring press
- Wohlwill, J.F. (1970). The emerging discipline of environmental psychology, *American psychologist*, 25/4, 303-312.
- Wohlwill, J.F., & Kohn, I. (1976). Dimensionalizing the environmental manifold. In S. Wapner, S.B. Cohen & B. Kaplan (Eds.), *Experiencing the environment*, New-York: Plenum Press, 19-54.
- Zavalloni, M. & Louis-Guérin, C. (1984). *Identité et conscience. Introduction à l'égo-écologie*, Montréal: Presses universitaires de Montréal.

TABLE DES FIGURES

<i>Figure 1 : Schéma de la relation individu-milieu adapté selon la perspective déterministe</i>	<i>44</i>
<i>Figure 2 : Schéma de la relation individu-milieu adapté selon la perspective interactionnelle</i>	<i>47</i>
<i>Figure 3 : Schéma de la relation individu-milieu adapté selon la perspective transactionnelle d'après Ramadier (2009).....</i>	<i>51</i>
<i>Figure 4 : Modèle de hiérarchisation des unités spatiales (clusters) dans les représentations selon, notamment, les propos de Holding (1994).....</i>	<i>70</i>
<i>Figure 5 : Triade relationnelle entre le moi, l'autre et l'objet selon Moscovici (1984)</i>	<i>73</i>
<i>Figure 6 : Schéma de l'organisation structurale des représentations selon Abric (1976)</i>	<i>80</i>
<i>Figure 7 : Structure de l'espace social selon Bourdieu (1979a)</i>	<i>129</i>
<i>Figure 8 : Effectif des agents de l'université de Strasbourg selon leur âge et leur sexe, d'après le bilan social 2014 de l'Université de Strasbourg.</i>	<i>150</i>
<i>Figure 9 : Découpage de Strasbourg en 17 quartiers sur la base du découpage administratif de l'Eurométropole de Strasbourg.....</i>	<i>157</i>
<i>Figure 10 : Schéma du plan d'échantillonnage pour la réalisation des entretiens semi-directifs</i>	<i>166</i>
<i>Figure 11: Histogramme de la variance expliquée par chaque axe de l'ACP sur les structures représentationnelles</i>	<i>178</i>
<i>Figure 12 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le premier axe de l'ACP sur les structures représentationnelles</i>	<i>179</i>
<i>Figure 13 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le deuxième axe de l'ACP sur les structures représentationnelles</i>	<i>179</i>
<i>Figure 14 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le troisième axe de l'ACP sur les structures représentationnelles</i>	<i>180</i>
<i>Figure 15 : Coordonnées des lieux avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le quatrième axe de l'ACP sur les structures représentationnelles</i>	<i>181</i>
<i>Figure 16 : Arbre hiérarchique de la CAH réalisé à partir des quatre premiers axes de l'ACP sur les structures représentationnelles</i>	<i>182</i>
<i>Figure 17 : Plan du centre de Strasbourg – hypercentre délimité par l'III</i>	<i>201</i>
<i>Figure 18 : Les différents quartiers de la ville de Strasbourg sur la base du découpage administratif de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>202</i>
<i>Figure 19 : Exemple de graphe non-connexe</i>	<i>206</i>

<i>Figure 20 : Exemple de graphe connexe avec cycle.....</i>	<i>207</i>
<i>Figure 21 : Exemple de graphe connexe sans cycle - arbre</i>	<i>207</i>
<i>Figure 22 : Graphe de cooccurrences, au seuil 4, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale fonctionnelle de Strasbourg</i>	<i>209</i>
<i>Figure 23 : Graphe de cooccurrences, au seuil 23, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale consensuelle de Strasbourg.....</i>	<i>212</i>
<i>Figure 24 : Graphe de cooccurrences, au seuil 7, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale récréative de Strasbourg.....</i>	<i>214</i>
<i>Figure 25 : Graphe de cooccurrences, au seuil 12, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale en quartiers de Strasbourg.....</i>	<i>216</i>
<i>Figure 26 : Graphe de cooccurrences, au seuil 14, des lieux saillants de la représentation socio-spatiale en places de Strasbourg.....</i>	<i>218</i>
<i>Figure 27 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation fonctionnelle de Strasbourg</i>	<i>220</i>
<i>Figure 28 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation consensuelle de Strasbourg.....</i>	<i>221</i>
<i>Figure 29 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation récréative de Strasbourg.....</i>	<i>222</i>
<i>Figure 30 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation en quartiers de Strasbourg.....</i>	<i>223</i>
<i>Figure 31 : Notes moyennes pour les caractéristiques des points de référence dans la représentation en places de Strasbourg.....</i>	<i>224</i>
<i>Figure 32 : Réseau sémantique de Collins & Quillian (1969) - inclusions de classes selon leurs propriétés</i>	<i>226</i>
<i>Figure 33 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg, illustrative des points de référence comme catégories spatiales d'exemplaires</i>	<i>228</i>
<i>Figure 34 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg, illustrative des points de références comme éléments des catégories spatiales prototypiques</i>	<i>230</i>
<i>Figure 35 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg, illustrative des points de référence comme éléments des catégories spatiales entitaires</i>	<i>232</i>
<i>Figure 36 : Schéma des trois types de catégorisations spatiales selon les associations cognitives aux points de référence</i>	<i>234</i>
<i>Figure 37 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation fonctionnelle et analytique avec des lieux fréquentés</i>	<i>248</i>
<i>Figure 38 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation évaluative et globale avec des lieux emblématiques non fréquentés.....</i>	<i>249</i>
<i>Figure 39 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation fonctionnelle et évaluative, analytique et globale, avec des lieux fréquentés occasionnellement</i>	<i>251</i>

<i>Figure 40 : Photo d'une reconstruction spatiale de Strasbourg illustrative d'une représentation fonctionnelle, évaluative et holistique avec des lieux non fréquentés</i>	<i>253</i>
<i>Figure 41 : Pourcentage d'individus qui réalisent au moins une fois par mois les activités : visiter la famille, aller au cinéma et faire des sorties culturelles pour chaque groupe cognitif.....</i>	<i>262</i>
<i>Figure 42 : Localisation spatiale des quatre principaux campus de l'Université de Strasbourg.....</i>	<i>264</i>
<i>Figure 43 : Localisations spatiales des lieux de résidences dans l'Eurométropole de Strasbourg selon les groupes sociocognitifs.....</i>	<i>265</i>
<i>Figure 44 : Découpage de l'Eurométropole de Strasbourg en trois zones spatiales</i>	<i>267</i>
<i>Figure 45 : Dispersions moyennes des mobilités quotidiennes hors domicile et travail pour les groupes sociocognitifs.....</i>	<i>270</i>
<i>Figure 46 : Les différentes surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg considérées pour l'identification de zones socio-spatiales.....</i>	<i>273</i>
<i>Figure 47 : Histogramme de la variance expliqué par chaque axe de l'AFC sur les caractéristiques sociodémographiques des 29 surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>275</i>
<i>Figure 48 : Coordonnées des modalités sociodémographiques avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le premier axe de l'AFC</i>	<i>276</i>
<i>Figure 49 : Coordonnées des modalités sociodémographiques avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le deuxième axe de l'AFC</i>	<i>277</i>
<i>Figure 50 : Coordonnées des modalités sociodémographiques avec une contribution supérieure à la moyenne, pour le troisième axe de l'AFC.....</i>	<i>277</i>
<i>Figure 51 : Arbre hiérarchique de la CAH réalisé à partir de l'AFC sur les modalités sociodémographiques de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>278</i>
<i>Figure 52 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la première zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>280</i>
<i>Figure 53 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la deuxième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>281</i>
<i>Figure 54 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la troisième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>282</i>
<i>Figure 55 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la quatrième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>283</i>
<i>Figure 56 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la cinquième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>284</i>
<i>Figure 57 : Histogramme des modalités sociodémographiques selon leurs valeurs tests pour la sixième zone socio-spatiale de l'Eurométropole de Strasbourg</i>	<i>285</i>
<i>Figure 58 : Carte des six grandes zones socio-spatiales de l'Eurométropole de Strasbourg selon les données de l'EMD.....</i>	<i>286</i>

TABLE DES TABLEAUX

<i>Tableau 1 : Les différents types de mobilité spatiale selon Kaufmann (2000)</i>	<i>94</i>
<i>Tableau 2 : Effectif des individus selon leur sexe et leur statut professionnel</i>	<i>152</i>
<i>Tableau 3 : Liste et fréquence des 30 lieux les plus cités par les 681 individus</i>	<i>177</i>
<i>Tableau 4 : Notes moyennes de chaque variable selon les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>186</i>
<i>Tableau 5 : Types des éléments de la représentation selon Vèrges avec l'indicateur rang/fréquence d'Abric... 195</i>	
<i>Tableau 6 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du premier groupe sociocognitif</i>	<i>196</i>
<i>Tableau 7 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du deuxième groupe sociocognitif</i>	<i>196</i>
<i>Tableau 8 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du troisième groupe sociocognitif</i>	<i>198</i>
<i>Tableau 9 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du quatrième groupe sociocognitif</i>	<i>199</i>
<i>Tableau 10 : Lieux saillants de la représentation socio-spatiale de Strasbourg du cinquième groupe sociocognitif</i>	<i>200</i>
<i>Tableau 11 : Indices de diversité des cinq représentations sociocognitives</i>	<i>203</i>
<i>Tableau 12 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation fonctionnelle de Strasbourg.....</i>	<i>211</i>
<i>Tableau 13 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation fonctionnelle de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants.....</i>	<i>211</i>
<i>Tableau 14 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation consensuelle de Strasbourg</i>	<i>213</i>
<i>Tableau 15 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation fonctionnelle de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants.....</i>	<i>213</i>
<i>Tableau 16 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation récréative de Strasbourg</i>	<i>215</i>
<i>Tableau 17 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation récréative de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants.....</i>	<i>215</i>
<i>Tableau 18 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation en quartiers de Strasbourg</i>	<i>217</i>

Tableau 19 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation en quartiers de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants.....	217
Tableau 20 : Identification des points de référence, selon le nombre et l'importance des relations, pour la représentation en places de Strasbourg.....	218
Tableau 21 : Apparition et importance moyennes des points de référence de la représentation en places de Strasbourg par rapport à ses autres lieux saillants.....	219
Tableau 22 : Les points de référence pour chaque représentation socio-spatiale	220
Tableau 23 : Effectif des associations de lieux aux points de référence selon leur type pour les groupes sociocognitifs.....	237
Tableau 24 : Effectif des associations de lieux aux points de référence selon leur appartenance ou non à Strasbourg pour les groupes sociocognitifs.....	239
Tableau 25 : Caractéristiques principales des cognitions spatiales observées.....	240
Tableau 26 : Fréquence des lieux du JRS considérés comme fréquentés ou non selon l'appartenance aux groupes sociocognitifs.....	244
Tableau 27 : Fréquence des lieux du JRS récemment fréquentés ou non pour la réalisation d'activités quotidiennes selon l'appartenance aux groupes sociocognitifs.....	245
Tableau 28 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation fonctionnelle de la ville	256
Tableau 29 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation consensuelle de la ville	257
Tableau 30 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation récréative de la ville	258
Tableau 31 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation de la ville en quartiers	260
Tableau 32 : Effectif des activités réalisées et non réalisées au moins une fois par mois pour les individus du groupe avec une représentation de la ville en places	261
Tableau 33 : Effectif des individus selon leur lieu de résidence pour les groupes sociocognitifs.....	268
Tableau 34 : Variables sociodémographiques retenues dans l'EDM pour définir les 29 surfaces géographiques de l'Eurométropole de Strasbourg	274
Tableau 35 : Effectif des activités quotidiennes réalisées selon les zones socio-spatiales de l'Eurométropole de Strasbourg pour les cinq groupes sociocognitifs	287
Tableau 36 : Effectif des individus selon leur zone socio-spatiale de résidence pour les cinq groupes sociocognitifs.....	289
Tableau 37 : Liste des variables sociodémographiques étudiées pour décrire les positions et trajectoires sociales des cinq groupes étudiés.....	295
Tableau 38 : Effectif des individus selon leur statut professionnel pour les cinq groupes sociocognitifs	296
Tableau 39 : Effectif des individus selon leur statut et leur catégorie de poste de fonctionnaire pour les cinq groupes sociocognitifs.....	297

<i>Tableau 40 : Effectif des individus selon leur type de contrat pour les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>299</i>
<i>Tableau 41 : Effectif des individus selon leur statut d'occupation du logement pour les cinq groupes sociocognitifs.....</i>	<i>300</i>
<i>Tableau 42 : Effectif des individus selon leur niveau d'études pour les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>300</i>
<i>Tableau 43 : Effectif des individus selon leur âge pour les cinq groupes sociocognitifs.....</i>	<i>306</i>
<i>Tableau 44 : Effectif des individus selon leur sexe pour les cinq groupes sociocognitifs.....</i>	<i>307</i>
<i>Tableau 45 : Effectif des individus selon leur service de travail pour les cinq groupes sociocognitifs.....</i>	<i>308</i>
<i>Tableau 46 : Effectif des individus selon la PCS de leur conjoint pour les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>309</i>
<i>Tableau 47 : Effectif des individus selon la pente de leur trajectoire par rapport à la PCS de leur père pour les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>314</i>
<i>Tableau 48 : Effectif des individus selon la pente de leur trajectoire par rapport à la PCS de leur mère pour les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>315</i>
<i>Tableau 49 : Effectif des individus selon la pente de leur trajectoire par rapport niveau de diplôme de leur père pour les cinq groupes sociocognitifs</i>	<i>317</i>
<i>Tableau 50 : Caractéristiques des relations individu-milieu observées</i>	<i>334</i>

ANNEXES

Annexe 1 – Questionnaire



Qui sommes nous

Bienvenue sur le site de l'enquête "Mobilité et Espaces"

Répondre à l'enquête nécessite 15 minutes environ.

Pour éviter toute perte de données mais également pour faciliter le processus d'anonymisation et de confidentialité des données, vos réponses sont enregistrées au fur et à mesure de votre avancement dans le questionnaire.



Enquête Mobilité & Espaces



0%

Veuillez écrire ci-dessous les 5 lieux qui vous viennent spontanément à l'esprit quand vous pensez à STRASBOURG (Notez-les au fur et à mesure)

Suivant



Enquête Mobilité & Espaces



Veuillez maintenant classer ces 3 lieux par ordre d'importance pour vous.

Attribuez le rang **1** au lieu qui, pour vous, est le plus important de Strasbourg, et **3** au moins important. 

lieuA

Rang ▼

place kleber

Rang ▼

parlement

Rang ▼

Suivant



Enquête Mobilité & Espaces



Veuillez maintenant considérer votre lieu

lieuA

Pourquoi connaissez-vous ce lieu (lieuA) ? 

Pour moi, les caractéristiques de ce lieu (lieuA) sont :	Non, pas du tout	Non, pas vraiment	Oui, un peu	Oui, tout à fait
	1	2	3	4
Physiques : taille, type de matériau, couleurs, composition, etc.	☐	☐	☐	☐
Liées à ma fréquentation : votre usage (courant ou exceptionnel) du lieu	☐	☐	☐	☐
Sociales : les personnes qui fréquentent ce lieu et/ou votre réseau de relations font parties des caractéristiques du lieu	☐	☐	☐	☐
Fonctionnelles : vous définissez le lieu par le service qu'il remplit, par ce à quoi il sert en général	☐	☐	☐	☐
Liées à mes sentiments / émotions : qu'ils soient positifs ou négatifs	☐	☐	☐	☐

Veuillez écrire ci-dessous à quels autres lieux "lieuA" vous fait penser. 

Suivant



Enquête Mobilité & Espaces

Où se situe votre lieu de résidence ?

☐ Centre historique (Petite France, Kléber, Cathédrale, Broglie)
☐ Contades
☐ Cronenbourg
☐ Eisau
☐ Esplanade
☐ Faubourg de Pierre
☐ Gare
☐ HautePierre
☐ Koenigshoffen, Montagne Verte, Poterie
☐ Kruteneau, Bourse, Finkwiller
☐ Meinau
☐ Neudorf
☐ Neuhof
☐ Orangerie-Quartiers des Quinzes
☐ Port du Rhin
☐ Robertsau
☐ Wacken
☐ Autre dans la CUS, précisez :
☐ Autre hors CUS, précisez :

Depuis quand résidez-vous dans ce secteur de l'agglomération Strasbourgeoise ?

Quel est votre statut d'occupation ?



Enquête Mobilité & Espaces

Les questions suivantes concernent les activités que vous faites **au moins une fois par mois**.

Liste d'activités (privées) :

- ☐ Faire les courses (achats alimentaires)
- ☐ Faire du shopping (achats vestimentaires, etc.)
- ☐ Activité associative (participation au fonctionnement de l'association)
- ☐ Activité sportive / culturelle (musique, dessin...)
- ☐ Visite à des amis
- ☐ Visite à la famille
- ☐ Accompagner les enfants à l'école
- ☐ Accompagner les enfants à une activité
- ☐ Restaurant
- ☐ Bar
- ☐ Cinéma
- ☐ Sortie culturelle (musée, exposition, spectacle...)
- ☐ Services (médecin, coiffeur, banque...)



Enquête Mobilité & Espaces

Si vous avez coché moins de 6 activités, vous allez répondre aux questions suivantes pour chacune de vos activités.

Si vous avez coché plus de 6 activités, une sélection va être effectuée parmi vos réponses, vous n'aurez à répondre que pour 5 de vos activités.



Enquête Mobilité & Espaces



Activité 1 / 1 

Où réalisez-vous le plus fréquemment cette activité (Faire les courses (achats alimentaires)) ?

- ☐ Centre historique (Petite France, Kléber, Cathédrale, Broglie)
- ☐ Contades
- ☐ Cronembourg
- ☐ Elsau
- ☐ Esplanade
- ☐ Faubourg de Pierre
- ☐ Gare
- ☐ HautePierre
- ☐ Koenigshoffen, Montagne Verte, Poterie
- ☐ Kruteneau, Bourse, Finkwiller
- ☐ Meinau
- ☐ Neudorf
- ☐ NeuhoF
- ☐ Orangerie-Quartiers des Quinzes
- ☐ Port du Rhin
- ☐ Robertsau
- ☐ Wacken
- ☐ Autre dans la CUS, précisez :
- ☐ Autre hors CUS, précisez :

Pouvez-vous nous donner plus de précisions sur le lieu ?

Enseigne / Rue précise ou proche / etc. :

Où travaillez-vous le plus fréquemment ?

- ☐ Centre historique (Petite France, Kléber, Cathédrale, Broglie)
- ☐ Contades
- ☐ Cronembourg
- ☐ Elsau
- ☐ Esplanade
- ☐ Faubourg de Pierre
- ☐ Gare
- ☐ HautePierre
- ☐ Koenigshoffen, Montagne Verte, Poterie
- ☐ Kruteneau, Bourse, Finkwiller
- ☐ Meinau
- ☐ Neudorf
- ☐ Neuhof
- ☐ Orangerie-Quartiers des Quinzes
- ☐ Port du Rhin
- ☐ Robertsau
- ☐ Wacken
- ☐ Autre dans la CUS, précisez :
- ☐ Autre hors CUS, précisez :

Pouvez-vous nous donner plus de précisions sur le lieu ?

Rue précise ou proche / etc. :

Habituellement, quels modes ou quels enchainements de modes utilisez-vous pour vous rendre au travail ?



Domicile 1 déplacement, 3 modes de transport Travail

Exemple de l'image : on part du domicile en voiture, puis on prend le train et enfin on marche avant d'arriver au travail.

☐ Marche

☐ Bus

☐ Vélo

☐ Deux-roues motorisé

☐ Voiture conducteur

☐ Covoiturage

☐ Voiture passager

☐ Auto-partage

☐ Train

☐ Tram

☐ Autre, précisez :



Enquête Mobilité & Espaces



Vous êtes :

☐ Un homme ☐ Une femme

Quelle est votre age ?

Vous compris, combien de personnes vivent dans votre ménage ? 

Parmi ces personnes, combien d'enfants vivent dans votre ménage ? 

Enfant(s) de 14 ans ou moins Enfant(s) de plus de 14 ans

Quelle est votre situation matrimoniale ?

☐ Vous vivez en couple (mariage, union libre)
☐ Vous vivez seul(e) (célibataire, divorcé/séparé, veuf)



Quelle est la catégorie socioprofessionnelle de votre époux(se)/conjoint(e) ?

- ☐ Agriculteur
- ☐ Artisan, commerçant, chef d'entreprise de moins de 10 salariés
- ☐ Chef d'entreprise de 10 salariés et plus
- ☐ Profession libérale
- ☐ Cadre, profession intellectuelle
- ☐ Profession intermédiaire (infirmier, instituteur, représentant de commerce, technicien, etc.)
- ☐ Employé
- ☐ Ouvrier
- ☐ Etudiant/élève
- ☐ Sans activité rémunérée
- ☐ Chômeur, précisez dans quelle catégorie socio-professionnelle :
- ☐ Retraité, précisez la dernière catégorie socio-professionnelle :
- ☐ Ne sais pas

Pouvez-vous indiquer le niveau d'enseignement le plus élevé que vous avez terminé avec succès ?

- ☐ Non diplômé
- ☐ Primaire et Collège
- ☐ Certificat d'étude, CAP, BEP
- ☐ Bac
- ☐ Bac+2 (DEUG, DUT, BTS, ...)
- ☐ Bac+3 (Licence, ...)
- ☐ Bac+5 (Master, Ecole d'ingénieur, ...)
- ☐ Supérieur à Bac+5 (Doctorat, ...)
- ☐ Autre formation ou Diplôme, précisez :

Dans quel service exercez-vous ?

Facultés rattachées au domaine :

- ☐ Santé
- ☐ Lettres, arts, langues
- ☐ Droit, économie, gestion, administration, management
- ☐ Sciences et techniques
- ☐ Sciences humaines et sociales, éducation, formation, journalisme (et Misha)

ou

- ☐ Service central

Quel est votre collège ?

- ☐ Enseignant-chercheur (ATER, post-doc inclus)
- ☐ BIATOS
- ☐ Etudiants (Doctorants)

Suivant



Enquête Mobilité & Espaces

Quelle est votre catégorie?

- ☐ A
- ☐ B
- ☐ C
- ☐ Ne sais pas

Quel est votre statut ?

- ☐ Permanent (fonctionnaire, CDI...)
- ☐ Non permanent (CDD, vacations...)

Depuis quand habitez-vous en Alsace ?

- ☐ Depuis toujours
- ☐ Depuis plus de 10 ans
- ☐ Entre 5 et 10 ans
- ☐ Entre 1 et 5 ans
- ☐ Depuis moins de 1 an
- ☐ N'habite pas dans la région

Enquête Mobilité & Espaces

Vos parents sont/étaient-ils fonctionnaires ?

	Père	Mère
Oui	☐	☐
Non	☐	☐
Ne sais pas	☐	☐

Vos parents exercent/exerçaient-ils une profession avec un contexte international ? [?](#)

	Père	Mère
Oui	☐	☐
Non	☐	☐
Ne sais pas	☐	☐

Quelle est/était la catégorie socioprofessionnelle de vos parents ?

	Père	Mère
Agriculteur	☐	☐
Artisan, commerçant, chef d'entreprise de moins de 10 salariés	☐	☐
Chef d'entreprise de 10 salariés et plus	☐	☐
Profession libérale	☐	☐
Cadre, profession intellectuelle	☐	☐
Profession intermédiaire (infirmier, instituteur, représentant de commerce, technicien, etc.)	☐	☐
Employé	☐	☐
Ouvrier	☐	☐
Sans activité rémunérée	☐	☐
Ne sais pas	☐	☐

Quel est/était le plus haut diplôme de vos parents ?

	Père	Mère
Non diplômé	☐	☐
Primaire et Collège	☐	☐
Certificat d'étude, CAP, BEP	☐	☐
Bac	☐	☐
Bac+2 (DEUG, DUT, BTS, ...)	☐	☐
Bac+3 (Licence, ...)	☐	☐
Bac+5 (Master, Ecole d'ingénieur, ...)	☐	☐
Supérieur à Bac+5 (Doctorat, ...)	☐	☐
Autre formation ou Diplôme	☐	☐
Ne sais pas	☐	☐

[Suivant](#)



Enquête Mobilité & Espaces

 100%

Pour terminer, nous souhaitons approfondir cette enquête en réalisant un entretien auprès de ceux ou celles qui le désirent.
 Pour participer à l'entretien (d'une heure environ en lieu et date de votre choix), il vous suffit de cliquer sur "oui" et d'inscrire votre numéro de téléphone.

Cette procédure permet ainsi de conserver l'anonymat tout en nous permettant de vous joindre dans le lieu et à la date qu'il vous conviendra. Vous êtes évidemment libre d'accepter ou de refuser cet entretien.

Je souhaite participer à l'entretien :

☐ Oui, téléphone (portable de préférence) :

☐ Non

Si vous avez des remarques et/ou commentaire.





Enquête Mobilité & Espaces

Fin

 100%

Nous vous remercions pour votre aimable collaboration.

Annexe 2 – Grille d’entretien JRS

[Entretien d’une heure maximum]

1ere partie : Représentation/construction (15-20 min)

Consigne :

Tout d’abord nous vous remercions d’avoir accepté de participer à cet entretien. Sachez que toutes les informations recueillies seront traitées de manière anonyme à des fins seulement statistiques dans le cadre de ma thèse. Afin de respecter cet anonymat, je vous ai attribué un code. C’est la seule chose qui sera associée à vos informations.

Nous allons nous intéresser à la façon dont s’organisent vos connaissances sur la ville de Strasbourg.

Pour répondre à cette question, nous vous demandons de reconstruire la ville de Strasbourg sur ce plateau à l’aide des éléments présents :

- des *petites maisons et les blocs de maisons*,
- des *blocs de bois* que vous pouvez utiliser comme vous le voulez (montrer les positions : en hauteur, sur la largeur, à plat),
- des *plaques de couleur verte ou bleue*, petites ou grandes
- et du *fil rouge, noir ou bleu* que vous couperez à la taille qui vous convient (montrer les ciseaux).

Tous ces éléments peuvent être utilisés comme vous le souhaitez afin de représenter ce que vous souhaitez. Plusieurs éléments peuvent être utilisés pour construire un seul lieu.

Je vous demanderais seulement de numéroter chacun des éléments que vous mettez : le premier : 1, le deuxième : 2, etc. avec les étiquettes numérotées et de les nommer en même temps pour que je puisse les noter sur cette feuille.

Vous disposez environ de 15 - 20 min pour faire cela.

Quand terminé : prendre une photo avec le code attribué à l’individu

Nous allons discuter ensemble de votre production, vous êtes libre de rajouter et de modifier des éléments si vous le souhaitez.

(Laisser compléter le jeu pendant l'entretien, compléter la fiche avec les nouveaux lieux pour chaque partie de l'entretien.)

2e partie : les catégories spatiales (10-15 min)

2-1. Catégories spatiales

Sur l'ensemble de votre production, il y a-t-il des lieux qui pourraient être associés/regroupés entre eux.

Dont vous pourriez dire qu'ils font partie du même ensemble ?

C'est-à-dire qui partagent des propriétés semblables (afin de faire un grand ensemble).

2-2. Points de référence

Comment s'appelle ce nouvel ensemble ? Existe-t-il un lieu plus important qui pourrait le représenter ? Si oui, lequel ?

3e partie : Pratiques spatiales (10-15 min)

3-1. Lieux représentés

Quels sont les lieux ici (dans votre production) que vous fréquentez ? *(Selon votre impression/sentiment de fréquenter.)*

Est-ce que vous y allez ?

3-2. Activités quotidiennes

Quel est le lieu où vous avez acheté des vêtements pour la dernière fois ?

Quel est le lieu où vous avez acheté de la nourriture pour la dernière fois ?

Quel est le lieu où vous avez acheté des soins corporels pour la dernière fois ?

Quel est le lieu où vous avez acheté des objets pour votre domicile (déco ou électroménager) pour la dernière fois ?

Quel est le lieu où vous vous êtes promené pour la dernière fois ?

Quel est le lieu où vous avez acheté un objet de loisir pour la dernière fois (livre, jeux, CD, équipement sport...) ?

Quel est le lieu où vous avez vu un-e ami-e pour la dernière fois ?

Quel est le lieu où vous avez réalisé une activité avec un membre de votre famille ?

4e partie : Rapport à la ville et caractéristiques sociodémographiques (10-15 min)

Pour finir, nous allons parler de votre parcours si vous le voulez bien.

4-1. Trajectoires géographiques

Avez-vous vécu 8 mois consécutifs dans une autre ville, un autre pays ou un autre continent ?

Pour quelles raisons ?

Avez-vous déjà déménagé au sein de Strasbourg ?

Où habitez-vous maintenant ?

4-2. Trajectoires sociales

Comment êtes-vous arrivé à ce poste ? Vos parents faisaient-ils la même chose ?

Quel est le parcours de vos études ?

Avez-vous beaucoup d'objets culturels (livres, CD, tableaux, jeux, films, etc.) ?

Par rapport à vos parents ?

Diriez-vous que vous avez une certaine aisance sociale ?

Est-ce que votre métier peut développer une certaine aisance dans les relations sociales ?

Quand terminé : Reprendre une dernière photo à la fin de l'entretien toujours avec le code « + F » (*afin de signaler qu'il s'agit de la deuxième et dernière photo*).

Je vous remercie de votre aimable participation.

Si vous avez des questions, n'hésitez pas à me les poser.

Annexe 3 – Feuille de suivi du JRS (illustration de présentation)

Date :Numéro enquêté :Numéro questionnaire.....

N° élément	Nom de l'élément	Frq oui	Frq non
1			
2			
3			
4			
5			
6			
7			
8			
9			
10			
11			
12			
13			
14			
15			
16			

Activités	Lieux
Acheter des vêtements	
Acheter de la nourriture	
Acheter des soins corporels	
Acheter déco, électroménager	
Promener	
Acheter un objet de loisir	
Voir un(e) ami(e)	
Activité avec famille	

Annexe 4 – Tableau de la variance expliquée par l’ACP des structures représentationnelles

Composante	Variance totale expliquée					
	Valeurs propres initiales			Extraction Sommes des carrés des facteurs retenus		
	Total	% de la variance	% cumulés	Total	% de la variance	% cumulés
1	2,058	6,431	6,431	2,058	6,431	6,431
2	1,598	4,994	11,425	1,598	4,994	11,425
3	1,558	4,868	16,293	1,558	4,868	16,293
4	1,402	4,381	20,675	1,402	4,381	20,675
5	1,298	4,057	24,731	1,298	4,057	24,731
6	1,261	3,939	28,670	1,261	3,939	28,670
7	1,226	3,830	32,501	1,226	3,830	32,501
8	1,210	3,780	36,281	1,210	3,780	36,281
9	1,162	3,632	39,913	1,162	3,632	39,913
10	1,145	3,579	43,492	1,145	3,579	43,492
11	1,097	3,427	46,919	1,097	3,427	46,919
12	1,084	3,389	50,308	1,084	3,389	50,308
13	1,065	3,327	53,636	1,065	3,327	53,636
14	1,035	3,234	56,870	1,035	3,234	56,870
15	1,012	3,163	60,033	1,012	3,163	60,033
16	,971	3,036	63,068			
17	,959	2,997	66,066			
18	,941	2,942	69,007			
19	,921	2,880	71,887			
20	,912	2,849	74,736			
21	,889	2,778	77,514			
22	,850	2,657	80,172			
23	,829	2,592	82,764			
24	,799	2,498	85,262			
25	,779	2,433	87,695			
26	,770	2,405	90,100			
27	,735	2,296	92,397			
28	,700	2,186	94,583			
29	,645	2,015	96,598			
30	,571	1,784	98,382			
31	,481	1,502	99,884			
32	,037	,116	100,000			

Méthode d'extraction : Analyse en composantes principales

Annexe 5 – Coordonnées des lieux sur les 4 axes principaux de l'ACP des structures représentationnelles

	Coordonnées Facteur 1	Coordonnées Facteur 2	Coordonnées Facteur 3	Coordonnées Facteur 4
Campus Esplanade	-0,083429	0,093367	-0,088588	-0,121384
Cathédrale	0,725785	-0,190472	-0,099390	0,186724
Centre commercial Les Halles	-0,193003	0,034242	0,035080	0,145959
Centre-Ville	-0,302491	-0,240889	0,357688	-0,144916
Chez moi	0,000921	0,081305	0,206452	0,020547
Conseil de l'Europe	0,237696	-0,017738	0,077237	0,105032
Cronenbourg	-0,236734	-0,172550	0,054826	0,106858
Esplanade	-0,475504	-0,519400	-0,205421	0,093003
Gare	-0,282768	0,067601	0,018594	0,431584
Hôpital Civil	-0,155694	0,027163	0,127341	-0,170418
Jardin botanique	0,109282	0,028526	-0,017546	-0,182008
Jardin des Deux Rives	0,103382	0,066266	-0,091379	-0,265607
Krutenau	-0,146808	-0,362350	-0,035974	-0,270084
Les quais de l'Ill	0,050056	-0,032831	-0,084377	-0,156741
Lieux peu fréquents	-0,086620	0,351134	0,532184	-0,219550
Meinau	-0,269883	-0,367556	-0,040388	0,056284
Neudorf	-0,252406	-0,272122	0,014751	-0,116989
Non-lieu	-0,061883	0,041802	0,172843	0,176408
Orangerie	0,157026	-0,410042	-0,155357	0,031506
Palais Universitaire	0,078583	0,101134	0,028976	-0,015775
Parc de l'Orangerie	0,202699	0,233615	-0,059649	-0,396294
Parlement européen	0,475023	-0,103490	0,123140	0,158004
Petite France	0,507972	-0,331145	-0,195643	-0,206837
Place Broglie	-0,085632	0,223534	-0,450586	0,138401
Place de la Cathédrale	-0,156718	0,171014	-0,238689	-0,465262
Place de la République	-0,000754	0,129573	-0,374476	0,334105
Place de l'Homme de Fer	-0,232375	0,226497	-0,288906	0,016674
Place des Halles	-0,234795	0,253012	-0,175747	-0,107320
Place Kléber	-0,048816	0,272181	-0,524401	0,027662
Rivetoile	-0,197461	0,020205	-0,023427	0,199550
Robertsau	-0,104425	0,006763	0,069728	-0,011915
Université de Strasbourg	0,095736	0,266914	0,302418	0,374356

Annexe 6 – Contributions des lieux sur les 4 axes principaux de l'ACP des structures représentationnelles

	Contribution Facteur 1	Contribution Facteur 2	Contribution Facteur 3	Contribution Facteur 4
Campus Esplanade	0,00338217	0,0054547	0,00503815	0,01050892
Cathédrale	0,25596501	0,022701	0,0063417	0,02486767
Centre commercial Les Halles	0,01810064	0,00073368	0,00079002	0,01519496
Centre-Ville	0,04446203	0,03630912	0,08213511	0,01497846
Chez moi	4,1229E -07	0,00413638	0,02736265	0,00030112
Conseil de l'Europe	0,02745407	0,00019688	0,00382976	0,00786831
Cronenbourg	0,02723227	0,01862991	0,00192972	0,00814419
Esplanade	0,10986844	0,1688048	0,02709009	0,0061692
Gare	0,03885288	0,00285948	0,00022195	0,13285169
Hôpital Civil	0,01177899	0,00046168	0,01041017	0,02071422
Jardin botanique	0,00580316	0,00050917	0,00019763	0,02362755
Jardin des Deux Rives	0,00519344	0,00274763	0,00536059	0,05031702
Krutenau	0,01047285	0,08215581	0,0008308	0,05202778
Les quais de l'III	0,00121753	0,00067447	0,0045705	0,01752279
Lieux peu fréquents	0,00364586	0,07714827	0,18182047	0,03437971
Meinau	0,03539291	0,08453359	0,00104718	0,0022595
Neudorf	0,03095724	0,04633499	0,00013969	0,00976169
Non-lieu	0,00186081	0,00109339	0,01917877	0,02219586
Orangerie	0,01198145	0,10520552	0,01549465	0,00070797
Palais Universitaire	0,00300071	0,00639999	0,00053903	0,0001775
Parc de l'Orangerie	0,019965	0,0341493	0,00228417	0,11201375
Parlement européen	0,10964599	0,00670165	0,00973451	0,01780621
Petite France	0,12538464	0,06861471	0,02457235	0,03051347
Place Broglie	0,00356314	0,03126563	0,13033931	0,01366194
Place de la Cathédrale	0,01193438	0,01829976	0,0365749	0,15439479
Place de la République	2,7598E -07	0,01050541	0,09002579	0,0796166
Place de l'Homme de Fer	0,02623867	0,03210008	0,0535836	0,00019829
Place des Halles	0,02678818	0,04005554	0,0198287	0,00821487
Place Kléber	0,00115793	0,04635513	0,17654121	0,00054577
Rivetoile	0,01894649	0,00025545	0,00035232	0,0284014
Robertsau	0,00529874	2,8623E -05	0,00312132	0,00010125
Université de Strasbourg	0,00445368	0,04457826	0,05871317	0,09995558

Annexe 7 – Contenu et structure de la représentation socio-spatiales de Strasbourg pour le premier groupe sociocognitif (fonctionnelle)

	Rang moyen d'importance inférieur à 2.95		Rang moyen d'importance supérieure ou égale à 2.95	
Fréquence d'apparition supérieure ou égale à 16 (<i>cité par au moins 10 % des individus</i>)	Gare	57 ; 2.32	Cathédrale	74 ; 3.42
	Université de Strasbourg	56 ; 1.52	Place Kléber	33 ; 3.79
	Centre-Ville	42 ; 2.21	Esplanade	24 ; 2.96
	Krutenau	22 ; 2.6	Petite France	22 ; 3.14
	Hôpital Civil	16 ; 2.75		
Fréquence d'apparition inférieure à 16	Neudorf	14 ; 2.93	Rivetoile	13 ; 3.77
	Chez moi	12 ; 1.4	Centre commercial Les Halles	12 ; 3.33
	Robertsau	11 ; 2.36	Halles	8 ; 3.13
	Cronenbourg	11 ; 2.82	Place des Halles	8 ; 4.75
	Campus Esplanade	9 ; 2.11	Parlement européen	6 ; 4
	Faculté de Médecine	7 ; 2.14	Kehl	5 ; 3.4
	Lieu de travail	5 ; 1.6	Parc de l'Orangerie	5 ; 4
	Palais Universitaire	5 ; 2.8	BNU de Strasbourg	5 ; 4
	Illkirch	4 ; 2	Wacken	4 ; 3
	IUFM	3 ; 2	Campus Illkirch	4 ; 3
	Médiathèque Malraux	3 ; 2	Hautepierre	4 ; 3.25
	Rhin	3 ; 2	Gallia	4 ; 4
	Campus de Cronenbourg	3 ; 2.67	Meinau	4 ; 4.5
	Cinéma UGC	3 ; 2.67	Jardin des Deux Rives	4 ; 4.75
	Cinéma	3 ; 2.67	Zénith	4 ; 5
	Place de la Cathédrale	3 ; 2.67	Orangerie	3 ; 3
	Théâtres	3 ; 2.67	Facultés	3 ; 3
	PEGE	2 ; 1	Institutions européennes	3 ; 3
	Conseil de l'Europe	2 ; 1.5	Observatoire	3 ; 3.67
	Rectorat de Strasbourg	2 ; 1.5	Palais des Congrès	3 ; 3.67
	Europe	2 ; 2	Rotonde	3 ; 4
	IGBMC	2 ; 2	Jardin botanique	3 ; 4.67
	Les quais de l'Ill	2 ; 2	Place Gutenberg	3 ; 5
	Allemagne	2 ; 2.5	Place de l'Homme de Fer	2 ; 3
	Alsace	2 ; 2.5	Auchan Hautepierre	2 ; 3
	Baggersee	2 ; 2.5	Musée d'Art moderne	2 ; 3
	Étoile	2 ; 2.5	Place de l'Étoile	2 ; 3
	Opéra du Rhin	2 ; 2.5	Planétarium	2 ; 3
	Place du Marche Gayot	2 ; 2.5	pole API	2 ; 3
	Schiltigheim	2 ; 2.5	Tram	2 ; 3.5
	Strasbourg	2 ; 2.5	Bibliothèques	2 ; 3.5
			La MISHA	2 ; 3.5
			Lycée Louis Couffignal	2 ; 3.5
			Musées	2 ; 3.5
			Neustadt	2 ; 3.5
			Place de la Bourse	2 ; 3.5
			Place de la République	

Annexe 8 – Contenu et structure de la représentation socio-spatiale de Strasbourg pour le deuxième groupe sociocognitif (consensuelle)

	Rang moyen d'importance inférieur à 3.64		Rang moyen d'importance supérieure ou égale à 3.64	
Fréquence d'apparition supérieure ou égale à 23 (cité par au moins 10 % des individus)	Cathédrale	229 ; 1.55	Parc de l'Orangerie	44 ; 3.89
	Petite France	166 ; 2.75	Esplanade	36 ; 3.89
	Place Kléber	89 ; 3.56		
	Parlement européen	77 ; 2.61		
	Université de Strasbourg	43 ; 2.88		
	Orangerie	39 ; 3.56		
	Gare	37 ; 3.62		
	Conseil de l'Europe	23 ; 3		
Fréquence d'apparition inférieure à 23	Campus Esplanade	15 ; 2.67	Krutenau	18 ; 3.72
	Les quais de l'Ill	13 ; 3.61	Jardin des Deux Rives	12 ; 4.25
	Palais Universitaire	12 ; 2.83	Place Broglie	10 ; 4.6
	Jardin botanique	9 ; 3.22	Ponts couverts	8 ; 3.75
	Institutions européennes	8 ; 1.87	Zénith	7 ; 4.14
	Marché de Noël	8 ; 3.5	Neudorf	6 ; 3.67
	Chez moi	7 ; 1.29	Place Gutenberg	6 ; 4
	Cour européenne	7 ; 2.86	Cronenbourg	5 ; 3.8
	Opéra du Rhin	7 ; 3.43	Kehl	5 ; 3.8
	Rhin	6 ; 3.5	Stade de la Meinau	5 ; 4.4
	Musée d'Art moderne	5 ; 3.4	Centre commercial Les	5 ; 4.6
	Centre-Ville	4 ; 3	Halles	5 ; 4.6
	Palais des Rohan	4 ; 3.5	Place des Halles	4 ; 4
	Lieu de travail	3 ; 2.33	Médiathèque Malraux	4 ; 4.25
	L'Ill	3 ; 3	Wacken	4 ; 4.5
	BNU de Strasbourg	3 ; 3.33	Rivetoile	3 ; 4.33
	HautePierre	3 ; 3.33	Port du Rhin	3 ; 4.67
	Robertsau	3 ; 3.33	Place de la République	3 ; 4.67
	Place de Zurich	2 ; 2	Place de l'Étoile	3 ; 4.67
	Institut de Botanique	2 ; 2.5	Place de l'Homme de Fer	3 ; 4.67
	Montagne Verte	2 ; 2.5	Pont de l'Europe	2 ; 4
	CUS	2 ; 3	Alsace	2 ; 4
	pistes cyclables	2 ; 3	Mairie	2 ; 4
	Campus historique	2 ; 3.5	Observatoire	2 ; 4
	Contades	2 ; 3.5	Place du Corbeau	2 ; 4
	Faculté de Médecine	2 ; 3.5	Restaurant maison	2 ; 4.5
	Facultés	2 ; 3.5	Kammerzell	2 ; 4.5
			Hôpital Civil	2 ; 4.5
			IUFM	2 ; 4.5
			Neustadt	2 ; 4.5
			Palais des congrès	2 ; 5
			Rue du Dôme	2 ; 5
			laiterie	2 ; 5
			Meinau	2 ; 5
			Place de Bordeaux	

Annexe 9 – Contenu et structure de la représentation socio-spatiale de Strasbourg pour le troisième groupe sociocognitif (récréative)

	Rang moyen d'importance inférieur à 3.16		Rang moyen d'importance supérieure ou égale à 3.16	
Fréquence d'apparition supérieure ou égale à 10 (cité par au moins 10 % des individus)	Place Kléber	61 ; 2.69	Jardin des Deux Rives	16 ; 3.56
	Parc de l'Orangerie	45 ; 2.69	Place de l'Homme de Fer	13 ; 4
	Cathédrale	37 ; 2.81	Place Broglie	12 ; 3.92
	Place de la Cathédrale	32 ; 1.53	Jardin botanique	10 ; 3.2
	Petite France	31 ; 2.97		
	Campus Esplanade	16 ; 2.37		
	Place des Halles	15 ; 2.47		
	Université de Strasbourg	11 ; 2.27		
Fréquence d'apparition inférieure à 10	Les quais de l'Ill	8 ; 2.62	Médiathèque Malraux	8 ; 3.37
	Hôpital Civil	6 ; 2.67	Esplanade	8 ; 4
	Krutenau	5 ; 3	Gare	7 ; 4
	Institutions européennes	4 ; 1	Musée d'Art moderne	6 ; 3.5
	Palais Universitaire	4 ; 2.75	Grand-Rue	6 ; 4.33
	Place de Haguenau	4 ; 3	Neudorf	6 ; 4.33
	Place du Corbeau	4 ; 3	Place de l'Étoile	5 ; 3.4
	Passerelle des deux rives	3 ; 2	Parlement européen	5 ; 4.8
	Quartier européen	3 ; 2.33	Opéra du Rhin	4 ; 3.75
	Robertsau	3 ; 2.33	Place Gutenberg	4 ; 4.25
	Campus de Cronenbourg	2 ; 1	Rivetoile	3 ; 3.33
	Boulevard de la victoire	2 ; 2	Conseil de l'Europe	3 ; 4
	Librairie Kléber	2 ; 2	Wacken	3 ; 4.33
	Marché de la Marne	2 ; 2	Orangerie	2 ; 3.5
	Place Brant	2 ; 2	Place de Bordeaux	2 ; 3.5
	BNU de Strasbourg	2 ; 2.5	Palais des Rohan	2 ; 4
	Parc de Pourtalès	2 ; 2.5	Parc de la Citadelle	2 ; 4
	Place de la Bourse	2 ; 2.5	Théâtre national de Strasbourg	2 ; 4.5
	Centre-Ville	2 ; 3	Cronenbourg	2 ; 5
	Faculté de Médecine	2 ; 3	Hautepierre	2 ; 5
	Observatoire	2 ; 3	Palais des Congrès	2 ; 5

Annexe 10 – Contenu et structure de la représentation socio-spatiale de Strasbourg pour le quatrième groupe sociocognitif (en quartiers)

	Rang moyen d'importance inférieur à 3.21		Rang moyen d'importance supérieure ou égale à 3.21	
Fréquence d'apparition supérieure ou égale à 8 (cité par au moins 10 % des individus)	Esplanade	72 ; 2.12	Neudorf	22 ; 3.68
	Cathédrale	39 ; 2.97	Petite France	20 ; 3.9
	Place Kléber	36 ; 3	Orangerie	14 ; 3.5
	Gare	27 ; 2.89		
	Meinau	24 ; 2.65		
	Krutenau	22 ; 3.04		
	Cronenbourg	14 ; 2.36		
	Centre-Ville	13 ; 2.77		
Fréquence d'apparition inférieure à 8	Rivetoile	6 ; 2.67	Place Broglie	7 ; 4.29
	Place des Halles	6 ; 2.83	Place de l'Homme de Fer	6 ; 3.5
	Campus Esplanade	3 ; 3	Robertsau	6 ; 3.67
	Place de Haguenau	2 ; 1	Place de la République	6 ; 4.33
	Neuhof	2 ; 1.5	Illkirch	5 ; 3.2
	Les quais de l'Ill	2 ; 3	Centre commercial Les Halles	5 ; 3.4
			Campus de Cronenbourg	3 ; 3.67
			Place de l'Étoile	3 ; 3.67
			Place Gutenberg	3 ; 3.67
			Parlement européen	3 ; 4.33
			Place de la Cathédrale	2 ; 4
			Jardin des Deux Rives	2 ; 4.5

Annexe 11 – Contenu et structure de la représentation socio-spatiale de Strasbourg pour le cinquième groupe sociocognitif (en places)

	Rang moyen d'importance inférieur à 3.22		Rang moyen d'importance supérieure ou égale à 3.22	
Fréquence d'apparition supérieure ou égale à 10 (cité par au moins 10 % des individus)	Cathédrale	77 ; 2.17	Petite France	30 ; 3.97
	Place Kléber	77 ; 2.18	Place Broglie	27 ; 3.56
	Gare	40 ; 2.37	Esplanade	21 ; 3.71
	Place de la République	28 ; 2.93	Place des Halles	18 ; 3.39
	Place de l'Homme de Fer	25 ; 3.04		
	Université de Strasbourg	18 ; 1.94		
Fréquence d'apparition inférieure à 10	Campus Esplanade	9 ; 2.6	Parlement européen	9 ; 3.78
	Palais Universitaire	6 ; 2.6	Parc de l'Orangerie	9 ; 4.67
	Place de l'Étoile	3 ; 2	Rivetoile	8 ; 3.25
	Cinéma UGC	3 ; 2.67	Centre commercial Les Halles	8 ; 3.87
	Conseil de l'Europe	2 ; 1.5	Orangerie	7 ; 4.29
	Place de Bordeaux	2 ; 2	Les quais de l'Ill	4 ; 3.25
	Avenue des Vosges	2 ; 2.5	Krutenau	4 ; 3.5
	Contades	2 ; 2.5	Wacken	4 ; 4.25
	Facultés	2 ; 2.5	Place Gutenberg	3 ; 3.33
	Gallia	2 ; 2.5	Grand-Rue	3 ; 4.67
	Illkirch	2 ; 2.5	Jardin botanique	2 ; 3.5
	Opéra du Rhin	2 ; 3	Musée d'Art moderne	2 ; 3.5
			Robertsau	2 ; 3.5
			Médiathèque Malraux	2 ; 4
			Stade de la Meinau	2 ; 4
			Neudorf	2 ; 5
			Place de Haguenau	2 ; 5

Annexe 12 – Fréquence des associations de lieux aux points de référence selon leur nature d'inclusion, d'extension ou d'analogisme

		Associations d'inclusion	Associations d'extension	Associations d'analogisme	Total des associations
représentation fonctionnelle	Gare	7 31.82 %	3 13.64 %	12 54.54 %	22 100 %
	Université de Strasbourg	65 74.71 %	20 22.99 %	2 2.3 %	87 100 %
	Centre-ville	67 95.71 %	0 0 %	3 4.29 %	70 100 %
	<i>Total groupe 1</i>	139 77.65 %	23 12.85 %	17 9.5 %	179 100 %
représentation consensuelle	Cathédrale	2 1 %	43 21.5 %	155 77.5 %	200 100 %
	Petite France	94 53.41 %	29 16.48 %	53 30.11 %	176 100 %
	<i>Total groupe 2</i>	96 25.53 %	72 19.15 %	208 55.32 %	376 100 %
représentation récréative	Place Kléber	32 41.03 %	5 6.41 %	41 52.56 %	78 100 %
	Parc	18	1	46	65
	Orangerie	27.69 %	1.54 %	70.77 %	100 %
	Petite France	27 72.97 %	2 5.41 %	8 21.62 %	37 100 %
	<i>Total groupe 3</i>	77 42.78 %	8 4.44 %	95 52.78 %	180 100 %
représentation en quartiers	Esplanade	77 83.7 %	3 3.26 %	12 13.04 %	92 100 %
	Cathédrale	0 0 %	5 12.82 %	34 87.18 %	39 100 %
	Place Kléber	12 30 %	5 12.5 %	23 57.5 %	40 100 %
	<i>Total groupe 4</i>	89 52.05 %	13 7.6 %	69 40.35 %	171 100 %
représentation en places	Cathédrale	0 0 %	21 33.87 %	41 66.13 %	62 100 %
	Place Kléber	33 44.6 %	4 5.4 %	37 50 %	74 100 %
	<i>Total groupe 5</i>	33 24.27 %	25 18.38 %	78 57.35 %	136 100 %

**Annexe 13 – Tableau de la variance expliquée par l’AFC des
caractéristiques sociodémographiques des 29 surfaces géographiques de
l’Eurométropole de Strasbourg**

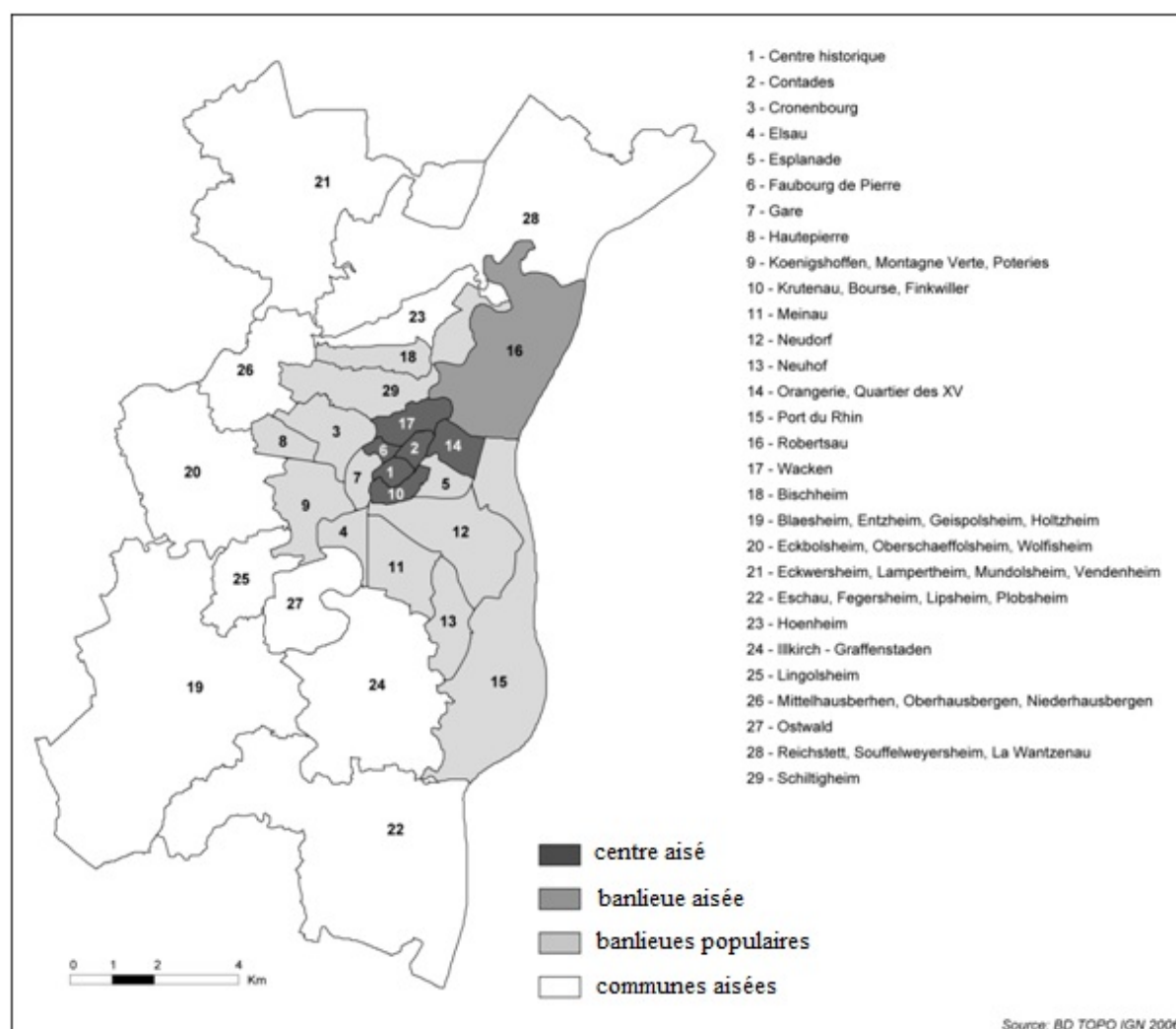
Axes	Valeur propre	% expliqués	% cumulés
1	0,060481	34,98%	34,98%
2	0,042862	24,79%	59,77%
3	0,023253	13,45%	73,22%
4	0,011809	6,83%	80,06%
5	0,008671	5,02%	85,07%
6	0,006841	3,96%	89,03%
7	0,004616	2,67%	91,70%
8	0,002422	1,40%	93,10%
9	0,002187	1,27%	94,36%
10	0,001987	1,15%	95,51%
11	0,001485	0,86%	96,37%
12	0,001433	0,83%	97,20%
13	0,001183	0,68%	97,88%
14	0,001019	0,59%	98,47%
15	0,000654	0,38%	98,85%
16	0,000519	0,30%	99,15%
17	0,000436	0,25%	99,40%
18	0,000286	0,17%	99,57%
19	0,000238	0,14%	99,71%
20	0,000186	0,11%	99,82%
21	0,000145	0,08%	99,90%
22	0,000076	0,04%	99,94%
23	0,00006	0,03%	99,98%
24	0,00003	0,02%	99,99%
25	0,000009	0,01%	100,00%
26	0	0,00%	100,00%
27	0	0,00%	100,00%
28	0	0,00%	100,00%
Tot.	0,172887	-	-

Méthode d'extraction : Analyse factorielle des correspondances

**Annexe 14 – Coordonnées, contributions et cosinus des modalités
sociodémographiques pour les trois axes de l’AFC des 29 surfaces
géographiques de l’Eurométropole de Strasbourg**

	Coordonnées			Contributions (%)			Cosinus		
	facteur 1	facteur 2	facteur 3	facteur 1	facteur 2	facteur 3	facteur 1	facteur 2	facteur 3
Tissu mixte	-0,186	0,420	1,383	0,39	2,79	55,73	0,01	0,07	0,77
H. dense	-0,945	0,204	-0,469	29,13	1,93	18,72	0,73	0,03	0,18
>bac+3	-0,337	0,127	0,197	6,94	1,39	6,15	0,52	0,07	0,18
Maisons ind.	0,428	0,542	-0,341	3,05	6,9	5,03	0,23	0,37	0,15
Gd ensembles	0,180	-0,564	0,141	1,59	21,91	2,52	0,07	0,65	0,04
Primaire/BEP	0,259	0,028	-0,086	8,46	0,14	2,45	0,73	0,01	0,08
Artisan/libéral	-0,135	0,289	0,188	0,33	2,13	1,67	0,08	0,36	0,15
Pt collectifs	0,236	0,024	0,14	1,41	0,02	1,29	0,18	0,00	0,06
>40000euros	-0,208	0,488	0,143	0,93	7,19	1,14	0,11	0,62	0,05
Retraités	0,146	0,220	-0,079	1,49	4,73	1,14	0,17	0,39	0,05
Ouvriers/tech.	0,271	-0,116	-0,075	5,4	1,4	1,08	0,64	0,12	0,05
Cadres/intel.	-0,243	0,284	0,066	2,48	4,76	0,48	0,31	0,42	0,02
>60ans	0,113	0,209	-0,046	0,86	4,18	0,39	0,12	0,42	0,02
10000 à 20000	0,072	-0,149	0,057	0,21	1,27	0,35	0,08	0,35	0,05
21 à 40ans	-0,183	-0,128	0,030	3,77	2,63	0,28	0,48	0,24	0,01
Chômeurs	0,258	-0,326	0,049	2,81	6,35	0,27	0,29	0,46	0,01
scolarisé	-0,140	-0,123	-0,033	1,84	2,02	0,27	0,35	0,27	0,02
Sans activité	-0,080	-0,147	-0,029	0,68	3,2	0,24	0,13	0,42	0,02
Pas d'études	0,455	-0,599	-0,110	1,29	3,15	0,2	0,19	0,33	0,01
Temps plein	-0,022	0,087	0,022	0,07	1,38	0,16	0,02	0,31	0,02
41 à 60ans	0,137	0,109	-0,019	1,75	1,58	0,09	0,40	0,26	0,01
Temps partiel	0,047	0,022	-0,040	0,05	0,02	0,09	0,03	0,01	0,03
Scolaire	0,161	-0,042	-0,023	1,43	0,14	0,08	0,30	0,02	0,01
20000 à 30000	0,112	0,068	0,028	0,36	0,19	0,06	0,16	0,06	0,01
30000 à 40000	0,025	0,156	-0,037	0,01	0,56	0,06	0,00	0,15	0,01
<10000euros	-0,476	-0,558	-0,024	6,26	12,16	0,04	0,36	0,49	0,00
<20ans	0,077	-0,089	-0,013	0,44	0,83	0,03	0,12	0,16	0,00
Etudiant	-0,709	-0,236	0,007	15,95	2,49	0	0,82	0,09	0,00
Bac/bac+2	0,062	0,119	0,003	0,23	1,22	0	0,07	0,26	0,00
Inter/employés	0,061	0,093	-0,000	0,41	1,33	0	0,11	0,25	0,00

Annexe 15 – Découpage de l'Eurométropole de Strasbourg en quatre zones sociodémographiques



Réalisation : Arnaud Piombini et Pierre Dias

Les représentations spatiales de la ville et les mobilités quotidiennes au prisme des positions sociales

Une approche socio-cognitive des ségrégations socio-spatiales

Depuis les premières formes d'urbanisme, les villes sont façonnées par des constructions idéologiques qui impactent sur le quotidien des individus et sur les ségrégations socio-spatiales. Notre questionnement général porte sur ce contexte, et plus particulièrement sur la façon dont s'objectivent les différentes positions occupées dans la structure sociale par les représentations et les pratiques quotidiennes de l'espace urbain. L'étude de cinq différentes représentations socio-spatiales au sein des agents de l'Université de Strasbourg aura permis de mettre en évidence l'existence d'un principe d'homologie structurale entre les dimensions cognitives, spatiales et sociales de la relation individu-milieu. Certains groupes entretiennent une relation fonctionnelle à la ville traduisant la complexité des lieux fréquentés. À l'inverse, d'autres groupes entretiennent une relation évaluative qui se détache des fréquentations pour se concentrer sur des lieux plus ou moins « emblématiques ». Or, ces deux rapports distinguent les identités sociales de ces groupes. Lorsque les premiers sont dominés et peuvent se valoriser par leurs pratiques, les seconds sont dominants et le peuvent par une comparaison à d'autres villes qui se rapproche de l'idéologie de la ville-mondiale. Les enjeux identitaires des représentations et pratiques spatiales socialement intériorisées participeraient ainsi aux ségrégations.

Représentations spatiales ; mobilités quotidiennes ; positions sociales ; homologie structurale ; identité sociale

Ever since the earliest forms of urbanism, cities have been shaped by ideological constructs that impact the everyday life of individuals and socio-spatial segregations. This PhD thesis focuses specifically on how positions in the social structure are objectified in the representations and everyday practice of urban space. Based on study of five different socio-spatial representations among University of Strasbourg staffers, it evidences a principle of structural homology between the cognitive, spatial and social dimensions of the individual-environment relationship. Some groups have a functional relationship to the city that reflects the complexity of the places they frequent. Conversely, others have an evaluative relationship that focuses on 'emblematic' places. These two relationships are markers of these groups' social identities. Whereas the former are dominated and may seek to enhance their status through their practices, the latter are dominant and do so by making reference to the global city and comparing their city to others. The identity stakes of socially internalized spatial practices and representations ultimately contribute to segregation.

Spatial representations; daily mobilities; social positions; structural homology; social identity